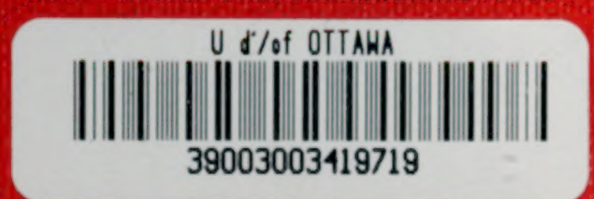
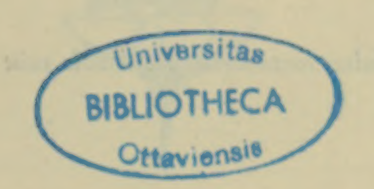

U d'/of OTTAWA
39003003419719

8-2-67

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY



LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 31 MAI 1913.

Il a été tiré de cette édition :

25 exemplaires, numérotés 1 à 25, sur japon impérial.
50 exemplaires, numérotés 26 à 75, sur japon ancien.

Ces exemplaires contiennent une double suite des portraits.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ALFRED DE VIGNY

CORRESPONDANCE

PREMIÈRE SÉRIE
(1816-1835)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. FERNAND BALDENSPERGER



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXIII

AVANT-PROPOS.

Réunir et publier ce qui survit de la correspondance d'un grand écrivain disparu depuis moins de trois quarts de siècle, c'est, avant tout, contracter des dettes de gratitude dont l'on doit compte à ses lecteurs : ces disjecta membra que nul dépôt public n'a encore réunis intégralement, ces feuillets éparpillés au hasard des héritages, des dispersions de bibliothèques, des dons et des ventes, comment les retrouver, même en partie, sans de nombreuses bonnes volontés et des efforts parallèles dont chacun a son mérite ? Depuis la première publication de la Correspondance de Vigny par M[lle] Sakellaridès en 1906, depuis les recherches d'Ernest Dupuy en 1910 et les heureuses trouvailles de L. Séché de 1902 à 1914, nul n'a mieux servi cette belle cause que le comte A. de Luppé, éditeur des Lettres du poète à M. et M[me] de La Grange en 1914 et, depuis cette date, de maints autres vestiges épistolaires, ni que M. Louis Barthou, qui publia en 1925 les Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Victor Hugo (1820-

1831); *M. Louis Gillet donnant, de même, la correspondance de Vigny avec Sainte-Beuve en 1906, et M. Jacques Patin, mettant la publicité d'un grand quotidien au service d'une «quête» assez fructueuse, ont grandement aidé, de leur côté, une recherche difficile.*

Pour le présent volume, *qui s'arrête à la fin de 1835 et quand l'auteur de* Chatterton *se retire de la mêlée, grâces soient rendues à des collectionneurs bienveillants et lettrés tels que Mesdames de Bébague et M.-L. Pailleron, MM. P. Chaponnière, Gabalda, A. Godoy, Émile Henriot, Christian Lazare, R. de Lestapis, A. Lods, Lucien Graux, Jules Marsan, Seymour de Ricci, Charles Simon.*

M. E. Aubrée nous a permis de joindre les descendants de familles liées autrefois avec celle de Vigny; M. Chérel de vérifier et de renforcer, par des documents nouveaux, les preuves naguère apportées de l'influence de Bruguière de Sorsum, orientaliste et shakespearien, sur le poète-officier de 1820; M. René Benjamin d'avoir copie d'un simple billet, mais qui a son importance en raison de l'interprétation de Chateaubriand qui s'y attache.

Accréditée par la baronne de Brimont auprès de M. et Mme de Noblet, Mlle J. Mariotte a pu vérifier et compléter, dans les archives du château de Saint-Point, la correspondance de Vigny avec Lamartine; Mlle G. Tournier, de même, a confronté avec les manuscrits du fonds Paignard les lettres de Vigny

à A. Deschamps; Mlle P. de Lallemand a scruté, une fois de plus, les papiers de Montalembert au sujet des relations de Vigny avec le groupe de l'Avenir. *M. G. Saint-René Taillandier a bien voulu nous permettre de prendre copie de lettres inédites relatives à Brizeux.*

Piété familiale et culte du souvenir, ou zèle intellectuel et affinités électives : on ne sait s'il faut rendre un hommage plus reconnaissant à l'un ou à l'autre des sentiments qui associent de grands noms du passé à des recherches destinées à assurer leur gloire. La baronne Taylor a constaté que, plus riches d'honneur que d'argent, les héritiers de l'ardent ami des romantiques à la Comédie-Française n'ont pu garder la vaste correspondance venue de ceux-ci; Mmes Lardin de Musset n'ont pas retrouvé de nouveaux indices de la grande intimité de 1830 entre « les deux Alfred ».

On ne doit pas de moindres remerciements à ceux qui ont permis de vérifier la « carence » plus ou moins irréparable de lettres de Vigny qui ont certainement existé, ou à ceux qui, en attirant l'attention de détenteurs supposés, préparent les voies à des découvertes qui peuvent être sans prix. M. Maurice Paléologue a bien voulu nous assurer que les textes plus complets auxquels son charmant Vigny *de 1891 avait fait de si précieux emprunts « avaient disparu dans la tourmente » ; M. de Maricourt qu'il ne restait rien des lettres ou billets de Vigny à Mme de Souza dans les*

archives qui lui avaient permis d'écrire la biographie de cette femme si distinguée ; M. Marc Sangnier qu'il fallait faire son deuil de la correspondance initiale de Vigny avec Mme Ancelot ; M. A. Séché que son père n'avait pas rassemblé de documentation nouvelle sur Delphine Gay. La sympathie de Vigny pour Edmond de Beauvau, ou pour Ad. d'Houdetot, pour Chênedollé, n'a pas, d'après les membres de leurs familles que j'ai pu consulter, laissé de traces épistolaires. Rien non plus dans les archives Boulay de la Meurthe.

Le zèle des chercheurs d'inédit, des collectionneurs et des « découvreurs » ne saurait manquer d'avoir sa part dans la gratitude due à ceux qui rendent possible ce genre de travaux. MM. J. Bonnerot et Ch. Gaudier à Paris, R.-L. Hawkins aux États-Unis, P. Desfeuilles, P. Flamin, sont d'heureux investigateurs, auxquels on est sûr d'être longtemps encore redevable. Et si, parmi les fonctionnaires des dépôts, bibliothèques et archives auxquels on est heureux de témoigner sa reconnaissance, M. M. Bouteron a droit à une mention toute particulière, c'est parce que les collections Spœlberch de Lovenjoul possèdent en lui un conservateur qui est, pour les chercheurs, à la fois un guide et un ami.

Grâce enfin à M. Louis Conard lui-même, à la libéralité de MM. Andrieux, Charavay, Degrange, Giraud-Badin, Kra, Lemasle et de quelques-uns de leurs confrères, la fiction détestable qui fait, d'un auto-

graphe, une simple denrée périssable et soumise à des fluctuations purement mercantiles n'a pas trop nui à Alfred de Vigny — l'écrivain le moins disposé peut-être à mesurer au poids du papier l'importance de l'écrit et à jauger sa valeur d'après le plus ou moins de succès entourant les transactions d'autographes.

Pour être complet, ce palmarès devrait mentionner aussi les lettres qui restèrent sans réponse, ou les fins de non-recevoir, à peine plus affligeantes. Faut-il vraiment supposer que l'Angleterre, à qui Vigny a demandé et sa femme et beaucoup de ses admirations poétiques et politiques, dont la gentilhommerie paraît si bien faite pour compléter la sienne, reste ignorante ou dédaigneuse de l'intérêt que porte la France à l'intimité d'un de ses plus grands poètes ? Il n'a certes pas tenu à des efforts où la comtesse de Waresquiel a sa part que cet irritant mystère ne fût enfin levé : espérons que la collaboration britannique finira par être plus efficace que ne feraient attendre jusqu'ici des communiqués de presse, des articles de revues, des renseignements fournis en abondance — et des lettres ou des démarches demeurées sans réponse.

* * *

De toutes ces lacunes de la Correspondance, *une des plus cruelles peut-être est celle qui nous prive des lettres de Vigny à H. de Latouche. Les garnisaires*

prussiens qui, le siège de Paris terminé, ont fait en 1871 des liasses avec des papiers prélevés dans l'ermitage de la Vallée-aux-Loups, et sans doute du feu avec le reste, ont à la fois privé le monde des lettres de poèmes ou de fragments inédits d'André Chénier, et l'histoire littéraire de fort curieuses informations. On nous permettra d'insister sur ce point.

*Alfred de Vigny avait été placé par des traditions de famille dans une sorte de fictive et douloureuse intimité avec le poète de l'*Aveugle : *deux membres de sa famille, porteurs de son nom, avaient été guillotinés dans le même temps que Chénier et les Trudaine* [1] *; sa mère, d'autres personnes de son intimité, avaient bien connu Mlle de Coigny : celle-ci qui, par une sorte de prédestination impressionnante pour un enfant de cette sensibilité, avait passé une partie de son adolescence au château — nullement patrimonial — de Vigny sur la route de Rouen* [2], *habitait place Beauvau quand la famille du futur poète et lui-même étaient hébergés à l'Elysée-Bourbon.*

Tout cela créait, autour de l'auteur prochain de

[1] *Liste générale et exacte de tous ceux qui ont été condamnés à mort par le Tribunal révolutionnaire*, an III, nos 2572 et suivants (non sans des erreurs de graphie dont le *Moniteur* est exempt pour les mêmes listes) : 8 thermidor, la veuve [du chevalier de Vigny, marquis de Courquetaine] et son fils, Claude-Pierre, 26 ans, ainsi qu'un des Trudaine ; Chénier figurait sous la date du 7.

[2] *Mémoires d'Aimée de Coigny*, publiés par Étienne Lamy. Paris, 1902 ; L. Arrigon, *La jeune Captive*. Paris, 1921.

Symétha, *une sorte de pression qu'on peut imaginer angoissante et presque hallucinante.*

Toi qui nous rends Chénier, jeune et brillant Vigny,

cette apostrophe d'un camarade du débutant poète a dû être comprise, par lui et par les siens, dans un sens quasi surnaturel, et l'on sait combien, de Sainte-Beuve à de modernes investigateurs, la question des emprunts de Vigny à Chénier, leur date et leur ampleur, fait partie des problèmes soulevés par deux grandes destinées poétiques.

Or il semble que l'une ou l'autre des lettres adressées par Vigny à l'auteur de la publication fameuse de 1819 éclaircirait une partie du mystère, l'empêcherait au moins de retourner son obscurité contre le poète de la Dryade. *Plutôt que d'avoir attendu, pour rimer « à la Chénier », l'entreprise tentée par Latouche, ne devait-il pas s'y intéresser et y pousser de toutes ses forces? Officier, l'anonymat ne lui était pas moins recommandé que pour ses œuvres personnelles jusqu'en 1824; légitimiste par tradition de famille, il n'eût pas sans danger manifesté un enthousiasme excessif pour une victime de la Terreur assurément, mais qu'animait la plus évidente espérance libérale. Avec l'indépendant Latouche, au contraire, pour allié et pour complice, une belle exhumation de poète « mort sans vider son carquois » produisait à plein son effet sans que fût rompue l'ombrageuse réserve où, si souvent, Vigny devait préférer se renfermer.*

Si important que puisse être, à beaucoup d'égards, cet épisode de sa jeunesse, ce n'est cependant là qu'un point particulier de la carrière de Vigny : l'homme *s'y trouve moins intéressé que* l'écrivain, *ou presque le technicien de la poésie, et d'autres carences paraîtront plus regrettables à ses fidèles.*

*C'est ainsi que la complète absence de lettres écrites par le jeune officier à sa mère — surtout en 1817 ou lors de son départ pour la lointaine garnison de Rouen, ou encore aux approches de son mariage — nous prive, à n'en pas douter, de l'expression d'un double drame psychologique. Les confidences d'un fils aussi parfait à celle qui avait prétendu rester « son unique amie » témoigneraient de l'émancipation malgré tout d'un esprit et d'une sensibilité : l'esprit ne se satisfaisant plus qu'à demi de l'artificielle et rétrograde fiction de la Légitimité, le cœur et les sens de l' « Eliacin » s'affranchissant davantage encore d'une précautionneuse tutelle ; or, ce conflit si humain — et si français ! — entre la dévotion d'un fils unique et une maternité passionnée devait prendre ici le plus grave, le plus bel accent. De même, certaines correspondances de la vingtième année auraient permis de discerner par où le poète d'*Eloa*, de qui la pensée est si haute que, d'un essor naturel, elle tend à l'« esprit pur », offre maintes parties, baudelairiennes avant la lettre, de trouble sensualité contrariée et de latente perversité. Mais de lettres de ce genre, antérieures à 1832, sans doute faut-il faire à jamais son deuil.*

Si bien que c'est, quoi qu'on en pense, le « partisan » littéraire, beaucoup plus que l'officier ambitieux ou l'impénitent suppôt de la Restauration, que font revivre survivances ou indices de ces fiévreuses années. Comme on le verra par ce premier volume qui devrait s'intituler l'Animateur des Romantiques, *celui qu'on appellera « le Racine du Romantisme », fervent de Girodet et d'Ingres en même temps que d'Eugène Delacroix, admirateur de Molière en même temps que de Shakespeare, et de Montesquieu autant que de Walter Scott, prend plus à cœur que tous ses compagnons d'armes intellectuels la nécessité d'un renouvellement profond des lettres françaises entre 1819 et 1828 : mais il connaît aussi les limites souhaitables, les voies et moyens de ce renouveau, qui doit continuer la tradition française et non pas l'interrompre ou la bousculer.*

Après l'assouplissement de l'alexandrin et le rafraîchissement de la métaphore — dont André Chénier offre le précédent, — on voit, en effet, ce chef implicite et très écouté animer un triple effort, dont le succès sera celui-là même qui fera triompher le romantisme français. Il guide le roman historique vers des régions moins extravagantes et prépare ainsi les « chroniques du temps présent » en préconisant des fastes françaises au lieu des aventures « frénétiques », ou débordantes de couleur locale. Il collabore à la campagne d'une revue franchement consacrée à la poésie, non à ses succédanés, la Muse française, *et oriente pour son compte le ly-*

risme loin de l'ode ou de l'élégie en même temps que de l'épigramme ou du madrigal, pour l'incliner vers le « poème », autrement riche d'avenir. Il veut enfin ranimer par l'exemple de Shakespeare — qu'il apprécie dans sa totalité, qu'il s'empresse d'adapter en alexandrins — la conception d'un théâtre issu du conflit des caractères et qui, high and low, *ne répugne à aucune des zones diverses où se heurtent des conditions et des paroles humaines. Il tient à ce que la Comédie-Française, allant jusqu'à l'adoption d'une actrice du boulevard comme Mme Dorval, prenne la tête d'un mouvement dont la nécessité, après la mort de Talma, n'était plus à démontrer. Ce sont là des audaces qui, une fois la cause gagnée, paraissent souvent des timidités, en raison du caractère mesuré de la revendication : à leur date, ce n'en sont pas moins d'incontestables hardiesses.*

Et ainsi, moins distante que celle de Chateaubriand, moins théorique que celle du Globe *et des héritiers de Mme de Staël, moins éclatante que celle d'Hugo, moins émouvante que celle de Lamartine et moins hésitante que celle de Nodier, moins dissimulée que celle de Sainte-Beuve et moins ricanante que celle de Stendhal, l'action de Vigny dans l'avènement de la troisième grande époque des lettres françaises modernes se révèle plus efficace en profondeur, plus animée d'intelligente ardeur et d'autorité créatrice. Quoi d'étonnant si, devant la crise de 1830, et quand tous ces ferments*

risquent d'être étouffés par l'utilitarisme bourgeois, *l'auteur de* Moïse *et de* Cinq-Mars *se tourne avec sollicitude vers le christianisme démocratique de* l'Avenir *et vers le saint-simonisme prudent de Buchez ? La vitesse acquise semble entraîner aux solutions sociales de l'idéalisme l'audace novatrice de cet aristocrate.*

Après quoi s'arrête, parmi des craintes excessives à l'égard des suites de 1830, dans de significatives partialités pour Mme Dorval, le rôle proprement dit de Vigny dans le Romantisme. La «défense des parias*» — non sans un douloureux glissement de l'être, et de toute la destinée, vers je ne sais quels bas-fonds — occupera bientôt, face au régime triomphant de Juillet qu'il boude, le meilleur de son activité : que de lettres consacrées, dans une deuxième partie de la* Correspondance, *à des bohèmes, à des épaves de tout genre ! L'injustice dont souffrent des officiers de carrière, la réprobation qui frappe les «ratés», la dure loi de l'homme et du riche pour la femme coupable ou le miséreux social, l'auteur de* Servitude *et de* Chatterton *s'indignera de ces tares autant qu'il se fâchait naguère de l'incompréhension poétique des derniers classiques ou de la niaiserie de certains partis pris en matière d'histoire.* Daphné *cependant s'élabore, après* Stello, *au cours de ces années de trouble, et le frémissement du poète se continue dans l'inquiétude de l'historien religieux et du croyant désaffecté. Et c'est enfin, dans le recueillement et la paix reconquise,*

l'amère beauté des Poèmes philosophiques, *secrètement impliquée dans la* Correspondance, *qui s'élabore et se cristallise. Jamais d'ailleurs, pas plus au cours des années passées au Maine-Giraud que dans de nouveaux épisodes parisiens, ne se trouvera vérifiée l'absurde légende de la « tour d'ivoire », où un envieux critique entendait confiner un poète, resté homme du monde au contraire, devenu propriétaire rural à son heure, et garde-malade, et académicien, et même candidat à la députation, dépassant ainsi, en normales activités, la spécialisation professionnelle à laquelle échappait assurément Vigny, mais qu'il dépassait par d'incessants retours à la poésie et à la pure méditation ?*

Est-ce à tout cela, à tant d'humanité qui alimenta quelques rares créations, que songeait l'un des plus clairvoyants parmi les « vignistes » d'avant-guerre ? L'admirable Remy de Gourmont disait, à propos des premiers ensembles de Correspondance *réunis pour Vigny, qu'il les fallait, ces lettres, « baiser comme un évangéliaire ». On ne prétend pas solliciter, des lecteurs des présents volumes, la reprise de ce geste, dont les générations actuelles ont peut-être désappris la pratique. Mais ce qui ne peut manquer de les frapper, c'est que l'auteur de* Chatterton, *l'infatigable avocat des poètes et de la poésie dans les sociétés modernes, demeure pour son compte fort peu « gendelettres » dans sa vie privée, telle que la* Correspondance *permet de la suivre. Il est rare que — ses démêlés avec éditeurs, impri-*

meurs et directeurs mis à part — les lettres de Vigny trahissent la hantise technique, le pli professionnel qui, de Victor Hugo à Flaubert et au delà, confère à tant de lettres d'écrivains, au XIX*e siècle, un rehaut incomparable, mais aussi (avouons-le) un insupportable accent de spécialité, une sorte de manie verbale et de souci phraséologique. « Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire... Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; et que méditer, parler, lire, et être tranquille, s'appelât* travailler. *»* *Ce passage de La Bruyère, Vigny se plaisait à le citer pour garantir la valeur de son apparente paresse et de son « mérite personnel » ; il conviendrait aussi à la tenue moyenne de cette correspondance, moins enfiévrée, dans l'ensemble, de soucis de métier que beaucoup d'autres, plus voisine des habitudes épistolaires d'un honnête homme de grande intelligence que d'un spécialiste littéraire, et haussant plutôt le ton par point d'honneur exaspéré ou par fidélité de famille que par prétention d'auteur.*

Un grand écrivain, désormais inscrit au nombre de nos classiques, et qui plie son style épistolaire à la simplicité de la vie courante : quel miracle selon ceux qui n'imaginent plus un héros de la pensée et de l'expression que rangé en bataille et toujours sous les armes ! Homme du monde, « ami des femmes »,

gentilhomme campagnard le moment venu, cet auteur-ci entendait réserver pour sa méditation et, plus rares, pour ses instants de création poétique la mystérieuse essence des mots ajustés : le cours de la vie, tel qu'il se manifeste dans des lettres qu'on voudrait plus copieuses, ne le pousse guère à des surenchères d'expression. Qui dira qu'il y ait là une anomalie ?

F. B.

On a tenu à indiquer, dans la mesure du possible, l'origine des lettres publiées dans ces volumes : précaution dont n'avaient pas toujours pris souci les auteurs des publications antérieures. On désignera donc par Arch. (archives) les papiers de famille dont faisaient partie, au moment de leur exhumation, certaines des lettres publiées; par Coll. (collection) les ensembles créés, entre le hasard des acquisitions et la fatalité de nouvelles dispersions, par des amateurs sachant l'intérêt de ces grands témoins : les autographes ; par Cat. (catalogue) les indications plus ou moins complètes fournies, en vue des ventes publiques, par leurs organisateurs. Cette première mention est normalement suivie, ou d'une indication qui désigne — auteur, titre et lieu — une publication déjà faite, ou de la mention : Inédite.

Les nombreuses lettres dont on peut inférer la probabilité par un recoupement quelconque figurent à leur place chronologique. Ne fût-ce que pour donner un extrait de la réponse, et pour jalonner un emplacement qui sera peut-être occupé un jour, ce stratagème a paru admissible : on souhaite qu'un texte vienne confirmer au plus vite nos indications.

On a cru faciliter la pratique de ces documents en plaçant toutes les dates en tête des lettres, et en ramenant à l'unité les graphies *tems*, *hyver*, *crystal*, *complimens*, *poëme*, *poëte*, etc. Ailleurs l'orthographe de Vigny a été respectée.

CORRESPONDANCE

DE

ALFRED DE VIGNY.

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Demande.

[Début de mars 1816.]

Alfred de Vigny, âgé de 19 ans, demande à être reçu comme lieutenant en premier dans le 6e régiment de la garde royale (infanterie), commandé par monsieur le colonel de Beurnonville.

Il appartient à une famille constamment dévouée au roi. Tous ses oncles ont servi avec distinction dans les différents corps de l'armée et de la maison du roi, l'un d'eux est mort capitaine aux gardes françaises, deux ont été tués à l'armée de Condé.

Sa famille maternelle ne s'est pas moins distinguée dans les armées, son grand-père était chef d'escadre avant la Révolution, et a été victime de sa fidélité à la cause royale, ainsi que son fils, lieutenant de vaisseau, qui périt à Quiberon.

ÉTATS DE SERVICES :

Entré dans la compagnie des gendarmes de la garde le 4 août 1814.

Parti le 20 mars pour escorter le Roi, quoique grièvement blessé, est revenu de Béthune lors du licentiement (*sic*).

Exilé à 30 lieues de Paris, y est resté jusqu'au retour du Roi, pour s'occuper de sa guérison.

Alfred DE VIGNY.

Archives administratives du Ministère de la Guerre; *Rappel* du 9 novembre 1882.

Cette demande, dont la signature seule est de la main de Vigny, est du début de mars 1816; transmise le 13 au ministre de la Guerre avec avis favorable, elle a dû être complétée par une constatation satisfaisante de la «position physique» du candidat, demandée le 21 mars : Vigny entre le 4 avril dans la Garde royale à pied, «pour prendre rang du 23 octobre 1815».

Des six frères de Léon-Pierre de Vigny, le père du poète, l'un, Camille-Parfait, avait été tué en 1758, André-Charles avait été capitaine aux Gardes, Hilaire était entré à la Trappe, Jean avait péri, semble-t-il, à l'armée de Condé.

Quant à son oncle maternel, H. de Baraudin, son émigration et sa mort à Quiberon avaient valu à ses parents un surcroît de tracas pendant la Révolution.

Les Cent Jours avaient fait faire au jeune gendarme de la Garde un pénible service d'escorte : le 6 juillet 1814, Vigny avait reçu son premier brevet, celui de lieutenant aux Compagnies rouges, gendarmes de la Maison du Roi, et accompagné Louis XVIII jusqu'à Béthune en mars 1815.

Mme Léon de Vigny au Ministre de la Guerre [1816].

Elle demande que son fils passe dans l'infanterie de la Garde. «Nous avons élevé cet enfant pour le Roi; il n'a jamais servi aucun autre et toute sa conduite, depuis qu'il a été admis dans les gendarmes de la Garde, a prouvé qu'il était digne de cet honneur...» Depuis trois semaines, il s'occupe avec zèle de l'organisation de la Légion de Seine-et-Oise. Un brouillon de réponse, le 22 mars, fait savoir qu'Alfred est «proposé».

Archives administratives du Ministère de la Guerre; Dupuy, *La jeunesse des Romantiques*. Paris, 1905, p. 207.

A A. DE BEAUCHAMP.

Automne 1816 [?].

Billet relatif à la tragédie de *Julien l'Apostat*, que le jeune officier put soumettre à cet homme de lettres, d'après le *Journal d'un Poète*. «Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main et me dit : «Souvenez-vous de ceci : à dater de ce «jour, vous avez conquis votre indépendance.»

Il s'agit de l'auteur (1767-1832) de divers ouvrages de vulgarisation historique, tels qu'une *Histoire de la Vendée*. Il habitait à ce moment près de la place Saint-Louis, à Versailles.

A HIPPOLYTE DE MONCORPS.

[1816.]

Fait à huit heures du matin
Pour vous ramener, mais en vain.

Vous aimez, cher ami, les vers à la douzaine
(*Douzaine*, par respect, car j'aurais dit *centaine*,
En ne faisant parler que mon juste courroux);

Eh quoi ces vers, Moncorps, *vous en contentez-vous ?*
[*Athalie.*]

Je vous en fais ici, mais puisse cet exemple
Vous montrer la raison, vous mener à son temple,
Vous y loger s'il peut malgré l'aversion
Que vous semblez avoir pour l'habitation.
Ces vers sans harmonie, et ces rimes blessées,[1]
Ces discours sans liens, ces petites pensées
Ont donc pu vous séduire! O que je crois d'esprit
A celui qui vous fit goûter un tel écrit!
Qu'il fallait que sa voix flexible, harmonieuse
Trompât avec douceur votre oreille trompeuse,
Pour que de tous ces riens vous fussiez enchanté.
Jamais je ne vous vis d'un tel zèle emporté;
J'admirais vos yeux bleus et vos vives prunelles
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Et vos gestes fréquents et votre teint rougi —
Teint sur lequel des vers l'amour avait agi!
Quelle honte! grand dieu! Cette divine flamme,
Ces petits vers ont pu l'arracher à votre âme?
Non, je n'y veux pas croire, et j'aime mieux penser
Que votre tendre cœur s'était senti blesser
Par des verres meilleurs pleins du jus d'une vigne
Que je préférerais même aux vers *de Lavigne,*
Ou bien par les beaux yeux de quelque aimable objet,
Ou bien par le courroux de quelque vain projet.
Laissez-moi cette erreur, elle m'est nécessaire

[1] Des vers ainsi construits, car je parle des miens.
[*Note de Vigny.*]

Tant j'ai besoin pour vous d'estime bien entière,
Et même en poésie, hélas! si vous saviez
A quels dédains cruels vous vous exposeriez
Si votre opinion de la sorte égarée
D'auteurs un peu connus se trouvait entourée,
Ce rire dédaigneux, farouche et sans pitié
Que ne tempère pas l'indulgente amitié,
Viendrait vous interdire, ou le triste silence,
Plus dur que les éclats, armerait leur vengeance;
Ou si l'un d'eux plus doux sachant vous distinguer
Voulait sur votre auteur un peu vous haranguer,
Il vous dirait : « Monsieur, sachez de moi la haine
Que nous professons tous pour les vers faits sans peine;
Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
Qu'on dit *vers fugitifs* parce qu'ils sont à fuir. »

Adieu, Moncorps, soyez à ce discours sensible,
Moi, je vais déjeuner et puis lire la bible.

Coll. Savigny de Moncorps; *Précieux autographes d'Alfred de Vigny*. Paris, 1904.

Camarade de Vigny à la pension Hix, Hippolyte de Moncorps (né en 1791) s'était retrouvé avec lui dans la Maison du Roi en 1814, puis au 5ᵉ régiment de la Garde royale, où il passe en décembre 1815.

Le mauvais état de sa santé, après de fréquents congés de convalescence, devait l'obliger à démissionner le 22 juillet 1820 : Vigny retrouvera sur le tard ce compagnon de sa jeunesse, à qui

le lient les très anciens souvenirs de l'enfance et des débuts militaires, retraite de Belgique aux Cent Jours et service de garnison. (Arch. admin. du Ministère de la Guerre.)

En 1816, les deux jeunes gens étaient sous-lieutenants au 5e de la Garde royale, en garnison surtout à Versailles, avant la mort du père de Vigny le 25 juillet.

À GASPARD DE PONS.

[1816?]

Il est probable que l'*idylle saphique* de Vigny, dont se souvient plus tard G. de Pons (*Adieux poétiques*, Paris, 1860, t. II, p. 229), «fragment délicieux... d'autant plus précieux à conserver qu'il n'existe désormais... que dans ma mémoire», faisait partie d'une missive analogue à la précédente — quoique surtout inspirée de Parny : les «vers fugitifs» sont pratiqués par le poète-officier. Le même camarade de Vigny à l'armée nous rapporte un vers de son «satanique» ami (*Ibid.*, t. I, p. 55) :

Mourez, je vais mourir, et nous verrons après.

Pons connaît Edmond Géraud, qui mentionne Vigny dès juillet 1816 et fait visite, en septembre 1816, au peintre Girodet, maître de Vigny avant son entrée au service militaire : on rapporterait sans erreur, semble-t-il, les vers saphiques à une date voisine de celle-là. Pons parle aussi des «amours de dix-neuf ans» qui faisaient, des deux camarades, des complices à une date qui semble surtout avoir été 1817. Il s'agit d'ailleurs pour cet ancien camarade, émule des débuts littéraires de Vigny (et qui ne devait pas dépasser, dans l'évolution romantique, ce stade-ci), de regretter le cours pris, en particulier, par la pensée de son ami. Charles-Pierre-Gaspard de Pons (né en 1798) sert dans la Garde, puis au 7e léger, et fait la guerre d'Espagne en 1823. La grande intimité a surtout été possible en 1817.

Pons fera partie, en 1825, de la «promotion du Sacre» des

chevaliers de la Légion d'honneur. Le 20 juillet 1830, il sera admis au traitement de réforme, à la suite d'une proposition du 13 juillet : «disposition à la congestion cérébrale liée à une affection chronique des organes digestifs».

On sait que, poète dont Vigny eut la gentillesse de louer le recueil *Amour-A Elle* dans la *Muse française* de mars 1824, Pons déplorera par la suite que son ami ne fût pas resté l'auteur de *Dolorida*.

À Mme DE MONTCALM.

[Début de la Restauration.]

Lettres et billets de politesse.

En même temps que sa mère, veuve du maréchal, la sœur du duc de Richelieu avait partagé avec la famille de Vigny, pendant une partie du Consulat et de l'Empire, les logis biscornus de l'Élysée-Bourbon. Bougainville, allié des Vigny, avait servi d'aide-de-camp au grand Montcalm : d'où des relations d'«ancien régime» entre deux familles de ci-devant.

Le salon de la rue de l'Université, 33, est d'autant plus accueillant à la jeune noblesse que le duc de Richelieu, rentré d'émigration, voudrait maintenir celle-ci à l'abri de l'effort de la pensée critique : sa sœur partage et favorise ces vues.

Lamartine est, dans ses visites à Paris, accueilli dans ce salon mi-politique et mi-littéraire; Vigny s'y retrouvera volontiers plus tard (automne 1829) et sera désolé de la mort de Mme de Montcalm, victime du choléra en 1832.

À AUGUSTE DE FRÉNILLY.

[Début de la Restauration.]

Lettres et billets de politesse.

Ancien ami de la famille de Vigny et quelque temps son proche voisin (1, rue du Marché-d'Aguesseau), Frénilly faisait grand cas de la mère du poète en particulier.

À A. DESMAZIS.

[1816 et années suivantes.]

Lettres concernant des affaires de famille.

Il s'agit d'un parent de la famille Baraudin qui, résidant à Paris, avait été en mesure de rendre des services malgré tout à une famille longtemps suspecte.

Le père d'A. de Vigny meurt, le 25 juillet 1816, au n° 58 du faubourg Saint-Honoré. Témoins : le concierge de l'immeuble et A. Desmazis. Administrateur de la Loterie impériale, c'est cet ami probablement qui avait, un jour, présenté à Napoléon le petit Alfred. Il administrera, sous la Restauration, le bureau de Charité du 2e arrondissement.

Émancipé le 1er août 1816, le jeune officier a également ce parent comme curateur : d'où un probable échange de lettres.

À Mme DU CAYLA.

[Début de la Restauration.]

Billets de politesse et de relations mondaines.

Cf. Capefigue, *La comtesse Du Cayla; Louis XVIII et les salons du faubourg Saint-Germain sous la Restauration*. Paris, 1866, p. 107 : « Les courtisans assidus de ces salons étaient deux jeunes officiers, poètes; l'un avait fait partie de la Maison Rouge, ces chevau-légers au gracieux uniforme : M. Alfred de Vigny lisait les plus jolis vers du monde ». L'autre est Lamartine; Hugo, protégé par Chateaubriand, pénètre aussi dans ce salon, si influent.

C'est le 21 janvier 1816 que Vigny quitte l'uniforme rouge, six mois plus tard qu'il perd son père : il semble que les relations mondaines du sous-lieutenant au 5e régiment de la Garde avec les milieux les plus légitimistes se placent, soit d'avril à juillet 1816, soit après la fin du deuil d'Alfred, en 1818-1819.

À AUGUSTE DE SAINT-CHAMANS.

[1816 et années suivantes.]

Lettres concernant des affaires de famille.

Allié de la famille de Vigny, ce vieil ami de sa mère sera pour Alfred, à la mort de celle-ci, le meilleur confident. Vigny sera le subrogé-tuteur de ses petites-filles et le parrain de l'une d'elles.

Il avait publié l'*Anti-Romantique*, ou *Examen de quelques ouvrages nouveaux* (écrit en 1814, publié en 1816).

L'assemblée générale de la Société royale des Bonnes-Lettres, le 29 mai 1823, le comptera au nombre de ses adhérents.

À H. DE LATOUCHE.

1816-1819 (?)

Premiers billets de courtoisie.

Selon L. Séché, Latouche aurait rencontré Vigny, encore «Gendarme Rouge» — donc avant le licenciement de cette arme en 1816 : il ne s'agirait que d'un premier contact, dû à de communes relations avec la famille Deschamps.

C'est en mai 1819 que Latouche lira à J. Lefèvre des inédits de Chénier; l'édition paraîtra le 23 août 1819, et le premier exemplaire sera offert au père d'E. et A. Deschamps (F. Ségu, *H. de Latouche.* Paris, 1931, p. 201).

À EDMOND GÉRAUD.

Juillet-septembre 1816 (?)

Missive probable, relative au séjour à Paris de ce poète bordelais, qui transcrit dans son *Journal* (p. 195) le jugement de Vigny sur les chansons de Désaugiers (3 vol. 1808-1816) : «Ce sont de petits ouvrages éphémères qui iront à la postérité.»

En septembre, on l'a vu, Géraud va chez Girodet : d'où la vraisemblance d'une rencontre, mais sans grande sympathie mutuelle. Le 13 juin 1817, le 5ᵉ de la Garde s'installe à Nemours.

À JULES LEFÈVRE.

[A partir de 1818] (?)

Lettres et billets de confrère à confrère.

Jules Lefèvre, dit plus tard Lefèvre-Deumier (1797-1857), «poète au vaste front» et byronien de la première heure, n'est que surnuméraire, alors, au ministère des Finances où son père est secrétaire général : d'où les relations avec la famille Deschamps, dont Vigny est l'intime. La maison de Chaillot qu'habite sa famille semble avoir reçu Vigny à plusieurs reprises, et dès 1818; elle s'élevait à l'endroit même où André Chénier avait été arrêté, et le génie du lieu préparait cet asile pour une reprise de la gloire de Chénier. Lefèvre publia, en novembre 1819, la *Méditation d'un proscrit sur la peine de mort* dans la *Revue des provinces.* En 1826, la *Revue encyclopédique* (XXIX, p. 729) faisait de Vigny «un romantique à la manière de J. Lefèvre».

«Libéral» comme Latouche, le futur auteur des *Confidences* représente une nuance de romantisme hostile à celui que propageront le *Conservateur,* puis la *Muse française.* Vigny écrit à sa mort, dans son *Journal* inédit, le 14 décembre 1857 : «... Il fut mon ami littéraire; j'étais sincèrement le sien... Caractère *malheureux* et *noirci* plutôt que triste par nature.»

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

[1818?]

Premiers billets de politesse.

D'après A. de Luppé, c'est en 1818 que Vigny fit connaissance de La Grange, dans le monde (*Correspondant,* 10 octobre 1922), et

des billets, tout au moins, ont dû être échangés entre ces deux correspondants à venir.

À A. BRUGUIÈRE DE SORSUM.

[1819.]

Lettres relatives à la littérature anglaise et à l'orientalisme.

Cet administrateur lettré (cf. F. Baldensperger dans *Alfred de Vigny*. Paris, 1911), ancien conseiller de Jérôme en Westphalie, semble entrer vers 1819 dans l'horizon de Vigny. Il est l'un des fondateurs de la Société asiatique.

Devenu l'allié de la famille par son mariage avec une Montlivault, installé près de Tours, il vient à Paris après décembre 1818 pour tenter la fortune du ministère Dessolle; mais, déçu de ce côté, il se voue aux lettres. Il figurera dès 1819 parmi les rédacteurs attitrés du *Lycée français*.

À VICTOR HUGO [?].

[7 septembre 1820 (?)]

Je vous attends à l'ombre du corps-de-garde au guichet de l'Échelle. Je suis visible le jour et la nuit à Paris, et n'ai pas d'éclipse totale pour vous; je voudrais bien que vous fassiez de même. J'ai établi aux Tuileries tout mon laboratoire consistant en un feuillet de papier blanc, pour l'avenir, et quelques-uns fort mal noircis pour le passé; venez une minute causer avec moi.

Alfred.

Coll. Aug. Couvreur; *The Autographic Mirror.* London and New York, n° 264 du 11 novembre 1865, où ce billet est faussement attribué à Musset.

De service aux Tuileries, vers le moment d'une éclipse totale de soleil, Vigny écrit peut-être le 7 septembre 1820. Noter l'absence de tout prédicat, ce qui, de la part de Vigny, peu enclin à une camaraderie trop rapide, marque sans doute des relations commençantes. D'autre part, on le verra, l'habitude du prénom accompagne l'intimité entre tous ces jeunes confrères en Apollon.

Le camarade G. de Pons datera du même corps de garde, «au guichet de l'Échelle», un billet du 1er octobre 1821.

À VICTOR HUGO.

[23 octobre 1820.]

Recevez le tribut d'éloges d'un malade, monsieur Victor, je vous l'envoie de mon lit, où j'ai reçu votre dernier numéro du *Conservateur.* Vous avez fait là un bel ouvrage sur un sujet où l'on marche toujours au bord du vulgaire, et jamais le pied ne vous a glissé. L'ode est encadrée entre une description très poétique et une comparaison ravissante et d'une parfaite justesse, et je n'ai pas le courage de vous faire rougir en vous disant tout ce que j'y ai trouvé de supérieur; vous croiriez que je vous fais des compliments. Si vous voulez venir à Courbevoie, ce sera une bonne œuvre que vous ferez, et je le mérite par le désir que j'ai de vous voir. Si vous avez vu Émile ou Soumet, ils vous auront dit sans doute que le sang

m'avait une seconde fois pris à la gorge, et par les *mérites de ce sang*, vous m'aurez pardonné de ne pas avoir été chez vous comme je me l'étais promis. Tout ce que je peux faire est de prendre une plume pour m'excuser, tant les médecins m'ont affaibli. Dites, je vous prie, à votre frère *Harold l'intrépide* que, s'il veut venir me voir, voici une saison et des chemins bien dignes de son courage; cependant, je ne vaux pas la peine qu'il le mette à l'épreuve. Je ne fais rien, comme vous pensez, que rêver à quelques projets pour l'avenir, et j'ai un singulier plaisir à oublier ce que j'ai fait; j'y reviendrai ensuite pour perfectionner, mais j'aime les pays nouveaux. Ces messieurs ont beau m'accuser d'instabilité, je ne veux pas me corriger, car je sens que mon imagination est comme Phaéton, elle meurt si elle n'est pas libre. M. Albert m'a promis de revenir, je le prie de ne pas l'oublier, ni qu'il a un ami très véritable ici; vous voyez que je suis avide de vous trois, j'y reviens toujours malgré moi, c'est le fond de ma lettre : venez, que nous ayons de ces longues conférences dans lesquelles le temps passe vite.

Tout à vous,

Alfred DE VIGNY.

J'ai changé de demeure, on vous dira à la caserne où est la grille des officiers; je suis logé en face.

Coll. L. Barthou; *Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Victor Hugo*, pp. L. Barthou. Paris, 1925, p. 3. Cachet postal : 23 octobre 1820. Adresse : *rue Mézières, n° 10.*

Vigny a fait connaissance d'Hugo depuis peu de temps grâce à É. Deschamps; il a reçu à Courbevoie, où il est en garnison, l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*, parue dans le *Conservateur littéraire* du 21 octobre (t. III, livr. XXIII, p. 81-83) puis en un «extrait» de ce périodique (Paris, Boucher, Pélicier, Ponthieu). Vigny a été repris des crachements de sang qui l'ont fait souffrir à l'école d'intonation, et se trouve bien solitaire dans sa banlieue.

Il a eu la visite de son ami É. Deschamps et de Soumet, poète toulousain qui est à Paris depuis la fin de juillet; les trois Hugo sont moins empressés à le venir voir. *Harold l'intrépide* est Abel, auteur d'un article (*Conservateur litt.*, 1[er] août 1820; t. II, p. 323-340) sur un poème de ce titre par Walter Scott. Visiblement Vigny n'est pas encore très sûr des prénoms respectifs des trois frères, Victor excepté, qui vient de lui envoyer sa «litanie sur notre petit duc». Il est probable que Vigny travaille à *Héléna* vers ce moment : un brouillon, dans ses papiers, porte *Abel* et *rue du Vieux Colombier, n° 17*, au-dessus de vers qui prendront place dans ce poème (publié en 1822).

Vigny, qui s'accuse d'être «instable» dans ses goûts et qui vient de traverser une crise dont Byron et Chénier ont été les ferments, produit peu et paraît détruire davantage : il semble légitime de rapporter à cette date les autodafés d'anciens manuscrits qu'il attribue lui-même à l'année 1820, — mais aussi la naissance du poème de *Moïse*.

La lettre d'envoi d'Hugo, très cérémonieuse («Je vous dois, monsieur Alfred, une lettre, une visite»), mentionnait leur ami commun Émile Deschamps et se terminait sur un rappel de sa propre adresse, 10, rue de Mézières. Dans la lettre qui répondra à celle-ci, Hugo invite Vigny chez lui : c'est la grande intimité qui commence.

À VICTOR HUGO.

Début de novembre 1820.

Réponse à V. Hugo, qui a écrit à Vigny «le 31 octobre, minuit et demi». Cf. E. Dupuy, *L'Amitié d'Alfred de Vigny et de Victor*

Hugo (*Rev. d'hist. litt.*, 1904, p. 192), qui analyse cette lettre de V. Hugo. «Abel m'a parlé d'une de vos compositions que j'ignorais, le *Cauchemar royal.*» Suit une invitation à dîner.

A défaut de cette pièce qui est peut-être *le Somnambule*, Vigny fournit à son nouvel ami *le Bal*, qui paraît dans le *Conservateur littéraire* de décembre.

A VICTOR HUGO.

Mercredi 15 [novembre 1820].

Je vous ai attendu tous ces jours derniers et je crains, mon cher Victor, que vous ne veniez demain chez moi, gardez-vous en bien, je serai à Courbevoie dès le matin, mais si vous voulez venir vendredi ou samedi, nous irons ensemble montrer à cette bibliothèque celui dont vous avez bien voulu donner le signalement et qui vous est si sincèrement attaché.

Alfred DE VIGNY.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de vos frères et présentez mes respects à Mme Hugo.

Nous parlerons d'aller voir Soumet, il loge à Auteuil, rue de Boileau, cela l'apprivoisera peut-être avec l'idée des satyres, il sera tout préparé à vous écouter, et peut-être vous permettra-t-il de belles choses.

Coll. A. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928. Cachet postal : 16 novembre 1820. Même adresse.

Vigny est encore rappelé à Courbevoie par son service, mais il donne rendez-vous à son nouvel ami chez sa mère, 43, rue de Bourgogne. Il est possible que la Bibliothèque en question soit la Bibliothèque de Monsieur, à l'Arsenal.

L'amitié des deux poètes a vite atteint un point culminant : le *Conservateur littéraire*, le 9 décembre, va parler d'un jeune officier «dont la réputation naissante ne tardera pas à devenir de la célébrité».

Le post-scriptum fait allusion à la verve satirique dont *Victor Hugo raconté* donne quelques produits que le *Conservateur littéraire* devait hésiter à publier, après avoir donné *l'Enrôleur politique* et *les Vous et les tu*.

Al. Soumet, à Paris depuis l'été, après avoir provisoirement habité au 341 de la rue Saint-Honoré, fut quelque temps l'hôte de l'ancienne maison de Boileau à Auteuil, 6, rue Boileau, où il souffrait de la solitude et bientôt de l'hiver. Il signalait dès le début de ce séjour *le Somnambule* de Vigny à J. de Rességuier.

À ALEXANDRE SOUMET.

[1820 et années suivantes.]

Billets et lettres adressés au poète, si réputé alors, de *la Pauvre Fille* (1788-1845).

Au début de 1822, et comme un hommage public, Soumet consacrera au jeune officier-poète un article des *Lettres champenoises* (t. VIII, p. 106) où il vantera, avec la facture «à la Chénier», le spiritualisme et la «pensée sévère et profonde» de Vigny.

D'après Eug. de Mirecourt (*A. de Vigny*, p. 51), la première rencontre de Vigny avec Hugo et Lamartine aurait eu lieu chez Soumet.

À BAOUR-LORMIAN.

Février [?] 1821.

Vigny accepte une invitation à dîner et à dire des vers chez ce poète, survivant de la génération impériale. Baour, en 1819-20,

s'était retiré du monde pour mener, jusqu'à sa mort en 1851, la vie très digne à laquelle rendra hommage le poète de *Chatterton*.

Celui-ci lira chez lui *le Somnambule*, un samedi 20.

À VICTOR HUGO.

Rouen, 18 avril 1821.

Peut-être l'envoi d'une copie de *Symétha*, qui, lue à Hugo avant le départ du 5ᵉ de la Garde pour Rouen, a fait l'admiration de Victor, qui la signale à Soumet le 21 mars, et au secrétaire des Jeux Floraux le 28. Vigny est mélancolique de sa solitude. Réponse de V. Hugo le 21 avril : «Votre lettre m'a trouvé ici accablé, fatigué, tourmenté, et ce qui est plus que tout cela, ennuyé; vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur elle a été pour moi»...

À ABEL HUGO.

Rouen, mercredi 27 juin [1821].

Abel, c'est un long voyage qui a été la cause de ce long silence. Je viens du Havre, de Honfleur et de bien d'autres lieux que je vous dirai. Votre lettre m'a suivi partout comme un remords, parce que je croyais vous porter plus tôt sa réponse. J'ai chargé Émile de vous annoncer mon arrivée à Paris. J'espère qu'il s'est acquitté de ma commission. J'y serai peut-être en même temps que ma lettre. Ouvrez vos bras. Je ne vous porterai pas un vers de ma façon : jamais je n'ai

mis autant d'inconstance dans mon travail que depuis que je vous ai quitté. J'ai commencé (vous êtes cause que je les compte) cinq ouvrages, dont pas un n'est fini et, à travers tout cela, mon géant chevaleresque, que je quitte souvent et longtemps, et cela à cause du mal qu'il me fait quand je m'y livre de suite. Je crois que j'en ferai une chose passable avec le temps, mais il faut encore bien mûrir le plan et je travaille dans ce moment-ci à l'oublier entièrement pour le revoir comme l'œuvre d'un étranger. Que je suis content de l'idée que je vais vous revoir avec mon cher Victor : j'espère qu'il ne sera pas mystérieux pour moi. Il a travaillé; il a fait un chef-d'œuvre. J'en ai le pressentiment. Adieu : je m'occupe des apprêts de mon départ. Adieu.

Alfred DE V.

Biblioteca civica de Turin, Raccolta Cossilla; L.-G. Pélissier dans *Mélanges Chabaneau*, Erlangen, 1907, p. 792. Le filigrane du papier porte le buste en profil de Louis XVIII, et en exergue : *Louis XVIII, roi de France et de Navarre*. Adresse : *Monsieur Monsieur Abel Hugo, rue Mézières, n° 10. Paris.*

C'est à sa tragédie de *Roland* que le poète-officier travaille surtout dans les intervalles que lui laisse le service de garnison; les «autres ouvrages» font surtout partie de la production épique religieuse dont émergeront quelques «mystères».

À VICTOR HUGO.

Rouen, après le 27 juin 1821 (?).

Lettre de condoléances suivant la mort de la mère de V. Hugo; et de Rouen, où était toujours le 5ᵉ de la Garde.

À UNE AMIE DE ROUEN.

1821.

Billets d'amour (?).

Mme Dorval, plus tard, sera rétrospectivement jalouse d'une femme que Vigny lui dira avoir aimée durant son séjour à Rouen.

À ÉMILE DESCHAMPS.

Juillet 1821, de Rouen.

Réponse à une lettre de Deschamps datée du 10 juillet, jour où l'on apprend la mort de Napoléon.

Cf. Dupuy, I, 134 : «Bonaparte est mort, écrit Deschamps. Il ne faisait plus rien sur la scène du monde... Poétiquement parlant, c'est une perte».

À GASPARD DE PONS.

[Avant le 28 juillet 1821.]

Hugo écrit à Vigny, de Dreux, le 30 : «J'ai passé une journée à Versailles avec Gaspard de Pons, vous lui avez écrit». C'est en 1821 que ce camarade de régiment, plutôt frivole, retrouve la foi à la suite d'une mission prêchée par l'abbé Guyon.

À VICTOR HUGO.

Début d'août 1821 (?), de Rouen.

Réponse à la lettre du 30 juillet où Hugo conte à son «cher Alfred» ses ennuis du moment. «Mais vous, Alfred, qui êtes seul comme moi, vous pensiez à moi, n'est-il pas vrai ? pendant que je songeais à vous dans ma tristesse et mon abandon.»

À VICTOR HUGO.

Entre le 10 et le 14 août 1821, de Rouen.

Vigny annonce son retour et se plaint de sa santé (d'après la lettre de V. Hugo à Saint-Valry, 14 août, de la Roche-Guyon).

Hugo lui répond le 27 août (Dupuy, I, 222) : «Il me tarde bien de voir arriver ce mois d'octobre qui doit vous ramener parmi nous. J'ai besoin de vous embrasser et de vous dire avec la voix et le regard combien je vous aime». Allusions au *Roland*, à *la Promenade*, auxquels travaille Vigny.

C'est le 23 août que le 5ᵉ régiment de la Garde se distingue dans l'incendie d'un dépôt d'eaux-de-vie à Rouen, et le 26 septembre que cette unité fait mouvement pour rentrer à Paris.

À CHARLES BRIFAUT.

Fin 1821.

Billets de politesse, accusés de réception, etc.

Le dijonnais Brifaut (1781-1857) écrira dans ses *Souvenirs d'un Académicien* (éd. Cabanes, Paris, 1920, t. I, p. 292) : «Avec quel plaisir je me rappelle nos réunions du matin, ces déjeuners sans apprêt, mais non sans agréments, où MM. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Em. Deschamps, Soumet, Guiraud et tant d'autres, apportaient si obligeamment chez moi leur riche contingent de vers et de prose. Mon petit appartement si joli et si frais de la rue du Bac semblait une ruche d'abeilles dont toutes donnaient leur rayon de miel.»

À M. ET Mᵐᵉ ANCELOT.

A partir de la fin de 1821 (?).

Lettres et billets.

Femme de lettres ayant un salon littéraire, épouse d'un académicien futur, Mᵐᵉ Ancelot (1792-1875) voit de bonne heure

figurer Vigny parmi ses hôtes préférés. Elle-même ne fera de la littérature qu'après 1830. M. Ancelot consacre en 1822, dans les *Annales de la littérature et des Arts*, un article pédantesque mais élogieux aux *Poèmes* de Vigny.

Cf. Mme Ancelot, *Un Salon de Paris de 1824 à 1864*. Paris, 1866, p. 37. «Quelle est donc cette figure gracieuse et maligne en même temps?... encore un des amis de mon cœur auquel il me faut sourire.»

À C. L. F. PANCKOUCKE (?).

13 octobre 1821.

Monsieur,

Voici une note biographique concernant M. le Baron Dubois, mon ami, que M. Châtel m'a assuré hier, chez vous, que vous voudriez bien vous charger de présenter à Messieurs les rédacteurs des *Victoires et Conquêtes*. Elle pourrait être insérée dans le supplément qu'ils doivent, je crois, publier incessamment. Ils n'avaient pas oublié le nom de cet homme distingué dans l'article *D* de leur intéressant ouvrage, mais leurs renseignements étaient inexacts et leur note s'en est ressentie.

Je crois du devoir de l'amitié de la faire réformer.

Tous les faits relatés ici l'ont été dans les papiers publics de leurs diverses époques et dans des lettres honorables de beaucoup de généraux et de personnages distingués, encore entre les mains de M. Dubois. Je les lui demanderais si c'était nécessaire.

Je compte beaucoup sur votre obligeance, Monsieur, comme vous devez compter sur ma considération.

Le Cte Alfred DE VIGNY.

Cat. Lemasle. Inédite.

Vraisemblablement adressée à C. L. F. Panckoucke, éditeur des *Victoires et Conquêtes des Français.* Sa femme Ernestine, traductrice en 1825 des poésies de Goethe, recevait les jeunes littérateurs. Il semble s'agir du baron Jacques-Charles Dubois-Thainville, né à Reux (Calvados) (1762-1817). Au tome XXV, p. 138, de la publication, les *Tables* donnent une notice assez détaillée sur ce personnage, blessé à la bataille du Mont Saint-Jean, le 18 juin 1815. Après avoir accepté de la première Restauration le grade de maréchal-de-camp, il refusa de servir les Bourbons et se retira à Sens, où il habitait Promenade du Midi.

Fr. Chatel est l'auteur, en 1818, d'un *Génie de la Législation.*

À VICTOR HUGO.

Fin 1821 (?).

Vous me voyez, mon cher Victor, victime de mon ennuyeux état. Je viens d'être commandé subitement de garde au pont-tournant; et quoique souffrant et vous attendant, il faut que j'y aille. Venez, je vous y attends, nous déjeunerons chez un restaurateur qui avoisine ce poste, et nous causerons.

ALFRED.

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928. Ce billet, sans passer par la poste, aura été déposé rue de Mézières, n° 10, où habite Mme Hugo. L'adresse *Monsieur Victor Hugo* est tracée au verso.

Le «pont tournant» se trouvait à l'emplacement actuel de la grille entre les deux terrasses, place de la Concorde. Le 5e régiment de la Garde, où Vigny est encore sous-lieutenant, a pour lieutenant-colonel le comte J. de Montlivault.

A VICTOR HUGO.

1er novembre 1821.

Mon bon ami,

Il faut que vous me rendiez un service. Voyez Mme de Récamier, envers qui je me trouve très coupable, et jetez dans la conversation que je suis très souffrant. Vous ne mentirez pas tout à fait sous ce rapport, et je prends le reste sur ma conscience. Vous savez qu'un péché mortel partagé n'est plus qu'un péché véniel. Vous y trouverai-je vendredi? Je voudrais bien y disposer la soirée comme la dernière, car j'aime bien aussi ce voyageur qui était à ma gauche. Je sais qu'il nous reste un peu plus longtemps et je m'en réjouis pour tous. Adieu, j'aime votre Ethel presque autant que faisait le seigneur Ordener. Vous avez fait cet homme à votre image, nous serons très bien ensemble.

ALFRED.

Je ne travaille point, je ne suis bon à rien. D'ici à quelque temps, rayez-moi du livre de vie. Mille choses à vos frères.

Coll. A. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928. Même adresse.

Depuis qu'en juillet 1820 Victor Hugo avait adressé son ode *le Génie* à Chateaubriand, devenu le 22 mars 1821 président de la Société des Bonnes-Lettres, la jonction est faite entre le jeune romantisme et le cercle de l'Abbaye-aux-Bois. Vigny d'ailleurs n'y sera jamais assidu, et il faudra l'obligeant Latouche pour prêter *Cinq-Mars* à M[me] Récamier elle-même.

On peut supposer que le «voyageur» est Alexandre de Humboldt, alors en résidence à Paris (26, quai de l'École) entre deux explorations.

Ordener et Ethel sont les amoureux de *Han d'Islande*, écrit par Hugo «dans un accès de fièvre» au cours de 1821, mais qui ne devait paraître qu'en février 1823.

L'impression désolée de Vigny coïncide avec l'inspiration de deux de ses poèmes de 1820-21 : *Le Malheur* et *La Prison*.

À L.-P.-M.-F. BAOUR-LORMIAN.

1822.

D'après L. Séché, *le Somnambule*, poème de Vigny, aurait été lu cette année chez ce représentant de la littérature impériale (1770-1854) que Vigny retrouvera avec émotion en 1842.

À M[me] DE SOUZA.

[Mars ou avril 1822 ?]

Réponse à une lettre amicale, et un peu protectrice, de l'auteur, alors célèbre, d'*Adèle de Senanges*.

L'ayant vu chez sa vieille mère, cette survivante de l'Ancien Régime écrit au jeune poète :

«J'aime les pauvres mères et les fils qui n'élèvent jamais la voix en leur parlant ni en parlant d'elles, et je vous apprends comme vous êtes, *Monsieur*. J'ai mis ce grand *Monsieur* qui ne venait pas du tout, parce que je donnais pour leçons au jeune poète dont je vous ai parlé qu'il fallait toujours que la première et la dernière ligne d'une lettre fussent convenables. Sans cela, Dieu sait si, malgré votre célébrité, je ne vous aurais pas appelé *mon enfant*.» (Dupuy, II, 281.)

Sainte-Beuve notera en 1834 que «l'auteur de *Cinq-Mars* a su seul de nos jours concilier (bien qu'imparfaitement encore) la vérité des peintures d'une époque avec l'émotion d'un sentiment romanesque» — mérite qu'il attribue à Mme de Souza romancière.

À Mme SOPHIE GAY.

Avril 1822 (?)

Selon Mme Gay, 30 avril 1822, Vigny, «le charmant poète de l'adultère», lui a promis une «visite champêtre» à Villiers-sur-Orge. Allusion au poème de *Dolorida* : «il nous l'avait déjà dite et redite», écrira-t-elle le 14 octobre, après la publication de cette pièce dans la *Muse française*.

Delphine, «la Muse de la patrie», éprouve alors un tendre sentiment pour le bel officier; «c'est le plus aimable de tous» : elle le confesse dans le poème *A ma mère* (1821); devenue Mme de Girardin, elle contera en particulier dans *Napoline* cet épisode de son cœur :

> Napoline, à l'espoir se livrant à demi,
> Sentait auprès d'Alfred un obstacle ennemi.

Et dans les notes de ce poème de 1833 : «Alfred n'osait parler de moi à sa mère parce que j'étais pauvre et qu'elle m'aurait refusée».

Vigny a un congé de deux mois à ce moment : 26 avril-21 juin 1822.

A ALEXANDRE GUIRAUD.

[Printemps 1822?]

Vous faites une faute, arrêtez-la, s'il est temps. Vous n'aurez pas, croyez-moi, un libéral de plus avec votre *Miroir,* ces citoyens-là vous préféreront toujours de Jouy, Arnault, et vous découragerez nos officiels et tous les royalistes que vos manières et le monde que vous voyez engagent à vous compter parmi eux. Ils vous ouvrent les bras et l'opposition vous accordera à peine une protection dédaigneuse. Si vous nagez entre deux eaux elles se sépareront comme la Mer rouge et vous tomberez.

Malgré son haut mérite, les gens sans partialité sont en petit nombre pour soutenir votre pièce, elle est religieuse, songez qu'elle vous sépare de la gauche malgré vous, soyez franchement à nous : la place de premier poète tragique royaliste est vacante et vous attend *si vous le voulez,* les autres ont leurs princes et vous rejetteront.

ALFRED.

Cat. Lemasle. Inédite.

Alexandre Guiraud (1788-1847), arraché à l'industrie par ses succès aux Jeux Floraux, était venu de Limoux à Paris, à l'automne de 1822.

Installé au n° 34 de la rue Saint-Honoré, il se mêlait aux milieux littéraires et mondains, fit recevoir au 2e Théâtre Français sa tragédie des *Macchabées.* Il devait figurer dans les *Tablettes roman-*

tiques de 1823 avec un portrait, entrer à l'Académie en 1826 et recevoir en 1828 le titre de baron : c'est un des grands hommes du timide renouveau littéraire de ce moment.

Le Miroir des Spectacles, des lettres, des mœurs et des arts paraît du 15 février 1821 au 24 juin 1823 : il semble qu'on doive placer la lettre de Vigny entre le début de cette publication et la représentation des *Maccbabées,* à l'Odéon, le 14 juin 1822. Dans la mêlée des opinions et des partis sous la Restauration, un enchevêtrement du romantisme et du classicisme, du conservatisme et du libéralisme, rend malaisés le classement et l'activité des périodiques. En tout cas, le très peu romantique et très antilégitimiste *Miroir,* applaudissant à l'échec de la troupe anglaise qui se hasarde à Paris, rend un compte élogieux des *Maccbabées* (11, 15, 16, 19 juin 1822) et y trouve «des sentiments philosophiques déguisés sous des formes religieuses».

À MAURICE DE MALÉZIEUX.

Printemps 1822.

Lettre relative à un prochain séjour à Bellefontaine.

À VICTOR HUGO.

Juin 1822, de Bellefontaine, près Senlis.

«Votre lettre! répond Hugo. Elle est arrivée ici comme un bonheur dans un bonheur; elle m'a ravi; c'était une apparition de paix et d'amitié...» Hugo vient d'être agréé comme fiancé, et il est à Gentilly.

À VICTOR HUGO.

Début de juillet 1822 (?) de Bellefontaine.

Réponse à une lettre où Hugo se plaint, le 30 juin, de constater dans la presse peu d'échos aux *Odes et Poésies diverses.* «Les jour-

naux ne m'annoncent pas parce que je suis votre principe de ne point solliciter les journalistes.»

À Mme SOPHIE GAY.

24 août 1822.

Elle offre à Guiraud, ce jour-là, une carte pour l'Académie. «Si le *guerrier* est libre, ajoute-t-elle, nous lui offrirons notre billet conducteur.» Il s'agit d'une séance qui a lieu l'après-midi de ce jour même, qui est la Saint-Louis. Après lecture des rapports sur les prix de vertu et de littérature, sur les concours, etc., on devait classer hors concours, en somme, Delphine Gay «âgée de dix-sept-ans», pour son poème qui avait été retenu, bien qu'à côté du sujet.

C'est en décembre de cette même année que devait mourir M. Gay, et que sa veuve allait quitter son élégant logement de la rue Neuve-Saint-Augustin, 12, pour «un petit entresol humide et bas de la rue Gaillon».

À VICTOR HUGO.

8 octobre 1822.

Mon ami, j'espérais bien vous trouver, mais je ne suis point fâché de votre absence, puisque votre présence dans d'autres lieux est si prochaine. On vous attend chez Émile demain au soir; est-il vrai que je vous y verrai?

ALFRED.

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1929. Feuille déchirée et sans date.

La date du 8 octobre 1822 semble fournie par un billet d'Hugo s'annonçant «demain chez Émile». Vigny aura été voir sans le trouver son ami. Le jour même, le fiancé d'Adèle demande à son ami de l'escorter à l'autel et le 12, après son mariage avec Adèle Foucher (Vigny sera témoin, ce qu'oubliera *Hugo raconté*), le jeune ménage s'installera chez M. Foucher, 39, rue du Cherche-Midi.

Ce billet se croise avec celui où Hugo écrit à Vigny : «Je vous en dirai plus long demain chez Émile; je n'y pourrai venir que le soir».

À ALEXANDRE GUIRAUD.

[Fin octobre 1822.]

Vous savez et vous sentez surtout dans votre cœur ce que le manque de foi du ministère a mis d'indignation dans notre âme.

J'allais vous écrire en vous envoyant mon Trapiste [*sic*] qui est enfin imprimé. Je trouve cette occasion de vous embrasser et ne la manque pas.

Lefebvre est doublement malheureux, sa mère est morte et son père déplacé.

Victor est heureux, il est marié.

Pesez tout cela et voyez de quel côté doit pencher la balance pour la jeune littérature.

Tout à vous,

Alfred DE VIGNY.

Cat. Lemasle. Inédite.

Le ministère Villèle, qui a donné la croix à Guiraud en août 1822, aura manqué à quelque autre promesse. Vigny

s'efforce de gagner Guiraud à la cause qui va être celle de la *Muse française*.

Écrit après le 12 octobre 1822 (mariage de V. Hugo) et le 19 octobre (publication du *Trappiste*), ce billet est antérieur au lancement du *Parricide*, le premier livre de J. Lefèvre (4 janvier 1823). La mère de celui-ci, née Marie-Mélanie Plon, est morte en 1822, et son père, la même année, prenait sa retraite.

À LAMENNAIS.

Octobre ou novembre 1822.

Avec l'envoi du *Trappiste*.

V. Hugo, dans le *post-scriptum* d'une lettre, écrit le 19 novembre 1822 à Lamennais qui l'avait confessé : «Avez-vous reçu le *Trappiste*, poème qui fait ici sensation? L'auteur, qui est un de nos amis (M. le comte Alfred de Vigny), et qui a beaucoup de talent, m'a dit vous avoir envoyé cet hommage de son admiration et de son regret.»

C'est le 29 octobre qu'un article du *Moniteur* avait associé dans un commun éloge Hugo et Vigny.

À ALEXANDRE GUIRAUD.

21 novembre 1822.

Vous ne voulez donc pas venir, mon ami, nous avons beau réserver votre place en tous lieux au milieu de nous comme à l'ombre de Banquo, nous ne la voyons pas se remplir. Vous ne me donnez pas signe de vie quoique je vous aie écrit dans une lettre de Soumet et que mon *Trapiste* soit parti depuis longtemps pour vous aller trouver. Je veux vous croire en

route pour ne pas être furieux. Cependant je vous écris à tout hasard. Vous savez que notre Soumet a reçu presque toute la gloire qu'il devait avoir et qu'il avait depuis si longtemps dans nos cœurs. Sans ces mêmes acteurs qui vous ont exposé il l'aurait eue tout entière; mais il n'a été joué qu'au premier théâtre. M[lle] Georges, pour comble de misère, est aussi ingrate pour la Pythonisse que pour cette belle Salomé et refuse de jouer. Tout le théâtre se désunit et craque sous nos pieds. Il me semble qu'il n'y a que vous qui sachiez ses ressorts, et qui ayez la force de les faire jouer. Venez donc au secours de votre ami et au vôtre. Vous savez que nos bras vous attendent; si vous apportez une tragédie, ce sont nos mains.

Je voudrais savoir quelque autre charme à employer, quelque secret magique pour vous apporter vite ici, parce que je vais partir bientôt de ce Paris qui m'est trop cher et ne vous l'est pas assez.

Venez voir Talma qui est adorable, venez voir *Saül* qui est admirable, venez voir Victor qui est heureux, venez voir Émile qui est triste; venez voir Paris qui vous admire et nous tous qui vous aimons bien.

ALFRED.

Approuvé en tout l'écriture par un homme qui est venu tout exprès de Rouen pour se joindre de cœur à notre ami Alfred dans ses admirations pour Soumet et ses amitiés pour vous.

G. DE PONS.

Arch. de Croze; L. Séché, incomplètement, et Cat. Lemasle.

Guiraud avait vu réussir à l'Odéon, le 14 juin 1822, ses *Macchabées*, que le Théâtre-Français avait refusés.

Le mariage d'Hugo semble rejeter Vigny à ce moment (dans la mesure où le permettent les ordinaires séjours de Guiraud à Limours) du côté de l'auteur du *Petit Savoyard*. Deux tragédies de leur commun ami Soumet, *Clytemnestre* et *Saül*, venaient d'être représentées, l'une aux Français le 7 novembre, l'autre à l'Odéon le 9 novembre. «Le grand Alexandre» est donc le poète en vue de la saison. M[lle] Georges avait quitté le rôle de la Pythonisse dans *Saül* après avoir mécontenté l'administration des théâtres en passant du Théâtre-Français à l'Odéon en 1821.

Ce n'est que le 24 décembre que Vigny devait recevoir un ordre de départ pour Orléans.

AU SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

1822.

Pour une lecture du *Trappiste.*

Vigny est «associé honoraire» de cette fameuse société, que préside Chateaubriand après Fontanes et qui, fondée en janvier 1821, donne pour la «bonne cause» des cours et des lectures dans un local de la rue de Grammont, 17, puis rue Neuve-Saint-Augustin, 17.

À VICTOR HUGO.

[Orléans, février 1823.]

Bonjour, mon cher et bon Victor. Que de choses n'ai-je pas à vous dire? Et par laquelle commencer? Si j'écoutais mon esprit, ce serait par *Han d'Islande,*

qui le remplit tout entier, mais j'écoute mieux mon cœur et je veux vous parler de vous d'abord. J'ai tenté inutilement de voir Abel avant mon départ, il m'a tenu rigueur et je ne le trouvais jamais chez lui. Pour vous, c'est par une des incroyables faiblesses de mon être que je n'ai pas voulu vous embrasser avant de quitter Paris. Je sentais que, tout plein des chagrins que vous connaissez et qui se compliquaient encore pour moi, tout me serait échappé à un mot de votre voix et je ne sais quelle pudeur m'a pris de vous entretenir de moi quand vous aviez à côté de vous un si grand malheur, comme aussi, auprès de votre heureux foyer, j'avais honte de toutes ces misères du cœur lorsque je les comparais à ces grands fléaux dont nous frappe notre propre nature physique, quand elle se dégrade tout à coup longtemps avant la mort, et que l'âme s'absente en laissant le corps debout et souriant comme ces horribles figures d'Herculanum. Ne m'en écrirez-vous pas un mot, quelque chose qu'il vous coûte? Émile ne m'en dit rien et les dernières nouvelles que j'en ai reçues étaient de vous à Gaspard, lors de son passage ici. Ce bon Gaspard, je l'ai accompagné le plus loin possible, tout en disant vos vers et parlant de vous. Il va en Espagne avant moi et c'est une de mes peines. J'aurais été si heureux d'avoir au milieu des armées une de nos âmes amies comme un représentant de notre assemblée!

Nous aurions lu ensemble ce *Han d'Islande*, qui est bien grand dans mon opinion. Mon ami, je vous le dis, et vous êtes le centième à qui je le dise, quoique

je sois à Orléans, c'est un beau et grand et durable ouvrage que vous avez fait là. Vous avez accompli tout ce que j'attendais lorsque j'eus dans les mains le premier chapitre. Vous avez posé en France les fondements de Walter Scott. Votre beau livre sera pour nous comme le pont de lui à nous et le passage de ses couleurs à celles de France. Faites un pas; naturalisez le génie que vous avez jeté sur la Norvège, changez les noms et les décorations, et nous serons plus fiers que des Écossais. Pour moi, je suis déjà là-dessus d'une fatuité insupportable et, dans mon despotisme, je ne veux plus qu'on prononce de nom étranger devant moi. Que j'aime Ordener! Je l'aime comme vous, et Ethel comme vous l'aimez. Votre scène entre Schumacker et Han est superbe; je n'y regrette qu'un peu plus de développement pour faire sentir au *profanum vulgus* que c'est le fond de l'ouvrage. Tout l'intérêt est pressant, tout est palpitant; je n'ai respiré qu'au dernier mot. Je vous remercie au nom de la France.

Adieu, embrassez-moi. Bientôt ce sera pour tout de bon que vous le ferez. Demandez pour moi à Mme Victor la permission de lui baiser la main. Comment va M. votre fils?

ALFRED.

Coll. L. Barthou; *Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Victor Hugo*, p. 8.

C'est d'Orléans, où il a reçu le 24 décembre 1822 l'ordre de se rendre pour toute la fin de l'hiver, que Vigny écrit à son ami, au début de février 1823 : *Han d'Islande* est annoncé le 15 de ce mois.

Les adieux du lieutenant de la Garde l'avaient quelque peu promené dans Paris : Abel Hugo demeure 17, rue du Vieux-Colombier, Émile Deschamps habite encore chez son père, rue Saint-Florentin.

On voit que Vigny est décidé à ne pas s'éterniser à Orléans : «Quel séjour pour le Somnambule!» s'écrie Mme Gay à ce sujet.

G. de Pons (de qui le *Conservateur littéraire* [III, 346] publiait en ce moment un compte rendu du *Malheur* de Movria) était déjà en route pour la guerre d'Espagne avec le 7e régiment d'infanterie légère où il était capitaine : ses «campagnes» de Galicie, du Tage et d'Estramadure le feront décorer de l'ordre de Saint-Ferdinand et proposer en 1825 pour la croix.

Noter dès ici la préoccupation de Vigny, qui tient à «franciser» le roman historique à la Walter Scott et songe peut-être à *Cinq-Mars* après cette découverte. En tout cas, dès juin 1823, un article d'Hugo sur *Quentin Durward* (*Muse française* de juillet) entrait dans quelques-unes des vues de son ami (passages en général supprimés dans *Littérature et Philosophie mêlées*).

À A. S. DE SAINT-VALRY.

[28 mars 1823.]

Aujourd'hui, le lendemain du jour de ma naissance, vient de m'arriver ce nom de capitaine auquel semblent seulement commencer les grandes choses de la guerre, et ce grade qui, le premier, donne un peu de liberté et quelque puissance. Avec lui m'est arrivée la nouvelle que j'irai en Espagne quand le régiment sera complet. Ainsi, je mérite vraiment

toutes vos félicitations puisque je me vois certain de faire cette guerre de Du Guesclin, et d'appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles...

Arch. Saint-Valry; C. Doucet, *Discours de réception*, p. 6.

La date serait fournie par l'indication du «lendemain du jour de naissance», donc le 28 mars 1823. La décision royale affectant comme capitaine au 55e d'infanterie le lieutenant du 5e régiment d'infanterie de la Garde est du 19 mars 1823, et c'est le 31 que le nouveau capitaine quitte la Garde pour rallier son corps à Strasbourg, où ce régiment, parti de Sedan le 21, est arrivé le 27 février et où, le 16 mai, il recevra un ordre de mouvement pour le Midi.

Ancien collaborateur du *Conservateur littéraire*, compagnon dévoué de Victor Hugo en ce moment, A. Souillard de Saint-Valry (1796-1867) occupe à la *Muse française* des fonctions quasi directoriales. Il consacre, dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (t. X, p. 6), un compte rendu favorable aux *Tablettes romantiques* contenant *la Neige* et *la Prison*.

Cf. sur lui G. Charlier dans *Le Flambeau* du 1er février 1927.

À VICTOR HUGO.

Vendredi 6 juin 1823.

Venez donc, mon cher Victor, venez, mon bon ami, je vous en supplie, venez demain samedi chez Émile. Je n'ai que deux jours à passer ici et pas une

heure à me donner pour aller à Gentilly. Plaignez-moi et ayez pitié de moi en venant ici, je vais en Espagne et je veux, avant, vous embrasser pour moi, pour Gaspard à qui je le rendrai, pour Han d'Islande, et pour ce que vous faites à présent. Adieu, je vous retrouverai auprès de votre fils quand je reviendrai et je lui mettrai un chapelet espagnol sur son berceau; mais venez donc, je ne sais que ce mot-là.

ALFRED.

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928.

Le 55e de ligne, où Vigny est capitaine, traverse la France de l'est au sud-ouest pour franchir, croit-on, les Pyrénées : Alfred rejoindrait donc Gaspard de Pons en Espagne.

Dès le printemps, le ménage Hugo s'est installé à Gentilly, dans la vallée de la Bièvre, délaissant le 90 de la rue de Vaugirard où son déménagement l'a amené en mars; le 12 juillet, y naîtra Léopold-Victor.

Les 2e et 3e bataillons du 55e passant à Troyes le 6 juin, on peut croire que Vigny fait partie du «campement» qui précède le gros du régiment.

À AUGUSTE DE FRÉNILLY.

Juin 1823 (?).

Réponse à la lettre datée du 3 avril où ce vieil ami de sa famille remerciait le «chevalier de Vigny, 55e R. I., armée d'Espagne» (arrivée le 13 juin 1823, timbre postal) pour l'envoi du *Trappiste* (Dupuy, I, 28).

À LA RÉDACTION DE LA *MUSE FRANÇAISE.*

14 août 1823.

Envoi important de copie pour ce périodique. Cf. la lettre du 23 août, à Hugo : «Je vous ai envoyé des volumes, le 14 de ce mois, chez Tardieu...». On peut supposer qu'il s'agit là des diverses contributions qui, à partir de la 3e livraison (septembre), feront honneur à ce périodique : cf. l'édition qu'en a donnée J. Marsan. C'est Mme S. Gay qui avait présenté les initiateurs de la *Muse* à l'éditeur A. Tardieu, lequel avait imprimé un poème de sa fille.

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

Bordeaux, 20 août 1823.

Depuis que je suis chassé de Paris, je vois qu'on a pris le parti de renoncer à moi et de ne plus me croire parmi les vivants...

[L'isolement du jeune capitaine s'accroît encore par le départ de son «cher colonel» qui le laisse seul au milieu de 1.800 hommes.]

On me dit que Marie est un peu plus ange que jamais, et qu'elle parle et dit les plus jolies choses du monde... que nous autres qui n'avons pas des oreilles de mère nous prendrions pour des cris.

Étude Aulard; Catalogue de vente Panckoucke, n° 268.

Mme de Clérembault, née Du Coëtlosquet, était cousine de Mme de Vigny la mère, et son mari avait recommandé Vigny

pour son passage au 55ᵉ, ce qui peut-être explique l'humeur du début. Sa fille Marie, née à Paris le 22 novembre 1822, allait être célébrée par Vigny dans deux pièces «angéliques» : *le Berceau* et *le Rêve* (cf. *Poèmes*, p. 313).

Maréchal-de-camp du 30 juillet, le colonel de Montlivault venait de recevoir l'ordre, en date du 16 août 1823, de quitter le commandement du 55ᵉ de ligne et de «se rendre près de sa famille pour y attendre les ordres du Roi» : d'où l'isolement du capitaine de la 3ᵉ compagnie.

À VICTOR HUGO.

Bordeaux, 26 août 1823.

Voici une de mes explosions. Ma paresse ne tient pas à vous dire que je vous admire. Après le premier, je reçois le deuxième numéro de notre *Muse*, c'est tout vous dire. Votre modeste épigraphe est vide de sens pour ceux qui vous sentent; vous avez parlé de deux grands hommes, mais en vérité, mon ami, je ne sais quel homme illustre ne pâlirait de se voir ainsi encadré dans vos pensées. Elles sont si profondes que je trouve qu'elles creusent le terrain autour d'eux et ils n'ont plus tracé que des lignes de râteau à côté de vos larges sillons. Je vous remercie d'avoir grondé Walter Scott. Je lui en veux mortellement de déflorer ainsi notre histoire pour habiller de ses nobles traits ses paysans d'Écosse. C'est ainsi qu'il donne en pur

don à son Balafré la réponse d'un gentilhomme français au cardinal de Richelieu, qui lui proposait un petit assassinat; il est vrai que la scène de Philippe de Comines doit l'absoudre à nos yeux de bien des péchés.

On dit que vous grondez tous contre moi, je vous trouve plaisants. Je vous ai envoyé des volumes, le 14 de ce mois, chez Tardieu. Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié d'un pauvre exilé? Que faites-vous? Est-ce enfin un roman français? Parlez. Otez-lui donc tout à fait notre plume des mains. Pour moi, presque sur la frontière d'Espagne, je suis parvenu à oublier quelquefois l'envie qui me tenait de la sauter. J'ai pensé, j'ai écrit. *Satan* est fait, c'est-à-dire, en style de mon ami Girodet, je n'ai fait que couvrir la toile, il me reste tout à retoucher. Je n'ai pas peu de peine à m'empêcher de le quitter de temps à autre pour écrire un autre ouvrage qui me tient au cœur, comme vous le savez.

J'ai trouvé ici deux hommes distingués; aussi je ne cesse de parler de vous avec eux. L'un d'eux est ami de Jules Lefebvre : c'est M. Hervé, substitut du Procureur du Roi; il est très brillant. Dites donc à Soumet qu'il m'envoie son nouveau *Saül* et qu'il ne fasse pas trop souvent des vers comme ceux de *Jeanne d'Arc*, qui me rendent fou, mais fou à lier. J'en poursuis les colonels! Adieu, mon bon Victor, embrassez Abel, si vous pouvez le rencontrer quelquefois dans le monde, et aimez-moi toujours.

Mes respects à Mme V. Hugo.

ALFRED.

Coll. L. Barthou; *Lettres*, p. 15. Timbre de la poste : Bordeaux, 26 août 1823. Adresse : *rue du Cherche-Midi, 12, au Conseil de guerre.*

On peut supposer que Vigny écrit à la date du 25, jour de la Saint-Louis. Il a envoyé à son ami, à l'adresse de Tardieu, éditeur de la *Muse française*, de la copie : sans doute *Dolorida*, qui paraîtra dans la livraison d'octobre.

Le deuxième numéro du cher périodique (août 1823) avait apporté à l'officier un long article de V. Hugo sur l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais, avec cette épigraphe : *« Impius, cum in profundum venerit, contemnit »* et des politesses à Chateaubriand et Lamennais.

C'est dans le numéro 1 du même périodique (juillet) que V. Hugo, rendant compte de *Quentin Durward*, avait, «comme Français», refusé de remercier l'auteur écossais «de l'incursion qu'il vient de faire dans notre histoire» : or ce sont les vues mêmes de l'auteur de *Cinq-Mars* qu'adoptait là celui de *Han d'Islande.*

Ambroise Tardieu a succédé à Boullant comme éditeur de la *Muse française;* il réside rue du Battoir-Saint-André.

Quant à *Satan*, c'est l'ample «carton» qui aboutira à *Eloa*, et que — antérieurement à une pratique assidue des *Amours des Anges* de Th. Moore — le poète maintient dans une tonalité à la Girodet.

Le légiste Hervé va inspirer l'auteur de *Cinq-Mars* pour le personnage de l'avocat Fournier; son ami J. Lefèvre a servi de lien entre ces deux hommes faits pour s'apprécier. « Talent avorté », dira Vigny plus tard de Jules Lefèvre.

Un fragment de la *Jeanne d'Arc* de Soumet figurait dans le 1er numéro de la *Muse française; Saül* était examiné courtoisement dans la 3e livraison : on voit combien Vigny a raison de parler de «notre *Muse*».

———

A LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

Bordeaux, 28 août 1823.

Je vous demande pardon, ma bonne, ma malheureuse cousine, d'une faute qui est celle de nos usages et n'est pas la mienne.

J'ai déchiré votre cœur de mère en vous écrivant une lettre indifférente, une de celles qui montrent le mieux quels maux peut causer l'absence sans la peine qu'elle fait par elle-même. Je vous félicitais de votre bonheur, pendant que vous pleuriez la plus grande calamité qui vous pût frapper. Je ne me console pas plus de vous avoir fait ce mal involontaire que du malheur qui l'a causé. Ce malheur était le seul que vous eussiez redouté; tous les autres, me disiez-vous un jour, n'étaient rien à vos yeux tant que Dieu vous épargnait celui-là, et il vient de vous blesser où vous étiez le moins préparée, comme un ennemi qui frappe au défaut de la cuirasse. J'ai versé des larmes bien amères à ce récit affreux, en regrettant de ne pouvoir apaiser les vôtres.

J'aurais partagé les soins que ma bonne mère a été si heureuse de vous donner. J'aurais serré dans mes bras comme un frère votre noble Charles que j'aime bien plus depuis sa conduite.

Rien ne peut diminuer votre juste douleur, et l'on aurait honte de le tenter, mais nous en aurions parlé

ensemble et j'ai l'orgueil de penser qu'en vous cherchant une consolation dans le livre que Dieu a fait pour les malheureux, c'est-à-dire pour tous les hommes, j'aurais rencontré celle que cherche votre âme... Cette religion à laquelle on pense sitôt qu'on souffre me fait voir que vous êtes placée à présent entre deux anges : l'un qui vous attend, hélas! et prie pour vous, l'autre qui vous suit et vous consolera! Conservez-vous pour celui-là. Que vos pleurs n'empoisonnent pas le lait que vous lui donnez, vous vous devez toute à ce jeune être, puisez votre force dans la pensée de sa faiblesse et l'amour de la vie dans votre amour pour elle.

Adieu, ma bien chère cousine, croyez à mon attachement et à ma douleur.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Mme Ch. de Lesseps; Séché, *Vigny*, t. II, p. 215.

Moins de dix mois après la naissance de la petite Marie, le premier-né de Mme de Clérembault mourait.

Son frère, Charles-Yvon-César-Cyr Du Coëtlosquet (1783-1837), interrompt ses fonctions de directeur général du personnel au Ministère de la Guerre : acte d'indépendance dont le félicite Vigny.

Les Clérembault habitent 7, rue Chauchat; Mme de Vigny a quitté l'appartement de son mari rue Saint-Lazare pour le faubourg Saint-Honoré.

Sur Du Coëtlosquet, le père d'Adèle Hugo, Pierre Foucher, dans ses *Souvenirs* (publiés par L. Guimbaud, Paris, 1929, p. 213), parle ainsi de ce chef hiérarchique : «Sous les dehors de l'abandon et sous son obésité qui était presque monstrueuse, il cachait un esprit délié et une grande finesse de discernement».

À ÉMILE DESCHAMPS.

Septembre ou octobre 1823.

Vigny lui recommande Bruguière de Sorsum.

À BRUGUIÈRE DE SORSUM.

Septembre ou octobre 1823.

Vigny lui écrit vraisemblablement pour lui donner l'adresse de V. Hugo et lui promettre de le mettre en relation avec celui-ci. Vigny parle dans sa lettre à Montlivault d'une lettre à Bruguière qui lui a été renvoyée : voir *infra*, p. 52.

À VICTOR HUGO.

3 octobre 1823.

J'ai reçu, mon cher Victor, et avec plus que du plaisir, votre aimable lettre. J'ai tardé à vous répondre, parce que l'ordre que nous venons de recevoir de partir pour l'Espagne m'a donné quelque occupation. A présent que je sais que j'ai encore plusieurs jours à moi, j'en profite pour vous dire adieu et causer un peu de notre chère poésie.

C'est une chose infâme que la littérature, je commence par là, et ce qui me le fait dire, c'est d'entendre autour de moi tout ce qui se dit de M. de Lamartine. Il est toujours mal jugé et tantôt on le prend trop

haut, tantôt trop bas. On dit que vous tous l'avez excommunié. Je ne puis le croire. Cela me rappelle les cris que l'on jeta parmi nous lors des premières *Méditations;* par combien d'applaudissements les avons-nous étouffés! Je n'ai reçu à son sujet aucune lettre de *nous!* J'ai lu attentivement, à plusieurs reprises et seul, ses deux derniers ouvrages, et je veux vous dire ce que j'en pense pour savoir avec lequel de vous je me serai accordé. Je ne veux d'abord parler que de l'ouvrage, je vous dirai ensuite deux mots sur l'auteur. Je parierais que vous ne les avez pas assez distingués, vous êtes trop près.

Socrate est un ouvrage très bien composé et auquel on ne peut refuser une poésie grave et majestueuse. Je veux bien que Platon en ait fait une partie, tout cela est plus beau par les vers, et il y en a d'une sévérité mâle qui m'a ému, et l'émotion ne se trompe jamais. Mais Psyché est trop longue et sans grâce, elle interrompt un puissant intérêt, et si l'auteur voulait mettre les tableaux de Raphaël, il fallait en choisir un, celui qui avait le plus de rapport avec le moment, l'immortalité de l'âme. Je renoncerais pourtant difficilement à ce rayon de poésie qui pénètre dans le cachot, mais je voudrais l'épurer. Il y a là un *poignard,* une *goutte* de bien mauvais goût, mais les *deux gouttes pour les dieux* me paraissent d'une grande beauté.

Je trouve que Lamartine a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait, car nous ne connaissons que le malheur. Je n'aime point les âmes qui se fécondent et Phédon est par trop anacréontique. Quel parti notre

grand Soumet eût tiré de ce grand sujet! Il m'en avait un jour confié le projet. Son plan était admirable, et il sera peut-être forcé d'y renoncer; ce Socrate ébauché fera peut-être trop de bruit pour qu'on ait l'air original en le traitant. Les sots iront toujours chercher le germe de ses beautés dans un hémistiche de l'autre. Je pleure tous les jours cette tragédie, je la pleure avec les larmes de la postérité.

Quant aux *Méditations*, certes, l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis pas croire qu'il ait présidé à cet arrangement, et certes, il n'a pu penser qu'une scène de son *Saül* balançât celle de Soumet. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à l'imprimeur; mais *dans la danse céleste ils s'élancent* est un peu fort, et *le branle de ta lame,* et un rocher qui *surplombe.* Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour.* Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté et avec les yeux dans les descriptions. Venons à l'homme. C'est ici que je vais baisser comme lui. J'ai de mauvais pressentiments de cette alliance avec les libéraux, de cette séparation de *nous;* après avoir vu que le faubourg Saint-Germain, désenchanté de son

premier malheur, l'avait un peu délaissé, n'a-t-il pas voulu se faire un succès avec l'autre parti, et se faire pour celui-là une seconde infortune mais dans son genre, mais moins sentimentale que la première? Tout cela serait bien étroit, mais tout me l'annonce. Dites-moi ce que vous en pensez.

J'ai bien autre chose à vous dire. Je ne sais si Émile ou moi nous vous avons parlé de M. de Sorsum, c'est un de vos admirateurs, un homme plein de simplicité et de mérite, un de mes parents et beau-père de M. de Montlivault. Il m'écrit de Paris où il est, tout exprès pour avoir votre adresse et pour que je lui procure l'occasion de vous voir. Je vous en prie, aimez-le pour moi, et qu'il vous dise de ses vers, je n'aurai pas besoin de vous dire d'en être enchanté. Il a déjà traduit six tragédies de Shakespeare d'une manière originale, littérale, et la seule qui révèle le génie anglais. Il demeure hôtel de Hambourg, rue Jacob.

J'ai fini *Satan*, j'avais le pressentiment de notre départ et me suis enfermé un mois pour cela. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait; ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. Il y a encore deux lacunes; j'espère avoir le temps de les remplir ici avant le jour du départ. Je laisse ensuite mon portefeuille chez M. Delprat, le parent d'Émile, à Bordeaux. Je lui ai dit ce que je vous recommande, mon cher ami, si les boulets ne respectent pas le poète, je vous

prie de faire imprimer *Satan* à part et tel qu'il est, sans corrections; soulignez seulement comme non terminé ce qui vous semblera trop mauvais. Les lacunes seront remplies en prose, que j'y mettrai si je n'ai pas de temps. Vous trouverez aussi bien des essais en vers et en prose. Ce qui vous en semblera digne, il faudra l'imprimer à la suite sous le titre de *Fragments*. C'est alors que les points auront un sens raisonnable.

J'emporte un album et je ferai *Roland* au milieu de ses décorations naturelles. Je m'en réjouis.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Écrivez-moi (à Bordeaux et à la suite).

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Saint-Valry; E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 320.

Le 55e de ligne semble de plus en plus désigné pour entrer en Espagne : le 24 septembre, 300 hommes sont partis, et un second détachement doit suivre à bref délai; en octobre viendront les contre-ordres, mais Vigny fait en ce moment ses préparatifs de départ et prend ses précautions en cas de malheur.

Le *Socrate* de Lamartine a paru fin août, les *Nouvelles Méditations* fin septembre : la *Muse française*, dans son 4e numéro, s'était montrée bien sévère pour Lamartine; l'épisode de Psyché, dans *Socrate*, avait seul trouvé grâce. «Contemplant tour à tour ce poignard, cette goutte», écrit en effet Lamartine.

Le *Satan* terminé tant bien que mal n'est pas encore *Eloa*, mais l'ensemble de vers d'où sera finalement extrait ce «mystère». Quant à *Roland*, c'est encore un projet de tragédie d'après l'Arioste.

Parent d'Émile Deschamps, appartenant à une famille ayant des membres «réfugiés» en Hollande, Édouard Delprat, avocat

bordelais (1802-1877) à qui Vigny avait été recommandé, travaillait alors à un poème *Sur le dévouement de Pierre Desse, commandant le vaisseau français « la Julia »*, qui devait paraître en 1824 chez Ladvocat et Barba.

À ÉMILE DESCHAMPS.

Mi-octobre 1823.

Avec un envoi de vers : peut-être *Dolorida;* mais, aussi, avec des doléances sur l'oubli où il a la coquetterie de se croire relégué.

Réponse du 20 octobre : « Personne ne vous oublie, mais tout le monde est fort paresseux. Guiraud vous écrit et vous envoie ses chants, Soumet brode son discours et son habit; d'Houdetot est plus romantique et plus votre ami que jamais; Victor fait des odes et des enfants sans se reposer. Tous nos autres amis sont absents et moi qui vous parle, j'ai été absent aussi. Faites votre mystère, mon cher Alfred et croyez qu'on en parlera ». (E. Dupuy, *Vigny*, t. I, p. 136.)

Le 4 octobre, Deschamps avait écrit à Guiraud : « Notre pauvre Alfred part pour la Catalogne, j'en suis bien triste et bien chagrin ».

À Mme SOPHIE GAY.

Octobre 1823.

A propos de *Dolorida*, publiée dans la *Muse française* d'octobre 1823, S. Gay écrit le 14 novembre à Mme Desbordes-Valmore : « J'ai reçu une lettre charmante de l'auteur, mais comme il met les numéros tout de travers, elle ne m'est parvenue qu'après des courses sans fin. J'aurais été désolée de la perdre, car elle contient des choses ravissantes pour vous. J'avais bien prévu qu'il vous sentirait comme moi. C'est la personne du monde la plus sensible à la grâce et à l'esprit ». (*Rev. de France*, 15 août 1927.)

A ADOLPHE D'HOUDETOT.

[Octobre 1823.]

Réponse à la lettre où cet ami de Vigny, en Espagne depuis peu, affecté à l'État-Major du 5e corps (Maréchal de Lauriston), lui écrivait : « Mon ami, quelles femmes que ces Espagnoles! Qu'elles sont charmantes et coquettes! Comme elles veulent être aimées! Moi, qui suis d'une bonne pâte, je fais ce qu'elles veulent. Votre *Dolorida* est vraie, j'en ai ici la copie... » « Il est heureux et bien portant, dit Vigny, il a cette gloire que j'ai tant désirée. »

Fils du lieutenant-général comte d'Houdetot, César-François-Adolphe d'Houdetot (1799-1869), après des services distingués qui l'amenèrent au grade de capitaine, fut mis en 1830 en solde de congé et donna sa démission un peu plus tard.

AU COMTE JAMES DE MONTLIVAULT,

Maréchal-de-Camp à Grenoble.

13 octobre 1823.

Quelle affreuse nouvelle m'apprend monsieur votre père, mais quelle touchante lettre il m'écrit! je vous embrasse les larmes aux yeux comme je vous écris, mon bon général, je sais quel cœur vous cachez sous cette sévérité qu'exige votre état et j'ai senti toute votre douleur dans le mien. Bien certainement, je sens que vous me regrettez aujourd'hui. Nous pleurerions ensemble cet homme si supérieur et si bon et vous auriez à serrer une main aussi émue, aussi tremblante

que la vôtre. J'ai là devant moi sa dernière lettre, et je la montrais il y a deux jours à son frère qui est venu me voir, il parlait avec calme de ses beaux ouvrages, il me chargeait de les recommander à ses contemporains avec cette modestie que vous lui connaissiez, je le ferai, mais hélas ce ne sera plus qu'à la postérité déjà! L'avenir était si près de lui! et tant d'êtres vulgaires m'entourent pleins de vie! Je m'indigne de leur existence comme d'une injustice. Il désirait voir mes amis, je les avais avertis, qu'ont-ils trouvé à la porte! Et vous, que vous souffrez. Pourquoi ne suis-je pas là? Pourquoi, je n'en sais vraiment rien. Ils n'ont pas voulu, ce n'était pas bien difficile pourtant. — Avouez que vous paieriez cher un jour de bataille dans ce moment, mais aucune émotion assez forte ne peut vous distraire. Si je savais une consolation à un si profond malheur je vous l'écrirais mais il n'y en a pas. Si de savoir qu'un de vos amis pleure comme vous peut vous faire du bien, pensez à moi et soyez-en un peu moins affligé s'il se peut. Songez aussi qu'il aura bientôt et que vous la verrez, cette gloire que sa simplicité l'empêchait de chercher durant sa vie et que la mort va lui rendre comme un juste tribut. Enfin, appelez cette force de caractère, que tout le monde admire en vous, au secours de ce bon cœur dont le secret est à ceux qui vous approchent et qui vous plaignent d'autant plus de ne pouvoir le verser dans un autre, et comptez sur moi pour toujours.

Alfred de Vigny.

On a renvoyé à M. votre père une lettre de moi à son malheureux gendre, elle en contenait une pour vous. Si elle est perdue c'est la seconde. Mais il n'y avait rien d'essentiel.

Arch. Deshoulières; A. Chérel dans la *Revue de littérature comparée*, janvier 1927, p. 159. Timbre de la poste : Bordeaux.

James Guyon de Montlivault (1786-1859), l'ancien colonel de Vigny au 55e de ligne, et antérieurement son lieutenant-colonel au 5e de la Garde, avait été promu maréchal de camp et préposé en septembre 1823 au commandement de la 7e division militaire, 1re subdivision, avec résidence à Grenoble.

C'est lui qui, après 1815, avait organisé le 5e régiment d'infanterie de la Garde. Réformé après 1830, il sera mis par Napoléon III dans la section de réserve.

Devenu son beau-frère, Bruguière de Sorsum (voir plus haut, lettre du 3 octobre 1823) était mort le 7 octobre à Paris.

Vigny, d'accord avec sa promesse, a donné à la *Muse française* (janvier 1824) un article sur Bruguière, mais ses papiers renferment le plan d'une étude bien plus détaillée qui témoigne de l'ampleur de sa perte. Montlivault écrit à sa sœur le 29 octobre : «Si j'avais Vigny seulement, ce serait une grande consolation pour moi...»

AU COMTE G. DE MONTLIVAULT,

Inspecteur des Postes à Tours.

14 octobre 1823.

Monsieur,

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été frappé de l'affreuse nouvelle que vous m'apprenez. Je venais d'écrire deux lettres à mes amis pour leur apprendre

l'arrivée de M. de Sorsum à Paris, il m'avait écrit qu'il souhaitait les voir, j'étais rempli des idées qui l'occupaient et des beaux ouvrages qu'il m'annonçait avec tant de simplicité et une si rare modestie, je venais de parler de lui avec Monsieur son frère qui vint me voir ici, et c'est au milieu de tout cela que j'ai reçu votre lettre. Je ne me consolerai jamais de cette perte car je crois avoir perdu un ami en lui, ses lettres, qui deviennent pour moi des monuments, me l'ont persuadé. Dans la dernière que j'ai sous les yeux et que je ne relis pas sans émotion, il avait la bonté de me dire qu'il serait bien aise de m'avoir pour héraut. « Tout ce que j'ai achevé est à votre disposition, me disait-il, il faudra que nous nous entendions sur les morceaux qui vous paraîtront convenir le mieux, je vous enverrai quelques fragments de Roméo. » J'étais fier des confidences de cet homme supérieur, j'espérais dans l'avenir son intimité. Voici encore un songe de mon cœur tristement évanoui. Faites du moins, monsieur, que la France ne perde pas tout de lui. Rassemblez avec soin ses moindres écrits et ses lettres qui peuvent être imprimées à la suite de ses œuvres. Lorsque vous pourrez vous occuper de cette publication, écrivez-moi, je vous en conjure, et dans quelque lieu que je me trouve je partirai pour vous y aider. Je regarde cela maintenant comme mon devoir, et un devoir sacré. Il faut que sa gloire orne la tombe que vous lui préparez, il faut qu'on puisse recueillir ce qui est émané de cette belle âme avant son départ. Mes amis, MM. Soumet, Victor Hugo, Emile Deschamps

qu'il estimait tant et allait voir, m'aideront, si vous le permettez alors, dans ce triste soin. Je puis dès à présent apprendre à notre pays quelle perte il fait, dans la *Muse française*. Mais j'attendrai que vous m'y donniez votre consentement. Je sais et j'ai éprouvé que le chagrin a aussi sa pudeur et je ne sais si madame de Sorsum m'approuverait, peut-être désire-t-elle et craint-elle à la fois cette publicité de son malheur, le malheur a tant de mystères impénétrables qu'on n'ose toucher un cœur qu'il a blessé aussi profondément. Vous qui êtes père, monsieur, vous en savez les secrets et pourrez me répondre.

Il me reste à vous témoigner ma reconnaissance de votre bonté à m'écrire une lettre aussi pleine de confiance et de détails, quoique bien douloureux. Vous m'avez bien jugé, j'ai pleuré avec vous car je n'avais pas eu besoin de temps pour l'aimer. J'ai été heureux de pouvoir en parler à M. de Fontanges, qui en était aussi profondément affecté. J'ai écrit un peu de ce que je sentais à mon cher général que j'aurais voulu au moins pouvoir embrasser. Mais cela m'est refusé. Adieu, Monsieur, recevez et offrez à ces dames l'hommage de mon respect et d'une peine bien vraie.

Alfred de Vigny.

Arch. Deshoulières; A. Chérel dans la *Revue de littérature comparée*, janvier 1927, p. 160.

Les deux lettres à V. Hugo et à Émile Deschamps étaient venues, par une coïncidence assez lugubre, annoncer Bruguière la veille même de sa mort.

AU COMTE J. DE MONTLIVAULT,

Maréchal-de-Camp à Grenoble.

[20 octobre 1823.]

Je ne reçois que des lettres de douleur dans cette funeste ville. Émile Deschamps m'écrit : *Selon mes désirs et le vôtre, je vais chercher Soumet et Victor Hugo pour voir M. de Sorsum. Victor venait de perdre son fils, nous arrivons tous deux bien tristes chez M. de Sorsum. Nous ne le trouvons plus ! et l'on pleure sur d'autres choses. Quelle vanité !*

— Je viens de recevoir votre lettre, mon général, la seconde qui m'annonce le malheur. Vous devez avoir celle que je vous adressai à Grenoble. Mais quoi ! vraiment, vous êtes encore seul ! sans aide de camp ? Vous m'attendez, dites-vous ? est-ce encore possible ? Que vous a-t-on dit au ministère ? Instruisez-m'en vite, par pitié. Malgré M. de Puymodan qui me manque et ma mère qui n'a trouvé aucun remplaçant, votre mot me remet courage. J'ai écrit deux lettres encore. J'espère enfin, puisque *nous le voulons*, que cela se fera. Le contre-ordre est arrivé.

— M. de Fontanges à la campagne, repos et ennui profond pour moi ici. Vos chagrins m'ont pénétré, je pense toujours à cet excellent père que vous perdez et je relis sans cesse ses dernières lettres. Il me disait aussi : *Il me tarde que vous soyez près de James, vous seriez*

encore plus des nôtres. Que je voudrais aussi être *vôtre!*... Encore un effort pour cela, je vous en prie, mon général, et je suis sauvé. Je me figure tant de bonheur à cela et aussi je vous saurai mieux, j'apprendrai votre métier en grand, à votre grande école. Il me semble que c'est fait puisque vous le voulez. Adieu, mon cher général. Je suis votre dévoué et fort triste ami.

Alfred de Vigny.

Archives Deshoulières; A. Chérel, *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1924, p. 683. Timbre de la poste : Bordeaux.

Il s'agit toujours de la mort de Bruguière de Sorsum, dont on voit ainsi quel était, pour Vigny, le mérite.

Des contre-ordres dus à la politique indiquaient de plus en plus que le «fidèle 55e» ne ferait pas la guerre en Espagne : c'est ainsi que le 2e détachement se replie le 17 octobre de Bayonne à Bordeaux. Le «plat service de paix» s'installe sans rémission pour ce régiment : le 10 novembre, les 3 bataillons feront l'exercice à feu au Jardin Royal, le 15 novembre, ils sont passés en revue sur la Place d'Armes.

Nommé colonel du 55e le 30 juillet 1823, le lieutenant-colonel de Fontanges est en permission à l'automne : Vigny se sent évidemment privé de deux protections importantes.

À ALEXANDRE GUIRAUD.

Après le 20 octobre 1823.

Réponse, à la missive signalée par É. Deschamps quelques jours auparavant.

À VICTOR HUGO.

[24 octobre 1823.]

Que vous dire, mon bon ami, sinon que je pleure comme vous? Je ne sais pourquoi on a créé le mot de consolation, quand la chose n'existe pas. Il n'y en a pas pour ceux qui sentent le malheur tout entier, tout fort comme il est. Vos douleurs de père ont été bien proches de celles de fils et de frère; vous êtes accablé par les peines de famille, cette assemblée naturelle que l'on croit notre seule source de biens. Il est vrai qu'il y a, je le crois, moins d'amertume dans ces pertes que dans les maux étrangers à notre sang : on se révolte alors et l'on est tenté de s'écrier : *vous n'aviez pas le droit de me faire tant de mal !* Mon Dieu ! mon ami, que la vie est triste ! On vient de me parler d'un homme qui n'est pas brave. Comment fait-il? Quand on se résigne à vivre, on peut bien se résoudre à mourir; le premier effort surpasse le second. J'ai reçu une lettre de Houdetot, il est heureux et bien portant, il a cette gloire que j'ai tant désirée; voici au moins un de nos amis sans peine, et je n'ose qu'à peine vous dire cela, de crainte de lui porter malheur.

Écrivez-moi un peu, si vous en avez la force et si cela vous fait du bien. Si cela vous était quelque chose, je vous dirais qu'on vous admire partout, mais y pensez-vous? Adieu, embrassez bien votre ami

ALFRED.

Gaspard ne m'écrit pas. M. de Sorsum! Quelle douleur.

Coll. Barthou; *Lettres*, p. 22. Timbre de la poste : 24 octobre 1823. Vigny a le tact d'adresser sa lettre à la *Muse française*.

Le premier-né de Victor Hugo, un fils âgé de 3 mois, mourait à Blois le 9 octobre; le poète avait perdu sa mère le 27 juin 1821, et son frère Eugène était devenu fou furieux.

Réponse d'Hugo : «Je viens de recevoir votre lettre, cher Alfred. Je viens de la faire lire à ma femme, à cette pauvre petite mère qui a tant pleuré... Les souvenirs que l'amitié nous envoie dans nos afflictions sont de véritables bienfaits; ils rendent le malheur moins amer et l'amitié plus chère...»

Le 28 novembre, Vigny, en congé à Paris, faisait visite à la famille de Bruguière pour donner suite à son projet.

À H. DE LATOUCHE.

Fin 1823 (?)

A propos d'une partie de campagne manquée à Aulnay. Latouche tient à réparer ce mécompte en invitant Vigny à dîner, mais il se trouve ignorer son adresse de permissionnaire à Paris. Vigny n'aura répondu qu'après avoir reçu par voie indirecte la lettre du solitaire de la Vallée-aux-Loups.

À ALEXANDRE GUIRAUD.

[Novembre ou décembre 1823.]

Je vous ai lu, hier, toute la soirée chez Émile. Certes je dis à tout l'univers que je vous admire parce que j'en ai toujours besoin après vous avoir lu. Si vous êtes aimable vous dînerez avec moi aujourd'hui. Je

viens vous prendre à 5 heures et nous irons à *Rodolphe* ensuite, si nous pouvons nous y mènerons Émile.

Ne vous engagez point pour vendredi, ma mère vous prie de passer la soirée chez Elle et je l'ai laissée dans l'attente de votre petite personne.

ALFRED.

Cat. Lemasle. Inédite.

Dès le 11 novembre 1823, Mme S. Gay annonçait que l'auteur de *Satan* venait à Paris. Il semble que Vigny, permissionnaire de novembre 1823 à fin mai 1824, ait lu chez son ami Émile Deschamps la livraison de janvier 1824 de la *Muse française* : Guiraud y avait publié de la prose et des vers, *Nos Doctrines* et *l'Aumône*. *Rodolphe, ou Frère et Sœur*, «drame» de Scribe et Mélesville d'après Goethe, se joue au Gymnase depuis le 20 novembre 1823.

AU GÉNÉRAL PUYMODAN,
COMMANDANT LA 1re DIVISION MILITAIRE.

28 avril 1824.

Mon Général,

Permettez qu'autorisé par monsieur le Cte de Fontanges, colonel du 55e Régiment de ligne, je vous demande la prolongation de mon congé pour un mois; il expire le 6 mai 1824.

Je suis avec respect,
mon Général,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

Alfred DE VIGNY.
Capitaine au 55e de ligne.

Rue du Faubourg Saint-Honoré, n° 76.

Arch. admin. du Ministère de la Guerre.

La suite à donner est indiquée par les indications portées sur la lettre : prolongation d'un mois, expédiée le 30 avril 1824. Le 10 décembre 1824, un nouveau congé de trois mois avec demi-solde est accordé.

Vigny, contrarié dans sa carrière de fantassin, semble avoir cette année-là songé à rentrer dans la Garde (gardes du corps à pied).

À A. DE MONTÉPIN.

[Fin avril 1824?]

Ma jeune *Eloa* est encore trop timide, mon cher ami, pour paraître devant une assemblée et je crois qu'elle prendra son vol vers quelques salons auparavant. Si vous êtes encore tenté de faire connaissance avec elle lorsque cela lui arrivera, je vous avertirai, et nous irons ensemble dans le lieu de ses débuts. En attendant voici ma carte d'entrée habituelle pour vous; les séances sont les vendredis et les mardis. Vous pouvez donc prendre connaissance du terrain ce soir, et pendant ce temps-là, je demanderai un prospectus des séances et vous enverrai deux billets pour la plus intéressante, afin que Mme de Montépin ait une idée de nos classiques assemblées. J'ai peur qu'elles ne lui paraissent un peu frivoles pour de la science et un peu ennuyeuses pour du plaisir, ce qui ferait croire qu'on n'y trouve ni l'un ni l'autre; mais je ne vous influence pas. Allez et voyez.

Adieu, mon cher Montépin. N'allez pas à Rouen,

je vous en prie. Que je puisse vous revoir encore auprès de votre jolie famille.

Alfred DE VIGNY.

Paul Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916.

Il semble avoir été question d'une «lecture» d'*Eloa* à la Société des Bonnes-Lettres, 17, rue de Grammont : ce groupement, dont Vigny fait partie comme «associé honoraire», avait, à partir du printemps 1821, ses séances publiques le mardi et le vendredi.

Le destinataire semble être Henry-René-Pierre Aymon de Montépin, né en 1786, lieutenant au 5e régiment d'infanterie de la Garde en 1815, marié le 7 avril 1818 à Marie-El. Baularg et affecté en 1824 à un régiment de ligne.

À CHARLES NODIER.

Les fameuses réceptions à l'Arsenal ayant été inaugurées le 14 avril 1824, tandis que Vigny est à Paris en congé, des missives ont été échangées entre l'amphitryon et l'un des plus recherchés parmi ses hôtes.

À ÉDOUARD DELPRAT.

8 mai [1824].

Ne m'accusez ni d'oubli ni d'ingratitude, mon cher Édouard, j'ai été si touché de votre envoi ! j'ai si bien senti la beauté de vos vers, il n'y a pas d'oreille poétique dans laquelle Émile et moi ne les ayons fait

entrer, il n'y a personne qui ne les ait sentis comme nous. La fin que je ne connaissais pas rappelle notre cher André Chénier. Vous avez fait à la fois une bonne action et de bons vers. Cela n'étonne pas un homme qui a vu comme moi de bien près quel cœur vous avez pour partager et sentir les chagrins et la force de votre tête qui vous a donné le calme nécessaire pour consoler la plus grande douleur de la terre. Pardonnez-moi d'avoir été longtemps à vous écrire, vous connaissez Paris et vous me connaissez. J'ai trouvé ici beaucoup d'affaires et de devoirs, peu de plaisirs et enfin une peine profonde dernièrement. Je retourne à mon régiment qui va à Navarreins, dans les premiers jours de juin je vous embrasserai à Bordeaux et ce sera pour moi un vrai bien. J'espère que je verrai dans toute la santé de son âge cette jolie sœur qui vous reste et qu'elle a rattaché sa douce mère à la vie. Je serai heureux de revoir votre beau pays où j'espérais tant de celui-ci; j'aurais dû rester plus longtemps sans revenir. Dans quelques moments que me laissait le monde, j'ai achevé le *Satan* qui s'est décidé à porter le nom de sa victime. Vous recevrez *Eloa* presque en même temps que ma lettre; aimez un peu cet ange pour l'amour de moi qui vous aime bien.

Alfred DE VIGNY.

Présentez mes respects à Mme votre mère que je prie de ne pas m'oublier tout à fait, et annoncez-moi à Mme Desbordes-V[almo]re dont on me parle souvent ici et à qui j'enverrai un ange.

Coll. L. de Bordes de Fortage; *Lettres inédites d'Alfred de Vigny*, Bordeaux, 1913, p. 25.

Édouard Delprat (1802-1877), jeune avocat bordelais cousin des frères Deschamps, s'est lié avec Vigny, au passage du 55ᵉ de ligne à Bordeaux.

Un séjour à Paris a permis à Vigny de s'occuper de l'impression d'*Eloa* : c'est sous ce titre qu'a pris forme le poème mystique entrepris dès longtemps par Vigny : cf. *Poèmes*, p. 314.

L'opuscule qu'Édouard Delprat vient de publier chez Ladvocat et Barba : *Sur le dévouement de Pierre Desse, commandant le brick français «la Julia».* Sa mère avait perdu une fille, «la plus grande douleur de la terre». Quant à celle dont se plaint Vigny, c'est l'opposition de sa mère à son mariage avec Delphine Gay. Marceline Desbordes-Valmore, dont Vigny apprécie le talent grâce à Mᵐᵉ S. Gay, est à Bordeaux, et la mère de Delphine pouvait lui écrire dès le 16 août 1823 ; «Delprat connaît aussi M. de Vigny, et je présume qu'en ce moment il vous a déjà amené le poète guerrier. Je vous le dis bien bas, c'est le plus aimable de tous...»

À VICTOR HUGO.

[22 mai 1824.]

Malgré les illusions de votre amitié, malgré les éloges trop grands de mon ouvrage, le vôtre est une bien belle chose, mon ami; je ne sais rien de supérieur à votre définition de la méditation et de l'inspiration. Tous les poètes du monde vous doivent de la reconnaissance pour avoir fait connaître au profane vulgaire quelle est leur nature; peut-être l'auriez-vous même révélée par là à quelques-uns d'entre eux. Vous

n'avez pas cherché bien loin votre modèle, vous êtes descendu en vous. Vous y avez aussi trouvé cette fraternelle amitié dont vous parlez avec tant de charme et que j'ai si bien aussi pour vous. Mais quelle perle leur jetez-vous ? Ils ne comprennent que ce qui est à leur portée et s'effrayent du reste; tout ce qui est au-dessus d'eux leur semble un orage. Nous disons qu'il faut que vous fassiez encore un bel article pour la mort de lord Byron; vous me le ferez lire dans les Pyrénées, où je vais; j'irai vous embrasser ce soir ou demain peut-être. Adieu, aimons-nous toujours ainsi, ne fût-ce que pour nous distinguer de ces méchantes gens.

ALFRED.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 25. Timbre postal : 22 mai 1824. Adresse : *rue du Cherche-Midi, 12*.

En un compte rendu enthousiaste d'*Eloa* (qui deviendra une appréciation du *Paradis perdu* de Milton dans *Littérature et philosophie mêlées*), Victor Hugo avait écrit dans la *Muse française* de mai 1824 : «La méditation est une faculté; l'inspiration est un don...» et : «Notre âge envieux se raille de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux». C'est le moment où Vigny exerce le plus grand ascendant sur son cadet, qui déplore dans le même article l'obscurité de son propre nom. Hugo dédie les *Nouvelles Odes* «à l'auteur d'*Eloa*, que j'aime comme je l'admire».

Lord Byron était mort le 19 avril, et la *Muse française* de juin (XIIe livraison) publiera un article nécrologique d'Hugo et se glorifiera de «pleurer et chanter Byron» dans presque tout ce dernier fascicule, qui renfermera le «fragment» de Vigny sur Byron (cf. dans notre édition, I, 343) en même temps que d'autres témoignages.

Vigny retourne à son régiment, son congé avec prolongation

devant prendre fin le 6 juin : le 55ᵉ fait à cette date mouvement pour se rendre à Navarreins.

La disparition de la *Muse française*, à la grande surprise de l'écrivain qui avait, mieux que tout autre, discerné son opportunité et défendu son existence, se fera donc en son absence.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

Pau [juin] 1824.

Corr. histor. et arch., 1904, p. 98.

Vigny vient d'arriver à Pau, où il apprend l'insuccès de la tentative de Don Carlos. En passant par Bordeaux, il a trouvé cette ville comme il la voulait, «c'est-à-dire triste et indignée de cette profanation d'un si grand nom que celui qu'on a rayé du Ministère» : il s'agit du renvoi de Chateaubriand, prévenu le 6 juin, jour de la Pentecôte, qu'il ne faisait plus partie du ministère.

La Compagnie du 55ᵉ détachée à Oloron était rentrée à Pau le 11 juin, pour rendre les honneurs à la duchesse d'Angoulême arrivant de Bayonne. Vigny d'ailleurs retournera à Oloron et surtout, à 5 kilomètres de là, passera une partie de ses loisirs au château d'Escourt chez le baron Duplaa.

À JULES DE RESSÉGUIER.

Pau, 10 juillet 1824.

Je vous écris pour une très sérieuse affaire, sous le manteau de notre *Muse*, mon cher Jules; je veux commencer par vous en parler, pour ne plus y revenir. La ville d'Henri IV n'a pas mieux conservé la pureté

de ses opinions que le respect de ses traditions historiques et nous sommes moins étonnés de voir sans honneurs la chambre de Jeanne d'Albret, depuis que nous sommes témoins des scènes que tolère l'autorité dans la capitale du Béarn.

Quelques jeunes gens, ameutés et dirigés par un certain M. Poque, garde du corps chassé de sa compagnie, font de temps en temps, ici, des scènes de citoyens semblables à celles de 1821 dans Paris; ils ne négligent rien pour manifester leurs opinions, ni la coiffure de Benjamin Constant, ni la négligence de l'allure républicaine. Tout cela n'était que ridicule à nos yeux jusqu'à ce qu'ils se soient avisés de faire dans l'église une insulte publique aux officiers supérieurs de mon régiment après avoir forcé violemment la consigne des sentinelles posées à la porte pour établir l'ordre comme on le fait à Notre-Dame même. Ils ont dû la vie à la modération du colonel qui a contenu ses soldats et arrêté encore ses officiers; mais il est à craindre que leurs insolences journalières, qui vont jusqu'à attaquer le corps entier dans le journal de leur ville, ne lasse la patience militaire aisée à détruire. Le comte de Fontanges, après avoir fait son rapport à la Guerre, en a adressé un à Mgr le Garde des Sceaux; vous le verrez sans doute; nous vous prions de vouloir arrêter sur cet événement l'attention du ministre; il connaît le colonel qui compte sur son caractère connu de fermeté pour faire réprimer les excès que la force armée, toujours trop violente, ne peut punir elle-même dans sa propre cause. Peut-être serait-il bon

qu'il écrivît sur ce point au Procureur du Roi qui est fort décidé à sévir par moments, mais quelquefois découragé par la mollesse craintive des autorités civiles.

A présent que je vous parle un peu selon mon cœur, sachez donc que je vous suis attaché comme par le passé et pour tout l'avenir, que rien ne m'a été aussi fâcheux que de recevoir l'invitation d'une soirée chez vous au moment de mettre le pied en voiture et je crois que vous le fîtes pour me rendre le départ plus cruel. Je vis au milieu de mes montagnes comme un de leurs ours. Notre pauvre *Muse* me console et quelquefois aussi la mienne.

Que j'aime : *la Jeune Anna* et *l'On me croit rêveuse... Ah ! non pas...*

J'ai encore trouvé à qui la lire pendant quelques jours passés dans un vieux château.

Oloron.

J'achève ma lettre dans mes montagnes qui sont ma résidence, mais d'où je pars plus souvent pour Pau et les environs. Dites, je vous en prie, à Émile, que j'admire autant son ouvrage romantique en prose que sa grâce en vers et je vois par les amendements de *l'Étoile* que notre rigueur les effraie quand nous savons en avoir.

Écrivez-moi vite, je vous en prie, sur cette sotte affaire qui tient fort au cœur de mon cher colonel et au mien par contre-coup. Dites-moi de vos nouvelles comme aussi de celles des deux anges entre lesquels

vous vivez. Ne les amènerez-vous pas dans ce pays de soleil où il pleut toujours? Cela ne m'empêcherait pas de vous aller voir à Toulouse tous les jours; et Guiraud ne viendra-t-il pas? Que je me trouve seul! Adieu, tout à vous et à eux.

Alfred DE VIGNY.

Archives de Rességuier; P. Lafond, *L'aube romantique.* Paris, 1910, p. 93.

Le toulousain Rességuier (1788-1862), mainteneur des Jeux Floraux, en correspondance avec Hugo dès janvier 1822, installé à Paris (rue du Helder) en 1823, où il avait été affecté à la commission du Sceau des titres, avait retrouvé dans la capitale ses compatriotes Soumet et Guiraud et adhéré au cénacle de la *Muse française.* Il avait, dans ce périodique, publié *l'Odalisque* dans la livraison d'août 1823, le *Punch* dans celle de janvier 1824, *l'Étoile* dans la livraison d'avril 1824, *Élégie* dans celle de mai. A l'heure où écrit le capitaine du 55e, la nouvelle ne lui est pas encore arrivée de la fin de la *Muse.*

Sur les troubles de Pau qui inquiètent Vigny, voir les lettres suivantes du 10 et du 28 août et le *Plaidoyer* de Me Mocquard *pour M. Beauvais Poque contre M. de Fontanges, colonel du 55e de ligne.* (S. l. n. d.). La ville d'Henri IV était peu attachée à la Restauration, et, dès les débuts de la Restauration, les préfets se plaignaient d'y trouver malaisé le recrutement départemental de la Garde royale.

Vigny cite inexactement *la Plainte de la jeune Emma,* d'Émile Deschamps, parue dans la *Muse française* de juin. Le texte est :

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère. — Oh! non pas!

Le vieux château est peut-être celui d'Escourt, à 5 kilomètres d'Oloron, où Vigny était invité par le baron Duplaa, propriétaire de ce domaine, qu'il avait connu dans la Garde.

AU BARON DUPLAA.

Le châtelain d'Escourt semble avoir reçu plusieurs lettres de son hôte pendant cette période du séjour de Vigny dans le Béarn.

À VICTOR HUGO.

[Oloron, 29 juillet 1824.]

Je ne comprends rien à tout ce qu'on m'écrit, cher ami, mais du fond de mes montagnes il me semble que nous faisons une sottise. Quoi! *la Muse* cesserait quand elle est devenue une puissance? Autant vaudrait que des hommes chassés de tous les ports de mer et exilés sur l'océan s'avisassent de brûler leur vaisseau.

Votre article sur Lord Byron était d'une grande beauté et votre belle page sur nos amitiés m'a fait battre le cœur bien vivement. J'en ai parlé à Jules en lui écrivant sur une affaire de M. de Fontanges. Vous a-t-il communiqué mes idées sur nous? Dites-moi au nom du ciel tout ce qui se passe. L'enthousiasme du fauteuil délabré de l'Académie peut-il encore arrêter les génies de ce siècle? Faut-il que je le croie? Nul journal ne parvient à Oloron, où je suis. J'ignore les injures dont ma mère me dit accablé; je ne sais point mes blessures et je les méprise comme si je les savais. Rien n'arrêtera le plan que je me suis proposé; je travaille et je me trouve heureux de ne plus voir la littérature pour mieux vivre avec la poésie. J'avoue

seulement que je pleurerai sincèrement notre *Muse*, qui était notre faisceau d'armes. J'avais vu avec plaisir cet article de Saint-Valry, qui est très fort. Cette direction politique eût pu faire de notre journal un second *Conservateur;* avec du courage et de la suite, nous en fussions venus à bout; et si je n'eusse été forcé de partir si subitement, j'aurais voulu en voir faire la proposition à M. de Chateaubriand par vous ou moi. Envoyez-moi, je vous prie, ses deux articles des *Débats*, qui me seront bien précieux ici où je n'ai rien. Vous a-t-il parlé d'*Eloa*, que je lui donnai? Est-il aussi contre moi? Faut-il donc que je renonce à ces régions dont la pureté m'enivre d'amour? Écrivez-moi là-dessus et dites à Nodier qu'il le fasse aussi. J'ai besoin de revoir les pensées d'un ancien ami comme vous et de m'assurer la conquête d'un nouveau comme lui. Ils ont beau dire cependant, lui aussi était pour moi, et j'ai encore la conscience que je n'ai point fait un détestable ouvrage.

Ne me direz-vous pas un mot de *Cléopâtre?* Soumet me l'enverra, j'espère, et, même s'il veut m'écrire, dites-lui que je n'en parlerai pas aux académiciens, de peur de le compromettre. Pour vous, mon cher et bien cher Victor, ne dites plus jamais :

Voici le divin glaive et la céleste lame.

Combattons toujours. Nous nous appelons tous les deux Victor, qui veut dire vainqueur dans la langue classique. Adieu, aimez-moi bien.

ALFRED.

Dites-moi des nouvelles de votre ange, à qui je me recommande.

Je vous reparlerai de notre *Muse* jusque sur l'enveloppe de ma lettre. Sauvez-la à quelque prix que ce soit; je vous donnerai prose, vers, grec et arabe, s'il le faut, pour qu'elle continue. C'est une vraie lâcheté que de l'abandonner. Ainsi nous laissons gain de cause à des sots, ce n'est pas pardonnable. Qu'en dit Émile? Que devient son article sur l'Académie?

Coll. Barthou, et *Lettres*, p. 30. Timbre postal : 29 juillet 1824. Le *post-scriptum* au dos de l'enveloppe à partir de : «Je vous reparlerai...»

Vigny déplore la fin de la *Muse française*. Une partie des rédacteurs avait cru bon de suspendre sa publication, à la suite de l'élection de Soumet à l'Académie; Émile Deschamps, le lundi 20 juin, décida également de se joindre à Rességuier et Soumet pour ne pas nuire à un candidat alarmé d'alliances romantiques qui pouvaient lui être reprochées.

Tout ceci coïncide avec le renvoi fameux de Chateaubriand ministre (6 juin). Surtout s'il est vrai que Vigny ait eu tout juste l'occasion, avant son départ de Paris, de voir chez lui le ministre congédié, les événements parisiens devaient hanter son souvenir comme une catastrophe.

La *Pandore* du 7 juin 1824 avait dit d'*Eloa* : «Rien de plus *beau* que l'impression de son livre, rien de moins *bon* que ses vers». Les deux articles de Chateaubriand sont dans les *Débats*, 21 juin et 2 août, et le grand homme était assurément bien loin de la poésie séraphique à cette heure.

Saint-Valry, s'adressant sous le masque d'un moraliste supposé à ses contemporains, leur disait leurs vérités dans des *Esquisses morales* qui tenaient la plus grande place de la 12e livraison de la *Muse*. Nodier, qui publie cette année ses *Adieux aux Romantiques*,

n'est pas non plus disposé à se compromettre pour *Eloa* — quoi qu'en pense son nouvel ami.

La *Cléopâtre* de Soumet avait été ajournée.

À É. DESCHAMPS.

Août 1824.

Dans la lettre du 10 août 1824 à J. de Rességuier : «J'ai écrit à mon Emile qui me répondra, lui».

À JULES DE RESSÉGUIER.

Pau, 10 août 1824.

Puisque la montagne ne vient pas trouver Mahomet, il faut que Mahomet aille trouver la montagne. Je ne sais pourquoi vous ne me répondez pas, mon cher Jules, mais je me suis aperçu que vous aviez reçu ma lettre. Les autorités judiciaires sont sorties de leur calme plat et je sais d'où venait le vent invisible. Cependant je déplore ici, en moi-même, comme nous le fîmes quelquefois ensemble, cette malheureuse direction des choses en France, qui fait que les moyens les plus propres au bien ne produisent que le mal, étant employés par de faibles et maladroits instruments.

Accoutumée à la pusillanimité des autorités, la mauvaise partie de la ville, qui est en grande majorité sur l'autre, a résolu de venger son héros que l'on avait

mis dix heures en prison, prison joyeuse où l'on n'osait pas empêcher les visites continuelles des frères et amis, et le punch — moins gracieux que le vôtre — et des chants et des cris de forcenés.

Quelques jours après, des hommes inconnus paraissent à Pau. Soulevés, excités par des meneurs d'une classe plus élevée, ils prennent pour prétexte une querelle de cabaret qui avait eu lieu la veille; armés de cailloux, de bâtons, de couteaux de boucher, ils attaquent et assassinent nos soldats dispersés dans les rues ou logés chez les habitants, faute de caserne. Les officiers supérieurs sont frappés sur le pont et presque tous blessés; le lieutenant-colonel, renversé sur le parapet en voulant les disperser, et presque jeté dans le Gave et, chose incroyable, il distingue dans la foule forcenée qui criait : Vive Poque! des huissiers et jusqu'à des avocats déguisés appartenant à cette même Cour chargée de le juger.

Ils sont désignés au Procureur du Roi, mais qu'arrivera-t-il de tout cela? Je ne crois pas que M[gr] le Garde des Sceaux lui-même y puisse rien.

Voilà donc les choses qui se passent dans le plus royaliste des ministères, que pouvait-on espérer des autres et que n'avons-nous pas à craindre?

J'ai ouï dire que Grenoble était aussi agité. Je souhaite que cela n'y soit pas aussi grave qu'ici, car la tranquillité est à peine rétablie. Comme ce ne sont pas des cœurs à être touchés d'une noble conduite, ils ont osé blesser M. de Fontanges qui s'était avancé les bras croisés au milieu de cinq cents furieux, après

avoir défendu aux soldats de répondre par leurs armes, ce qu'ils n'ont point fait; aussi avons-nous beaucoup de ces braves gens blessés; il est possible que cela recommence.

Voici à quoi Alfred passe son temps, loin de vous tous et de nos douces Muses. J'ai à peine eu le temps de me réjouir du fauteuil de Soumet, tant je m'assieds peu sur le mien.

Que ne m'envoie-t-il donc *Cléopâtre?* Je rougis pour lui quand on m'en parle, de ne pas la savoir par cœur, comme le reste. Je pense à lui quand je suis tenté de pleurer notre musette et je ne la pleure plus après. Il est le dieu auquel j'offre ce sacrifice. Comme Pichald est beau dans tout ceci! Il faut donner à l'autre la couronne du théâtre et à lui la couronne des martyrs.

J'ai écrit à mon Émile qui me répondra, lui, il me dira bien si vous m'aimez encore un peu, ce que je commence à ne plus croire, quoi que vous m'en ayez dit.

Adieu, et tout à vous, quand même.

Alfred DE VIGNY.

Arch. Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique.* Paris 1910, p. 96.

La ville de Pau avait été, au cours de l'année 1823, visitée en grande pompe par la duchesse d'Angoulême, d'où peut-être quelque mécontentement de l'opinion libérale, des demi-solde : le «fidèle 55ᵉ» allait en savoir quelque chose. Les incidents de Pau se développent, au grand scandale du jeune capitaine : le 1ᵉʳ et le 2 août, rixes à

Jurançon, puis au pont du Gave, entre civils et militaires; bals champêtres suspendus; arrêté municipal et ordonnances du maire interdisant les attroupements. Beauvais-Poque, «demi-solde», incarne l'opposition à la Légitimité. Quoi qu'en dise Vigny, la Cour royale évoque l'affaire, mais met en liberté cinq des prévenus, renvoie les autres devant les assises pour le 15 novembre; les soldats inculpés passent en conseil de guerre.

Avec un moindre succès que pour la plupart de ses pièces antérieures, Soumet avait fait jouer *Cléopâtre* à l'Odéon le 2 juillet 1824, et une élection du 29 juillet l'avait fait entrer à l'Académie française. M. Pichald, auteur de *Léonidas* (1786-1828) et ami de Rességuier, avait vu sa pièce reçue dès le 12 novembre 1822, mais arrêtée par la censure.

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

Pau, 27 août 1824.

On dit que vous n'êtes pas plus heureuse que lors de mon départ, chère et bonne cousine, on dit aussi que j'ai un remerciement à vous faire; rien de tout cela ne m'étonne, connaissant la méchanceté des hommes et votre bonté. J'essaierais de vous donner du courage si je n'avais pas été témoin de celui que vous conserviez dans des circonstances bien autrement douloureuses, mais vous avez été plus forte que ne l'est une femme et vous le serez encore. Vous m'avez rendu un vrai service en contribuant à empêcher M. le comte du Coëtlosquet de juger défavorablement la conduite de mon régiment et surtout de M. de Fon-

tanges, que tout le monde a admiré ici pour sa modération. Il me témoigne en toute circonstance une estime et un attachement qui augmente beaucoup le mien.

Je ne suis pas heureux, mais je n'éprouve pas de chagrins nouveaux. Il est vrai que ce serait trop aussi, j'en ai un qui me suffit. Je ne suis point assez habile à solliciter et j'en ai été puni puisqu'il m'a fallu renoncer à une grande espérance de bonheur. A présent je me livre tout entier à l'état militaire que j'ai toujours aimé, que j'ai choisi avec une volonté ferme quand j'étais encore presque un enfant et auquel je n'aurais voulu renoncer que pour le mariage que j'abjure pour toujours. Je viens de refuser quelqu'un qui me faisait de nouvelles propositions pour les gardes-à-pied, je veux porter une épée qui ne soit pas toujours un ornement, et puis, à présent qu'il ne s'agit plus de moi, je ne veux plus rien demander. — Je vous écris en face des plus belles montagnes de la terre, au pied desquelles je voudrais bien vous voir avec Marie : eh! que ne venez-vous vous y reposer de tous vos ennuis, je vous ramènerais à Paris. Vous aurez [? *pendant quel*] que temps l'air le plus pur et vous oublierez qu'il y a des Anglais et des procès dans le monde.

On dit que votre fille devient aussi jolie que les petits anges ses amis, je voudrais voir cela. Ecrivez-moi un peu, ce sera une bonne action : vous voyez que je connais votre faible et comment on vous prend. Dites-moi des nouvelles de Charles et de ses frères.

Adieu. Si une lettre était une conversation comme

bien des gens le disent, je ne cesserais d'écrire avec vous; mais c'est un monologue dont la réponse est bien lente et quelquefois même n'arrive pas, qu'en dites-vous? Je ne sais pourquoi je signe, car vous savez quel sincère ami vous avez dans celui qui [*vous écrit*] si mal.

Alfred de Vigny.

Je me [*recommande aux*] pieuses prières d'Angélique.

Archives de Lesseps; Séché, *Vigny*, t. II, p. 218. Déchirures au papier.

Le frère de Mme de Clérembault, le comte Du Coëtlosquet, maréchal-de-camp, était depuis 1821 directeur général du personnel au Ministère de la Guerre. Vigny prend fait et cause pour son colonel, contre qui Me Mocquard, défenseur de Poque, devait être fort agressif devant la Cour d'assises.

La grande espérance de bonheur à laquelle le poète renonce est un mariage manqué avec une jeune fille de la région.

Angélique Picard est la bonne bretonne qui élevait Marie de Clérembault.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

Pau, 28 août 1824.

Je vous écrivis mystérieusement, mon cher Soulié, lors de votre première persécution : je crains que ma lettre ne soit tombée entre les mains de ces misérables. Vous voici encore martyr, mais vous l'êtes d'une foi

qui ne peut pas périr plus que l'autre, et je profite de la liberté des manuscrits qui existe encore, pour vous prier d'insérer dans *la Quotidienne* le peu de mots que vous trouverez ici. Vous savez quels troubles ont eu lieu à Pau ; ils étaient préparés depuis longtemps contre ce régiment dont l'opinion est celle des Vendées et de la garde; notre première offense fut le *Domine salvum;* la pauvre ville de Henri Quatre est envahie par des libéraux que n'ont jamais osé contenir des autorités débiles; elles ont essayé un jour de punir, tout en tremblant, un scandale dans l'église par un jour de prison; et pour venger le roi des Halles, les Halles se sont armées de pierres et ont lâchement écrasé quelques soldats isolés. Tout ce qui se fait et ce qui ne se fait pas est, en vérité, bien pitoyable. Si vous êtes aimable, vous m'écrirez un peu et me parlerez du grand homme qui a laissé la France sans ministres. Vous me direz aussi si notre Charles Nodier se souvient de moi et vous dit quelquefois qu'il a un ami dans les Pyrénées. Ces belles montagnes et l'air pur et les douces couleurs de ce soleil me consolent un peu des habitants que je ne puis aimer, quoi que je fasse. Ma Bible, quelques gravures anglaises me suivent comme mes pénates, et je passe de mon épée à ma plume, ici comme partout. Je ne sais rien de Paris où l'on dit qu'on m'excommunie comme je vous l'avais prédit, et je travaille comme si l'on devait me lire; chacun a ses illusions et ses besoins. Adieu, souvenez-vous de moi et prouvez-le moi.

Alfred de Vigny.

M. Michaud s'arme-t-il pour une nouvelle croisade? Les infidèles sont encore dans votre camp et autour, à ce qu'il me semble.

Intermédiaire des chercheurs et des curieux, 1864, col. 48.

J.-B. Augustin Soulié, rédacteur en chef de *la Quotidienne* (1780-1845), était prié d'insérer dans son journal un compte rendu du banquet par lequel, «fidèle», le 55e de ligne avait fêté la Saint-Louis dans la cour du château de Pau : le journal insère cette communication le 5 septembre (voir *infra*).

Joseph Michaud est le plus ancien rédacteur de *la Quotidienne*, qu'il dirige depuis 1794, avec l'interruption due à sa fuite hors de France après Vendémiaire.

«EXTRAIT D'UNE LETTRE DE PAU.»

28 août 1824.

Nous avons été témoins à notre passage dans cette ville pour aller aux eaux, d'une fête remarquable, et qui nous a fait une impression très vive.

Le 55e régiment de ligne avait obtenu l'enceinte du château pour y célébrer la Saint-Louis : à 5 heures, ce beau corps tout entier s'est réuni avec le plus grand ordre autour des tables qui remplissaient la cour. Le berceau d'Henri IV a été placé au milieu avec les honneurs militaires que l'on rend aux princes même.

M. le comte de Montesquiou-Fezensac, lieutenant général, inspecteur des troupes de ce pays, accompagné de M. le général Sol de Grisolles, gouverneur du château, et de M. le comte de Fontanges, colonel du 55ᵉ de ligne, fit son entrée aux cris de *Vive le Roi!* que jeta le régiment levé spontanément; des femmes y répondaient des fenêtres du château, occupées par les personnes les plus distinguées de la ville.

Les faisceaux d'armes et le drapeau entourant le berceau du grand homme, ses devises chevaleresques, ce vieu château occupé par de jeunes Béarnaises, les cris enthousiastes de tant de soldats dévoués, leurs chants d'amour pour la famille royale, nous ont rappelé les plus beaux jours de 1814, quand pour la première fois, depuis 25 ans, on annonça qu'un Bourbon était aux portes de Paris.

Nous avons été vivement frappés de l'excellente discipline de la troupe. Une harmonie parfaite a régné pendant le banquet militaire, et aucun désordre n'a troublé cette fête vraiment monarchique.

La Quotidienne, dimanche 5 septembre 1824.

Il est probable que Vigny, pour dissimuler davantage son identité d'officier et de participant à l'affaire, imagine cette fiction d'un baigneur allant aux eaux.

Le journal du trône et de l'autel insère sans commentaire cette correspondance : peut-être Soulié avait-il fait subir au préalable quelque changement à la communication de son ami.

À ÉDOUARD DELPRAT.

Pau, 1er septembre 1824.

J'étais à Oloron avec mon Bataillon, lorsque votre aimable inquiétude vous a fait écrire à Pau. Je vous en aurais plus tôt remercié, mon cher Édouard, si je n'eusse été empêché par le voyage des montagnes où j'étais à cette ville tumultueuse et ensuite par une inspection générale qui ne me laissait pas une heure de repos. Enfin voyages, combats, généraux, tout est fini et je puis vous dire que je ne suis ni tué ni blessé; que j'étais avec mes soldats à Oloron lors des coups de pierres des enfants de Henri IV, que j'accourus ici le lendemain et ne fis que voir et plaindre les blessures de mes camarades; ils les avaient reçues sans vouloir employer leurs armes contre ces malheureux. Tout a été calme depuis. Il fallait du reste votre empressement pour me faire oublier que vous n'avez pas tenu vos engagements. Et vos lettres et cette copie? Et M. Lorrando ne vous les a-t-il pas rappelés, vous voyez-vous en mon nom tandis que je n'y suis pas? Parlez-moi de vous, de votre admirable mère surtout, que je sache si un peu de courage ne lui a pas rendu un peu de santé. Vous savez qu'enfin Soumet est à l'Académie; il était temps qu'elle eût un poète, nous avons donné la *Muse* en échange de son fauteuil pour ne plus le compromettre : il a assez dissimulé pour qu'on le crût aussi prosaïque que ses nouveaux confrères,

à présent il pourra lever la tête, quelle pitié! Comment désire-t-on d'appartenir à ces puériles corporations! Depuis que je vous ai quitté je n'ai parlé qu'aux montagnes et aux torrents qui font ma joie, je les peins comme je peux avec la plume et le crayon, et je vous désire à chaque pas. Je vais demain au cirque de Gavarnie à 15 l[ieues] d'ici, que ne venez-vous m'y joindre, je vous dirais des choses que les hommes n'ont jamais entendues, car depuis que je ne parle plus il me semble que je deviens d'une autre nature. J'irai voir la brèche de Rolland (*sic*), dussé-je m'y faire hisser par une poulie, je veux savoir à quoi m'en tenir sur cette grandeur et si elle tombera devant mes yeux comme tant d'autres, car je ne fais que percer des nuages toute ma vie. — Adieu, mon cher Édouard, rappelez-moi au souvenir de madame Blondel et de Mlle Daroles, j'espère que vous le pouvez faire tous les soirs. Envoyez-moi les vers que vous venez de faire, je suis sûr qu'ils existent et qu'ils sont beaux. Vous ne pourrez pas plus vous empêcher d'en faire que de respirer. Ne vous empêchez pas non plus de m'aimer, je vous prie.

Alfred DE VIGNY.

Coll. L. de Bordes de Fortage; *Lettres inédites de Vigny*, p. 26.

Les échauffourées de Pau inquiètent le bordelais Delprat, et sa sollicitude semble excuser un manque de ponctualité dans un envoi de manuscrits.

Soumet, élu le 29 juillet 1824 à l'Académie, y représente en effet a poésie — jusqu'à l'élection de Lamartine. Sur le marchandage

qui amena cette élection et la disparition de la *Muse française*, cf. S. Irving Stone dans la *Rev. d'hist. litt. de la France* d'avril 1929, p. 274.

Lorrando, poète bordelais, avait joint en 1817 quelques «romances» aux *Poésies* de son ami E. Géraud (Paris, 1818) et collaboré à la *Ruche d'Aquitaine*. C'est lui qui, en novembre suivant, à Bordeaux, conduira Vigny chez Mme Perrot. Dès le mois d'octobre, à Bordeaux, Vigny déplorait en présence d'E. Géraud l'impossibilité d'aller visiter la brèche de Roland, vu la saison.

À VICTOR HUGO.

[Pau, 5 octobre 1824.]

L'ennui m'environne, je suis seul; les Pyrénées sont sous mes yeux, et vous pouvez croire que je n'écris pas! Je ne cesse de penser que pour écrire tout ce qui s'accumulerait dans ma tête. J'ai fait et terminé un *Mystère*, mais c'est le troisième et non celui que je vous avais raconté : ce *Satan* qui effrayait votre amitié pour moi, et auquel je ne puis cependant résister, je l'achève aussi à présent. L'autre est sur la terre et j'y ai mis toute cette immense nature, que je représente avec tous les arts qui sont dignes d'elle. Je vois de mon balcon les montagnes qui voient la Méditerranée et à ma droite celles que baigne l'Océan; le printemps est encore tout vert à leur pied, et l'hiver étend toutes ses neiges sur leurs têtes. Et je n'écrirais pas, je ne chanterais pas sur toutes mes cordes! Ah! mon ami, il le faut bien, car je mourrais du chagrin de vivre. Je

m'enivre de solitude, je ne puis plus m'en détacher.

Quoi! Vous appelez ne rien faire donner à la France une ode telle que la vôtre! Vous êtes le Roi de cette lyre, mon ami, vous seul avez dignement chanté cet événement immense. Votre parallèle de Sainte-Hélène et de Saint-Denis est une véritable, une vaste pensée; c'est peut-être une chose vraie à dire, que les tragédies publiques des nations n'ont qu'une idée-mère, comme celles de nos théâtres; il faut la toucher, et jamais votre doigt ne se pose à côté. Ce n'est, selon moi, que de cette sorte qu'il est permis au génie de s'arrêter aux circonstances du temps présent, parce que ce n'est que par la vérité que se conservent son indépendance et sa dignité. Mettez donc ce nouveau fleuron de votre couronne poétique sur le berceau de votre fille, et soyez heureux. Je ne vous envierai pas, c'est beaucoup pour moi, mais je vous aime trop pour cela. Adieu, mon ami, vous avez dû voir dans ma première lettre si je pleurais notre *Muse;* mais qu'importe, nos Muses à tous deux ne sont jamais désunies. Laissons à d'autres ces petites défections et leurs terreurs enfantines. Aimez-moi et écrivez-moi; cela fait du bien.

ALFRED.

Coll. Barthou, et *Lettres,* p. 40. Timbre postal : Pau, 5 octobre 1824.

Vigny a terminé *Le Déluge* et, installé dans son logis qui fait face aux Pyrénées, il travaille à donner une forme aux développements épiques dont il a déjà tiré *Eloa.* L'impression que

ressent ici le poète devant les Pyrénées se retrouve dans des vers qu'il n'a pas employés (cf. notre édition des *Poèmes*, p. 349) dans *le Déluge* et dans *le Cor*. L'*Ode* de Victor Hugo sur *les Funérailles de Louis XVIII* avait paru le 23 septembre, huit jours après la mort du roi.

Léopoldine Hugo était née le 1er septembre 1824.

La *Muse française* avait cessé de paraître en juillet.

Selon F. Toussaint (*Figaro* du 13 septembre 1830), Vigny avait déjà tenté sans succès une première demande en mariage auprès de sir H. Bunbury.

AU MINISTRE DE LA MARINE.

28 octobre 1824.

Demande, signée de Mme de Vigny mère mais écrite de la main de son fils, pour obtenir un certificat constatant que le lieutenant de vaisseau Baraudin a péri à Quiberon.

Arch. du Ministère de la Marine; Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, p. 211.

À VICTOR HUGO.

Décembre 1824 [?].

Hugo à Vigny, 29 décembre 1824 : «Que votre dernière lettre était belle! J'y ai tout vu, votre grande nature et votre beau génie». Il manque évidemment une lettre entre la précédente (5 octobre) et la suivante (16 janvier).

Le peintre Girodet, maître de Vigny, étant mort le 9 décembre et dans des circonstances douloureuses, ses obsèques ayant été célébrées le 14, avec Chateaubriand dans l'assistance, on peut supposer que son élève a défendu avec véhémence une chère mémoire. D'autre part, la réception de Soumet à l'Académie, le 25 novembre 1824, appelait quelque commentaire.

À VICTOR HUGO.

[16 janvier 1825.]

...Le nombre des exemplaires ne dépassera pas celui des gens qui entendent la langue poétique. Vous voyez qu'ils ne seront pas nombreux. Je crois qu'il faut laisser la poésie habiter dans la société les régions élevées, comme elle les occupe dans l'esprit humain : la boue gâte sa robe.

Je suis entouré de familles anglaises, je passe à cheval dans les montagnes avec ces figures blondes d'Ossian. Si vous saviez comme cette nation est poétique! Comme ils placent le génie au-dessus de tout, comme ils trouvent naturel qu'il marche de pair avec leur Roi! Je m'étonne tous les jours de ne les avoir pas mieux connus. Ils n'auraient pas tué le Raphaël de notre âge, mon cher et grand Girodet. L'injustice l'avait blessé à mort : il me le disait et ne se trompait pas. Je l'ai bien pleuré et sa perte diminue beaucoup le bonheur de retourner parmi vous. Je n'aurai plus avec lui de longues conversations où je réveillais la flamme mourante de son génie en disant vos plus beaux vers et tout ce que la poésie m'inspirait devant les formes divines qu'il avait tracées.

Je voudrais retrouver à Paris notre union de *la Muse*, ou plutôt nos amitiés précédentes, mais nous avons trop cessé d'être poétiques pour être littéraires; peut-être ces liaisons n'auront-elles été que momentanées;

j'en tremble devant le Pic du Midi. Il me semble d'ici que beaucoup de choses vous occupent tous et vous détournent de la principale, l'amour de la *Beauté souveraine* des arts, le seul digne d'échauffer vos cœurs.

Je vous écris avec ma fenêtre ouverte et une jalousie fermée, de peur du soleil, avec des roses en pleine terre dans mon jardin, et tout cela le 10 janvier. Quel pays !

Adieu, embrassez le front de votre fille au nom de votre meilleur ami et rappelez-le à votre charmante femme ; je vous aime autant et plus que jamais.

Alfred DE VIGNY.

Embrassez Charles Nodier pour moi. Je lis et je relis *Smarra*.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 44. Timbre postal : Pau, 16 janvier 1825. Le commencement manque. Adresse : *rue du Regard*.

Il semble que Vigny ait envisagé la création d'une revue poétique à tirage limité, pour remplacer la *Muse* défunte.

Girodet-Trioson (1767-1824) a été le maître de dessin de Vigny. A la suite de sa mort le 9 décembre, ses obsèques à l'église de l'Assomption n'avaient pas manqué de solennité, peut-être réparatrice. C'est à lui que Vigny dédie, en hommage posthume, le début de ce qui sera le *Déluge : la Beauté idéale, aux mânes de Girodet* (*Merc. de France au XIXe siècle*, 1825, t. XI, p. 197). Vigny s'indignait d'ailleurs à tort : le 9 avril 1823, la commande officielle de quatre tableaux avait valu à Girodet une allocation de 6.000 francs (Arch. Nat. O^3 1277) et le 10 décembre 1824 il avait reçu Légion d'honneur.

A distance, Vigny sent bien que des ambitions intéressées commencent, surtout chez les Hugo, à dénaturer le franc enthou-

siasme d'antan. L'amitié de Nodier, quoique formée tard, sera de celles que Vigny ne désavouera pas. *Smarra, ou les Démons de la Nuit*, avait paru en 1821 : peut-être les scènes du début de *Cinq-Mars* en sont-elles actuellement impressionnées.

Que ce soient les W. H. Mulcaster, les J. Robertson, les Th. Rynd, ou d'autres, les familles anglaises de la colonie britannique à Pau ont déjà dans cette lettre une «cote» excellente rien de surprenant si la suivante annonce les fiançailles du poète. Dès le 11 janvier, le maire de Pau avait certifié la fortune de Miss Bunbury, et dès le 12, le colonel de Fontanges avait demandé pour le mariage de Vigny l'autorisation du ministre : permission expédiée le 27.

À VICTOR HUGO.

[3 février 1825.]

Cher Victor, je me marie. Je serai marié quand vous recevrez cette lettre. Ma femme est Indienne, *douce et bonne* comme votre fille d'Otaïti, qu'elle aime autant que nous. Je lui ai promis l'amitié de votre chère Adèle, dont elle a lu le nom par vos vers. Nous voulons vivre comme vous et près de vous tant que nous le pourrons. Aujourd'hui même on signe le contrat; il y manquera votre nom et nos noms amis; mais je vais vous trouver; ma liberté est à jamais conquise par le lien même qu'on regarde comme une chaîne.

Adieu, cher ami, embrassez-moi; j'ai à peine le

temps de vous écrire ce peu de mots. Je vais partir pour Paris, je vais à vous.

ALFRED.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 51. Timbre postal : 3 février 1825. Adresse : *rue du Regard.*

Sir Hugh Mill Bunbury (1766-1838) avait consenti à donner au capitaine la main de sa fille.

Le contrat signé, à la date même du 3, fut suivi d'une cérémonie protestante au temple de Pau, le mariage religieux catholique devant avoir lieu à Paris. Cf. P. Lafond, *Alfred de Vigny en Béarn.* Pau, 1894.

La fille d'Otaïti, composée par Hugo le 30 novembre 1823 et insérée dans l'*Almanach des Muses*, avait retrouvé place dans les *Odes*. Ce souvenir livresque, réitéré plus loin par Vigny, à propos de sa jeune femme, a été cité par certains biographes du poète comme la preuve qu'il prenait pour une sauvagesse la douce Lydia, parce qu'elle était née à Demerara (Indes Occidentales).

Réponse d'Hugo (E. Dupuy, *Jeunesse*, p. 250) : «Vous voilà enfin dans le poste où le voyage de la vie n'est plus qu'une promenade paisible sans orages et sans écueils. Celle qui fait ce bonheur est, dites-vous, douce et bonne comme une *fille d'Otaïti* : d'autres rapports me la disent jeune et belle comme votre *fille de Jephté.* Que faut-il de plus à la félicité d'une âme comme la vôtre?»

À ÉDOUARD DELPRAT.

Pau, 7 février 1825.

Mon cher Édouard, je vous prie de faire part de mon mariage à Mme votre mère. Je suis le plus heu-

reux des hommes, j'épouse une femme que j'aime et que j'admire pour ses douces vertus. Je serai à Bordeaux avec elle vendredi prochain. Elle est indienne et protestante, douce et bonne comme la fille d'Otaïti, et simple avec une éducation et une fortune brillante même à Londres. Nous prendrons vos commissions pour Paris, préparez vos lettres pour Émile qui vous aime et vous attend. Adieu, je vous écris entre le contrat et le ministre.

Tout à vous.

Cte Alfred DE VIGNY.

Le nom que ma femme portait hier est Lydia, Jane, Miss Bunbury.

Coll. L. de Bordes de Fortage, et *Lettres*, p. 28. Cachet de cire rouge aux armes des Baraudin. Adresse : *rue du Petit Loup, 7, à Bordeaux.*

Vigny s'est marié à Pau le 3 février; le 8 février, le pasteur d'Orthez vint bénir le jeune couple, qui se mettait en route pour Paris, où il devait être marié à la Madeleine le 15 mars. On sait que la fortune laissée à Lydia par son père, «brillante même à Londres», devait ménager d'amères déconvenues à Vigny.

À VICTOR HUGO.

5 mars [1825].

Je pensais, cher ami, que notre réunion serait moins prompte, et plus sûre par conséquent. Je ne

puis me rendre à celle-ci avec ma chère Lydia; mille ennuis nous poursuivent encore ici, il nous faut renouveler à l'Ambassade d'Angleterre notre union protestante; vous n'auriez que moi seul, et tard. Je vous réponds sur-le-champ et à la hâte, pour que vous suspendiez votre aimable réunion. S'il n'est déjà plus temps, répondez-moi un mot et je ferai ce que vous voudrez de moi, mais le soir, seulement après huit heures. Il me tarde de causer avec notre Nodier et de savoir quelque chose de tout ce qu'il a pensé depuis que je ne l'ai vu; c'est beau sans doute comme ce qu'il écrit et bon comme ses sentiments.

Adieu, je vous écris sur le livre de Napoléon.

Il dort enveloppé dans son manteau de guerre,
Sans compagnon de son sommeil.

Que de fois ai-je redit ces vers !

ALFRED.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 53. Adresse : *rue de Vaugirard, 90.*

C'est le 2 mars à l'Ambassade et le 15 à la Madeleine que le mariage de Vigny à Pau fut en quelque sorte confirmé.

Hugo dédie «à son ami Alfred de Vigny» *Un chant de fête de Néron*, écrit en mars 1825 et lui fait don du manuscrit.

L'Ode de V. Hugo intitulée *Les Funérailles de Louis XVIII* (datée septembre 1824) évoquait surtout Napoléon dépouillé du royal appareil; la citation modifie *enveloppé de*... de l'original.

AU COMTE DU COËTLOSQUET,

Lieutenant-Général, Directeur du Personnel.

20 mars 1825.

Mon général,

Des affaires de famille de la plus grande importance me forcent à vous demander une prolongation de congé de quatre mois; celui qui m'a été accordé devant expirer le 1er avril.

Je suis avec respect,

Mon général,

Votre très humble serviteur.

Cte Alfred DE VIGNY.

Rue Richepanse, n° 7.

Arch. admin. du Ministère de la Guerre.

Un congé avec demi-solde, allant du 16 décembre 1824 au 1er avril 1825, avait été accordé à Vigny.

Depuis le 19 décembre 1821, le général Du Coëtlosquet était directeur général du Personnel au Ministère de la Guerre.

Le 22 mars, le directeur accorde la prolongation, «à expédier de suite». On envoie en conséquence à Vigny, le 23 mars, une prolongation de congé sans solde jusqu'au 1er août.

À VICTOR HUGO.

[4 avril 1825.]

Dites-moi, cher ami, quel jour vous serez chez vous, que nous ne soyons pas trompés dans notre caravane. Nous voulons aller vous voir à la fin de la semaine ou au commencement de l'autre, ne me dites pas un jour, mais plusieurs, afin que je puisse choisir, si Lydia était souffrante, une soirée, une longue soirée de nos anciennes causeries. Je ne veux point un moment de vous; rien ne m'est plus insupportable. Charles Nodier vous a-t-il donné signe de vie depuis l'autre jour? Comment n'ai-je pas vu son nom encore sur votre album? Il a traversé notre demeure hier, votre beau livre, je ne l'ai eu qu'un moment, le temps d'y mettre quelques vers assez insignifiants et isolés de leur sens, mais d'une main bien amie. Nous allons jeudi passer la journée à Versailles et tous les autres jours seront à mon cher Paris et à vous. Ma muse me revient voir et s'assoit à côté de ma douce femme. Je vous raconterai ce qu'elle m'a dit.

Tout à vous.

ALFRED.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 55.

Les Hugo habitent rue de Vaugirard, les Vigny, 7, rue Richepanse.

Des membres de la belle-famille de Vigny étaient installés à

Versailles, où naîtra le 10 juillet 1828 un des nombreux petits beaux-frères du poète.

Vigny avait écrit dans l'album de Mme Victor Hugo. Les vers dictés à cette époque par la Muse sont en particulier *Le Déluge.*

À VICTOR HUGO.

Avril 1825 (?).

Hugo à Vigny, 28 avril 1825.

À JACQUES DESCHAMPS.

30 avril 1825.

Billet en vers, pour s'excuser de manquer à une réunion chez lui.

H. Girard, *Émile Deschamps.* Paris, 1921, p. 27. Il s'agit du père d'Émile, lequel répond par une lettre gracieuse «à des vers charmants».

À VICTOR HUGO.

[8 mai 1825.]

Je vous remercie du fond du cœur d'avoir pensé à moi sur-le-champ quand un bonheur vous est survenu, mon ami; vous étiez bien sûr que je le sentirais vivement, et vous n'êtes pas trompé. Je félicite cette étoile d'honneur de briller sur vous; elle y reprendra les rayons qu'elle perd sur tant de gens. Vous me

trouverez encore souffrant, car j'ai été malade et je le suis depuis votre départ. Oui, certes, je vous plains de quitter ma patrie, car je suis né en Touraine sur les bords de cette belle Loire; je vous plains de vous séparer de la moitié de votre âme, pour aller voir nos cérémonies de carton et de papier peint, et toutes les grandeurs étriquées de nos temps. Je me félicite de n'y point être forcé; je rêverai le reste d'ici après avoir lu ce que vous aurez écrit sans doute. Emparez-vous du temps présent par des odes dignes de celle de *Louis XVIII*. Je ne vous écris pas un mot dont l'encre ne soit puisée dans votre fameux vers : *Il dort enveloppé, etc...* mais moi, que je ne sais quel démon emporte, quoi que je fasse, dans des routes insensées, j'accomplis ma destinée. Je viens d'être forcé d'ajouter cent vers au *Déluge* et un chant, quel chant! aux paroles des damnés. J'aurais cependant bien voulu ne pas faire cet ouvrage, mais pour parler la langue morte : *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Tous vos amis me chargent de vous témoigner leur joie de votre décoration dont ils se parent. Elle ira aussi bien à votre jeune figure que votre beau talent. Adieu, mon ami, venez-moi vite, je vous suis toujours le même Alfred que par le passé.

A. V.

Présentez mes hommages à Madame Adèle qui, j'espère, ne souffre pas comme fait toujours ma pauvre Lydia avec une douceur d'ange.

Coll. Barthou, et *Lettres*, p. 58.

Hugo avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que Lamartine, par décret du 19 avril 1825 ; en visite chez son père à Blois, il se préparait à assister au Sacre de Charles X à Reims (cf. F. Baldensperger, *Documents officiels sur Victor Hugo «chantre du Sacre de Charles X»* dans la *Revue de littérature comparée*, 1927, p. 164).

«Je repasserai à Paris en allant à Reims, et je vous embrasserai», avait écrit Hugo, de Blois, à son ami le 28 avril en lui faisant part de ces faveurs inattendues.

Le *Déluge*, «mystère» de Vigny, s'allonge à ce moment de la plus grande partie du chant II. De son côté, le «mystère» de *Satan sauvé*, dont *Eloa* absorbe vraisemblablement beaucoup d'éléments, s'augmente à cette époque d'un chant douloureux (*Poèmes*, p. 327) :

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile.

«Avez-vous terminé votre formidable *Enfer?* demandait Hugo. C'est une page de Dante, c'est un tableau de Michel-Ange, le triple génie.»

À H. DE LATOUCHE.

17 [?] octobre 1825.

Lettre ou billet, accompagnant le fragment initial du *Déluge* (*la Beauté idéale*, dédiée *aux mânes de Girodet*) qui devait paraître en novembre dans le *Mercure de France au XIXe siècle*. Ce périodique avait rendu compte en mai, sous la plume d'H. de L. (*sic*), du poème d'*Eloa*.

Le 12 octobre, Latouche avait écrit : «... Pardonnez-moi de repartir pour mon hermitage et pour nos bois que l'automne rougit ou colore des teintes de l'orangé, pour me séparer un peu des vivants. Si j'en devais rencontrer comme vous *exclusivement*,

j'aimerais peut-être autant le monde que le désert... Envoyez-moi des vers pour le *Mercure*... aidez-nous à donner à la Muse romantique le rang qui lui est dû... Je voudrais de vos vers pour samedi prochain.»

AU GÉNÉRAL

COMMANDANT LA 1re DIVISION MILITAIRE,

Paris.

18 octobre [1825].

Mon Général,

Votre bonté passée m'assure contre la crainte de vous importuner en vous rendant compte de mes démarches.

Deux places vont être vacantes dans les gardes-à-pied : M. le marquis de Rougé m'a dit que la lettre que vous avez bien voulu écrire en ma faveur était entre les mains du duc de Mortemart. Ce général est en voyage encore; à son retour, très prochain, je lui serai présenté par un de ses plus proches parents et je ne doute pas que grâce à vous, mon général, l'une des places vacantes ne me soit accordée.

M. de Lavaux ayant toujours le même désir, attend qu'une décision du Ministère soit prise à l'égard de sa présentation comme chef de Bataillon; mon impatience est plus grande encore, le lendemain ma position serait fixée et cette incertitude est une douleur

véritable pour ma famille et pour moi. M'est-il permis de vous supplier de hâter cette détermination?

Dois-je compter assez sur l'amitié dont vous m'honorez, mon général, et de laquelle je ne démériterai jamais, pour attendre de vous un mot de réponse?

Je suis avec respect,

Mon Général,

Votre très humble serviteur.

Alfred de Vigny.

En vertu de l'avis inséré dans les journaux, j'ai demandé au colonel commandant de Fontanges une prolongation qui me permette d'attendre le retour de M. de Mortemart, la moindre absence pourrait maintenant détruire tout ce que vos bontés ont préparé si heureusement.

Arch. admin. du Ministère de la Guerre; E. Dupuy, *Alfred de Vigny, la Vie et l'Œuvre.* Paris, 1913, p. 45.

Jeune marié depuis février, en congé à Paris, le capitaine au 55e de ligne a demandé à passer dans les gardes-du-corps à pied : compagnie d'élite commandée alors par le duc de Mortemart, capitaine-colonel, et le marquis de Rougé, lieutenant-colonel. De Lavaux, capitaine, espère passer commandant.

La requête de Vigny est fort ambitieuse, les circonstances étant données. La protection du général Du Coëtlosquet est probable dans la note suivante jointe à sa demande :

«Monsieur le Directeur ordonne de lui attribuer une nouvelle prolongation sans solde jusqu'au 1er janvier. Ce sera la dernière.»

À URBAIN CANEL.

Mercredi 4 janvier [1826].

J'ai beaucoup à vous dire, Monsieur, sur toutes vos publications. Ne pourriez-vous passer chez moi vendredi ou samedi matin, jusqu'à une heure? Je voudrais avoir encore quelques exemplaires de mes *Poèmes*. M'en apporterez-vous? Vous ne sauriez trop gronder et menacer chez M. Le Normand où languit *Cinq-Mars*. Adieu, Monsieur, mes sincères compliments.

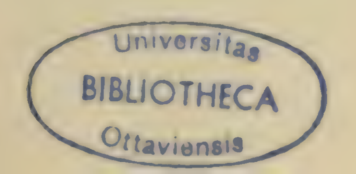
Alfred DE V.

Biblioteca civica de Turin, Raccolta Cossilla; L. G. Pélissier dans *Mélanges Chabaneau*. Erlangen, 1907, p. 793.

À URBAIN CANEL.

[1826.]

Je vous ai écrit, Monsieur, pour recommander le secret exact de *Cinq-Mars*. Je désire que personne ne jette les yeux sur lui avant son jour, et qu'on ignore même que vous avez le premier volume. J'attends impatiemment les épreuves pour travailler dessus. Voulez-vous m'en donner des nouvelles? Si vous êtes



trop occupé, ne venez pas : écrivez moi un mot. Avez-vous donné les vers de *Suzanne* aux *Annales?* Mille compliments.

Alfred DE VIGNY.

Biblioteca civica de Turin, Raccolta Cossilla; L. G. Pélissier dans *Mélanges Chabaneau.* Erlangen, 1907, p. 793.

À J. TASTU.

17 mars 1826.

Je crois, monsieur, que c'est vous qui avez imprimé M. de Montlosier. Je vous prie de mettre à part pour moi un exemplaire de son ouvrage que je voudrais acheter et que l'on dit saisi. Je tiens à la pensée d'un homme que je crois convaincu et indépendant.

Mille compliments.

Alfred DE VIGNY.

P. Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916. Adresse : *rue de Vaugirard, 36.*

C'est fin juillet 1826 seulement que devait paraître, de Montlosier, *La Dénonciation aux Cours Royales,* mais le *Mémoire à consulter sur un système religieux* avait été mis en vente dès le 4 mars.

A URBAIN CANEL.

6 mai [1826].

J'allais vous écrire, Monsieur, pour vous faire savoir que je suis au lit avec la fièvre depuis le jour où je vous ai vu; je n'ai pu presser ceux de mes amis qui m'avaient promis des annonces, mais je vais en envoyer aujourd'hui, et demain vous en aurez. Faites-moi porter demain soir cinq ex[emplai]res que je prends à mon compte, voulant réserver les trois vélin qui me restent. Vous avez oublié celui de M. de Lourdoueix et je voudrais savoir si M. Mély-Jeannin en a reçu un de vous, j'y suppléerais. Je vois que vous avez songé à M. de La Mothe-Langon. N'oubliez pas M. Avenel pour la *Revue encyclopédique* et le *Courrier*. — Vous me feriez plaisir si vous mettiez en note la date des journaux qui parlent de moi, je ne puis les faire apporter tous dans mon lit. — Je vous conseille encore des affiches au P. Royal, on m'en parlait hier.

Je désire, Monsieur, qu'après toutes ces peines *Cinq-Mars* soit pour vous une heureuse étoile et je m'applaudirai davantage de son succès.

Votre très humble,

Alf[d] de V.

Cat. Lemasle du 24 mai 1924; *Correspondant*, 10 juin 1926.

Il s'agit, on le voit, du service de presse relatif à *Cinq-Mars*, mis en vente fin avril.

J.-H. de Lourdoueix (1787-1860), directeur des Beaux-Arts Sciences et Belles-Lettres de 1821 à 1827, avait des liens étroits avec la *Gazette de France* où il avait été rédacteur et dont il devait être propriétaire en 1849, après la mort de son ami de Genoude.

Mély-Janin, collaborateur de plusieurs journaux, fait partie du comité de lecture de l'Odéon; La Mothe-Langon est un polygraphe des plus actifs, ami de Rességuier; D. L. M. Avenel, conservateur de Sainte-Geneviève, est journaliste en même temps.

Quant à l'éditeur Urbain Canel, on sait l'éloge qu'a fait de lui Mme Mennessier-Nodier : «Aimable et honnête homme, organisateur littéraire s'il en fut, trop littéraire peut-être pour un libraire qui voulait aimer ce qu'il publiait.»

À H. DE LATOUCHE.

11 (?) mai 1826.

Vigny semble, vers cette date, donner rendez-vous à Latouche. Ce jour-là, présent à Paris après avoir lu rapidement *Cinq-Mars* (publié le 26 avril, mais retardé dans son service de publicité), le «paysan de la Vallée-aux-Loups» avait écrit : «Si vous voulez m'assigner une espèce de rendez-vous aujourd'hui ou demain, j'aurai grand plaisir à vous dire en face des duretés, avant d'aller dans les bois vous écrire des fadeurs.»

À H. DE LATOUCHE.

20 (?) mai 1826.

Remerciement pour une lettre renfermant des conseils sur *Cinq-Mars*. Latouche a gardé l'*album* de Mme de Vigny : il y écrira *le Juif errant*.

À CHARLES NODIER.

Mai 1826 (?).

Vigny, étonné de n'avoir pas vu paraître de compte rendu de *Cinq-Mars* de la plume de Nodier, lui aura discrètement rappelé quelque promesse.

Le moment était mal choisi pour *la Quotidienne*, où la politique faisait prime à ce moment.

Réponse de Nodier, 1er juin : «... J'ai lu, ou entendu trois fois *Cinq-Mars*. Je le relirai. Mille tendresses, mon cher Alfred».

À ALEXANDRE GUIRAUD.

[1826?]

Si vous n'avez rien de mieux à faire, mon ami, voulez-vous venir entendre une lecture de choses inconnues de M. de Chateaubriand. Victor et Émile vous attendent chez votre bien dévoué.

Alfred.

Coll. René Benjamin. Inédite.

«Une lecture de *choses inconnues*», dit Vigny : on peut supposer que son ami J.-B. Augustin Soulié, à qui Chateaubriand avait remis en 1826 son fameux exemplaire confidentiel de l'*Essai sur les Révolutions*, l'a confié à Vigny.

À ALEXANDRE SOUMET.

[1826?]

Une soirée d'autrefois, mon ami, avec Victor, Émile, Guiraud, Antoni, au milieu de tout cela une lecture d'une chose inconnue de Chateaubriand, et la présence d'une jeune et bien jolie femme à vous inconnue aussi. Tout cela vous sourit-il? Venez ce soir de 8 heures à minuit chez votre ami.

Alfred.

Je tâcherai de vous haïr si vous refusez.

Papiers Soumet; A. Beffort, *Alexandre Soumet, sa vie et ses œuvres.* Luxembourg, 1908, p. 25.

Invitation qui semble relative au même objet que ci-dessus. La «jeune et bien jolie femme» n'est autre que Mme de Vigny.

À LAMARTINE.

25 mai 1826.

Comment ne pas être flatté, Monsieur, de recevoir une lettre telle que la vôtre? Voilà de ces échos qu'il est doux d'entendre répondre à sa voix; le nombre est bien petit de ceux pour lesquels je parle, et vous en faites partie, vous avez senti que le livre vous était adressé et vous ne vous êtes pas trompé. Je ne puis

trop vous remercier de m'avoir laissé suivre ainsi la trace de vos émotions, j'ai besoin d'être raffermi pour croire en moi-même, je me connais peu et je ne suis sûr que de la pureté des intentions qui me font écrire; j'ai tenté d'être utile à notre France, elle m'a récompensé déjà par d'honorables suffrages, il me manquait le vôtre parmi eux, je n'attends plus rien maintenant pour continuer.

Si cet ouvrage vous a plu, c'est sans doute que vous y avez reconnu quelque chose de la Muse que vous consultez trop mystérieusement pour nous. — Je l'adore comme vous et même involontairement; on ne saura jamais combien de fois la simple prose que vous louez a été la traduction d'une première pensée poétique que j'éteignais à regret — je fuis la Poésie autant que je la cherchai, et je la craignais en écrivant, mais j'ai pu dire comme votre Elvire :

Oui, ma crainte était de l'amour.

Adieu, Monsieur, n'ai-je pas quelque espoir de voir un jour à Paris le poète qui écrit de si aimables choses avec tant de cœur? Il doit savoir combien lui est déjà assurée mon estime et quelle est la fraternité de nos goûts littéraires.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Gourio de Refuge. Cf. Sakellaridès dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1906.

Très enthousiaste de *Cinq-Mars* au témoignage de ses visiteurs, Lamartine avait, de Mâcon, adressé à l'auteur d'aimables compli-

ments. Le vœu de Vigny n'allait point tarder à se réaliser : il déjeunera chez Nodier, le 15 juin, avec le poète des *Méditations*, à qui il avait envoyé un exemplaire dédicacé de son roman.

E. Dupuy, *Alfred de Vigny*, I, *Les amitiés*, 1910, p. 289, où par inadvertance cette lettre est datée du 15 juin.

À Mme J.-E. PÉRIÉ.

[Été 1826.]

Comment ne me trouverais-je pas heureux, Madame, de lire ce que vous avez éprouvé en lisant l'essai que je viens de publier? Votre plume brillante le parera de ses couleurs et il me tarde de voir *Cinq-Mars* ainsi embelli. J'ai lu, et avec le cœur, ce que vous dites de mon cher Girodet; j'ai cru l'entendre parler et le voir encore; vous m'avez fait retrouver tout ce qu'il y eut pour moi de doux dans sa vie et de cruel dans sa mort. Je sens encore en vous relisant toute la tritesse qui me pénétra lorsqu'en revenant des Pyrénées, je vis ouvert au soleil et à la foule ce sanctuaire presque impénétrable où tant de fois j'avais lu avec lui mes vers, déjà oubliés, devant ses tableaux immortels. On l'a bien jugé, *sur traduction;* mais ses amis restent pour le faire connaître et personne n'oubliera ce qu'il fut pour eux, ce grand poète de la peinture, après avoir lu vos regrets si dignes de sa mémoire.

Recevez, madame, l'assurance de mon respect et de ma haute estime.

Alfred de Vigny.

Catal. Charavay du 24 mai 1913; Paul Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916.

Mme Périé-Candeille, ci-devant Mme A.-J. Simons-Candeille (1767-1834), avait (*Annales de la Littérature et des Arts* de juillet 1826) consacré à *Cinq-Mars* un article élogieux et assez minaudier. De son côté, sa *Blanche de Castille* est prônée par son ami Nodier.

La mort de Girodet, le 9 décembre 1824, avait attristé d'autant plus Vigny, son ancien élève, qu'elle le surprenait au loin comme on l'a vu : le poète aura tenu à se recueillir dans l'atelier de son maître après son retour à Paris à la fin de l'hiver.

À CHARLES BRIFAUT.

Réponse à la lettre du 15 juillet 1826 et à l'envoi d'un billet pour sa réception à l'Académie, le 18 (Dupuy, *Vigny*, t. I, p. 199).

À VICTOR HUGO.

Juillet 1826 (?).

Accusé de réception pour le manuscrit d'un article de Hugo sur *Cinq-Mars*. Il paraîtra dans *la Quotidienne* du 30. Vigny a gardé ce manuscrit (cf. Dupuy, *Vigny*, I, p. 204). C'est le 8 juillet qu'avait paru dans *le Globe* le médiocre article de Sainte-Beuve.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

Saint-Germain-en-Laye, 8 août 1826.

Dans *la Quotidienne* du 30 juillet 1826, *Cinq-Mars* avait été gratifié d'un article anonyme, très élogieux, dont l'auteur était Hugo, et qui venait après un premier article du 30 mai. Nous savons que l'essentiel du remerciement de Vigny au rédacteur tient dans ces lignes :

« Je vous ai reconnu à la grâce avec laquelle tout est arrangé.

Vous m'avez fait jouer à qui perd gagne et il reste tout le talent de notre Victor. »

Correspondance historique et archéologique, 1904, p. 99.

À Mme SOPHIE GAY.

Fin de l'été 1826.

Réponse (négative) à une invitation adressée par Mme Gay « pour samedi », avant le départ de cette dame et de sa fille pour l'Italie. Gracieusement, elle observait aussi que le succès de *Cinq-Mars* s'accentuait tous les jours.

Les *Poèmes antiques et modernes*, sortis le 11 janvier des presses de J. Tastu et de la maison d'édition Urbain Canel, sont offerts par Vigny en « hommage à la beauté poétique », c'est-à-dire à Delphine. (Bibl. du Dr Lucien Graux.) Inversement, celle-ci offrait en 1824 ses *Essais poétiques* « à son frère en Apollon » (ex. de Mme de Salm ?).

À ÉDOUARD DELPRAT.

25 août 1826.

Il est un degré de confiance et d'amitié qui brave l'absence des formes et leur survit toujours, n'est-il pas vrai, mon cher Édouard ? Vous me pardonnez mon silence et moi le vôtre quoique je sois le premier coupable. J'ai embrassé votre frère que je crois et souhaite aussi heureux que je le suis et près de sa bonne et sensible mère. Ma chère Lydia, souffrante pendant près d'une année, est à présent fraîche, rose et heureuse, mais sans enfant, hélas ! C'est ma seule

peine, passagère, j'espère. Pendant six mois de l'hiver dernier j'écrivis ce *Cinq-Mars* qui est né au mois de mai pour le public. Je vous envoie sa seconde édition, n'ayant pas voulu vous donner un livre sans succès et vous écraser de si loin. Celui-ci en a plus que je ne l'eusse cru, il a pris le flot des idées publiques, c'est un hasard, il y a de meilleures choses qui n'en ont pas. — Parlez-moi de vous, je vous prie, je m'en sens le besoin, car je n'ai plus Émile pour vous remplacer en cela (il est à la campagne, ne vous inquiétez pas). Suivez-vous votre belle carrière? Ne vous y arrêtez pas un moment. Toutes les gloires peuvent en sortir. A propos de gloire, comment se porte notre Hervé? J'ai pensé à lui en dessinant l'avocat Fournier de *Cinq-Mars*. Dites-le-lui et que je l'aime toujours tendrement, comme nous savons aimer les beaux caractères et les beaux talents. Mes souvenirs me ramènent sans cesse à Bordeaux, ville gracieuse pour moi, telle qu'il ne s'en rencontra jamais sur mon passage; et dans laquelle je connais tant de gens distingués que je m'attends chaque jour à une explosion de vous tous. Je n'oublie aucun de ceux que madame votre mère réunit d'une manière si aimable à notre passage. Parlez-moi de votre jeune ministre (Mr. Vermeil, je crois). J'aurais bien des questions à lui faire si je l'avais ici, je vous les écrirai si vous me répondez vite. — Je voudrais que vous eussiez la bonté de voir M. Théodore Delbos et de le prier de demander à son frère, pour me l'envoyer, une note des prix de tous ses vins, des moindres aux plus chers; n'est-il pas un

des plus considérables propriétaires? Joignez à cela un nouveau témoignage d'amitié pour Théodore, à vous toute celle que vous imaginez et celles de Lydia à Mme votre mère.

Alfred de V.

Rue de la Ville-l'Évêque, n° 41.

Coll. L. Bordes de Fortage; *Lettres...*, p. 30.

La seconde édition de *Cinq-Mars* avait paru le 26 juillet 1826 (Le Normant père, 4 vol. in-18). L'exemplaire en question, dans la bibliothèque de Bordes de Fortage, porte la dédicace : *A Mr Édouard Delprat, témoignage d'amitié,* Alfred de Vigny.

Les fréquents passages et séjours de Vigny à Bordeaux ont, comme on voit, laissé de bonnes impressions au poète. Hervé est un avocat de Bordeaux, substitut du Procureur du roi de 1821 à 1824; Vermeil, l'un des trois pasteurs protestants que cette ville comptait alors : il demeurait 3, rue Maustrac et devait plus tard organiser à Paris des œuvres importantes.

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

6 octobre [1826].

Si vous êtes bonne et aimable comme toujours vous le fûtes, ma chère Cousine, vous viendriez voir ma Lydia qui depuis huit jours est bien malade. Elle vient d'avoir les mêmes maux qu'elle soignait dans son amie, une inflammation d'estomac qui résiste aux sinapismes.

Je suis bien malheureux des douleurs que lui font souffrir la nature et les médecins. Je ne la quitte pas un moment et plût-à-Dieu que cette assiduité lui fût un remède assuré! Mais que puis-je contre la souffrance et la science liguées contre nous? Il est bien triste de voir de si près les bornes du savoir des hommes. Ces médecins hésitent et se trompent, et moi je tremble en les interrogeant jusqu'au fond de leur instruction parce que je les vois à sec bien vite. — Ma mère m'effraie à chaque cri de ma douce malade; venez lui donner un peu de force si vous avez un moment pour l'amitié. Lydia désire vous voir et regrette de ne pouvoir aller chez vous; pauvre enfant! Que ne puis-je l'y conduire.

— Peut-être êtes-vous à la campagne pendant que je vous écris? je ne sors plus. Je ne sais rien de ce qui m'intéresse le plus, comme aussi nous ne voyons pas ceux que nous aimerions le mieux voir et entendre: c'est pour que cela nous arrive que je vous écris ceci. Croyez à mon sincère dévouement.

Alfred.

Coll. Christian Lazard. Inédite. Timbre postal: 7 octobre 1826. Adresse: *rue N.-D.-des-Victoires*, n° 26.

Les tristes conditions de santé qui feront de Mme de Vigny une valétudinaire quasi permanente commencent de bonne heure, comme on voit.

À VICTOR HUGO.

[7 novembre 1826.]

Du fond de mon cœur, cher ami, je vous félicite : le seul bonheur qui me soit refusé vous est allé trouver; c'est presque une compensation pour moi. J'irai bientôt voir votre enfant. Pauvre garçon! Vous lui faites un nom bien lourd à porter, je ne sais comment il s'en tirera. Ce nom, déjà grand, grandira encore plus vite que votre fils. De grâce, ménagez-le : voilà encore un volume d'*Odes* qui lui pèsera bien par la suite. Je ne connais rien de plus grand et de plus profond que vos *Deux Iles;* depuis que je les ai entendues, je vois ce colosse comme celui de Rhodes avec un pied sur chacune d'elles. Qu'il me tarde de chanter vos autres poésies comme un rapsode que je suis. Je ne m'informe plus s'il reste encore une corde à ma guitare; je ne pose plus mes doigts que sur vos lyres. Que j'ai trouvé d'harmonie à celle de Mme Amable T[astu]! N'êtes-vous pas comme moi? Je viens d'être bien affligé; un ami m'a été enlevé en un jour. Mais j'irai voir chez vous la naissance, la vie, le bonheur, la belle poésie : je revivrai avec vous et en vous.

ALFRED.

Coll. L. Barthou et *Lettres,* p. 61.

Dès le mois d'août, on l'a vu, Mme de Vigny avait terminé par un accident une pénible grossesse ; elle devait rester sans enfant, alors que dans le jeune ménage Hugo, la naissance de Charles atténuait le chagrin causé par la mort d'un premier garçon.

Le recueil des *Odes et Ballades*, tome III, est mis en vente chez l'éditeur Ladvocat le 15 novembre. Dans les *Deux Iles*, pièce datée de juillet 1825, Hugo appuyait sur la Corse et Sainte-Hélène les deux termes de la destinée de Napoléon.

Mme A. Tastu avait publié le 14 octobre le recueil de ses *Poésies*, avec des vignettes dessinées par A. Devéria.

C'est la nuit précédente, semble-t-il, que Vigny, souffrant, rêva qu'il était mort et qu'il allait à Dieu : d'où un projet d'*Élévation* (dans notre édition, p. 359).

La mort du colonel de Fontanges à Saint-Sébastien, le 24 octobre 1826, est un grand deuil pour son ancien subordonné.

À UN AMI.

7 novembre 1826.

... J'ai passé quelque temps avec sir Walter Scott ; l'oncle de ma femme, son compatriote, me l'a fait connaître ; je vous dirai tout ce que j'ai observé dans cet illustre vieillard : l'écrire serait trop long. Je l'ai trouvé affectueux et modeste, presque timide ; mais souffrant, mais affligé, mais trop âgé, ce que je n'attendais pas ; cela m'a fait de la peine...

C. Doucet, *Discours de réception à l'Académie française*, p. 12.

C'est le 6 novembre, d'après le journal de Vigny, qu'il fait visite à l'hôtel Windsor, rue de Rivoli, au grand romancier, et

qu'il lui laisse un exemplaire dédicacé de *Cinq-Mars* qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque d'Abbotsford.

À VICTOR HUGO.

[19 novembre 1826.]

J'ai dévoré vos *Ballades,* cher ami; je les lis, je les chante, je les crie à tout le monde, car j'en suis ravi; c'est la poésie des fées et des gnomes qu'il faut à un peuple qui ne croit plus; vous avez toutes ses couleurs à votre pinceau, tous ses chants sur votre luth; cette muse est dans tous les coins de votre livre; il n'y a pas jusqu'aux Epigraphes où elle ne se glisse, comme dans le prélude du *Passant* dont je suis fou comme le prétendu fou. Que tout cela est amusant et vrai et original! Après le sublime, qui se rencontre si souvent dans vos odes, quel repos enchanteur en entrant dans ce pays magique! Continuez à être vous de cette manière, pour notre enchantement et pour votre gloire. Et surtout, continuez à m'aimer et gardez-vous de gâter vos livres avec mes pauvres vers comme vous avez fait: ce sont les seuls du recueil qui ne valent rien.

Soumet m'envoie ce billet pour y mettre l'adresse, et quoique je veuille vous aller voir, comment résister à vous écrire aussi?

Alfred.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 63.

Cette courte lettre accompagne un billet de Soumet et complète en somme le témoignage de Vigny sur les *Odes*.

Les *Odes et Ballades*, tome III, mises en vente le 15 novembre 1826, donnaient une note caractéristique de couleur archaïque, légendaire, dont Vigny s'inspirera à son tour.

Les épigraphes, empruntées surtout à la chronique, à la poésie populaire ou étrangère, accentuaient le pittoresque de ces fantaisies. Vigny s'enchante avec raison des vers — *Chanson du fou* — qui précèdent la xe *Ballade*, *A un Passant*.

Au soleil couchant
Toi qui vas cherchant
  Fortune,
Prends garde de choir;
La terre, le soir,
  Est brune.

et réprouve l'emprunt fait, par la XVIIIe *Ode* du l. V, à sa *Madame de Soubise*.

AU GÉNÉRAL

COMMANDANT LA 1re DIVISION MILITAIRE.

1826.

Mon Général,

L'état déplorable de ma santé m'empêche de rejoindre le dépôt du 55e Régiment de ligne où se trouve ma compagnie et me force à vous demander une prolongation sans solde jusques au 1er avril 1827, temps jugé nécessaire à mon entier rétablissement.

Pardonnez-moi de compter encore sur vos bontés et recevez, mon Général, l'assurance du respect avec lequel je suis

Votre très-humble
et très obéissant serviteur.

Alfred DE VIGNY.

Arch. admin. du Ministère de la Guerre.

La demande, renvoyée au 3e Bureau le 17 novembre, aboutit le 21 novembre à une prolongation de congé sans solde jusqu'au 1er avril 1827. Mais une main a écrit : « Cet officier est en congé depuis le 10 janvier 1825 ». L'État-Major général manifeste son mécontentement le 29 septembre pour les services fort interrompus du capitaine. La décision royale du 22 avril 1827, exécutée le 30 avril, mettra fin à cette carrière en attribuant à Vigny 600 francs par an (jusqu'en 1833) au moment de sa mise en réforme.

À VICTOR HUGO.

Lundi 26 [novembre 1826].

Demain soir, mardi, à huit heures très précises, chez Alfred, Jules L., les Mexicains et Émile vous attendent, cher Victor, dites-moi oui par la poste, ou plutôt sans réponse venez.

Tout à vous,

ALFRED.

Coll. Godoy ; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928. Adresse : *rue de Vaugirard, 90.*

L'écriture de cette lettre, d'une main différente, mais avec la signature d'Alfred, indique l'intervention d'une autre personne. *Les Mexicains*, pièce de Jules Lefèvre, fut patronnée par Talma, présentée à la Comédie-Française, mais ne fut jamais jouée.

À VICTOR HUGO.

Fin 1826 (?).

Remerciement pour les *Odes*, dont un exemplaire est envoyé à Vigny avec cette dédicace : *Au bon ami Alfred, au grand poète de Vigny,* V. H.

À VICTOR HUGO.

28 janvier 1827.

Oui, certes, cher Victor, je serai chez vous mardi à midi, heureux comme toujours de vous voir, et de rencontrer parmi mes amis l'homme le plus éloquent de notre époque, j'espère l'y trouver toujours.

Votre

Alfred.

Coll. Godoy ; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928. Adresse : *90, rue de Mézières.*

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

5 février 1827.

Pardonnez-moi, ma chère cousine, d'être forcé de dîner demain en Angleterre ; avec un regret mortel de ne pas vous voir, au fond du cœur, je ne sais comment nous ferons pour être aimable ; je vous promets d'être de bien mauvaise humeur toute la soirée pour punir lady Drummond de nous avoir engagés depuis huit jours avec complication, ce qui nous empêche de refuser. Cela se trouve d'autant plus mal que je vous aurais arraché le secret de cet article aimable qui fut l'article de la mort pour le *Drapeau blanc*. Allons, voyons, écrivez-le moi, trahissez un secret, quoique vous soyez femme. En vérité, vous me ferez faire quelque sottise, je remercierai un innocent qui n'aura pas à se reprocher de m'avoir loué.

Ayez pitié de moi, madame, Eleïson, ma cousine.

Alfred.

Coll. Eug. Trotabas; J. Patin dans le *Figaro* du 27 juillet 1929.

Cette lettre est en réalité adressée fictivement à une amie de la destinataire, mais avec la mention : «Pour ma cousine Marie de Clérembault.»

Lady Drummond est peut-être la femme de sir William Drummond (1770-1828), diplomate et auteur.

Le *Drapeau blanc*, organe d'extrême-droite, avait consacré le 27 janvier un article signé Y à la 2[e] édition de *Cinq-Mars*, et paru une dernière fois le 2 février 1827.

À VICTOR HUGO.

Vendredi 9 février 1827.

Acceptation pour la soirée du 12 : lecture de *Cromwell*. «J'ai fait, écrivait Hugo le 8, du dernier mot de votre roman le premier de mon drame» : les trois premiers actes furent lus rue du Cherche-Midi, à l'hôtel des Conseils de guerre, chez M. Foucher. Le baron Taylor, commissaire royal à la Comédie-Française et ancien camarade de Vigny, avait encouragé la rédaction de ce fameux drame. Lui-même écrivait à Talma, le 5 avril 1826 (Lettre inédite à la Bib. univ. d'Amsterdam), ces lignes qui montrent bien le fond de sa pensée : «Quand la vieillesse, vous forçant de quitter le théâtre, vous ravit à nos acclamations, vous emportez avec vous la tragédie tout entière». Il s'agissait donc, le grand tragédien ayant disparu, de renouveler à toute force le répertoire de la Comédie-Française.

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

[Février 1827.]

Je vous réponds, ma chère et bien gracieuse cousine, avec une main qui tremble de la fièvre, et dans la position horizontale d'un homme dont la poitrine est couverte des sangsues favorites de nos docteurs Sangrado. J'ai tant souffert de cette subite

inflammation de poitrine que je vois bien qu'il me faudra souffrir le séjour de mon lit jeudi, et le regret de ne pas vous voir.

Mille amitiés tendres de ma mère et de ma Lydia, que voici près de mon lit.

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Lesseps; L. Séché, *Vigny*, t. II, p. 221.

Le Dr Sangrado, dans le *Gil Blas* de Lesage (l. II, chap. 3), réduit l'art de guérir à «saigner et faire boire de l'eau chaude».

À VICTOR PAVIE.

Février 1827.

Vigny a fait passer, par A. Soulié, une lettre à V. Pavie, l'ami de David d'Angers : celui-ci, fidèle à son culte des grands hommes, commençait ses fameuses séries de bustes et de médailles.

Voir, plus loin, p. 122, la lettre à Soulié du 22 février.

À AIMÉ MARTIN.

[Février 1827.

Je réponds dans une position toute horizontale, sur ce chiffon de papier à votre aimable billet, couché, enrhumé, dolent depuis hier, qu'il faut dimanche, non que je sois assez heureux pour m'asseoir à votre table amie, mais à un dîner étranger dans ce quartier d'où il faut que je conduise ma

femme au bal. Pardonnez-moi, mon ami ; je me console en vous lisant ; vous vous êtes surpassé, et tous mes amis, Émile surtout, sont charmés de vos articles courageux et profonds.

T. à v.

A. DE V.

Coll. P. M. Masson ; publiée par lui, sans date et avec l'hypothèse «des environs de 1840», dans l'Appendice de son *Alfred de Vigny*. Paris, 1908, p. 89.

Aimé Martin menait alors, dans les *Débats*, une campagne «constitutionnelle» assez dure.

À VICTOR HUGO.

22 février 1827.

Avouez, cher ami, qu'il est bien ennuyeux lorsqu'on est au lit à souffrir paisiblement d'une fluxion de poitrine, de la fièvre et d'un médecin comme je fais depuis dimanche, de se voir encore donner un sinistre rendez-vous par des Syndics de banqueroute dans une grande maison à colonnes de mauvais goût, je ne sais pas si vous vous y rendez malgré le manque total d'ogives, mais je sais bien que je n'y vais pas, malade et faible au point de ne pouvoir parler. Gaspard enterre un Maréchal de France, ce qu'il trouve plus gai qu'une assemblée de créanciers et il a bien raison. Je m'adresse donc

à vous afin que si votre démon vous y porte, vous disiez au Sabbat que je suis malade, mais *de votre avis* quel qu'il soit ou doive être, car je pense bien que ce sera qu'on nous vole le moins possible.

Et s'il vous reste encore quelque bon sentiment après ceci fait, vous viendrez voir au lit un ami bien tendre qui souffre [*un mot manque*] qu'il ne veut en avoir.

A vous,

ALFRED.

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928. Adresse : *rue de Vaugirard.*

«Nous avons sabbat romantique tous les vendredis, écrivait déjà Hugo à Nodier en 1824.» Il se peut d'autre part que la liquidation financière de la *Muse française* s'achève enfin.

Le Palais de la Bourse, commencé par Brongniart et terminé par Labarre, avait été inauguré le 4 novembre 1826.

Gaspard de Pons est probablement présent aux obsèques de Caulaincourt, duc de Vicence, à N.-D. de Lorette et au Père-Lachaise : ce n'est pas un maréchal de France.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

22 février 1827.

Je suis au lit depuis plusieurs jours avec une fluxion de poitrine, aujourd'hui sans danger, mais non sans fièvre et sans douleur.

Si vous voulez me consoler, vous viendrez me voir et m'apporter les *Tristes* de C. Nodier que j'ai possédées, données, retrouvées, prêtées et perdues enfin. Si vous ne pouvez venir bientôt, écrivez-moi un mot qui me fasse savoir si vous avez envoyé à Mr Pavie la lettre que je vous portai l'autre jour — le jour dont la chute fut celle de ma santé.

Adieu. Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Coll. J. Marsan; *Rev. de littérature comparée*, avril 1925, p. 380. Des catalogues avaient donné ce texte, mais un peu différemment vers la fin.

Les *Tristes* de Ch. Nodier, vers mélancoliques publiés en 1806, avaient été réédités avec les *Poésies*.

À ANTONI DESCHAMPS.

[Fin février 1827.]

Il s'agit de présenter ce poète à l'oncle de Lydia, Hamilton Bunbury, qui est à Rome où se rend Antoni. Celui-ci, dans sa lettre du 3 mars, remerciera M. et Mme de Vigny pour une recommandation suivie du plus heureux effet. «Il retournera au Palais Sciarra où il a été si bien reçu.»

AU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE DE COUTARD,

commandant la 1re Division Militaire.

Paris, le 3 mars 1827.
Rue de la Ville-l'Évêque, n° 41.

Monseigneur,

Ma santé fort affaiblie en ce moment et surtout des raisons de famille me forcent de renoncer à servir Sa Majesté activement. En conséquence, je prie Votre Excellence de vouloir bien m'accorder mon admission au traitement de réforme.

Je suis avec respect,
Monseigneur,
de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur.

Alfred DE VIGNY.

Capitaine au 55e Rég. d'Inf. de Ligne.

Arch. admin. du Ministère de la Guerre; Dupuy, *Jeunesse...*, p. 216.

La signature seule de la main de Vigny ; grand papier officiel. Transmis le 13 mars au Ministre de la Guerre avec avis favorable : celui-ci, le 21 mars, demande qu'on fasse constater la «position physique». En conséquence, le 30 et le 31 mars, Vigny

se fait examiner par les chirurgiens-majors, qui constatent de la pneumonie chronique. La réforme sera prononcée le 22 avril.

À VICTOR HUGO.

[6 mars 1827.]

C'est une fête pour moi de vous entendre, cher ami, comme c'en est toujours une nouvelle de vous voir. Si je n'avais une ceinture de douleurs depuis quelques jours, je vous aurais été dire déjà tout ce que je ne cesse de répéter à toute personne qui m'approche : que j'ai été ravi de l'empreinte originale et vigoureuse de votre ouvrage, surpris de la verve comique du dialogue, ému de la profondeur des mots tragiques, et tragiques à force de vérité.

Je continuerai à vous entendre lundi, comme si vous n'aviez pas cessé de parler. Tout votre *Cromwell* est présent à ma mémoire comme vous l'êtes au cœur de votre

ALFRED.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 69. Adresse : *rue de Vaugirard, 90.*

Vigny a été convoqué par Hugo pour les lectures de *Cromwell* chez son beau-frère P. Foucher le lundi soir 10 mars : il s'agit, pour le poète d'*Eloa*, d'une seconde audition ; la première avait eu lieu le lundi 13 février.

À G. PAUTHIER DE CENSAY.

8 mars 1827.

Je prends la première plume que me laissent les médecins pour vous remercier de votre souvenir, de votre exactitude et de vos notes, l'une d'elles me sera utile. Je regrette peu les conspirations, qui n'eussent pas été à la louange de l'armée; cependant j'en ai trouvé quelques traces dans les ordres du jour mais sans [menace?].

Je sors à peine d'une fluxion de poitrine assez grave, qui me condamne à une odieuse paresse. Quand vous viendrez à Paris, ne manquez pas de venir me voir, je veux vous gronder. Je ne puis tranquillement vous voir perdre vos plus belles années dans l'oisiveté. Perdre sa jeunesse, c'est perdre toute sa vie. Vous devez préparer vos ailes, pour prendre votre essor, quand viendra le temps de votre liberté qui s'approche.

Remerciez M^r^ le Général D. de ce qu'il dit de flatteur sur mes œuvres; je sais ce que me vaut son suffrage et j'en suis très fier. Je n'ai fait encore que des essais, mais j'ai des projets pour plus que la vie d'un homme. Adieu, venez me voir et croyez à mon sincère attachement.

Alfred DE VIGNY.

Cat. Giraud-Badin. Adresse : *Ville-Évrat.*

Jeune soldat de la classe 1821, arrivé au corps le 11 août 1822, resté sergent du 30 septembre 1824 au 55e, J. P. G. Pauthier, qui avait publié le 17 décembre 1825 ses *Mélodies poétiques et Chants d'amours* (Paris, Maurice), devait donner en 1828-1830 sa traduction du *Childe-Harold* de Byron ; l'enseignement d'A. Rémusat aidant, il allait de plus en plus — étant libéré du service le 22 octobre 1827 — se vouer à l'orientalisme : son livre sur Lao-Tseu est de 1831. Il est possible que le général Damrémont (1783-1837) soit cet admirateur de l'œuvre de Vigny.

À Mme J.-E. PERIÉ.

17 mars 1827.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 99.

Il la félicite sur un de ses ouvrages. Sur cette dame, voir la lettre de Vigny de 1826 (*supra*, p. 106).

À VICTOR HUGO.

23 mars 1827 (?).

Réponse à une invitation pour le 26 mars, lecture des deux derniers actes de *Cromwell.*

À VICTOR HUGO.

27 mars [1827].

Absorbé par votre grand et puissant ouvrage, j'ai oublié de vous dire, cher ami, que Soumet s'était engagé solennellement à se trouver à *Moïse* hier, c'était, dit-il, une sorte d'affaire de service.

Voilà ce que je m'étais engagé aussi à vous dire hier, mais entre *Cromwell* et sa fille, ses fous, ses ennemis, ses saints, ses diables, la politesse amicale s'est évaporée et perdue comme une chandelle dans un incendie, un verre d'eau dans l'océan, un grain de sable dans une trombe, un coup de pistolet dans une bataille ou un beau vers dans la foule de ceux de votre *Cromwell.*

J'irai, mon ami, vous parler de tout ce que j'ai éprouvé hier. Je ne [*le reste manque*]

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 22 décembre 1928.

La lecture de *Cromwell* a eu lieu la veille pour les trois premiers actes. D'autre part — motif de dérision pour des esprits chagrins et sincères comme Latouche — le *Moïse* de Chateaubriand, pièce livresque dont le baron Taylor tentera de faire façon en 1828, était l'objet de lectures que couronnera en juin 1829, quand elle aura été retirée, une séance fameuse narrée par Latouche dans la *Revue de Paris* de juin 1829, 4ᵉ livr.

Cf. Ed. Herriot, *Mme Récamier et ses amis*, II, 218 ss., et Fr. Ségu, *H. de Latouche*, p. 181 ss. Risquée sur la scène de l'Odéon, cette pièce de *Moïse* s'effondrera sous les rires mais sera, en 1834, risquée encore à Versailles.

À ÉDOUARD DELPRAT.

18 avril 1827.

Certainement, mon cher Édouard, ces choses que vous chargiez Mr Hervé de me dire étaient des in-

jures. Je les mériterais si je n'avais pour excuse une fluxion de poitrine bien grave qui vient de me retenir longtemps au lit. En sortant de ce lit de douleurs, j'ai quitté le service; la mort de mon cher Fontanges, qui me retenait seul dans ce régiment, m'a décidé à briser ce joug brillant que j'ai porté quatorze ans. L'effroi me saisit lorsque je pense que tout ce temps, je l'ai perdu pour la pensée. Et la vie est si courte! et la mienne est si peu assurée!

Mourir sans vuider mon carquois!

comme a dit notre André Chénier. Je vous remercie de vos aimables intentions pour ce pauvre petit *Cinq-Mars.* Vous m'aviez promis de me dire quel est ce point de vue bizarre sous lequel vous l'examinez. Dites-le-moi, rien ne peut m'intéresser plus qu'une idée de vous sur les miennes. Cela me prouve qu'une fois de plus vous avez pensé à moi. Dites à M. E. Géraud que je m'applaudis de voir que ma prose m'ait obtenu son absolution pour mes vers; je le prie d'oublier tous mes vieux péchés comme fera le public peut-être.

Vous avez de grands succès dont je suis bien fier, je vous crie :

Va d'un pas ferme au Capitole!

Vous êtes en marche, ne vous arrêtez pas. Et qu'on vienne médire de la poésie! Voyez le poète lorsqu'il s'abat sur la prose ou sur la vie, ce qu'il fait. Oui,

tout homme qui n'a pas de poésie dans le fond du cœur ne fera rien de grand. Je le jure comme Mahomet par le Soleil et la lune. — Vous êtes poète, mon ami. Adieu.

ALFRED.

Mettez-moi aux genoux de madame votre mère; ma femme demande souvent de ses nouvelles et de celles de la petite découpure qui ne vient pas, non plus que votre ami, qui nous fera grand plaisir s'il vient à Paris.

Voulez-vous donner cette lettre à M. Hervé dont je ne sais pas l'adresse.

Coll. L. de Bordes de Fortage, et *Lettres*, p. 32.

On sait avec quelle indulgence, partagée ici par Vigny, Ém. Deschamps jugeait le talent de son parent Delprat. Il écrivait au père de ce jeune homme :

Poésie, éloquence, esprit fin et charmant,
Votre fils, cher cousin, a tout cela vraiment.

C'est d'ailleurs au barreau de Bordeaux, où il devait être bâtonnier deux fois, que Delprat se préparait à faire sa vraie carrière.

M. de Fontanges, colonel du 55e de ligne à la date du 30 juillet 1823, était mort le 24 octobre 1826. C'est ce chef, qu'il avait eu déjà dans la Garde, qui avait introduit le 12 janvier 1825 la demande d'autorisation ministérielle pour le mariage du capitaine.

Le 22 avril 1827, par décision royale, Vigny devait être réformé.

La confiance que fait Vigny à la poésie, «nécessaire pour toute grande action», se retrouve dans *Cinq-Mars*.

Edmond Géraud avait jugé assez sévèrement, dans la *Ruche d'Aquitaine*, les vers de Vigny, *Eloa* en particulier.

À HERVÉ.

18 avril 1827.

D'après la lettre précédente à Delprat.

Il s'agit du vaillant avocat bordelais qui, substitut en 1821, n'avait pu conserver que trois ans ses fonctions trop asservies à la politique.

À H. DE LATOUCHE.

Avril 1827.

Réponse à un billet du 14 avril adressé «à son cher ennemi» (Dupuy, I, 183).

À AUGUSTIN SOULIÉ.

5 mai 1827.

Il ne vient de vous que d'aimables choses. Ceci est encore un bouquet. Je ne reçois point *l'Indépendant* et j'en ai regret, car je le recevrais bien. Il traite *Cinq-Mars* mieux qu'il ne mérite. J'en suis d'autant plus étonné et reconnaissant que je ne connaissais pas l'auteur de cet article. Je compte le remercier. — Pour vous, je vous aurais déjà rendu grâce de tous vos aimables soins, sans l'arrivée de mon Beau-père et de toute la famille de ma femme. Je passe ma vie

en Angleterre, je ne suis plus à moi. Mais je suis toujours à mes amis, croyez-le bien.

Alfred DE V.

J'irai au-devant de M. de Loy sitôt que je serai plus libre. Je serai heureux de le voir et de l'entendre.

Coll. Tarbé à la Bibliothèque de Reims; A. Desvoyes dans le *Bull. du Bibliophile*, 1911, p. 109. Adresse : *Monsieur Monsieur Soulié, rédacteur en chef de* la Quotidienne, *rue des Bons-Enfants, Paris.*

La Quotidienne appuiera, entre autres projets, les représentations anglaises de 1827 à l'Odéon.

Le numéro du 28 avril 1827 de *l'Indépendant, journal de la France provinciale*, organe de l'« Académie provinciale », consacrait à *Cinq-Mars* un article enthousiaste, où l'Avignonnais A. Rastoul félicitait l'auteur d'avoir « su fondre avec un art merveilleux les couleurs de l'histoire et les fictions du roman ».

Aimé de Loy (1798-1834) avait fondé en 1826 avec d'autres écrivains lyonnais l'Académie provinciale, pour réagir contre l'excès de la centralisation littéraire. Vigny, sans doute à la suite de l'entrevue négociée par Soulié, consentit à faire partie, avec Hugo et Lamartine entre autres, des membres titulaires de ce groupement, dissous d'ailleurs assez vite.

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

18 juin 1827.

Chère cousine, voyez que je suis bien loin de penser que votre oubli ait eu rien d'offensant pour moi. Je ne ressens que votre profonde douleur que

j'étais loin de croire si prompte à vous frapper, mais, hélas! qu'espérer d'un monde où nous venons avec deux malheurs inévitables, ceux de perdre nos père et mère, nos plus chers parents? Vous avez été bien éprouvée depuis deux ans, le sort vous doit des consolations, ne doutez pas qu'elles ne viennent de vos enfants. C'est de là que viennent pour les mères des félicités si grandes qu'elles remplacent des pertes immenses. Tout vous assure ce bonheur prochain, puisque tous peuvent déjà vous rendre et sentir vos tendres soins. Appuyez-vous sur eux, et vos larmes seront moins amères. Ne doutez pas surtout qu'elles ne soient bien comprises de votre dévoué

Alfred de Vigny.

Ma mère et ma Lydia se joignent à moi pour vous dire qu'elles sont affligées comme vous et pour vous.

Arch. de Lesseps; Séché, *Vigny*, t. II, p. 222.

Mme de Clérembault avait perdu sa mère, Mme du Coëtlosquet, après avoir vu mourir son premier-né.

A ÉDOUARD DE LA GRANGE.

2 juillet 1827.

J'allais mettre le pied en voiture lorsque j'ai reçu votre lettre, mon cher Édouard. Je vous remercie de m'avoir annoncé votre bonheur autrement qu'à tout

le monde. J'en suis très touché. Nous ne voulons plus que vous parliez de départs, nous vous gardons cette fois. Vous avez beau faire, voici une épingle dans vos ailes, mais c'est un diamant. Il n'y a personne qui n'admire celle que vous aimez et il faut être bien heureux pour ne pas vous envier.

L'autre nouvelle que vous m'annoncez ne pouvait m'être indifférente non plus. Il vous convient de révéler à la France ce que votre instruction vous a fait connaître d'un autre pays. J'ai retardé mon départ de quelques heures pour en faire parler à l'Advocat qui a répondu que son théâtre étranger est fini et qu'il n'y ajouterait que Goethe dans quatre ans, tout occupé qu'il est du long et grand Chateaubriand. Mais mon libraire, éditeur que j'occupe fort peu et fort mal, est tout prêt à se charger de votre ouvrage quand vous le voudrez. Il m'a demandé, ce que vous ne savez sans doute pas plus que moi, si *Balboa* pouvait former un volume in-8° pour faire suite aux traductions de l'Allemand. Répondez à cela si vous le pouvez; je vous vois d'ici aussi embarrassé que je le suis lorsqu'il s'agit du mécanisme littéraire. Cependant écrivez-moi quelque chose là-dessus ici, à Dieppe, où je vais rester jusqu'au mois d'août avec ma femme, et recevez les compliments sincères d'un ami très-dévoué.

Alfred DE VIGNY.

Dieppe. — Hôtel de Londres.

Arch. de Luppé; *Lettres inédites de Vigny au marquis et à la marquise de La Grange*, p. p. A. de Luppé, Paris, 1914, p. 1.

Vigny et sa femme villégiaturent à Dieppe — plage favorite de la Duchesse de Berry. Adélaïde-Édouard Le Lièvre, comte puis marquis de La Grange (1796-1875), avait été en octobre 1815 maréchal des logis aux mousquetaires, peu après aide de camp de son père le marquis de La Grange. C'est un peu plus tard que Vigny avait en 1818, dans le monde, fait connaissance avec lui.

Il avait épousé, le 7 juin 1827, la fille du duc de La Force et de Mlle de Lamoignon, mariage bien vu en haut lieu, puisque le roi avait signé son contrat (*Moniteur* du 13 juin). Il avait d'abord abandonné l'armée pour la diplomatie, et l'on peut croire que ses déplacements de carrière — Madrid, Carlsruhe, Vienne — avaient élargi ses vues littéraires. Seule la révolution de Juillet le rendra à la vie privée, jusqu'au moment où la politique fera de lui le député de Blaye.

Dès cette époque, La Grange avait traduit de l'allemand divers ouvrages : les *Suédois à Prague*, de Caroline Pichler, devaient paraître le 26 décembre.

Chateaubriand avait commencé à publier ses œuvres complètes chez Ladvocat, qui donnait une série fameuse dans ses *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

À VILLEMAIN.

[Fin juillet 1827 (?).]

Le 25 juillet, une lettre de Villemain [citée par Dupuy, I, 320] rejoignait Vigny à Dieppe.

À JULES DE RESSÉGUIER.

17 août 1827.

J'ai voulu vous parler, cher Jules, — et je ne l'ai pu faire, — vous parler d'un de mes amis qui, tout

jeune et gentil qu'il est, se désespère et dépérit pour ne savoir quelles sont, à son égard, les intentions véritables de Mgr le Garde des Sceaux. C'est M. Ernest de Frédy, recommandé dès longtemps au ministre par M. de Semanville et beaucoup d'autres personnages qui voudraient faire de lui un auditeur au Conseil d'État. Il a toutes les conditions requises et M. de Peyronnet, qu'il connaît personnellement, lui a témoigné beaucoup de bienveillance; mais il ne sait si elle ira jusqu'à le mettre au nombre des sept élus de ce mois. Si vous voulez, par un mot, sonder le cœur de votre tout puissant ami, vous toucheriez beaucoup le cœur d'un autre ami; ce cœur est le mien et ne renferme que dévouement et amitié pour vous, Jules, qu'il me tarde d'embrasser.

ALFRED.

Arch. de Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique*, p. 125.

Maître des requêtes au Conseil d'État depuis 1823, habitant 20, rue du Helder, le poète toulousain, mainteneur des Jeux Floraux, touche aux cercles influents du régime. De Semanville est, en 1827, sous-intendant de 2e classe, de 1re classe en 1828. De Peyronnet, garde des sceaux, sera inquiété dans le fameux «procès des ministres» de Charles X. Rességuier s'est lié avec lui aux eaux de Bagnères.

Vigny et sa femme, présents à Dieppe depuis le 25 juillet au moins (constatation de M. Jean Giraud), n'y seront plus le 13 août, et c'est d'une villégiature proche de Paris (Saint-Germain-en-Laye?) que la requête ci-dessus est écrite. A Dieppe, le jeune ménage est à l'hôtel de Londres, en même temps que les peintres Gros et Gérard, Maupou, etc. Il figure sur la *Liste nominative* des

invités aux bals offerts à la duchesse de Berry, où figurent aussi M. et Mme Bunbury ainsi que le colonel Bunbury, M. et Mme Holmes, M. et Mme Cochrane, Campbell. Enfin lord Granville, ambassadeur d'Angleterre, dès son retour de Dieppe, s'intéresse, le 5 août, au fameux projet de représentations anglaises.

La lettre de Vigny fit quelque effet : Ernest de Frédy est nommé auditeur de seconde classe au Conseil d'État le 28 décembre 1828.

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

8 octobre 1827.

Je passe une heure à Paris, mon cher Édouard, revenant avec ma femme d'une visite d'un mois à la campagne, et partant pour une autre. Quoique je ne sorte pas de ma famille, tout cela me dérangerait fort, si ce n'était ma secourable distraction qui me permet de voir sous mon front tout ce qui n'est pas autour de moi, comme, par exemple, mes amis et vous, et quelquefois aussi cet ouvrage dont je vous ai parlé, dont vous ne parlez pas, j'en suis sûr, et qui est déjà presque exécuté en moi-même sans que dix pages soient écrites encore. Mais le concevoir tout entier, tenir son œuvre dans sa main comme un globe, c'est là tout. L'écrire n'est plus rien ensuite.

Je vous rends *Balboa*, avec le désir de le voir transformé de manuscrit en livre. Je vous en parlerai longuement. Ce que j'aime est de vous et ce qui me déplaît, de l'auteur; et il n'y a point d'amitié dans ce que je vous dis, quoiqu'il y en ait beaucoup en moi

pour vous. Adieu, dans quinze jours je serai ici, heureux de revoir votre bonheur et de voir celle qui le fait.

Adieu encore.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 3.

Après sa villégiature à Dieppe, Vigny et sa femme semblent avoir passé le mois de septembre chez M. de Malézieux à Bellefontaine. C'est, en 1827, la famille anglaise de Vigny qui s'ajoute à d'autres relations pour accaparer beaucoup de son temps.

Balboa, de La Grange, est peut-être un essai sur le célèbre conquistador du XVI[e] siècle.

À VICTOR HUGO.

[10 octobre 1827.]

Merci, mon ami; vous avez relevé la Colonne, que les chansons populaires avaient à moitié démolie; vous êtes beau dans l'indignation comme dans les regrets. Votre ongle est bien un ongle de lion, et il croît tous les jours. Il a égratigné un cœur sensible et respectable dont je vous envoie la déclaration d'amour, M[me] de Baraguey d'Illiers, qui n'était pas enfant quand vous étiez soldat. Je ne comptais vous envoyer que mon admiration; en voici deux : vous en avez bien d'autres.

Adieu, tout à vous.

ALFRED.

Coll. L. Barthou, et *Lettres*, p. 64.

L'ode de V. Hugo : *A la Colonne de la place Vendôme*, écrite le 17 février 1827, avait été publiée en deux éditions au cours du même mois ; le poète, le 6 mars, en fait hommage à l'Académie française. Si la date donnée par l'éditeur est exacte, le compliment de Vigny a bien tardé. Mais il cite trois des vers de son ami.

Mme Baraguey d'Illiers serait la belle-fille du général de ce nom, disgracié par l'Empereur et mort en 1813. Son fils avait été dans la Garde royale comme chef d'escadron d'artillerie.

À ÉMILE DESCHAMPS.

Décembre 1827 (?).

Billet qui répond au «mot» laissé par Deschamps, qui était venu consulter une dernière fois son ami pour les *Études françaises et étrangères* (d'après une lettre de Deschamps à Rességuier, après *Cromwell*).

À VICTOR HUGO.

17 décembre 1827.

Merci, cher ami, de votre livre immortel. C'est un colossal ouvrage. Que notre âge le prenne comme il voudra, la postérité fera plus que le lire, elle l'étudiera. Vous vous êtes créé une langue poétique admirable, en ce que la science qui la colore et la profondeur de pensées qui la remplit n'appesantissent jamais sa marche dans les mouvements dramatiques. *Cromwell* couvre de rides toutes les tragédies modernes de nos

jours. Quand il escaladera le théâtre, il y fera une révolution et la question sera résolue. J'aime la grande et large critique de votre préface. La règle est digne de l'exemple. Je ne pourrais en faire un plus grand éloge. Je ne cesse, depuis quatre jours que je suis revenu, de passer de votre prose à votre poésie, ce sont deux sœurs d'une égale beauté. Il ne fallait pas moins qu'elles et vous, cher ami, pour me consoler de mes derniers chagrins, d'avoir été forcé de quitter ma chère Lydia pour aller remplir de bien tristes devoirs et de la retrouver malade comme elle l'est encore.

Adieu, cher ami, vous avez grandi de nouveau, ce que je ne croyais plus possible.

Votre

ALFRED.

J'irai vous voir un de ces matins vers 10 ou 11 heures.

Coll. P. Chaponnière; L. Séché, I, p. 25.

Accusé de réception pour *Cromwell,* paru le 5 décembre 1827 chez Ambroise Dupont. On sait que, par son ampleur même, ce drame eût été en peine d'« escalader la scène », et que Hugo en préparait une sorte de réduction.

Vigny avait dû quitter sa jeune femme, alitée à la suite d'un accident, pour enterrer sa tante « la chanoinesse », décédée le 7 novembre au Maine-Giraud. On voit que son second séjour dans ce petit castel avait été assez long, puisqu'il est rentré le 13 décembre.

AU GÉNÉRAL DU COËTLOSQUET (?).

[Début de 1828 ?]

Mon Général,

Je suis venu pour vous rendre service en vous procurant l'occasion de faire une bonne action, au nom de Dieu, envoyez des secours, j'ai presque dit *du pain*, à la veuve de mon brave et savant camarade *Paris de Boisrouvray;* tandis que son fils se distinguait au combat de Navarins, elle a pensé mourir d'une dangereuse esquinancie et n'ayant pour secours que sa jeune fille de quinze ans. Si vous aviez vu comme moi leur état déplorable et leur courage, vous doubleriez le secours pécuniaire qu'elles vous ont demandé. — J'attends une réponse derrière votre impénétrable porte, — j'espère que ce ne sera pas non, — on dit que vous souffrez : j'en ai un grand regret et vous prie de croire à mon respect.

Alfred de Vigny.

Cat. Kra pour vente du 13 décembre 1928. Inédite.

S'il s'agit de la bataille de Navarin (20 septembre 1827), cette lettre pourrait être du début de 1828. Charles-Gédéon Paris, baron de Boisrouvray, est un camarade de Vigny à la Garde royale qui, né à Chartres en 1775 et auteur d'un *Système général*

du monde (1819), l'intéresse en particulier par ses vues sur la polarisation. Il est mort d'apoplexie à Metz le 13 octobre 1825, et la situation de sa famille justifie de nombreuses requêtes, parmi lesquelles une supplique au Roi de sa fille Clara.

À JULES DE RESSÉGUIER.

18 janvier 1828.

Ce n'est pas un livre que je reçois là, cher Jules, c'est une cassolette et une corbeille tour à tour et tout à la fois. Il y a des rubis, des topazes, des aigues-marines sur l'or de la cassolette ; elle est pleine d'aloès, de myrrhe et de cinnamome pour vos amies, quelques grains d'encens aussi pour vos amis, nous.

Eh quoi ! pour moi-même un petit grain, le dernier, le plus pur ; que j'en suis fier ! Il y a des roses et beaucoup de pensées dans la corbeille et surtout des gouttes de rosée ou des larmes comme les grands peintres aiment à en jeter sur les fleurs.

Votre *Odalisque* est certainement celle d'Ingres, je l'ai reconnue à la pureté de ses formes. Tout cela est poétique et mondain. C'est charmant, cela vous va à ravir et ne va qu'à vous au monde, et parce que cela vient de vous, il ne s'y trouve rien qui ne me soit précieux comme votre amitié.

Alfred de Vigny.

Arch. de Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique*. Paris, 1910, p. 131.

Les *Tableaux poétiques* de Rességuier, publiés, chez Urbain Canel, à la fin de 1827, se terminaient par une pièce A***, placée sous l'égide d'*Eloa* dont elle citait quatre vers en épigraphe.

L'*Odalisque*, illustrant un passage de Marchangy, chantait les amours d'une « beauté d'Orient sur sa couche de rose ».

À AIMÉ MARTIN.

[Avant le 21 janvier 1828.]

Ah ! Monsieur, que votre mémoire est aimable ! Vous vous êtes souvenu du prix que j'attache à l'écriture de ce gentilhomme ; vous le joignez à ses lettres, et à elles votre style se joint partout...

Vous avez raison, ce n'est pas à nous à être contents le 21 janvier ; que ce soit donc pour le 23...

Cat. Vente Kra, 14 avril 1913.

Malgré ses attaches légitimistes, Vigny aura oublié que le 21 janvier est jour de deuil pour qui songe à l'exécution de Louis XVI : il remet à deux jours de là une séance de lecture.

A partir de la 5e édition de *Cinq-Mars*, Vigny publie en tête de son roman deux autographes en fac-simile, dont une lettre de Cinq-Mars à de Brézé, et l'on peut croire que le cadeau dont il remercie Aimé Martin est précisément cet autographe.

À JULES DE RESSÉGUIER.

[janvier 1828.]

Mme de Vigny me charge de vous dire, mon cher Jules, que *Mme de Soubise* vous attendra chez elle demain et tous les mercredis de l'hiver, entre Soumet, Émile, Antony, Victor, et le petit *Cinq-Mars* brodé qui m'est venu de chez vous, moins brillant, moins aimable et surtout moins cher à mon cœur que celui qui l'envoya vers moi.

Arch. de Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique*. Paris, 1910, p. 132.

Les mercredis deviendront peu à peu les « jours » où se tiendra chez Vigny ce qu'on peut appeler le troisième cénacle.

À VICTOR HUGO.

10 (?) février 1828.

Vigny se plaint de la santé de son jeune ménage, à quoi répond Hugo le 11 : « Vous êtes deux qui vous portez mal rue Miromesnil? Je ne me porte pas très bien non plus : mes entrailles se tordent depuis huit jours d'une horrible façon... J'ai besoin de vous donner les *Orientales* et le *Condamné*...»

À SAINTE-BEUVE.

14 mars 1828.

Eh bien, monsieur, puisque vous êtes de ceux qui se rappellent les poèmes que le public oublie si parfaitement, je veux faire un grand acte d'humilité en vous les offrant. Les voici tels qu'ils sont venus au monde, avec toutes leurs souillures baptismales : leur date de naissance est leur unique mérite et ma seule excuse. Il me restait encore un de ces livres, je ne pouvais le mieux placer que dans vos mains ; j'aurais voulu y joindre *Eloa*, mais elle n'existe plus, même chez moi.

Serez-vous assez bon pour dire à mon cher Victor, votre voisin, je crois, qu'il invite Monsieur de Sainte-Beuve à l'accompagner lorsqu'il pourra passer un quart d'heure chez moi à parler de tout et de rien comme nous faisons ? J'irai vous en prier chez vous encore comme je fais ici, en vous assurant de ma haute estime.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Lovenjoul, D. 612 ; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, éd. 1870, t. II, p. 81. Adresse : *Monsieur, Monsieur de Sainte-Beuve, rue Notre-Dame-des-Champs, 19.*

Cf. Ch. Guyot, *Sainte-Beuve, collaborateur au Mercure de France* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, 1928, p. 533) : le *Mercure de France au XIXe siècle* devait donner, le 22 mars 1828, un article où Sainte-

Beuve, à l'instigation d'É. Deschamps, rendait compte élogieusement des *Annales romantiques* de 1827-28 et, en particulier, des vers de Vigny qui y étaient insérés, *Moïse* et *le Bain d'une Romaine.* «Ce fut, dira le critique, Victor Hugo qui, le premier, me fit distinguer et sentir les parties élevées du poète, négligées par moi jusqu'alors.» Les notes de *Joseph Delorme* (mis en vente le 4 avril 1829) devaient de même exprimer une appréciation plus attentive que les anciens jugements du *Globe* sur l'œuvre de Vigny. Celui-ci, mis au courant des intentions du critique, prend sans doute les devants pour lui faire hommage du volume des *Poèmes* de 1822. Sainte-Beuve répond du Mans, le 17 mars : «Que vous êtes bon, Monsieur, de vous être souvenu de moi et d'avoir pensé que le présent de vos premiers poèmes me serait agréable... Il me sera bien doux de faire avec Victor le pèlerinage poétique de la rue de la Ville-l'Évêque...» Vigny n'habitait plus à cette adresse, mais rue de Miromesnil : retard qui prouve, entre Alfred et Victor, quelque intermittence dans les relations. Sainte-Beuve était, pour son compte, au 19 et Victor Hugo au 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs.

À VICTOR HUGO.

20 mars 1828.

Lundi 31 est le jour fixé pour notre réunion. Cher Victor, venez donc à huit heures *très précises,* afin de ne pas manquer les scènes si comiques et si gracieuses d'Émile. Vous perdriez beaucoup et je perdrais beaucoup aussi en vous voyant moins longtemps. Cette fois, mon ami, vous entendrez tout et vous nous aiderez à persuader quelques personnes savantes et véné-

rables du reste, que Shakespeare est *passable* dans l'ensemble comme dans les détails. Je compte sur vous pour rappeler à M. de Sainte-Beuve la promesse qu'il me fit l'autre jour de vous accompagner quand je lui annonçai ce jour de lundi que vous lui confirmerez. A ce soir-là donc, mon Victor, soyez bien exact, je vous en prie au nom de Mercutio.

ALFRED.

Coll. A. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 29 décembre 1928.

Les lectures pour *Roméo et Juliette,* adapté en collaboration par les deux amis Vigny et Deschamps, ont commencé. Deschamps avait déjà écrit à Sainte-Beuve : « Je sais qu'il (Vigny) doit vous convoquer, vous invoquer bientôt, pour entendre notre *Roméo* tout complet. »

À LOUIS BOULANGER.

28 mars 1828.

Faubourg Saint-Germain.

Lundi prochain, 31 de ce mois, je vous attends à huit heures précises, Monsieur. Roméo, Juliette et l'Apothicaire empoisonneur vous attendent aussi pour se parler français, chose qui ne leur était pas encore arrivée. J'espère que M. Devéria, votre frère d'atelier, n'oubliera pas sa promesse de vous accompagner et que vous serez exact à l'heure que je vous propose. Il ne faut rien perdre de Shakespeare. Vous trouverez

ici des femmes qui vous admirent tous les deux de tout leur cœur et de tous leurs yeux, et peut-être bien leur rendrez-vous la pareille, nous les verrons un jour apparaître dans quelque ronde inspirée comme celle que j'entrevis l'autre jour; ce tableau m'a donné envie de me damner.

Adieu, monsieur, venez à huit heures, je vous prie.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Coll. P. Dunand ; J. Patin dans le *Figaro* du 7 décembre 1929.

Cachet de la poste : 30 mars 1828. Adresse : *Monsieur Monsieur Boulanger,* rue de l'Est, n° 7, Paris.

Grand ami de V. Hugo et, avec Eugène Devéria, «frère d'atelier» d'Achille Devéria, Louis Boulanger est une «intelligence ouverte à Shakespeare comme à Rembrandt». A propos de l'Apothicaire, qui, dans *Roméo* (acte V, sc. 1), vend à celui-ci le poison décisif, il faut observer que L. Boulanger envoya au Salon de 1857 un tableau intitulé *Roméo achetant du poison.* Quant à la *Ronde du Sabbat*, cette lithographie illustre la XIVe Ballade d'Hugo.

À AIMÉ MARTIN.

28 mars 1828.

Madame de Vigny me charge de vous prier de passer la soirée chez elle lundi (31 à 8 h. précises). Roméo et Juliette vous attendent au milieu de quelques amis qui assisteront à leur vie et à leur mort avec vous, si vous êtes toujours aussi disposé à entendre ce qu'ont

à se dire en français ces jolis petits Italiens qui se sont aimés en Anglais si longtemps.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Coll. Gaston Périn; E. Jovy dans le *Bull. du Bibliographe*, 1919. Adresse : *Monsieur Aimé Martin, au Palais-Bourbon.*

La soirée de lecture, prévue dans ce billet, fut décommandée : voir le billet suivant.

À AIMÉ MARTIN.

29 mars 1828.

Comme plusieurs amis nous manquent ainsi que vous pour lundi et que quelques scènes des premiers actes manquent encore à l'ouvrage, il nous faut ajourner le plaisir de vous voir au temps où nous ferons une lecture plus complète. Je prendrai mieux mes mesures alors, et vous préviendrai bien longtemps d'avance pour éviter vos malencontreuses leçons du soir. — En attendant, recevez mes compliments sincères sur ce changement qui fait votre bonheur et nous procurera un jour des lectures qui feront le nôtre. Certes il n'y a rien de bon et de beau qui ne puisse sortir de votre cabinet et je suis sûr que, dans ce moment, vous diriez avec transport : Solitude sois mon epo [*arraché*], si vous n'en aviez pas un aussi parfait. Adieu donc.

Alfred de Vigny.

Dans un mois nous ferons une longue et entière lecture des malheurs de ces deux petits Italiens qui parlent si bien anglais.

Arch. de Stafsund (Suède) ; copié par P. Desfeuilles ; *Correspondant* du 10 juin 1826.

Fin janvier 1829, de nouvelles lectures de *Roméo* eurent lieu, avec Deschamps comme adaptateur pour les trois premiers actes, Vigny pour les deux derniers (lettre de V. Pavie à son père, 27 janvier).

AU BARON TAYLOR.

30 mars 1928.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 99.

À PAUL FOUCHER.

Paris, 20 avril 1828.

Ma vie est bien simple, monsieur, et si obscure que je m'étonne qu'on veuille bien s'en occuper. Voici, quoi qu'il en soit, les détails que vous m'avez demandés pour une biographie. Ils ressembleront à des états de service.

Resté seul enfant d'une famille de Beauce très nombreuse et anéantie par la Révolution, où périrent mes sept oncles ; amoureux (mais en vain) de la gloire et de la gloire des armes, élevé au bruit des canons et des *Te Deum* de Bonaparte, je n'atteignis l'âge de

porter l'épée qu'en 1814, c'est-à-dire lorsqu'elle était inutile. Je la pris cependant, et j'entrai au service, que je viens de quitter, las d'attendre ces guerres que j'avais rêvées dans mon enfance et qui semblent refusées à ma génération.

Vous pouvez dire hardiment, monsieur, et c'est la seule chose au monde dont je m'enorgueillisse, que, durant ces treize années de service, entré lieutenant, sorti capitaine, je ne dus ce seul avancement qu'à l'ancienneté. Dépourvu de talents pour l'intrigue, jamais aucun homme n'a vu mon nom au bas d'une demande, et à ce ministère qui vient de tomber, et dans lequel je comptais parents et amis, je n'ai demandé que le repos dont je jouis.

Mes ouvrages, fruits imparfaits du désœuvrement militaire, furent *Héléna, Eloa, le Déluge* et, depuis, *Cinq-Mars*. Le premier n'a d'autre mérite que sa date qui rappelle une époque où la mode de l'intérêt pour les Hellènes n'était pas encore venue.

Voilà, monsieur, le peu que je sais sur mon compte, le peu que j'ai fait et le peu que je suis.

Votre dévoué serviteur.

Alfred de Vigny.

P. Foucher, *Entre Cour et Jardin*. Paris, 1867, p. 195.

Le *Roméo et Juliette*, de Vigny et Deschamps, ayant été reçu à la Comédie-Française, le beau-frère de Victor Hugo (1810-1875) s'était chargé de préparer une notice biographique. Un mois auparavant, le 27 mars, Foucher parlait de *Roméo* à

V. Pavie : « C'est une bien belle chose, que nous aurons le plaisir de voir refuser dans quelques jours ou siffler dans quelques mois à la Comédie-Française. » Vigny, d'ailleurs, ne se sentait pas particulièrement obligé à son égard, puisque P. Foucher avait écrit à V. Pavie, le 8 avril : « De Vigny donne des soirées littéraires et ne m'invite pas ! » et que nulle intimité ne lia jamais les deux écrivains. Aussi, dans *les Coulisses du Passé*, Paris, 1873, p. 372, est-ce « du côté de Sainte-Beuve » qu'incline Paul Foucher.

Le ministère Villèle comprenait plutôt des amis que des parent de Vigny.

À VICTOR HUGO.

Avant le 17 avril 1828.

Le Comité de lecture du Théâtre-Français a reçu le *Roméo* des deux amis, tandis que l'Odéon prépare pour le 10 juin la «tragédie» de F. Soulié tirée de la même pièce.

Émile Deschamps écrit à Hugo, mercredi [17 avril] : « Cher Victor, Alfred vous a écrit, mais il m'est impossible de ne pas vous écrire, pour vous remercier de notre réception à la Comédie-Française, c'est vous qui avez été la providence de notre ouvrage...

«Pourquoi ne ferions-nous pas une société poétique et artistique d'où résulterait un journal de tous les mois, appelé la *Réforme littéraire et des Arts ?* En ne choisissant, cette fois, que des *homogènes* pour rédacteurs, Antoni, Alfred, Wailly, Lacroix, et Sainte-Beuve et bien d'autres, et en ne signant pas nos articles, c'est, je crois, le moment. » (H. Girard, *Un bourgeois dilettante...*, p. 136).

Hugo répond : « La révolution sera faite, et faite par Émile et par Alfred... Ce qui était plus que douteux avec *Cromwell* est plus que certain avec *Roméo.* » Outre cette pièce, Soulié annonce dans *la Quotidienne* du 1er mai un *Macbeth* et un *Othello* «par les mêmes auteurs».

A AIMÉ MARTIN (?).

10 avril 1828.

Je vous envoie la copie de la lettre de Lamartine que vous désirez avoir, mon ami. — S'il y a un soir de cette semaine que vous puissiez nous donner, écrivez-le moi et vous savez combien je serai charmé de vous attendre.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Cat. Giraud-Badin.

Il faut dire que, de bonne heure, les autographes romantiques rassemblés par Aimé Martin lui servirent à de fructueuses tractations.

À GUILLAUME PAUTHIER DE CENSAY.

17 mai 1828.

Depuis longtemps, je me propose d'aller trouver M. J. F. Gigoux, dont je ne connais encore que le nom à mon grand regret. Sans la maladie d'une personne qui m'est très chère, je serais allé chez lui et j'aurais demandé son adresse dans ce but-là. Puisque j'ai encore la maladresse de me laisser prévenir par lui, convenons donc que mercredi 21, de midi à quatre

heures, je vous attendrai chez moi avec une grande impatience. Peut-être alors aurai-je retrouvé cette passion de la beauté dans tous les arts qui me soutient habituellement, mais qu'aujourd'hui je sens éteinte en moi par le souvenir de ma soirée d'hier. Devant Shakespeare, *Othello* et Kean, j'ai entendu bourdonner à mes oreilles le vulgaire le plus profane que jamais l'ignorance parisienne ait déchaîné dans une salle de spectacle. C'en était assez pour me faire rougir d'écrire pour de tels Gaulois.

J'ai été tenté toute la journée de reprendre mon sabre rouillé et de retomber capitaine. Venez me relever un peu mercredi et me montrer que tout n'est pas perdu pour la cause de l'intelligence.

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Publié en partie par Séché, *Vigny*, I, p. 376; intégralement dans *Corresp.*, I, 31.

Compatriote comtois de Pauthier, le peintre Jean-François Gigoux (1806-1894), passait par l'École des Beaux-Arts en 1828. C'est lui qui, assez lié avec le poète pour être mis par lui dans certaines confidences, dira (*Causerie sur les artistes de mon temps*, p. 104) que Vigny était « de la race des amoureux ».

Le 16 mai 1828, Vigny avait assisté à la représentation d'*Othello* au Théâtre anglais ; il s'était indigné des rumeurs de désapprobation suscitées en particulier par le succès des deux derniers actes. « Hideuse boucherie » au gré des journaux hostiles.

Cf. J.-L. Borgerhoff, *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*. Paris (1913), p. 182.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

30 mai 1828.

Invitation à une soirée chez lui, à laquelle sont conviés . . .

...V. Hugo, Émile Deschamps et quelques autres amis communs à vous et à moi, tous romantiques sans alliage, élus entre mille. Les adorables fantômes de Victor vous y attendent. Je ne puis vous donner plus douce compagnie...

Catal. Noilly, 1886; *Corr. histor. et archéol.*, 1904, p. 99.

À SAINTE-BEUVE.

[Fin juillet 1828 (?)]

Demain matin je dois aller dans votre pays, gardez-vous de venir dans le mien. J'irai vous enlever le trésor que vous m'avez destiné.

Votre ami.

Alfred de Vigny.

Coll. Lovenjoul, D. 612; E. Sakellaridès dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1906.

Vigny va prendre livraison de l'exemplaire du *Tableau* qui lui est destiné.

À SON BEAU-PÈRE.

Juillet 1828 [?]

Le 10 juillet naît à Versailles le premier des fils issus du second mariage de H. M. Bunbury.

À SAINTE-BEUVE.

Bellefontaine, 8 août 1828.

Je ne résiste pas au besoin que j'ai de vous parler de votre beau livre, et, en vérité, comme je ne cesse de causer avec vous tous les jours depuis que je suis à la campagne, je puis aussi bien continuer par écrit cette douce conversation. Oui vraiment je ne peux quitter votre ouvrage que pour en parler et aller dire à tout le monde : *Avez-vous lu Baruch ?* et ensuite je m'enferme avec vous ou bien je vous emporte sous une allée où je marche tout seul et je frappe sur le livre et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou. C'est une chose certaine, que *le vrai,* quand je le vois, me transporte hors de moi : je le rencontre comme un ami intime, et, dans tout ce que vous dites, il n'y a rien qui ne soit d'une admirable justesse. Je m'étonne souvent que lorsqu'il paraît de ces sortes de livres, il ne se fasse pas entendre un grand cri de toute la France, comme d'un seul homme qui dirait : *Ah ! c'est cela ! enfin !* ou quelque chose de

ce genre; comme aussi : *Quels vers parfaits !* après avoir lu les vôtres *à la rime* ou votre rondeau *Ronsardelet,* pour dire comme lui.

Après la douce et forte et grave étude que l'on suit avec vous dans le premier volume, je ne sais rien de plus attachant que de lire les vers de Ronsard et vos réflexions qui les suivent : cela fait qu'on trouve tout de suite à qui parler du plaisir qu'on vient d'avoir. Et que de fois vous me dites ce que j'allais dire ! Quel autre plaisir que de se rencontrer ainsi, jetant en même temps la même exclamation prononcée à la fois avec l'ensemble des sorcières de *Macbeth !* Dès que je cesse de lire votre prose rêveuse et si spirituelle, je voudrais en causer aussi avec Ronsard lorsqu'il arrive à son tour, et ceci me gêne un peu, je lui en veux de ne pas parler de vous, comme s'il devait vous sentir à son côté. — Quel service vous rendez aux lettres en relevant et rattachant ces anneaux perdus ou rouillés de la chaîne des poètes. Je ne puis croire que vous résistiez à nous donner un choix semblable de la Pléiade et de sa queue, ainsi entrelacé de prose et de poésie de vous-même ; je le souhaite de toute mon âme. Vous avez, en une seule, les *cent poitrines de fer,* et je voudrais bien vous devoir cette poésie et le pouvoir de me *parer d'elle au dimanche,* car on ne sait où l'aller cueillir.

Au reste, ne vous fiez pas trop à mon amour pour nos devanciers ; c'est peut-être une ruse pour avoir encore à lire des pages aussi belles que celles où vous définissez *le vers* comme un poète seul le pouvait faire,

et des vues aussi larges que celles de vos conclusions auxquelles on ne fera qu'un reproche juste s'il tombe sur l'illusion que vous vous faites à mon égard. Vous ne pouvez du moins vous en faire aucune sur mon amitié vive comme mon estime pour vous et votre ouvrage; je ne puis me consoler de l'avoir fini qu'en le recommençant, ce que je vais faire.

Votre ami dévoué.

Alfred de Vigny.

Savez-vous bien que depuis peu j'ai une médaille de Victor qui me ravit, et que j'ai vu Émile à Morfontaine. Je suis presque avec vous tous; bientôt j'y serai mieux encore.

Coll. Lovenjoul, D. 612; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 82.

Le *Tableau de la Poésie française au XVIe siècle*, publié le 18 juillet, avait été envoyé par l'auteur à Vigny, alors en visite chez M. de Malézieux à Bellefontaine. A cette lettre louangeuse, Sainte-Beuve, sur le point de partir pour l'Angleterre, répond le 14 août par des éloges pareils : «...Vous êtes shakespearien de ce côté comme vous êtes Espagnol par *Dolorida*, comme vous êtes Grec par la *Dryade* et *Symétha*, comme vous êtes biblique par *Moïse*, comme vous êtes vous-même, vous seul, poète et romancier français du XIXe siècle, par *Cinq-Mars* et *Elloa* (*sic*)». Ce n'est qu'après la mort de Vigny que Sainte-Beuve est tenté de s'écrier : «*Assez! assez! C'est trop!*» Le critique a écrit au haut de cette lettre : «Preuve... qu'il était de ce qu'on a appelé le *Cénacle* plus qu'il n'en a voulu convenir plus tard.»

De Mortefontaine, tout près de là, où Mme Daclin et ses filles

passaient les étés, Deschamps écrit, le 1er août 1828, à Hugo (*ap.* H. Girard, p. 538) : « Voilà, par surcroît de bonheur, que nous rencontrons Alfred dans le grand parc !... Nous avons parlé de vous, de manière à vous évoquer comme un de vos délicieux fantômes. » Les effigies ne manquaient pas : David d'Angers venait en effet d'envoyer à Vigny le médaillon de V. Hugo et le sien (cf. lettre ci-dessous.).

À DAVID (D'ANGERS).

Bellefontaine, 8 août 1828.

Comment vous remercier assez de ces deux belles médailles que je viens de recevoir ici ? Que je suis touché profondément de cette marque d'estime que vous m'avez donnée ! C'est lorsque vous avez eu la pensée et le désir de conserver mes traits que j'ai commencé de croire à moi-même un peu. Je vaux bien plus à mes yeux depuis ce temps-là. La postérité en voyant votre ouvrage pourra croire que les miens ont eu quelque prix dans notre temps.

Pour moi, cette médaille sera toujours un précieux témoignage de votre amitié, dont elle éternisera la date ; j'en vois bien le commencement, mais j'espère n'en jamais voir la fin. Croyez bien, rare et beau génie, que l'attachement que je vous donne en échange durera aussi longtemps que moi-même.

Votre ami,

Alfred DE VIGNY.

P.-S. — En vous écrivant, j'ai mes chères médailles devant moi, et mes yeux ne cessent de passer de la gloire à la gloire et de l'amitié à l'amitié en allant de l'image de mon cher Victor à votre nom. J'irai bientôt vous embrasser tous les deux.

Coll. David d'Angers ; H. Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires.* Paris, 1890, p. 31.

Les médailles de Vigny et de Victor Hugo ont été faites par David dans le même temps où l'artiste fixait les traits de ses principaux contemporains. Le remerciement d'Hugo, antérieur à la réception même de sa médaille, est l'ode *A David, statuaire* (août 1828).

À É. DESCHAMPS.

15 octobre 1828.

Acceptation d'une invitation à dîner, à 5 heures, pour le 18, avec Hugo et Lamartine (Dupuy, I, 145), pour la lecture de la Préface des *Études françaises et étrangères.* C'est ce jour-là que Lamar tine dira à Vigny son admiration pour *Cinq-Mars.*

À VICTOR HUGO.

Samedi [25] octobre 1828.

Si j'avais, cher Victor, la main d'un prophète pour le bénir, la baguette d'une fée pour le douer, je ne sais si cela me suffirait, tant je fais de vœux pour votre nouvel enfant. Il naît au bruit des *Orientales ;* qu'il

soit donc beau, brillant et penseur comme elles ; que ses belles sœurs jumelles lui apprennent à lire et à chanter ; que les livres de son père soient son Coran, que Metana lui donne ses sauterelles vertes pour jouer et le klephte à l'œil noir son bon fusil bronzé ; qu'il les égale en force, en grâce, en perfections. Je serais allé vous dire cela et mille autres choses encore, si ma femme n'était malade.

Notre Émile va paraître tout frais comme un bouquet ; cela me ravit.

Embrassez-moi sur les deux joues, je vous en prie.

ALFRED.

Coll. Lovenjoul ; E. Sakellaridès dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1906.

François-Victor, le second fils du poète, est né le 21 octobre 1828. A cette date, le volume des *Orientales* n'est pas encore en vente, mais le salon de Mme de Vigny a eu la primeur de l'ouvrage en cours d'impression : d'où les allusions de l'ami poète.

Émile Deschamps fera paraître ses *Études françaises et étrangères* le 1er novembre : on sait l'importance de ce recueil, accompagné de sa *Préface*, pour les progrès du romantisme (cf. H. Girard) : diverses idées chères à Vigny s'y trouvaient développées.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

26 octobre 1828.

Je réclame de vous, mon cher Soulié, le droit d'insérer un article sur le charmant et excellent ouvrage

de notre Émile, dans *la Quotidienne,* où vous avez votre franc parler, ce dont je la félicite. Je vous demande, en attendant, une annonce pour les *Études françaises et étrangères,* et, sous peu de jours, je vous porterai un long article auquel vous donnerez la forme qu'il vous plaira lui imposer, selon les exigences du journal et selon ses goûts particuliers, dont j'ignore les mystères. Nous signerons cela de toutes les lettres de l'alphabet si vous le voulez, excepté des miennes; les nouvelles preuves d'une amitié, et d'une amitié qui se fait illusion, que vous verrez dans la préface d'Émile, vous expliqueront bien mon incognito. — J'ai appris avec peine que vous aviez été bien souffrant, double raison pour moi d'aller à l'Arsenal vous dire combien j'en ai eu d'affliction, et de quel bon cœur je suis tout à vous.

Alf. de Vigny.

Catal. de la vente Engel-Gross; E. Sakellaridès, p. 20.

L'article de *la Quotidienne* sur le manifeste de Deschamps parut le 29 novembre 1828 sous les initiales J.-B. A.-S.; il serait donc de Vigny, sauf les modifications concédées d'avance par l'auteur.

La prudence de celui-ci est justifiée : dans le *Moniteur* du 28 décembre, F. C. demandera si Vigny n'est pas loué à l'excès dans les *Études françaises et étrangères.*

À AUGUSTIN SOULIÉ.

28 novembre 1828.

«J'attends votre article pour mon Émile comme les Juifs attendent le Messie, les Français *la Messiade,* le théâtre des auteurs et des acteurs...»

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 100.

À AIMÉ MARTIN.

1er décembre 1828.

Probablement au sujet d'un article consacré aux *Études* de Deschamps.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 100.

À AIMÉ MARTIN.

30 décembre 1828.

J'avais toujours le projet d'aller savoir de vos nouvelles, mais des douleurs si fortes m'oppressent la poitrine depuis huit jours que je ne l'ai pu faire. — Vous ai-je dit que depuis l'arrivée de mon beau-père qui m'enlève sa fille tous les soirs, nos mercredis étaient suspendus? Je ne puis réussir à me rappeler ce que je vous en ai dit. — Irez-vous demain rue de Grenelle? Si vous en avez le projet, je tâcherai de m'y trouver. Écrivez-moi un mot là-dessus et surtout sur votre santé que j'ai trouvée bien altérée l'autre jour. Mais aussi quel temps! quel climat! Notre belle France est horrible dans les rues et charmante dans les salons ; dans votre cabinet aussi, comme l'autre jour, je la trouve ravissante.

Tout à vous.

Alf. de V.

Coll. Gabalda. Inédite. Signalée par Mlle Sakellaridès.

Vigny continue à « passer sa vie en Angleterre », c'est-à-dire a se retrouver en pleine colonie britannique tous les jours — s'il est bien portant. Rue de Grenelle : il est possible que ce soit chez les beaux-parents de La Grange (105, rue de Grenelle).

À Mme DE LA GRANGE.

[Début de janvier 1829 ?]

Votre billet ne me dit point du tout ce que vous voulez faire de moi demain, mais toujours est-il que je serai à huit heures chez vous, n'ayant pu hier prendre le chemin de la rue de Grenelle, à mon grand regret. J'ai reçu toute l'Angleterre et quelque peu de Français jusqu'à onze heures; c'était assez tard pour vous, n'est-ce pas? Vous faites grand cas du sommeil et vous avez bien raison : c'est l'oubli de tout.

Moi je lui tiens tête ce soir, car voici 1 h. après minuit.

Bonsoir donc, Milady.

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 150.

Il est permis de croire que Vigny, un peu envahi par sa famille anglaise, n'est pas fâché de se retrouver ainsi dans son monde. Les parents de Mme de La Grange, on l'a vu, habitent rue de Grenelle.

À VICTOR HUGO.

19 (?) janvier 1829.

Au sujet d'une invitation, formulée en ces termes par Hugo le 18 janvier : « Si la santé de Mme Lydia vous permet de la quitter quelques heures, vous seriez bien aimable, cher et grand Alfred, de venir passer votre soirée de jeudi rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11. Vous y trouverez Emile, Antoni, David, Sainte-Beuve, et l'ami entre les amis. »

À DIVERS INTIMES.

Fin janvier 1829.

Invitations pour la soirée où seront lus en manuscrit les deux derniers actes de la traduction de *Roméo* et *la Sérieuse*. Cf. A. Pavie, *Médaillons romantiques*. Paris, 1909, p. 231.

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

2 février 1829.

Je me suis pris d'une tendre amitié pour Jean-Paul, mon cher Édouard, il m'a tenu compagnie tous ces jours-ci et je l'ai lu dans l'état de cœur qui lui convient, triste et souffrant; je suis fâché de l'avoir achevé; je le relirai. C'est un moraliste-poète. Ce

qu'il sent le mieux, ce me semble, c'est la Poésie et l'amour, et c'est pour cela que vous avez fait plus qu'un bon ouvrage, une bonne action, en le révélant à notre pays où la médiocrité est si sèche et si railleuse. Il nous connaît bien. Il a souverainement raison dans ce qu'il dit de notre peuple sous le point de vue Poétique et, en vérité, je protesterais volontiers ici contre votre protestation. Voltaire n'a jamais senti la Poésie pure, Épique ou Élégiaque, il n'en avait que la dose qui suffit au drame de la tragédie ou à la plaisanterie du *mondain*. — Voltaire, c'est le mondain même, en Philosophie et en tout, mais le plus spirituel de tous. Que j'aime Jean-Paul de mettre tout philosophique et poétique observatoire au-dessus de la chaire du professeur, de rire de si bonne grâce des vieux généraux allemands, d'adorer la musique, écho d'un autre monde, de haïr l'immolation des femmes à une dure vanité, de sentir tout ce que la sensibilité peut affecter de froideur au moment même de l'émotion ; voilà des choses qui à elles seules le mettent à mes yeux au niveau de sa réputation, parce qu'elles me prouvent que la source de ses idées indépendantes n'était pas une aride et froide observation. — Votre traduction est pure, franche et laconique et me donne une idée de ce génie allemand qui me satisfait pleinement ; votre préface est un digne portique à ce monument ; tout cet ensemble me plaît et m'entraîne à des rêveries au delà de mes rêves accoutumés ; tout cela vous ressemble au point que je crois que Jean et Paul sont vos noms de baptême.

— Je me laisse aller à jaser avec vous comme si vous étiez là et j'oubliais un moment que ma douce et chère malade est sans moi depuis un quart d'heure. Elle est bien affaiblie et m'inquiète beaucoup. Venez me voir, je ne sors jamais, vous savez comme j'aime à parler avec vous et combien vous donnez peu de temps à vos amis cette année. Vous êtes assez heureux pour que Madame de La Grange se porte bien à présent. Je le désire de toute mon âme, car je souffre à présent tout ce que vous éprouveriez s'il en était autrement.

Adieu donc, mon ami.

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 4.

La Grange avait mis à profit sa connaissance de l'allemand, perfectionnée au service diplomatique, pour traduire, entre autres, des *Pensées de Jean-Paul*. On sait que cet auteur a souvent, au nom des tendances romantiques à une parfaite souplesse de la fantaisie, protesté contre la sécheresse de l'esprit français, tel que la période napoléonienne semblait l'incarner : la « poésie pure » revendique ici ses droits, dont Vigny sera, à son tour, le défenseur. C'est en février 1829, précisément, que la fameuse «pétition» des Classiques est remise à Charles X.

La traduction de La Grange a, en effet, des qualités ; grâce à elle, un contact sur quelques points s'est établi entre les deux romantismes (cf. un article de P. Leroux dans *le Globe* du 8 avril 1829).

M[me] de Vigny, souffrante depuis bien des mois, va désormais se retirer, non seulement des réunions littéraires où elle avait paru assez peu, mais de bien des rencontres intimes et de famille ; c'est une date qui compte dans la vie privée de Vigny.

À CH. GOSSELIN.

6 février 1829.

[Lettre à la troisième personne, à propos d'une vignette à établir.]

Ce serait avec plaisir que M. de Vigny verrait ce dessin confié à l'imagination féconde de M. Devéria.

Coll. Fillon, n° 1236; *Corr. histor. et archéol.*, 1904, p. 100.

Eugène Devéria (1805-1865) sera plus tard, après une crise religieuse et une retraite presque absolue en province, assez dur pour ses amis du romantisme.

Il s'agit d'une vignette pour le titre des *Poèmes*, 2e édition. Ce sera le capitaine de *la Sérieuse*, gravure de Cousin d'après Tony Johannot, qui servira cependant de frontispice à ce volume.

À AIMÉ MARTIN.

7 février 1829.

[Il regrette d'avoir manqué, peu auparavant, la visite du rédacteur en chef de *la Quotidienne*, d'autant qu'il ne s'était absenté que pour un quart d'heure :]

Je ne puis encore sortir, ma chère et souffrante Lydia est toujours au lit. — Que se passe-t-il dans le monde, bâtit-on encore des villes? Je suis comme saint Jérôme...

Cat. V. Lemasle, 193, n° 39104.

La boutade ascétique de saint Jérôme se retrouvera plusieurs fois sous la plume de Vigny.

À VICTOR HUGO.

9 février 1829.

Je vous ai, je vous tiens depuis longtemps malgré vous, cher ami, et je ne vous quitte pas, vous me suivez tout le jour jusqu'à la nuit et je vous reprends le matin. Je vais de vous à vous, du haut en bas, du bas en haut, des *Orientales* au *Condamné*, de l'Hôtel de Ville à la tour de Babel, c'est partout vous, toujours vous, toujours la couleur éclatante, toujours l'émotion profonde, toujours l'expression vraie pleinement satisfaisante, la poésie toujours. Depuis trois semaines, retenu ici par une longue maladie de ma femme et un grand chagrin, car l'autre soir chez vous, tandis que je riais, je ne savais pas qu'elle allait perdre son enfant de deux mois dans son sein : elle a souffert autant qu'une mère et ne l'est pas, hélas! Vous devinez tout ce que j'ai souffert aussi.

Je voudrais pouvoir vous dire tout ce que vos belles odes m'ont donné de consolations en m'enlevant à moi-même, quel enivrement elles me causent comme tous les parfums de l'Orient réunis dans une cassolette d'or, mais je ne cesserais d'écrire. J'ai aussi une étrange idée, vous ne sauriez croire combien je

voudrais savoir l'air de la chanson d'argot pour la chanter. Vous me l'apprendrez, n'est-ce pas? Adieu, embrassez-moi; sur vos deux joues je vous embrasse aussi, l'une pour l'Orient, l'autre pour l'Occident de votre tête qui est un monde.

On m'a demandé les vers que notre Lamartine a répondus à votre rêve. Les avez-vous? envoyez-les-moi.

Alfred de VIGNY.

Coll. P. Lefèvre-Vacquerie; E. Sakellaridès dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1906.

Mme de Vigny, souffrante depuis plusieurs jours, gardait à son chevet le poète, désormais garde-malade : pour la seconde fois, l'espoir d'une paternité est déçu.

Vigny avait probablement passé chez Hugo la soirée du 19 janvier, avant-veille de la mise en vente des *Orientales* chez Gosselin.

Quant au *Dernier jour d'un condamné,* mis en vente trois semaines après *les Orientales,* d'après *Victor Hugo raconté,* il contient (au chapitre XVI) cette chanson d'argot que Vigny, musicien en son adolescence, chanterait s'il en connaissait l'air.

La Retraite (dans les *Harmonies poétiques et religieuses*) datée de Saint-Point, 28 novembre 1828, était la réponse de Lamartine à Hugo.

Courrier par courrier, Hugo — qui n'avait pas donné ses deux ouvrages à son ami — lui répond par une lettre qui porte le timbre d'arrivée du 11 février : «Mes entrailles se tordent depuis huit jours d'une horrible façon. Cependant il faut que j'aille vous voir. J'ai besoin de vous voir; j'ai besoin de vous donner *les Orientales* et *le Condamné;* j'ai besoin que vous ne soyez pas fâché contre moi...»

À SAINTE-BEUVE.

28 mars 1829.

Je suis très décidé à vous faire subir une certaine quantité de vers anglo-français, si vous voulez venir lundi soir, à huit heures précises, chez votre ami bien sincère. Je vous répéterai le ravissement où m'a mis la vue de mon *Eloa* passée comme en proverbe dans vos vers plus beaux qu'elle. Quand verrons-nous votre beau petit mort? Il est bien heureux, celui-là : nous allons être sa postérité tout de suite, et il aura son immortalité sur-le-champ, et il peut dire tout ce qui lui passe par la tête, et on aura mille égards pour lui par humanité. Mon Dieu! la bonne chose que d'être mort de cette manière, que je vous en félicite et que je m'applaudis de penser que je tiendrai gaiement un des coins du drap mortuaire de ce pauvre garçon.

Votre ami.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Lovenjoul, D. 612; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 84. Adresse : *Monsieur Monsieur A. Sainte-Beuve, rue Notre-Dame-des-Champs, 19.*

Il s'agit d'une lecture, non de *Roméo*, mais d'*Othello*.

Le 18 mars, Sainte-Beuve avait accusé réception d'un exemplaire de la 4[e] édition de *Cinq-Mars*. En attendant que parût *Joseph Delorme*, il avait adressé à Vigny la pièce *le Cénacle* : «J'espère vous porter bientôt à mon tour une humble mais sincère offrande,

mon pieux grain de sel, mon *Joseph Delorme* enfin, puisqu'il faut le nommer par son nom. Vous serez bien indulgent pour lui, n'est-ce pas? il aimait tant votre personne! il admirait si profondément vos œuvres!»

À VICTOR HUGO.

[28 mars 1829.]

Si vous voulez venir prendre le thé anglais avec nous lundi prochain, mon ami, je vous lirai deux ou trois actes d'une tragédie toute nouvelle qui s'appelle *Othello;* c'est un vrai prétexte pour avoir occasion de vous voir une fois de plus et d'entendre *un Soir* ce soir-là. — Viendrez-vous? — Un mot. — Ma femme me charge de vous dire que, comme elle a quelques femmes de ses amies, elle sera heureuse de voir Mad^e^ Victor Hugo parmi elles.

Priez, je vous le demande, votre gentil beau-frère, qui me fait croire que je suis octogénaire, quand je le vois venir avec de belles odes et que je me mets à calculer qu'il avait neuf ans lorsque j'ai fait mes premiers poèmes.

Votre bon ami.

Alf. DE V.

A huit heures au plus tard, cher sultan, Ali-Hassan-Mohammed Hugo.

J'écris à Ste-Beuve.

Bibliothèque de l'Institut, coll. Delaborde (ms. 2153, n° 129); A. de Luppé dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, 1926, p. 256. La date est fournie par le cachet de la poste. Adresse : *rue Notre-Dame-des-Champs*.

Paul Foucher, 1810-1875, a été le premier à s'intéresser (lettre du 20 avril 1828) à la biographie de Vigny.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

Dim. 29 [mars 1829].

Si vous voulez entre quelques Anglaises jolies et quelques amis aimables, prendre du thé et entendre mon scélérat d'Othello, venez demain lundi, mon cher Augustin, à huit heures précises du soir. Vous serez reçu par nous tous avec joie comme toujours.

T. à v.

Alfred DE V.

Joint à l'exemplaire d'*Othello* de la Coll. Villebœuf ; L. Carteret, *le Trésor du Bibliophile*, Paris, 1925, t. II, p. 452.

A ce moment Vigny est d'autant plus disposé à réserver à la Comédie-Française son *Othello* que son déplaisant homonyme, l'acteur Devigny, va quitter la maison de Molière à la date du 10 avril.

À SAINTE-BEUVE.

3 avril 1829.

Il m'empêche d'écrire, il m'empêche de sortir et de penser à autre chose qu'à ses vers; il faut bien que je vous parle de lui. Que d'impressions douloureuses, sombres et tendres! quel plaisir et quel chagrin que de le lire! Pauvre jeune homme! souffrir et ne pas croire et être poète! Triple douleur et triple doute! — Le *Suicide!* les *Rayons jaunes!* que c'est beau! Il y a là plus qu'un grand talent, une âme blessée qui se montre toute éplorée et avec laquelle on vit. Il m'arrive à chaque instant d'être emporté par elle et d'aller jusqu'à la fin en soupirant et en gémissant de ses maux; sans m'apercevoir un moment qu'il y ait élégance, sublimité, génie dans les mots; et puis, à la fin, je me réveille et je recommence une seconde lecture du même poème pour y découvrir tout cela à chaque vers; et une troisième fois l'émotion me reprend, et je me sens des larmes dans la tête. — Dans ce moment encore, en vous écrivant, mon ami, je suis forcé de m'interrompre pour lire *la Demoiselle infortunée.* — Que j'aime cela encore! Toutes les tristesses de la vie, il les a senties; il en a joui pleinement avec son génie, ce jeune homme, ce Joseph... Ah! ma foi, bonsoir, ce masque me gêne; vos vers, votre prose, vos élégies, vos sonnets m'enchantent, me ravissent comme André Chénier et La Fontaine, comme Yong (*sic*) et Rabelais; dussiez-vous vous fâcher, je vous

le dis en face, mon cher Sainte-Beuve, vous êtes un poète qui ne périrez jamais, vous avez beau faire le mort, cela ne vous servira de rien. — Je cesse de vous écrire pour vous relire, et si je sors aujourd'hui, ce sera avec *Joseph* sur moi, pour relire en marchant. J'en aime tout, et il ne tiendra pas à moi que tous ne l'aiment.

Adieu, mon bon ami, merci.

Alfred de Vigny.

Coll. Lovenjoul; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 84. Même adresse que le 28 mars.

Le 4 avril 1829, *Joseph Delorme* paraît, et les manœuvres conciliantes de Sainte-Beuve opèrent de divers côtés : le premier article du *Globe* sur ce livre était du 26 mars, et l'on voit que Vigny avait eu son exemplaire avant la date officielle de la mise en vente.

La Contredanse, «*à une Demoiselle infortunée*», retient la sympathie de Vigny, auteur du *Bal :* il est curieux qu'il n'accuse pas réception de la pièce *le Cénacle* où lui était consacré un couplet — «chantre des saints amours, divin et chaste cygne qu'on osait rejeter...» — jugé peut-être inopérant, surtout à côté d'un éloge absolu de V. Hugo.

À LA COMTESSE D'AGOULT.

[Avril 1829?]

Avant le 20 avril 1829, date d'une soirée littéraire où *la Sérieuse*, poème lu par son auteur, «fit naufrage» dans le salon de Mme d'Agoult.

C'est en mars 1829 que Liszt avait été présenté à Hugo.

À SAINTE-BEUVE.

7 mai 1829.

Vous êtes le plus aimable des hommes. — Quoi! vous avez pensé à cette misère? Vous en avez même parlé! Un autre s'en est occupé aussi, il en pense quelque chose, il en écrira! Tout cela est en vérité de bien bon augure pour ces pauvres *Poèmes* ressuscités d'entre les morts. Je ferai très exactement tout ce que dit votre consigne. Je vous remercie dix fois de me la vouloir bien donner, et d'agir en ami avec un des hommes qui savent le mieux vous aimer et vous apprécier. Chargez-vous, si cela ne vous déplaît pas, de mes remerciements pour M. Lacroix qui veut bien perdre une minute de ses *Soirées* si dignes de Walter Scott. — Adieu, mon ami, si vous n'avez pas embrassé mon Victor sur les deux joues, j'irai vous chercher querelle.

Alfred de Vigny.

Coll. Lovenjoul; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 85.

Il s'agit, dit le critique, de «quelque démarche que j'avais faite, soit auprès de M. Magnin, du *Globe*, soit auprès de Paul Lacroix, le *bibliophile*, pour qu'ils parlassent des *Poèmes* dont paraissait la seconde édition.» Les *Soirées de Walter Scott à Paris*, recueillies et publiées par P. L. Jacob, bibliophile, avaient paru chez Renduel. Un article assez dur sur *Cinq-Mars*, le 8 juillet 1826,

avait plutôt marqué quelque dissentiment jusque-là avec la revue de Dubois.

Vigny affirme dans son *Journal* que *le Globe* est venu à lui, non par l'effet d'une sollicitation, mais par le cours même des choses.

À UN ÉDITEUR.

10 mai 1829.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 100.

À VICTOR HUGO.

11 mai 1829.

Voici mes vieux péchés et les nouveaux avec eux, cher ami. Je n'ai pas voulu attendre que j'eusse le temps de vous les porter, j'ai toujours celui de penser à vous et de vous aimer, chose en laquelle je ne puis et ne veux jamais changer, ainsi qu'en quelques autres choses encore.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Ma femme m'attend debout pour sortir.

Coll. P. Lefèvre-Vacquerie; E. Sakellaridès dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1906.

La seconde édition, «revue, corrigée et augmentée», des *Poèmes* de Vigny, chez Gosselin, Canel, Levavasseur, est annoncée dans le *Journal de la librairie* du 16 mai 1829.

À PIERRE LEROUX.

1829 (?).

Vigny rappellera plus tard ses relations — intermittentes et tardives — avec le directeur du *Globe;* il lui enverra un exemplaire dédicacé d'*Othello*, « témoignage de haute estime et d'amitié ». On peut supposer que la publication, dans *le Globe* du 29 mars 1829, d'un article sur les *Pensées de Jean-Paul,* traduction de La Grange, est l'occasion d'un échange de lettres, ainsi que l'article du 21 octobre sur les *Poèmes.*

À JULES DE RESSÉGUIER.

20 mai 1829.

Mille fois, aimable ami, vous avez parlé d'avance de ce que j'allais vous porter; mais tout a des ailes en vous, l'amitié, la poésie, l'esprit: je croyais que l'amour seul allait aussi vite. On ne peut vous devancer ni vous atteindre en rien; pardonnez-moi d'avoir été en ceci pareil à tout le monde; mais en un attachement durable et inviolable pour lequel il ne faut qu'être à jamais dévoué, je vous défie de me surpasser. Je vous le prouverai toujours. Je vous vole ce voleur, car c'est double plaisir de tromper un trompeur. Vous m'avez procuré cette satisfaction.

J'irai vous embrasser pour cela sur les deux joues.

Votre

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique*. Paris, 1910, p. 158.

Les *Poèmes* venaient de paraître le 16 mai en seconde édition et la presse en parlait.

Émile Deschamps écrit à Rességuier : «Je vais porter votre *Globe* à Alfred qui vous remerciera».

Rességuier, maître des requêtes au Conseil d'État depuis 1823, s'est entremis pour que le manuscrit d'*Othello*, terminé depuis peu, ne fût pas trop longtemps retenu par la censure. Le président du bureau de censure, depuis 1827, est de Lourdoueix.

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

[Mai 1829?]

Oui mon ami, demain à 11 heures, je serai à votre rendez-vous. Tout confus, mais très heureux de l'aimable persévérance de M. de Meyendorf, que j'ai grande envie de connaître.

Sur ce, *Dieu vous tienne en joye et santé, vous donnant moult longue vie, grand soulas et gracieux déduits.*

Alfred de Vigny.

Samedi, encore une fois, à 11 heures, demain, chez Leter.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 152.

Le baron Pierre de Meyendorf (1793-1863) est un jeune diplomate russe qui a apporté à Vigny les souvenirs de Walter Scott.

Cf. *Journal*, mai 1829 : «Ce mois-ci, M. de Meyendorf, colo-

nel russe, est venu me voir avec Édouard de La Grange... Il a vu sir Walter Scott à Édimbourg. Walter Scott l'a prié de me voir et de me dire qu'il ne lisait d'autre livre français que *Cinq-Mars*...» Il reviendra voir Vigny en février 1832.

Le *Moniteur* du 13 octobre 1834 signalera le retour en France, par Marseille, de ce même personnage devenu chambellan du tsar et chargé d'une enquête économique.

À AIMÉ MARTIN.

2 juin 1829.

Vous êtes plein d'amabilité et moi d'amitié pour vous. Samedi à dîner j'irai vous le dire, et toujours je vous le prouverai.

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Coll. E. Aubrée. Adresse au dos : *Monsieur Monsieur Aimé Martin, rue des Petits Augustins, 15*. Paris. Timbre postal du 3 juin 1829.

À JULES DE RESSÉGUIER.

23 juin 1829.

Vous me ferez grand plaisir, cher Jules, si vous pouvez savoir de votre ami, qui m'a très gracieusement

reçu, ce que sont devenus ses bonnes intentions et mes manuscrits que l'on conserve par trop précieusement au ministère; souvenez-vous de cette bagatelle et de ma vive amitié.

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique*, p. 160.

La censure, peu expéditive, n'a pas donné son avis sur *Othello*. En ce qui concerne *Shylock*, Vigny dira plus tard à Planche (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1832) que Montbel avait opposé son *veto* à la représentation de cette adaptation de Shakespeare.

À DEVÉRIA.

Juillet 1829 (?).

Réponse à une invitation relative à la lecture d'*Un Duel sous Richelieu* par Victor Hugo, pièce terminée le 27 juin.
Cf. A. Dumas, *Mes Mémoires*, t. V, p. 258 et 283.

À VICTOR HUGO.

14 juillet 1829.

Vigny convie son ami à une seconde et entière lecture d'*Othello*. Faisant allusion à ce qu'il avait entendu le 10 : « Je raffole et radote de Didier comme eût fait Marion Delorme », écrit-il.

Cat. Charavay, n° 176 du 5 avril 1924.

C'est ce même 14 juillet, selon *Victor Hugo raconté*, que Harel réclamait *Marion Delorme* pour l'Odéon, alors que, la veille, Taylor la revendiquait pour les Français et Jouslin de la Salle pour la Porte Saint-Martin. La censure devait, comme on sait, interdire la pièce déjà distribuée à l'Odéon.

Hugo répond le 16 : « Vous me faites une grande joie, cher Alfred, vous acquittez jour pour jour la lettre de change que j'ai tirée sur vous mercredi passé ; mais vous me donnez de l'or pour des gros sous. »

À SAINTE-BEUVE.

14 juillet 1829.

Vendredi 17, à 7 1/2 précises du soir, le *More de Venise* vivra et mourra par devant vous, mon ami ; si vous voulez faire asseoir l'ombre de Joseph Delorme à ce banquet funèbre, sa place est réservée comme celle de Banquo.

Êtes-vous assez bon pour vous charger d'inviter de ma part nos deux amis Boulanger et Devéria, et les prier d'être d'une exactitude militaire, s'ils ne veulent revenir chez eux à 4^h^ du matin ?

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Lovenjoul, D 612 ; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 86.

Les lectures d'*Othello* chez Vigny succèdent à celles de *Marion Delorme* chez Hugo. Le 29 août, Sainte-Beuve écrivait à Lamartine : « ... c'est une traduction assez exacte et en vers de la pièce de Shakespeare ; c'est une très belle œuvre à la lecture, et j'espère qu'elle sera bien prise à la représentation. Mais le moment est mal choisi pour une jouissance littéraire, quand les esprits sont pour ou

contre la poésie anglaise. » Aussi Sainte-Beuve sera-t-il en voyage au moment d'une représentation qui fut la première passe d'armes réelle du romantisme.

À CHARLES NODIER.

14 juillet 1829.

J'apprends avec bien du chagrin que vous êtes malade, mon ami, cependant je ne puis m'empêcher d'espérer que vous viendrez vendredi entendre *Othello* chez moi ; c'est mettre votre amitié à une rude épreuve et je crains bien qu'elle n'y succombe. Aussi est-ce très timidement que je vous le propose, mais avec un grand désir de vous voir.

Votre sincère ami.

Alfred DE VIGNY.

Cat. N. Charavay du 8 juin 1914, n° 140 ; P. Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916. Timbre postal : 16 juillet 1829. Adresse : *Monsieur Monsieur Charles Nodier, à l'Hôtel de la Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.*

À AUGUSTIN SOULIÉ.

16 juillet 1829.

... Tâchez que notre poète Nodier vous accompagne. Je viens de l'en prier, aidez-moi...

L. Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme*. Paris, 1912, t. I, p. 203, note.

Nodier, trop souffrant pour sortir le soir, manquait à cette réunion, «très brillante» selon Turque qui y assiste. Il faut noter que, le 16 mars 1832, la princesse Belgiojoso signalera le peu d'admiration de Nodier — ancien appréciateur de Shakespeare — pour les adaptations de Vigny, que Viennet, en 1829, appelait «du Shakespeare brut».

À LA COMTESSE DE CLÉREMBAULT.

[16 juillet 1829.]

Lydia est venue avec moi, chère cousine, pour vous prier, si vous en avez la force, de venir entendre chez elle, demain vendredi, à sept heures et demie précises, ma tragédie d'*Othello*, d'un bout à l'autre. Consultez vos forces, votre résignation et votre amitié. Pour vous décider je vous promets des petites cousines anglaises, auxquelles je serai heureux de faire connaître ma belle cousine de France.

Mille tendres amitiés de nous deux.

Biblioteca civica de Turin, Raccolta Cossilla; L. G. Pélissier dans *Mélanges Chabaneau*. Erlangen, 1907, p. 793.

AU BARON TAYLOR.

[Avant le 21 juillet 1829.]

[Vigny souhaite que Villemain et les Deschamps assistent à la lecture d'*Othello* devant le Comité du Théâtre-Français.]

...Mlle Mars y sera-t-elle, elle, la seule Desdemona possible?...

L. Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme*, t. I, p. 271, note 1.

Aux Arch. Nat., O[3] 1629, courses du directeur de la scène : 20 juillet 1829 «chez M. A. de Vigny avec M. Taylor»; 22 juillet «chez M. Victor Hugo pour *Marion Delorme*».

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

7 août 1829.

Vous ne vous êtes pas trompé, mon cher Édouard, le Théâtre m'a enveloppé de tous ses filets; les lectures, les réceptions et tout ce qu'il a de plus fastidieux dans les préparations d'un spectacle souvent peu satisfaisant, tout cela m'enlève à mon repos. Ce repos du reste n'est qu'un continuel travail, mais un travail de mon choix où je laisse aller la pensée comme elle veut, où elle veut. Les journaux vous ont dit la réception du *More de Venise;* je ne sais quand on le jouera, mais je désire que vous soyez à Paris dans ce temps-là et je crains bien qu'il n'en soit rien d'après ce que je vois

de vos projets. Vous faites très sagement, je crois, de ne pas vous hâter de publier. L'histoire est une science positive quand on l'étudie aussi consciencieusement que vous le faites sur des mémoires de l'époque. Ceux que vous avez entre les mains seront un jour un de nos plus beaux monuments; tout le monde vous saura gré de n'avoir rien épargné pour le faire voir dans toute sa beauté et pour restaurer ses colonnes usées et enfouies; il vaut mieux qu'il n'y manque aucune pierre que de se hâter de le badigeonner à la manière de nos faiseurs de mensonges historiques. J'en rougis chaque jour pour la France que tous les jours on souille d'une nouvelle tache de cette espèce; voici que je ne sais qui a déterré, je ne sais où, de prétendues lettres de Marie-Antoinette que l'on va publier : nouveau scandale politique; en vérité, cela me semble aussi hideux que la violation des tombeaux de Saint-Denis. C'est la honte des lettres, et, si je connaissais un nouvel alphabet pour écrire, je m'en servirais afin de n'avoir rien de commun avec cette œuvre empoisonnée. Vous viendrez, mon ami, bien à propos pour purifier le mot de *Mémoires*. Il en a bien besoin.

Que vous me faites de plaisir en me disant de si bonnes nouvelles de Madame de La Grange. Je suis désolé qu'elle sache si bien l'Allemand, je suis jaloux de la Hollande, je n'aime pas voir son esprit passer à l'étranger; s'il allait s'y plaire, s'y établir et s'y trouver mieux que dans notre langue, cela m'humilierait bien. Nous sommes du moins bien sûrs que vous garderez son cœur à la France. — Vous me faites grand plaisir

en me témoignant tant de contentement de ce bon petit Mr Marmier. Je fais tout au monde pour lui trouver l'emploi dont il est si digne et je ne trouve que des gens à argent qui n'ont point d'idées à dicter, ou des gens à idées qui n'ont point d'argent à donner. Cela me fâche bien. Pourtant je ne me décourage pas. Chargez-vous de ce billet pour lui.

J'ai eu de vos nouvelles par Madame de Narbonne qu'un certain médecin, nommé M. Double, vient de ressusciter, vous seriez ravi de la voir toute riante et toute heureuse de santé; plus de langueur, de la vivacité, de la vie et presque de la force, et toujours de la grâce à tout dire; elle vous aime tous infiniment et le dit sans cesse.

Je vous écris en vingt fois, tant j'ai peu le temps de m'asseoir. Vous me parliez de La Martine? Certainement je l'ai vu ici et presque tous les jours; il a été gâté comme *Vert-Vert*, et tout le monde ici lui a dit : *Mon petit fils, mon mignon*, — en lui donnant des bonbons, il avait tous les soirs deux ou trois jolies petites Duchesses à ses genoux sollicitant des vers qu'il refusait avec une cruauté pleine de dignité et de mélancolie; et ce qu'il a de charmant, c'est qu'ensuite, lorsqu'il se trouve avec un ou deux amis, et qu'on ne s'y attend pas, il vous dit sept cents vers sans respirer; j'ai eu cette préférence un jour et j'ai entendu les plus beaux vers qu'il ait peut-être jamais fait (*sic*) : c'est une lettre à un de ses anciens amis, c'est une inondation de poésie pleine d'abondance et de grandeur, ce sont des cascades et des cataractes de grands vers comme vous

savez qu'il en répand. — Je vous trouve bien heureux d'être aux champs et de voir des arbres au lieu de murailles. La santé de Mad^{e} de Vigny, plus que les ennuis du théâtre, me retient ici pour l'été. Elle est condamnée par Dupuytren à des douches qu'elle ne peut prendre qu'à Paris; du reste je n'ai pas d'inquiétude sérieuse. — Encore dérangé! Où en étais-je? Je veux fermement vous écrire cependant et je m'y remets après chaque visite qui s'en va. — C'est une bien aimable proposition que me fait là M. le Duc de Caumont de l'aller voir ainsi que vous; assurez-le autant que Madame sa fille de mon respect et de mes regrets. Et dites-leur que si je n'avais cent livres de plomb à chaque pied, je serais sur la route de Normandie. Il me tarde de vous savoir sur celle de Paris, car j'ai plus de choses à vous dire que je n'en saurais faire tenir dans cette lettre, quoique elle ne ressemble pas mal à un volume *in-quarto*.

Adieu, mon cher Édouard, je vous souhaite, ainsi qu'à vos livres, toutes sortes de prospérités; ne vous lassez point de chanter pour les sourds et soyez sûr qu'il y a, dans la foule, des hommes qui vous comprennent et que ce sont toujours les plus distingués. Voici encore que M. de Sainte-Beuve vient de me rendre Jean-Paul avec mille notes de ravissement; il y avait deux mois qu'il le gardait sans le pouvoir quitter. Adieu donc encore, car je ne puis vous quitter non plus. Bonne nuit, car il est l'heure des esprits.

Alfred DE VIGNY.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 6.

Le More de Venise, reçu, avait été mis en répétition au cours de l'été.

Les *Mémoires* du maréchal de La Force devaient paraître en 1843 ; de prétendues *Lettres de Marie-Antoinette* utilisées par F. X. de Foulaines, *Louis XVI et Marie-Antoinette*, en 1830. La Grange fut, en 1828 et 1829, extrêmement actif comme historien, et sa carrière semblait se diriger de ce côté. X. Marmier, l'écrivain comtois bien connu (1809-1892), fut secrétaire du duc de La Force avant d'entreprendre ses voyages. La comtesse Émeric de Narbonne (morte en septembre 1832) reçoit beaucoup vers ce temps. Quant à François-Joseph Double (1776-1842), il est l'un des fondateurs de l'Académie de médecine; ses travaux sur le croup l'avaient mis hors de pair. Lamartine, présent à Paris, a fait enfin sa jonction avec Vigny mieux qu'en passant. Sainte-Beuve a rendu à Vigny son exemplaire des *Pensées de Jean-Paul* que le critique poète, en ces mois de crise sentimentale, ne songe guère à restituer.

À X. MARMIER.

7 août 1829.

Le billet mentionné ci-dessus, p. 187. Marmier sera un peu plus tard à Chandey, chez La Grange, mais selon son biographe A. Estignard (*X. Marmier*, Paris, 1893), il employa une partie de l'été 1829 à un voyage à pied.

AU BARON TAYLOR.

Jeudi, 13 [août 1829].

Aujourd'hui, pour la seconde fois, mon ami, M. Michelot s'est absenté ; après avoir attendu, j'ai fait répé-

ter sans lui; je vous laisse le soin de qualifier cette conduite, que j'ai peine à comprendre. Vous savez et vous pouvez, faites ce qu'il faut à cela, je n'y entends rien.

Il reste à distribuer trois rôles secondaires, deux officiers et un matelot; j'ai désiré qu'on attendît votre choix : peut-être avez-vous quelques jeunes gens à employer.

Tout à vous, mon cher Taylor.

Alf. de V.

Cat. de la vente Engel-Gros; Sakellaridès, p. 27.

On est au début des répétitions d'*Othello*, et les difficultés commencent. Michelot, «acteur spirituel et prétentieux» d'après le *Dictionnaire théâtral* de 1824, avait paru capable de remplacer le fameux Fleury dans le rôle.

AU BARON TAYLOR.

[Août 1829.]

Il le prie de se trouver au Théâtre-Français, pour se concerter avec lui sur les répétitions d'*Othello*. Mlle Mars doit s'y trouver.

«Mais pourquoi les artistes ne tiennent-ils aucun compte des observations faites en sa présence par Taylor?»

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 100. Deux pages.

Il s'agit cette fois de faire accepter à Mlle Mars le rôle de Desdemona. Le 7 août, d'autre part, Albertin écrivait à Taylor une lettre à propos d'*Othello* (*Corr. histor. et archéol.*, 1903, p. 97).

AU BARON TAYLOR.

14 août 1829.

Lettre destinée, encore, au Comité du Théâtre-Français. Quoiqu'ils aient reçu à l'unanimité sa «tragédie», les acteurs manquent aux répétitions. Il va retirer à M. Michelot le rôle d'Iago et le confier à M. Périer. D'ailleurs, si les choses ne se passent pas plus régulièrement, il se verra forcé de reprendre sa pièce. «Dans le cas où cet ouvrage cesserait de vous plaire, les suffrages qu'il a obtenus dans le monde littéraire le plus élevé me donnent le droit de vous dire que des propositions qui m'ont été faites m'entraîneront à le retirer.»

Catalogue Bovet; *Correspondance histor. et archéol.*, 1904, p. 101; fragment dans L. Séché. *D'Amy Robsart à Hernani* (*Revue de Paris*, 15 mai 1912 et *Victor Hugo et les Poètes*, p. 277).

Périer avait passé de l'Odéon aux Français où on ne laissait pas de lui reprocher un certain manque de souplesse. C'est lui qui, le 20 mars 1830 (Arch. Nat. O[1] 1630), signera un rapport sur l'état des choses à la Comédie-Française : le public boude les classiques et se révolte contre les romantiques; heureux le Gymnase avec Scribe!

A H. MONPOU.

Août 1829 (?).

Sans doute au sujet d'un détail de musique, puisque ce compositeur (1804-1841) a été un des metteurs en romances de la poésie romantique. Monpou remerciait d'ailleurs, à cette date, l'auteur du *Déluge*.

AU BARON TAYLOR.

18 août 1829.

Il lui recommande l'adaptation d'*Hamlet* que vient d'achever Léon de Wailly.

La «tragédie», lue le 17 septembre, fut l'objet d'une délibération et «ajournée».

Corr. histor. et arch., 1904, p. 101.

AU BARON TAYLOR.

[Fin août 1829.]

Encore un sacrifice, mon cher Taylor, — le second acte n'aura besoin décidément que d'une décoration, celle du port de Chypre comme vous l'avez si parfaitement improvisée avec un corps de garde à droite et la citadelle à gauche. Seulement il faudra précieusement conserver le passage du Héraut d'armes suivi du peuple. Il est jeté là pour séparer la sortie d'Othello et d'Yago de leur rentrée et suppléer aux changements de décoration.

Adieu, mon ami; vous m'avez ravi ce matin par vos conceptions si poétiques et si colorées, ce miroir est charmant.

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Coll. C. de Mandre; H. Cordier dans le *Bull. du Bibliophile*, 1900, p. 136.

Le 17 août, le Commissaire royal près la Comédie-Française avait demandé la permission de prélever sur les allocations de l'exercice suivant les quelques milliers de francs nécessaires à une mise en scène appropriée. D'abord refusé fin août, ce subterfuge

avait été admis en haut lieu le 11 septembre : dans l'intervalle, une ingéniosité peu «romantique» avait dû suppléer à cette indigence de décors.

À CH. M. YOUNG.

Invitation de M. et Mme de Vigny pour le 10 septembre 1829. Young, rival de Macready, ne faisait d'ailleurs pas partie de la troupe qui avait donné les fameuses représentations anglaises.

À ROBERT.

Jeudi 9 septembre 1829.

Vous me tenez bien rigueur. Je ne vous en veux point mais je suis inquiet de votre santé. Je n'ai pas le temps de vous aller voir; distrait et fatigué par les répétitions du *More de Venise.* Yung (*sic*), l'acteur célèbre, est ici et m'est fort utile; vous serait-il possible de me faire avoir de nouveau le Shakespeare de 1630 in-folio que j'avais eu de vous? Je voudrais le lui montrer pour un point qu'il me conteste. J'ai beaucoup souhaité de vous voir ces jours-ci. J'aurais voulu vous parler de la doctrine de Saint-Simon qui m'occupe souvent. N'en existe-t-il pas d'autres débris que celui que vous m'avez prêté dont on puisse faire une construction entière afin de pouvoir la mesurer ensuite. J'ai, sur l'état actuel de la société, des idées qui m'agitent et m'affligent et me travaillent le jour et la nuit, je n'ai vu qu'un point

de réunion entre elles et celles de Saint-Simon, mais il m'a fait plaisir. — Venez demain soir prendre le thé anglais chez moi, si vous n'avez rien de mieux à faire. Plusieurs de mes amis doivent s'y trouver à huit heures pour entendre encore du *More de Venise*. Vous en avez trop comme moi, mais peut-être verrez-vous Yung, cela vous dédommagera et puis je vous dirai bien des choses nouvelles, car je sais quel cœur vous avez pour moi. Ne doutez pas du mien je vous prie.

Alfred DE VIGNY.

A demain vendredi.

Coll. J. Marsan; *Rev. de littérature comparée*, 1925, p. 379. Une partie de cette lettre avait été publiée dans la *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1916, p. 4, où la date du 7 novembre 1829 lui avait été attribuée.

Dans la première édition du *More de Venise, Notes*, Vigny disait s'être servi, pour sa traduction, d'un exemplaire in-folio de 1623 : c'est donc par mégarde, ou pour simplifier les choses, qu'il parle ici de 1630.

Qui est le destinataire de cette lettre? Girodet avait, dans ses relations les plus chères, M. et Mme Robert dont les filles sont sourdes-muettes. Un certain Robert est secrétaire du gouverneur de l'École polytechnique : s'agissant d'un saint-simonien, on peut supposer que c'est celui-ci. Vigny notera, pour le chapitre *1830* de ses *Mémoires* : «Efforts et luttes de l'École saint-simonienne. Lettres de mes amis : Buchez, Robert, Bois-le-Comte, Boulland.» (Flottes, *Pensée politique*, p. 65). Et Sainte-Beuve (*Nouv. Lundis*, VI, 420) : «M. Buchez et ses amis avaient remarqué au sein de l'école romantique la haute personnalité de M. de Vigny».

Enfin un Ch. M. Robert, fils d'une femme dévouée à Marie-

Antoinette, et un D. Ch. Robert, éditeur de Chénier en 1826, sont possibles. Auguste Robert publie dans la *Revue de Paris* (1831, p. 118) une scène en vers : *La Confession des Bandits.*

La doctrine de Saint-Simon avait été exposée plus ou moins complètement par *le Producteur.* En juillet 1829, *l'Organisateur* avait été fondé par Laurent, un des principaux collaborateurs du *Producteur.*

À ROBERT.

15 septembre 1829.

Comment va votre tête cassée? J'aurais bien voulu le savoir. En attendant que je puisse aller m'en informer, je fais casser la mienne tous les jours par les acteurs de la rue Richelieu.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 101.

À CHARLES MALO.

17 septembre 1829.

Je suis très flatté, Monsieur, du désir que vous voulez bien me témoigner d'insérer quelque fragment de mes ouvrages dans les *Annales romantiques*, et l'estime que vous me témoignez m'honore beaucoup. — J'éprouve un sincère regret de n'y pouvoir répondre cette année. Le Théâtre m'a beaucoup

occupé, la dernière publication de mes poèmes a épuisé mon portefeuille, je suis fort paresseux et travaille par fantaisie, de loin en loin; tout cela fait, Monsieur, que je n'aurais à vous offrir que des choses déjà connues et imprimées. Je ne pense pas que votre beau recueil souffre beaucoup de l'absence de mon nom, mais je suis fâché de ne pouvoir cette fois le mettre à la suite des noms illustres qu'il renferme.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute estime et du profond regret que j'éprouve de ne pouvoir vous être agréable.

Alfred DE VIGNY.

Cat. Lemasle du 10 mai 1924, n° 216; *Correspondant* du 10 juin 1926.

Vigny ayant publié, dans les années antérieures des *Annales romantiques, la Prison, la Neige, Dolorida, le Cor* et *Suzanne*, enfin *Moïse* et *le Bain d'une Romaine*, il était naturel que pour un nouveau volume, Charles Malo (1790-1872), chansonnier et publiciste, compilateur fécond, devenu rédacteur de ce keepsake fameux, s'adressât au poète pour une prochaine année de cette publication : elle vient de passer de l'éditeur Urbain Canel à Louis Janet. Ch. Malo devait, en 1832, fonder un périodique intéressant, *la France littéraire*, où il est curieux que Vigny n'ait point de place.

À ÉMILE DESCHAMPS.

[Octobre 1829.]

D'après une lettre sans date de celui-ci à Rességuier : «Alfred... me répond ceci [sur *Othello*]...; il a raison au fond, mais je suis au désespoir qu'il ait raison...»

AU BARON TAYLOR.

[Octobre 1829?]

... Qu'elle [la Comédie-Française] ne craigne pas de se compromettre en suivant les voies nouvelles, il n'y a de vie que parmi les vivants; la brèche est faite, si l'un tombe, l'autre montera, et le sort d'*Hernani*, qu'on semble attendre pour se décider, ne peut rien prouver ni pour lui ni contre d'autres œuvres; il prouverait seulement que les calculs envieux auront été plus ou moins heureux contre ce beau drame.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 102.

Hernani, lu chez Hugo le 30 septembre et devant le Comité de la Comédie-Française le 1er octobre, semble venir à la traverse d'*Othello*. Dès cette dernière date, David d'Angers prétend que Vigny et Hugo sont brouillés.

Jusqu'au moment (lettre au *Globe*, 18 octobre) où Hugo, aussi habile que généreux, s'effacera officiellement, une sorte de contestation met en question la priorité de l'une ou de l'autre pièce.

À AUGUSTE BRIZEUX.

[9 octobre 1829.]

...J'attends une nouvelle liste de conjurés. Qu'elle soit bien nombreuse, je vous en prie; c'est la cause de la jeunesse et c'est une liberté de plus qu'elle m'aidera à conquérir. Cette vieille citadelle de la rue Richelieu

va nous appartenir si nous ouvrons la brèche. Cette guerre, au bout du compte, est une plaisanterie assez amusante, et cette soirée nous divertira, quelque chose qui arrive, très assurément. C'est du mouvement, c'est de la vie; depuis que j'ai quitté le service, il ne m'arrive rien, cela m'ennuie. Je me suis fait là un petit événement. — Venez donc un de ces matins avant onze heures, comme l'autre jour, nous parlerons de tout ceci sur le champ de bataille...

Arch. Lacaussade (?); L. Séché, *Corresp.*, I, 44.

Installé à Paris comme étudiant, depuis décembre 1823, Brizeux, déjà lié avec Busoni et avec A. Barbier, fait connaissance de Vigny en 1829, à temps pour prendre place parmi les enthousiastes qui serviront de claqueurs bénévoles à *Othello*. Il avait publié sur *Héléna* et *Eloa*, dans le *Mercure du XIXe siècle*, deux articles fort sympathiques (1828, t. XXV, p. 178 et 304).

La réponse de Brizeux (Abbé Lecigne, *Brizeux*. Lille, 1898, p. 94; E. Dupuy, *Alfred de Vigny*, II, p. 5) est du 11 octobre: «Je vous prie de croire, monsieur, que, tout ami que je suis de Shakespeare, c'est pour vous surtout que j'aimerai à combattre... Voici la liste des nouveaux conjurés, comme vous les appelez; je les crois bien dévoués, et vous réponds de leur zèle, sinon du reste. D'ailleurs leur dévouement leur sera facile: *Othello* a tué à l'avance tous ses adversaires...»

À AUGUSTIN SOULIÉ.

16 octobre 1829.

Je sais, mon cher Augustin, que M. Harel a le désir d'entendre au comité prochain de l'Odéon,

c'est-à-dire mardi, la traduction d'*Hamlet* par M. Léon de Wailly; c'est un bel et bon ouvrage dont on ne peut dire trop de bien et qu'un théâtre est heureux d'avoir à sa disposition. Vous me ferez grand plaisir si vous voulez promettre de vous trouver mardi prochain à cette lecture; comme on ne peut l'entendre sans enchantement, je suis sûr du succès et me garde bien de vous influencer en rien, je vous demande seulement votre présence.

Tout à vous du meilleur de mon cœur.

Alfred DE VIGNY.

Historical Society of Pennsylvania, à Philadelphie; R. L. Hawkins, dans la *Vie littéraire* du *Figaro*, 7 septembre 1929. Adresse : *Monsieur, Monsieur A. Soulié, à la Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.*

Léon de Wailly, qui avait été secrétaire de S. de La Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts, débute dans les lettres par une comédie en 3 actes en vers, *le Mort dans l'embarras* (1825), en collaboration avec Gustave de Wailly, son cousin.

Sa traduction d'*Hamlet* préludait à une série d'ouvrages où les littératures anglaise ou américaine eurent quelque part : on a vu (p. 192) qu'elle avait été refusée aux Français.

À H. DE LATOUCHE.

17 octobre (?) 1829.

Le *Figaro* du 16 octobre avait publié une lettre de Latouche à F. Soulié, protestant de son goût pour la liberté littéraire et s'éle-

vant en particulier contre le sectarisme des shakespeariens. «La religion de Shakespeare sera toujours belle, malgré son *parti prêtre* intolérant et rodomont.»

À ROBERT.

18 octobre 1829.

...Je sens que bien des intrigues tournent autour de moi, mais j'ai décrit un cercle magique au milieu duquel je me suis placé et qui les empêche de m'atteindre et de me troubler. Dans ce cercle est la solitude, l'étude, la philosophie, la poésie, le plus pur amour, la plus fidèle amitié. Au delà je ne vois que du noir, je ne veux rien voir...

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 101.

Le Corsaire vient d'attaquer *Othello*, dont à ce moment la carrière est douteuse. *Nebulos*, de L. Castel, devait encore railler *Othello* au début de 1830.

À VICTOR HUGO.

22 octobre 1829.

Si vous pouvez venir, vous savez tout le plaisir que j'aurai à vous voir. Vous apprendrez à connaître les troupes que je viens de faire manœuvrer pendant deux

mois et dont je vais samedi vous remettre le commandement...

Voici des billets, car on n'entre pas sans cela. La forme ! la forme !

Catal. de vente Kra, 1er juin 1926; Ed. Champion dans la *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1926, p. 493.

On voit par la date et par le ton de ce billet que s'il y avait eu du froid entre les deux amis à propos du «tour de faveur» accordé à *Hernani* sur *Othello* et de l'information publiée sur cette affaire par *le Globe* du 17 octobre, la rectification adressée dès le 18 par Hugo à ce périodique avait calmé toute irritation chez Vigny. «*Hernani* avant *Othello*, jamais», avait déclaré Hugo. Le même jour, Mme Hugo écrivait à Sainte-Beuve : «...quoi qu'il puisse arriver, Victor désirera toujours le succès de la pièce de De Vigny...

A Sainte-Beuve en voyage, Hugo signalera les difficultés de la représentation, mais le succès décisif sera ensuite proclamé par lui.

À ALFRED DE MUSSET.

22 octobre 1829 (?).

«Venez, brave poète !»

Musset avait demandé, le 20 octobre, un balcon pour le 24. Mais d'après une lettre de Guttinguer que me signale M. M. Allem, il est dit le 1er novembre que Musset est «arrivé à Paris pour la deuxième représentation d'*Othello*».

À TURQUETY.

1829.

Corr. hist. et archéol., 1904, p. 102.

A CH. MAURICE.

24 octobre 1829.

J'ai presque passé la nuit au Théâtre-Français. Dans peu d'heures vous allez me juger, monsieur. J'avais inutilement compté sur un de mes amis pour cette analyse, je viens de la faire rapidement moi-même.

J'ai fait la part de Shakespeare, pour vous être agréable; à présent, monsieur, faites la mienne. Je m'arrête; je ne puis ni ne sais dire : *Mes enfants sont charmants !*

Pardonnez-moi d'avoir tardé, et recevez l'assurance de ma haute considération.

Alfred DE VIGNY.

A peine ai-je le temps de faire copier ma mauvaise écriture.

Ch. Maurice, *Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature et de diverses impressions contemporaines.* Paris, 1856, t. I, p. 424.

Maurice avait été pensionnaire à l'institution Hix où Vigny fut externe. Directeur du *Courrier des Théâtres,* il représentait une puissance assez peu favorable à Shakespeare, à ce qu'il semble. L'« analyse » que le poète fut obligé de faire lui-même à la dernière minute ne paraît pas l'avoir séduit.

Sur la première d'*Othello,* voir en particulier A. Dumas, *Mes Mémoires,* t. V, p. 243, et la presse du temps dans notre édition.

À VICTOR HUGO.

[27 octobre 1829.]

Je pense que le serpent écrasé sifflera encore demain. Venez mettre aussi le pied sur lui. Que vos amis, cher Victor, viennent à quatre heures et demie, je les ferai entrer avant le public, après cinq heures je ne le pourrais plus. Quand donc *Hernani ?* Quand m'acquitterai-je ? Votre inséparable ami.

Alfred de Vigny.

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 29 décembre 1928.

C'est le 27 octobre qu'a lieu la seconde du *More*. «On craignait du tumulte», disent les *Débats* du 28.

Hugo avait écrit à Vigny : «On cherche à nous désunir, mais je vous prouverai le jour d'*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami.» Dans son zèle, Hugo se serait même rendu à la répétition générale un jour trop tôt, et aurait dû demander un nouveau laissez-passer.

À ALEXANDRE SOUMET.

Fin octobre.

Remerciements pour des félicitations au sujet d'*Othello* (Dupuy, I, 209).

À ALEXANDRE GUIRAUD.

Début novembre.

Remerciements pour des félicitations datées du 3 novembre.

À É. DESCHAMPS.

(?) novembre 1829.

Lettre de félicitations (?).

Le 4 novembre, son ami lui a fait part, de Corbeil, de sa décoration dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Et il ajoute : « Un million d'amitiés pour vous et sans compter les admirations, car j'ai relu *Eloa,* à Corbeil, et tout haut. »

À H. ALBERTIN.

[6 novembre 1829.]

Monsieur,

Je suis venu à la Comédie pour savoir si M. David jouait ou non, demain, le rôle de Cassio. On n'en sait rien.

En tout cas je vous déclare que je m'oppose formellement à ce que ce rôle soit joué par M. Bouchet. — Mon opinion est qu'il n'est pas dans la nature de son talent. — Je ne l'ai pas vu répéter et ne puis y consentir. — J'aime mieux que l'on remette à jeudi.

Mes compliments.

Alfred DE VIGNY.

Catal. Charavay; F.-B. dans les *Débats,* 2 décembre 1903.

Albertin est directeur de la scène à la Comédie-Française. Malgré l'opposition de l'auteur d'*Othello,* c'est Bouchet qui remplace

David dans le rôle de Cassio dès le lendemain; mais la lettre du 9 novembre remettra les choses en ordre.

À DÉSIRÉ NISARD.

Réponse au billet par lequel, le 6 novembre 1829, ce critique demandait une loge pour «deux Anglaises très sensibles aux vers et pénétrées de reconnaissance» pour la traduction d'*Othello*.

AUX MEMBRES DU COMITÉ DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

9 novembre 1829.

Messieurs,

Par la voix de M. le Commissaire royal je vous demande de me rendre compte exactement de la conduite qui a été tenue à mon égard par la Comédie-Française, dans la soirée du samedi 7 novembre, jour de la septième représentation du *More de Venise.*

Jeudi, jour de la sixième représentation, M. David me fit entendre qu'un mal de gorge lui faisait penser qu'il aurait bientôt besoin de soigner sa santé; je l'engageai fortement à retarder un peu ces soins, qui me semblaient plus grands que la maladie, afin qu'à l'accident très réel de M. Menjaud il n'en fût pas ajouté un second, qui pourrait troubler les représentations. Notre conversation s'arrêta sur ce point.

Le lendemain, je passai au théâtre où j'appris que, des observations très graves ayant été faites à M. David, on croyait qu'il jouerait samedi. Son nom était sur l'affiche. Avant de me retirer, je dis positivement à M. Masson, votre secrétaire, que je m'attendais à être averti, dans la matinée du samedi, de la position de M. David et des mesures que l'on proposerait; me réservant de dire mes volontés sur le remplacement de cet acteur, s'il y avait lieu.

La journée du samedi s'est passée sans que j'aie reçu un seul avis, et le soir, en arrivant, à dix heures, j'ai trouvé trois rôles du *More de Venise* distribués et joués.

Je vous prie, Messieurs, de me répondre à ces deux questions :

1° La Comédie-Française se croit-elle le droit de distribuer et changer les rôles d'un ouvrage sans la volonté formelle de l'auteur;

2° Par quelle personne ont été donnés les rôles aux acteurs qui, à mon insu, ont joué samedi les personnages de Cassio, du Héraut d'armes et de l'Officier de Chypre, et qui leur a dit de les jouer?

Ces deux questions ont pour but de m'instruire de vos opinions et des faits, non d'arrêter ma façon de penser sur ce procédé qui est envers moi un manque d'égards sans exemple.

Le devoir de l'Administration était de me demander mes intentions. Elles se seraient trouvées tellement contraires à la distribution qui a été faite, que j'aurais exigé que la représentation fût ajournée plutôt que

d'attirer sur l'ouvrage les murmures qui ont eu lieu, excités par le désordre des rôles appris en une heure.

Croyez, Messieurs, à ma considération.

Cte Alfred de Vigny.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 101 ; Sakellaridès, p. 31.

Cette sommation comminatoire et solennelle n'est qu'un des épisodes de la lutte que Vigny dut soutenir avec ses interprètes. Le 10 novembre David, Bouchet, Montigny reprirent leurs rôles respectifs. L'acteur Menjaud, chargé du rôle de Rodrigo, s'était fait une luxation au pied en descendant l'escalier qui menait à sa loge.

«Ce Shakespeare commence à nous fatiguer», écrivait à Rouget de l'Isle, le 16 novembre 1829, Béranger, qui connaissait à cette date plusieurs comédiens des Français.

À URBAIN CANEL.

[1829.]

Je ne puis trop vous conseiller, monsieur, d'aller dès demain à 9 heures du matin chez Antoni Deschamps, rue d'Antin, n° 6. — J'apprends que son admirable traduction du Dante est prête à paraître en partie. Elle est destinée au plus brillant et au plus juste succès à mon avis, je vous l'ai dit souvent. Aussi je crois vous rendre un vrai service en vous avertissant que des propositions lui ont été faites d'ailleurs. Je désirerais beaucoup que cet ouvrage d'un véritable

poète appartînt à vous et à M. Gosselin réunis. — Hâtez-vous de faire cette démarche et faites-m'en savoir le succès. Si vous pouvez venir vendredi ou samedi *avant onze heures*, je vous parlerais aussi d'une négociation pour M. de Pons.

Adieu, monsieur, croyez-moi tout à votre service.

ALFd DE VIGNY.

Lettre jointe à un exemplaire de *Cinq-Mars*, 2e éd.; F. Baldensperger dans le *Correspondant* du 10 juin 1926.

C'est vers la fin de 1829 que devait paraître la *Divine Comédie* de Dante traduite en vers français : les noms conjugués des trois éditeurs, Gosselin, Canel et Levavasseur, semblent marquer que Vigny a eu gain de cause pour son ami.

À SAINT-PRIEST.

10 novembre 1829.

Vigny énumère ses travaux et annonce l'apparition du *More de Venise*.

Des nombreux aristocrates de ce nom, c'est Alexis Guignard, comte de Saint-Priest, que Vigny connaît.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 102.

À SAINTE-BEUVE.

19 novembre 1829.

O mon ami, quels vers adorables! Quels vers de poète! Vous me consolez de cet amer succès; mes

amis sont ma gloire et ma couronne, je n'ai ni l'une ni l'autre par moi-même. Cette nuit, j'ai écrit quelques vers bien noirs, que je me garderai de vous montrer, et qu'une inquiétude sérieuse et une *embûche sans nom* ont interrompus à la fois. Je n'ai plus de calme, hélas! je n'ai plus ma chère solitude, je crois que je ne suis plus poète, je crois que mon âme va se retirer de moi et remonter. Tant mieux! puisque toutes ses communications avec l'humanité sont troublées, puisque la parole ne peut passer que par des égouts, quand il lui faudrait un porte-voix de cristal!

Que je serai fier de voir paraître au grand jour ces vers à *Alfred de Vigny!* Je les contemplerai comme adressés à un mort qui fut de ma connaissance. — Embrassez-moi, si vous pouvez, car il me semble que je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Cependant j'ai encore un cœur pour vous aimer et battre en mesure à la cadence harmonieuse de vos beaux vers.

Alfred de Vigny.

Coll. Lovenjoul, D 612; L. Gillet, *Sainte-Beuve et Alfred de Vigny*, p. 51.

Sainte-Beuve avait mis cette annotation sur ces pages : «De de Vigny, après la pièce de vers que je lui avais adressée.»

De retour à Paris, le critique avait écrit au poète, le 10 novembre, une lettre cordiale et admirative. «Poursuivez, noble ami, votre gloire dramatique et joignez-la aux autres que vous avez si bien conquises»; le 17, il écrivait la *Consolation à Alfred de Vigny:*

Autour de vous, ami, s'amoncelle l'orage...

U. Guttinguer, en même temps que V. Hugo et que la presse, avait renseigné Sainte-Beuve sur le faible succès d'*Othello* : voir sa lettre à Sainte-Beuve, 1er novembre 1829, dans Henri Bremond, *Le roman et l'histoire d'une conversion.* Paris, 1925, p. 100.

À ALFRED DE MUSSET.

17 ou 18 décembre 1829.

Vigny accepte une invitation du jeune auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie,* qui se propose de lire «ces malheureux poèmes» chez son père le 24.

«C'est surtout votre secours que j'invoque, car vous êtes aussi un père *in litteris*», lui avait écrit «l'autre Alfred» le 17 décembre; et le 19, après l'acceptation qui accompagnait le volume des *Poèmes :* «Le plaisir de vous lire vaut celui de vous voir, et je me prépare l'un par l'autre.» Selon la *Biographie générale,* Vigny avait prié Musset, chez Antoni Deschamps, de dire quelques vers : ce fut le point de départ des *Contes d'Espagne et d'Italie.* La première «lecture» de Musset aurait eu lieu le 6 décembre 1829 chez Devéria.

À SAINTE-BEUVE.

29 décembre 1829.

Je suis distrait, et outre cela il m'arrive presque toujours d'être en présence de mes amis ce qu'est un amant devant sa maîtresse, si aise de la voir qu'i oublie tout ce qu'il avait à lui dire.

Je ris encore en pensant que j'ai passé, il y a quelque temps, deux heures avec vous sans vous rien

dire de votre bel article sur Racine, et je venais d'en parler toute la matinée à quatre personnes de différentes opinions, à qui je disais ce que j'en pense. J'ai besoin de le répéter, parce que je viens de le relire. — Vous avez vraiment créé une critique haute qui vous appartient en propre, et votre manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher dans ses entrailles le germe de ses productions est une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes. Votre division des deux familles de poètes est d'une justesse parfaite, ainsi que cette double comparaison du Palais de Versailles et de la grande montagne avec sa tour escarpée. La vie de Racine est racontée avec une originalité et une finesse qui me font un plaisir infini, et il me semble qu'on doit vous savoir gré du soin que vous prenez de faire ressortir l'innovation de ses personnages moins *surhumains*.

Vous avez été juste en le montrant gardant le milieu *de la chaussée* entre les qualités extrêmes des originaux. J'aime la grandeur de votre tableau d'un autre *Britannicus* et d'une autre *Athalie* : cependant, c'est avoir eu du génie que les avoir faits à cette époque tels qu'ils sont, Shakespeare seul aurait pu les faire tout à coup tels que vous les esquissez, et si Athalie ne fut pas comprise alors, que fût-il arrivé à une poésie plus grande ? — Vos dernières pages sont pleines d'une onction et d'une sensibilité qui m'enchantent. Cet article est composé comme une vie de ce temps-là même, finissant par une retraite pieuse après une gloire pleine de gravité. — On dit que vous avez été souffrant ces

jours-ci; je serais allé vous voir sans ce temps affreux et le désordre du jour de l'an. Je vous ferai porter, quand vous les voudrez, vos beaux vers qui sont miens, et j'ai le projet de vous adresser la douzième de mes *Élévations,* qui pourront un jour former un recueil. En voulez-vous ? — Ce ne sera pas un échange, car je vous devrais trop de retour. — Notre pauvre Victor, que fait-il dans ce théâtre ? Que je le plains ! Sait-il et savez-vous que les Baladins de l'Académie et des théâtres font des parades sur nous ? En vérité, je ne puis réussir à m'en fâcher, c'est par trop bas. Adieu, mon bon ami, plût à Dieu que je pusse vous voir aussi souvent qu'on le croit.

Alfred DE V.

Coll. Lovenjoul, D. 612; *Portr. contemp.*, t. II, p. 86.

Le début de l'article de Sainte-Beuve sur *Racine* avait paru dans la *Revue de Paris* du 6 décembre 1829 (*Portraits littéraires*, t. I, p. 69). Vigny se souviendra, dans la préface de *Chatterton*, de la division faite par Sainte-Beuve entre les poètes.

La XIIe *Élévation* — la dernière d'un recueil qui ne verra pas le jour — serait simplement les *Amants de Montmorency*, où l'influence poétique de Sainte-Beuve est visible.

Hugo luttait à son tour contre la mauvaise volonté de ses adversaires, mais il est probable que Vigny s'alarme d'une attaque encore différée, mais prévue, contre Hugo, Sainte-Beuve et lui-même : *la Conversion d'un romantique*, de A. Jay, devait paraître en août 1829; elle sera publiée en 1830.

Réponse de Sainte-Beuve, 1er janvier 1830 : «... Vous faites tous les jours des articles comme celui-là sans y penser, en causant... Vous voilà donc revenu au monde idéal et aux *Élévations*, je vous en félicite votre âme s'y retrempera, s'y rafraîchira avec

bonheur pour redescendre ensuite, encore une fois, dans ce monde de boue et de poussière... Vous me demandez *si je veux* de la 12e de vos *Élévations?*... Je la considère comme *mienne*... »

À THÉODORE CARLIER.

4 janvier 1830.

Je n'attendais rien moins que d'aussi beaux vers, monsieur; mais si j'avais appris que vous dussiez m'en envoyer, je me serais bien attendu à les voir aussi beaux qu'ils sont. Je vais penser aussi à présent qu'un *sonnet vaut seul un long poème.* J'ai tardé quelques jours à vous écrire combien j'en avais été touché, parce que je comptais vous l'aller dire de jour en jour, mais tant d'affaires de famille me retiennent que je ne peux pas attendre une heure de plus. Votre recueil de voyages préside à tous mes mercredis, on y regrette beaucoup le poète voyageur, votre ouvrage est une esquisse du globe entier, nous faisons avec vous le tour du monde, et nous recommençons quand il est achevé, avec un plaisir infini. Si l'injustice d'une génération qui expire, et siffle en expirant comme un serpent écrasé, me blesse quelquefois vivement, je puise un baume salutaire et souverain dans les consolations que me donnent les hommes de votre âge, tels que Sainte-Beuve et ses amis; j'ai monté le premier à l'assaut, ma cotte de maille est toute hérissée de flèches et il y en a qui me font saigner, mais je ne l'avoue

pas par orgueil, elles ne m'arracheront jamais un cri. — Qu'il est heureux que vous ayez *direction d'âmes*, votre voix ne se perd pas dans le désert comme la mienne.

Vos pages seront un jour les guides d'un public mieux préparé à recevoir la parole d'en haut et plus docile au joug, tout divin, de la seule Aristocratie qui doive régner à jamais sur le monde comme elle l'a toujours fait malgré lui, je veux dire celle des Esprits supérieurs, qui seront les pontifes et les rois de la terre à mesure qu'elle réunira ses sociétés en une seule famille. — J'irai bientôt à Versailles; vous voir et vous parler sera mon premier soin, comme un des besoins les plus impérieux que j'éprouve est de vous remercier de vos vers et du bien que me fait votre poétique enthousiasme.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Mme Marcel Guérin; J. Patin dans le *Figaro* du 20 juillet 1929.

Th. Carlier (mort en 1839), professeur aux Pages du Roi, à Versailles, avait publié le 19 décembre 1829 un recueil de vers : *Voyages poétiques*, portant la date de 1830. Remercié dès le 22 et le 23 décembre par V. Hugo et Sainte-Beuve, le poète n'avait, pour ce qui est de Vigny, rien perdu pour attendre : son livre avait d'abord fait l'objet d'une lecture chez lui en décembre. Cependant Vigny se trouvait assez négligé dans la *Préface*.

On voit que les idées de Vigny sur le «silence» et sur la «nouvelle aristocratie» n'ont pas attendu l'âge mûr pour se dessiner.

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

[19] janvier 1830.

Si vous étiez venu mercredi dernier chez moi, mon cher Édouard, vous eussiez vu notre Dittmer qui y a passé la matinée. Lisez le dernier numéro de la *Revue de Paris*, vous y trouverez un proverbe de lui (sous le nom de *De Fongeray* et le titre de *Coup d'État*), qui est la plus plaisante chose du monde. — Demain on donne le *More de Venise* aux Français. Si mon libraire n'est pas paresseux, il doit paraître demain et j'en enverrai un exemplaire à Madame de La Grange, à qui je vous prie d'offrir mon respect. — Si par hasard vous n'avez rien à faire de mieux et que vous alliez aux Français, nous nous y rencontrerons.

Tout à vous.

Alfred DE V.

Mardi.

Arch. de Luppé; *Lettres*, p. 11.

Comme c'est le 23 janvier que le *More de Venise* était mis en vente, on peut assigner à ce billet la date du 19, car la pièce devait être redonnée le 20 janvier.

Adolphe Dittmer (1795-1846) était un ancien camarade de collège de Vigny qui, après avoir passé par le journalisme, les lettres et la diplomatie, devait finir inspecteur des haras.

Ses *Soirées de Neuilly* (en collaboration avec Cavé, 1827) seront

encore jugées avec grande clairvoyance par Vigny le 15 avril 1852. La *Revue de Paris* de janvier 1830 publiait une esquisse dramatique dans le même genre.

À Mlle MARS.

Janvier 1830 (?).

D'après *le Globe* du 27 janvier 1830, Mlle Mars joue à la Saint-Charlemagne *le More de Venise.*

À CH. M. YOUNG.

Fin janvier 1830.

L'acteur anglais (1777-1856) rival de Macready est de ceux que Vigny a déjà consultés; ses succès dans *Hamlet* sont illustres.

Réponse de Young, 30 janvier 1830 (E. Dupuy, *Vigny, l'homme et l'œuvre.* Paris, 1913, p. 217) : «Je vous trouve bien heureux que Mlle Mars s'intéresse et se prit de cœur (*sic*) aux succès de Shakespeare sur la scène française. Juliet, dans ses scènes, si elle veut s'en charger, ferait fureur, j'en suis certain.»

Mais Mlle Mars se ravisa, et le rôle de Doña Sol lui agréa mieux que celui de Juliette dans *Roméo.*

À SAINTE-BEUVE.

Février 1830 (?).

En réponse à la lettre du 1er février relative à la brochure d'*Othello* et à sa «charmante et divine préface» : cette lettre a été publiée par A. de Luppé dans le *Figaro* du 23 février 1924.

À AL. DUMAS.

Février 1830.

Corr. hist. et arch., 1904, p. 102.

À ALFRED DE MUSSET.

Invitation pour une soirée chez Vigny.

Réponse de Musset, 20 février 1830 (cachet postal) d'après E. Dupuy, I, 379 : « It will please me certainly, Sir, et je ne manquerai pas, si Dieu permet, à l'aimable invitation dont je vous remercie, vous et les beaux yeux de lady Witherington. »

À ALFRED DE MUSSET.

Février 1830.

Mon bon ami, remettez, je vous prie, *les Contes d'Espagne et d'Italie* à mon messager, qui n'est pas votre beau page. — J'avais espéré que vous m'apporteriez ce livre — j'en ai besoin absolument aujourd'hui — je ne puis plus attendre que vous-même qui viendrez, je pense, plus tôt que les poèmes que vous emportez ne reviennent. — Adieu, tout à vous de cœur.

Alfred DE VIGNY.

Sammlung historisch-berühmter Autographen, oder Facsimiles von Handschriften ausgezeichneter Personen alter und neuer Zeit. 1re série, n° 67, Stuttgart, 1846.

Pour E. Dupuy (*Vigny*, I, 380), Vigny aura pris chez le libraire, pour en faire don à quelque lectrice, un exemplaire des *Contes* qu'il aura demandé à l'auteur de dédicacer : le volume ne revenant

pas, il le fait prendre chez son jeune émule. Les *Contes d'Espagne et d'Italie* avaient paru au début de janvier, chez Levavasseur et Urbain Canel.

À VICTOR HUGO.

[23 février 1830.]

Je viens vous rendre les trois places de M. de Bérenger, mon cher Victor; il est tout affligé de ne pouvoir les prendre. Voici son affaire : un grand dîner qu'il donnait hier, que j'avais fait reculer jusqu'à jeudi à cause d'*Hernani* et qu'*Hernani* vient trouver encore, mais cette fois, il faut l'avaler. Pour moi, je veux être aussi exact à mon poste d'ami que je le fus... que dis-je ? cent fois plus exact que je ne le fus à mon ridicule et ennuyeux poste de capitaine en temps de paix. Je ne serai pas à ce dîner, mais à l'orchestre. Ce sera temps de guerre que jeudi soir; temps de triomphe pour vous, éternité d'amitié de moi à vous et, j'espère, de vous à moi.

Alfred de Vigny.

J'ajoute que ma pauvre Lydia est au lit et ne pourra s'inquiéter d'abord, se réjouir ensuite, qu'horizontalement. Je conserve et vous prie de me conserver précieusement les stalles de MM. d'Orglandes et Dandelot, que j'ai jetés dans la joie en leur annon-

çant qu'ils les auraient. Je vous demande outre cela un billet d'auteur pour les premières galeries au nom de M. Buchez, jeune et romantique étudiant; un second pour mon nouveau libraire, M. Levavasseur, qui m'a hier demandé cette grâce d'aller juger combien de millions vous vaudrez à lui ou à l'un des siens.

Dites, je vous prie, à notre cher Paul, que j'ai là, près de moi, son exemplaire du *More*, et que je ne sais comment le lui envoyer. Tout est occupé chez moi autour de ma femme malade.

Coll. Barthou; *Lettres*, p. 66. Date postale : 23 février.

Béranger aurait été malaisé à rallier à la jeune école : voir plus haut (p. 207) sa réprobation à l'endroit de Shakespeare. « Je n'ai pas encore eu de nouvelles de M. Taylor », avait-il écrit le 3 janvier à Mme Firmin.

C'est le jeudi 25 février, surlendemain du Mardi-Gras, que devait avoir lieu la première, désormais fameuse, d'*Hernani*. Surtout après les malentendus qui avaient marqué les destinées d'*Othello*, il était impossible à Vigny de manquer à cette bataille romantique : son entrée devait être saluée d'une triple salve d'applaudissements. Et c'est le 28 février que le *Voleur* l'accusera d'avoir dit cette boutade : « Aux haines littéraires que je ressens, je comprends les haines politiques de 93. »

Mme de Vigny est plus que jamais en proie aux misères de santé qui feront d'elle une perpétuelle valétudinaire.

Paul Foucher, toujours vibrant de susceptibilité, semble avoir redouté de n'avoir pas son exemplaire d'hommage d'*Othello*.

D'Orglandes reste un fidèle de Vigny, qui lui écrira souvent après 1830. Buchez, « Arius du Saint-Simonisme », intéressera quelque temps le poète.

À SAINTE-BEUVE.

24 mars 1830.

Merci cent fois, cher ami! — Consolateur, puissiez-vous être consolé! Je vous écris les larmes aux yeux et ne sais vraiment quel éloge littéraire vous donner. Tout mon cœur est pris par votre émotion profonde; vous êtes un poète, et cependant un homme. Vos gémissements sont harmonieux et admirables; mais ce sont des gémissements encore et, comme vous me parlez ma langue, j'entends et je souffre avec vous, parce qu'à travers vos sourires consolateurs on devine, on sent encore la tristesse toute vivante, toute poignante en vous; j'ai envie de vous rendre les douces espérances que vous donnez à tous vos amis. — Que je suis fier de revoir ce chant angélique qui porte mon nom! A présent je vais relire tout le livre avec ma tête, si je puis, et plus tranquillement. Mais vous me troublerez encore. Que vos vers sont parfaits! où se prendront nos ennemis, où est leur pâture là dedans? En vérité, je ne le sais pas.

J'irai vous voir et vous embrasser bien tendrement.

Croyez à toute mon admiration et à mon amitié impérissable.

Alfred DE VIGNY.

Je vous écris en partant pour monter une seconde machine dramatique. Je vous conterai cela.

Je rentre ce soir : j'étais sorti après avoir lu et relu votre magnifique poème tout haut (car c'est une âme, un poème, une odyssée morale). Je viens de lire votre préface : elle m'a profondément affligé pour vous. Quand j'ai le malheur d'analyser ainsi les cœurs de ceux qui m'entourent, je me sens prêt à mourir de désespoir, l'effroi me prend comme si j'étais seul au monde, comme le dernier homme; et c'est donc là ce que vous souffrez et ce que nous vous faisons souffrir? Nous qui vous aimons tant! nous qui parlons sans cesse de vous! qui vous admirons, qui vivons en votre pensée comme en la nôtre! Si vous aviez pu nous entendre ce matin! Ils étaient tous là, ceux dont les noms baptisent vos élégies, et ils ne cessaient d'écouter, de sentir, d'aimer, d'adorer, d'applaudir en même temps que je vous lisais, ingrat que vous êtes! — Je veux que vous ayez des remords comme j'en ai lorsque me prend cette mauvaise pensée. Oui, lorsque j'ai eu le malheur de faire cette analyse funeste, je m'en confesse à moi-même comme d'un péché, d'un crime véritable, et je ne m'absous pas, et il faut que je retrouve un de mes amis avant la fin du jour pour réparer ma faute en lui faisant quelque amitié. Quel est leur crime? d'être des hommes! et que suis-je donc? Je suis distrait, mais j'aime; la pensée est mobile et le cœur ne l'est pas. — Eh bien! voilà que je vous gronde, cher Sainte-Beuve, moi qui voulais seulement vous parler du bonheur de vous voir cette gloire de plus, car vous êtes aussi haut que les plus hauts. Vous êtes grand et immortel. Vous êtes le poète

et de l'année et du moment, comme le Dante. Voilà qui n'appartient qu'à vous; mais, bon Dieu, que vous me faites de peine! Ma femme vous dira le mal que vous m'avez fait.

Alfred de Vigny.

Coll. Lovenjoul, D 612; *Portr. contemp.*, t. II, p. 88.

Les *Consolations* de Sainte-Beuve ont paru vers la mi-mars; dans la Préface, le flair du critique laissait entendre quels genres de discorde se devinaient dans l'école romantique, surtout à la veille de la première d'*Hernani*. « Que sont devenus ces amis du même âge, ces frères en poésie, qui croissaient ensemble ? »

La « seconde machine dramatique », dans la pensée de Vigny, est *le Marchand de Venise*, adaptation qui ne verra pas la rampe.

E. Dupuy (*Vigny*, I, p. 328) commente éloquemment cette lettre si noble. « En relisant, longtemps après, ces gronderies si justes et si belles, Sainte-Beuve a la franchise d'avouer que, ce jour-là du moins, le comte de Vigny pensait plus noblement que lui. »

À Mme MÉLY-JANIN.

Mars 1830.

Eh! comment se fier désormais aux amitiés de ce monde transitoire, madame, sur qui compter à l'avenir? J'avais chargé M. de Viel-Castel de vous dire tout ce qui m'avait empêché d'avoir l'honneur de vous voir mercredi et de mettre à vos pieds, non le coupable mais le malheureux. J'irai ce matin prendre vos ordres pour ce soir, et vous demander quelle part de la soi-

rée je pourrais donner au bonheur que j'ai de vous voir; car il faudra que j'en perde le commencement ou la fin pour répondre à un engagement assez ancien. — Préparez-moi, madame, je vous en conjure, un peu plus d'indulgence que vous ne m'en faites espérer, et croyez à mon respectueux attachement.

Alfred de Vigny.

Archives de l'Académie française (Coll. Moulin); A. de Luppé dans la *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1926, p. 252.

Jean-Marie Janin, dit Mély-Janin (1777-1827), rédacteur aux *Débats*, à *la Quotidienne*, membre du jury de lecture de l'Odéon, avait été rallié à la cause romantique par Vigny.

Horace de Viel-Castel (1802-1864) et son frère Louis (1800-1887), ce dernier surtout diplomate, appartenaient à la littérature et au journalisme *de droite*. Le premier empruntera à *Stello* deux épigraphes de son roman *Mademoiselle de Verdun* (1838).

À ALEXANDRE DUMAS (?).

Avant le 30 mars 1830.

Promesse pour la première de *Christine* à l'Odéon, après laquelle Hugo et Vigny firent avec l'auteur des corrections. Cf. Dumas, *Simples Lettres sur l'Art dramatique* et *Mes Mémoires*, t. VI, p. 25.

AUX RÉDACTEURS DE LA *GAZETTE LITTÉRAIRE*.

[Après le 1er avril.]

«C'est à tort que quelques journaux ont annoncé que M. Alfred de Vigny avait fait recevoir à l'Ambigu-Comique un mélodrame

intitulé *Sara.* M. de Vigny a présenté à ce théâtre *Le Marchand de Venise,* traduit de Shakespeare. Cette pièce a été reçue, elle est en ce moment en répétition.»

À UN JOURNALISTE.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 102.

A propos d'un *Marchand de Venise* (de Lamarche) que l'Odéon va représenter. La comédie que lui-même a faite sur le même sujet est encore «incouvée» dans les bureaux ministériels. Depuis deux mois le manuscrit de M. de Vigny est peut-être dans le labyrinthe des bureaux, entre les ciseaux et l'encre rouge des censeurs.

Encore relatif à l'annonce de la *Gazette littéraire* du 1er avril 1830.

La pièce de Lamarche devait, le 3 juin, être l'objet d'un accueil contesté à l'Odéon.

Le 23 juin, Vigny devra rappeler à son ami Rességuier que sa pièce dort dans les cartons ministériels.

À MONTALEMBERT.

Avril (?) 1830.

Invitation relative à une rencontre avec Vigny et Sainte-Beuve.

R. P. Lecanuet, *Montalembert, sa Jeunesse* (1810-1836). Paris, 1895, p. 87.

Plusieurs fois déjà, Vigny avait reçu le jeune Montalembert, qui l'appelle dans son *Journal* « le plus aimable et le moins prétentieux de nos génies modernes». Ravi des œuvres de Sainte-Beuve, il le rencontre avec Vigny et écrit le 7 avril 1830 : « J'ai été enchanté des opinions de MM. de Vigny et Sainte-Beuve sur la position religieuse du monde et sur la régénération de l'Europe par le catholicisme». C'est le 27 que Vigny fera la triste excursion d'où sortira le poème *les Amants de Montmorency*.

À Mme EMERIC DE NARBONNE.

Avant le 22 avril 1830 : acceptation d'une invitation pour une soirée à cette date.

À CH. A. POZZO DI BORGO.

Billets témoignant d'une intimité croissante, aux approches des Trois Journées, avec ce célèbre diplomate corse au service de la Russie.

À SAINTE-BEUVE.

Avril 1830.

Voilà huit jours, mon ami, que j'ai dans ma poche cette lettre de M. de Bois-le-Comte avec un numéro du feuilleton qui vous regarde. Je vous ai cherché d'*Hernani* en *Christine* avec tout cela et je n'ai pu vous découvrir. Prenez et lisez. Ne m'oubliez pas tout à fait et croyez à ma profonde amitié.

Alfred de Vigny.

Je vous donnerai ce feuilleton quand je vous verrai.

Coll. Lovenjoul, D 612; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 89.

S. de Lovenjoul a écrit au crayon : «Sur le *Feuilleton des Journaux Politiques*, fondé par Balzac, et introuvable». De fait, ce journal donnait le 31 mars un bel article sur *les Consolations*.

Des Français à l'Odéon, Vigny cherche l'ami peu saisissable.

A. O. E. Sain de Bois-le-Comte (1799-1876), ancien garde-du-corps, officier d'état-major, prit part à la rédaction de *l'Européen* de Buchez. Il sera, en 1848, chef de cabinet de Lamartine aux Affaires étrangères : est-ce par lui, autant que par son chef, que Vigny aurait espéré être désigné pour l'ambassade de Londres?

À HORACE DE VIEL-CASTEL.

Jeudi 6 mai [1830].

Mon cher Vieil (*sic*)-Castel, vous serez fort aimable et fort aimé, si vous voulez venir Dimanche dîner chez mon beau-père à Montreuil. — Je vous ai annoncé et l'on vous attend. Si vous voulez venir demain ou après-demain ici avant midi, je vous donnerai votre itinéraire et vous dirai que le C[el] Witherington vous ramènera le soir avec ses chevaux mais pas avec sa femme qui vient d'accoucher.

Alfred DE VIGNY.

Cat. Degrange n° 20. Le colonel Witherington semble être attaché militaire à Paris, et sa femme «aux beaux yeux» intéresse Musset (cf. *supra*, p. 217).

À ALFRED DE MUSSET.

Mai 1830.

Vigny l'invite à Versailles (où il est avec sa famille anglaise, entre autres M[me] Bunbury, sa jeune belle-mère, sa tante ou sa belle-sœur).

Réponse de Musset, de Clermont (Oise), 16 mai 1830 (cachet de la poste), p. p. A. de Luppé, *Revue d'hist. litt. de la France*, 1926, p. 258 : «Je n'ai qu'excuses et remerciements à vous faire, ainsi qu'aux — dirais-je beaux? (je n'en sais rien) — yeux de Mme Bunbury. A bientôt.»

À AL. DUMAS.

[Mai 1830.]

Réponse à une demande de recommandation pour une actrice amie, Mélanie S*** (Dupuy, I, 272).

À LEVAVASSEUR,

libraire-éditeur.

4 juin 1830.

«...Croyez que jamais je ne consentirai à vous voir entreprendre pour m'être agréable une affaire qui pourrait vous nuire...»

(Cat. Liepmansohn 48, n° 776.)

À JULES DE RESSÉGUIER.

23 juin 1830.

Vous me ferez grand plaisir, cher Jules, si vous pouvez savoir de votre ami, qui m'a très gracieusement reçu, ce que sont devenus ses bonnes intentions et mes manuscrits que l'on conserve par trop précieusement au ministère; souvenez-vous de cette bagatelle et de ma vive amitié.

Alfred de Vigny.

Arch. Rességuier; P. Lafond, *L'Aube romantique*, p. 160.

Il s'agit du manuscrit du *Marchand de Venise*, remis à la censure. Cf. *le Sylphe*, 12 avril, et *Trilby*, 21 avril 1830, où l'interdiction de la censure est indiquée et expliquée par Ch. Lassailly.

À AUGUSTE BRIZEUX.

Début de juillet 1830 [?].

Lettre annonçant la prochaine visite de Vigny au poète breton, rue de Vaugirard, 52.

Brizeux répond le 4 juillet 1830 : «Mes lares s'égayent à l'avance de l'honneur que vous leur promettez.»

À A. DEVÉRIA.

22 [juillet 1830].

Ma femme m'enlève, mon cher Devéria, et me porte à la campagne pour la journée. Vous me pardonnerez, vous m'aimerez et vous me verrez demain matin à dix heures.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Coll. F. Katz. — Adresse *Monsieur A. Devéria, 45, rue Notre-Dame-des-Champs.* Paris. Timbre postal : 23 juillet 1830.

Achille Devéria habitait avec son frère Eugène, sa mère — une créole obèse —, ses sœurs de plus de mérite que de beauté, et sa femme, toujours belle. Il était le soutien de cette famille dans des conditions qu'a rapportées *Victor Hugo raconté*, chap. XL.

À Mme DE SOUZA.

Août 1830 [?]

Réponse à un billet où, au lendemain des *trois journées*, elle demande à Vigny *une heure*.

À BUCHEZ.

Août 1830.

Cf. *Journal*, 21 août 1830 : « J'ai vu Buchez hier pour ce journal dont il est question. Son idée est que le Roi soit la tête et le cocher de l'État, etc. »

AU CAPITAINE DE LAULNOY.

11 septembre 1830, samedi.

Capitaine,

Il est important que MM. les officiers de votre compagnie soient prévenus que tous les mardis et vendredis à cinq heures du soir ils doivent se rassembler au manège de la rue de Ponthieu, n° 17, pour l'école du cordeau, quelque temps qu'il fasse, puisque ce terrain est couvert et fermé. Je vous prie instamment de leur faire savoir combien cela est essentiel, ainsi qu'à vos sous-officiers et caporaux.

Je ne puis trop vous recommander l'exactitude pour l'exercice du mardi à cinq heures, heure militaire. Petite tenue d'hiver. Ce sera une occasion pour vous d'inspecter les pantalons bleus.

Il est nécessaire que MM. les officiers se préparent à la théorie que je ferai incessamment et apprennent ce que renferment les trois premières leçons de l'école du Peloton.

La pluie qui pourrait tomber dans la journée n'empêcherait pas l'exercice de mardi, à moins qu'elle ne fût continuelle jusqu'à cinq heures. Hier, à cette heure, il y faisait très beau et le terrain du carré de Marigny où nous nous assemblons était excellent.

Agréez mes compliments affectueux.

Alfred DE VIGNY.

P. Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916. Suscription : *Monsieur, Monsieur le capitaine de Laulnoy, rue de Ponthieu, 12.*

Mis en réforme à la date du 22 avril 1827, le capitaine de Vigny avait considéré comme «un devoir que d'être de la garde nationale» : élu sous-lieutenant le 3 août, puis capitaine, il devient chef de bataillon et prend fort au sérieux ses fonctions. Passé en revue par le roi le 29 août, il a «commandé assez militairement», dit-il, et son zèle s'étend aux détails du service et de l'équipement.

Le capitaine de Laulnoy appartient au 4e bataillon que commande Vigny pour l'instant. (1re légion, colonel : le marquis de Marmier.)

À THÉOPHILE GAUTIER.

Après le 21 septembre 1830, date de la lettre de recommandation que lui avait donnée pour Vigny la vicomtesse de Fontanges, veuve de l'ancien colonel du 55e. «C'est un jeune

homme intéressant sous tous les rapports : il désire se lier à la carrière littéraire.» Dupuy, *Vigny*, I, 394.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

Le 4 octobre 1830. Lundi.

J'ai dit à Émile Deschamps que vous désiriez des vers de lui pour votre recueil, mon cher Soulié, il m'a envoyé le lendemain cette lettre pour vous. — Vous en aviez de son frère que vous n'avez pas imprimés l'année dernière, je crois que vous lui ferez plaisir en les publiant cette année, son nom et son beau talent ne peuvent que parer les livres qui s'ouvrent à eux. — M. de Saint-Félix dont vous connaissez les poésies a donné, je crois, aussi à Émile quelques vers pour vous. J'ai beaucoup d'amitié pour lui et d'estime pour sa poésie bien antique, bien correcte et d'une énergie souvent très élevée — je crois que vous ferez bien de le placer parmi vos élus.

Vous voyez que j'ai recruté des chants parmi les *Principautés* et les *Chérubins* des poètes. Je ne désespère pas de vous donner quelque autre chose de moi si *Eloa* vient me parler à l'oreille et m'inspirer. — J'aurais bien voulu faire autre chose qu'un drame, le mois dernier, mais quand je suis possédé d'une idée, il ne dépend pas de moi de chasser le Démon. Celui-ci vient de sortir de moi, après m'avoir fait faire sa volonté, nous verrons qui lui succédera.

Demain, à 1 h. après-midi, je lirai le Drame entier chez Mad^e Dorval, venez-y, je serai bien aise de vous revoir et que vous l'ayez entendu tout entier. Émile vient avec moi. — S'il y avait un changement à ce projet vous le sauriez chez elle.

Bibl. de la ville de Calais, Ms 97, p. 58; F. Baldensperger dans *le Correspondant* du 10 juin 1926. Aucune signature, d'après M. H. Lemoine qui l'a copiée.

J.-B.-A. Soulié rédige le *Keepsake français*, qui en 1830 avait eu un vif succès : il prépare le fascicule de 1831. Vigny, très occupé par *la Maréchale d'Ancre*, achevé le 27 septembre, s'emploie auprès de ses amis pour le succès de l'entreprise. Lui-même devait donner au *Keepsake français* de 1831 sa pièce déjà connue, *le Malheur*, et Emile Deschamps *A un poète inconnu*.

Sur J. de Saint-Félix (1806-1874), cf. J. Marsan, *La Bataille romantique*. Paris, 1912.

La lecture de *la Maréchale d'Ancre* chez Mme Dorval, rue Meslay, n'est encore pour le poète qu'une éphéméride littéraire.

À J.-T. MERLE.

[6 octobre 1830.]

Permettez-vous, Monsieur, que je vienne ce soir recueillir vos impressions et vos avis sur ce que vous avez entendu hier? Je ne sais si je serai assez heureux pour vous rencontrer chez vous, mais j'irai à tout hasard rue Meslay et vous prie d'agréer mes compliments et de présenter à Madame Merle mes remerciements et mon respect.

Alfred de Vigny.

L. Séché, *Correspondance*, t. I, p. 64, attribuée à l'année 1832.

La lecture de *la Maréchale d'Ancre* a eu lieu la veille, dans l'après-midi, chez Mme Dorval.

J.-T. Merle (1785-1852), l'indolent écrivain qui, ancien grenadier, ancien journaliste, ancien directeur du théâtre de Nantes, mari de la veuve d'Allan-Dorval, avait accompagné le maréchal de Bourmont dans l'expédition d'Alger, paraît ici pour la première fois : Vigny rendra compte, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1831, de ses *Anecdotes historiques et politiques sur Alger*.

Ce n'est qu'à la date du 19 novembre que Vigny écrit dans son *Journal*, à propos de Mme Dorval : « Je la crois la première tragédienne existante. C'est une femme de vingt-neuf ans, passionnée et spirituelle... »

À XAVIER MARMIER.

Octobre 1830 [?].

Réponse à une lettre, datée 7 octobre 1830 de Chanday (entre Laigle et Verneuil).

X. Marmier, recommandé au comte de La Grange par Vigny, prolonge l'été avec celui-ci dans sa propriété, avant de se mettre en route pour ses voyages littéraires dans le Nord.

Il écrit à son protecteur : «... C'est vous qui m'avez aidé! qui m'avez soutenu, qui m'avez mis où je suis... J'attends à vous voir, pour me retremper de nouveau l'âme et reprendre espoir et courage... »

AU DUC PH.-G. DE MARMIER.

Octobre 1830.

Avant le 13 octobre; Vigny accepte son invitation à passer chez lui la soirée : il y rencontrera La Fayette (*Journal*).

Favorable à Louis-Philippe, ce député des Vosges, ancien

commandant dans la Garde nationale, fut investi d'un haut grade dans cette organisation.

À G. PLANCHE.

Octobre 1830.

Réponse à une lettre du 25 octobre où Planche demandait à Vigny son appui pour une chaire au Collège de France.

À L'OFFICIER DE SERVICE DE LOUIS-PHILIPPE.

Avant le 7 novembre 1830, où Vigny dînera au château.

À DE FROIDEFOND.

30 novembre 1830.

Corr. histor. et archéol., 1904, p. 102. Relative à des questions militaires.

À VILLEMAIN.

Décembre 1830 (?).

Prise de rendez-vous.

Avant le 11 décembre 1830, où G. Planche écrit à Hugo : «Vigny a dû voir Villemain» (pour le recommander).

À SPONTINI.

Décembre 1830.

Avant le 9 décembre, où Vigny reçoit le compositeur qui lui propose de faire la musique d'un opéra dont il écrirait le livret.

AUX CAPITAINES
DU 4ᵉ BATAILLON DE LA GARDE NATIONALE.

11 décembre 1830.

Journal d'un poète, à cette date : «Je commande seul le 4ᵉ bataillon; j'écris aux capitaines de n'obéir qu'à moi.»

À SON BEAU-PÈRE.

Décembre 1830.

Journal, mercredi 22 décembre 1830 : «J'ai écrit à Londres». Les troubles de la rue amènent Vigny à s'inquiéter de la sécurité de Lydia.

À M. DE MALÉZIEUX.

Avant le 23 décembre 1830.

Pour annoncer le départ de Lydia pour Bellefontaine, où elle sera en sécurité.

À DIVERS AMIS DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Début de janvier 1831.

Cf. *Journal*, 1ᵉʳ janvier 1831 : «Mes amis... me demandent s'ils peuvent revenir habiter Paris». Il s'agit en particulier de C. d'Orglandes et de Mᵐᵉ de Maillé.

AU CAPITAINE DE LA COUDRÉE.

17 janvier 1831.

Paris.

Non, je n'ai point été surpris de votre souvenir, mon ami, parce que je connais tout le dévouement de votre amitié, mais j'ai été surpris que vous m'ayez pardonné mon silence. Vous l'avez bien interprété et je vous en remercie sincèrement. — Vous savez mon dédain pour les correspondances, la difficulté que j'ai pour m'asseoir devant un insuffisant papier qui ne dira pas la moitié de ce que j'éprouve. Que celui-ci pourtant vous fasse savoir que je vous aime autant que lorsque nous traversions ensemble à pied toute la France du Nord au Sud et de Strasbourg à Pau.

Que j'aime les décorations qu'on vous avait données et que je m'afflige de savoir que vous n'êtes plus heureux, le méritant si bien. Votre conduite est très noble et bien désintéressée. Je sais parfaitement ce qui peut vous convenir. Je vous connais *à fond* et soyez sûr que je ne laisserai rien échapper qui puisse vous être proposé dignement.

La gloire que j'aime n'est pas celle des honneurs, je ne l'ai pas cherchée car je pense qu'un homme n'est grand que lorsqu'il ne tient sa grandeur ni de l'obéissance ni du commandement.

J'ai quitté ma solitude seulement lorsque les balles ont frappé la fenêtre de mon cabinet et j'ai pris l'épée,

j'ai pris l'uniforme national, j'ai pris les épaulettes de chef de B[llon] que l'élection m'a données, pour protéger l'ordre qu'ils avaient troublé et j'ai bu le vin amer que les fous ont tiré. — Nous sommes dans une douloureuse attente des événements que nul génie humain ne peut prévoir. — Je suivrai tant qu'il me sera possible cette ligne d'impartialité, d'amour de l'humanité et de haine du désordre que j'ai toujours suivie, souvent contre mes intérêts. — Si vous savez où est M[r] Ed. Delprat allez l'embrasser de ma part, je vous en prie. — Ma femme vous dit mille choses et n'a oublié ni vous ni la bague. Sa famille est partie pour Londres, ce qui nous désole. — Vous avez fait grand plaisir à ma mère en lui écrivant et je vous en remercie.

Adieu, je serai toujours votre bon ami.

Alf[d] DE VIGNY.

Coll. de Louis de Bordes de Fortage, et *Lettres inédites...* Bordeaux, 1913, p. 37. Adresse : *Monsieur, Monsieur Delacoudrée, Place St-Projet, n° 4, Bordeaux.*

Vigny vient, dans *Paris* (6 janvier 1831), de donner une expression méditative au trouble des temps.

Le capitaine Pierre Célestin de La Coudrée, né à Bordeaux le 17 juin 1783, mort le 23 avril 1868, avait fait campagne dans la 90ᵉ demi-brigade comme soldat et caporal; volontaire royal du 12 mars 1814, il s'était trouvé, avec quatorze ans d'ancienneté d'âge, le camarade de Vigny au 55ᵉ. Il est de ceux qui démissionnent après 1830, et il est probable qu'il a demandé à son ancien frère d'armes un emploi qui puisse lui convenir.

Il avait épousé en premières noces M[lle] Duchesne de Beauma-

noir, en secondes noces Mlle Horric de La Mothe : Vigny avait servi dans la Garde royale avec le frère et probablement les cousins de celle-ci.

Ed. Delprat, l'ami bordelais de Vigny, continuait sa carrière d'avocat. Vigny renouera avec lui.

Ce même 17 janvier, Vigny note dans son *Journal* sa déception sur la Garde nationale.

À SPONTINI.

3 février 1831.

«Nous soignerons ensemble l'âme et le corps de mon ami Soumet, que je croyais à la campagne, suivant les paroles d'Émile Deschamps.»

Catal. Charavay, 11 janvier 1889; Eug. Asse, *Alfred de Vigny et les éditions originales...*, p. 100.

À GOSSELIN, ÉDITEUR.

10 février 1831.

Il voudrait être le premier à lui apprendre que leur ancien ami, Antoni Deschamps, vient d'achever trois satires d'une rare énergie et d'une plus rare beauté poétique.

«Je désirerais vivement qu'il vous parût convenable de lui faire l'offre de les imprimer; outre le plaisir qu'il aurait sans doute à renouer ses relations avec vous, je pense qu'il serait bien aise de les voir paraître incessamment et ce sera double mérite à vous.»

Catal. de Mlle Charavay, n° 15; Ed. Champion dans la *Rev. d'hist. litt.*, 1926, p. 333.

Les «satires» d'A. Deschamps se trouvent dans *Dernières Paroles* (1835); une quatrième pièce de ce titre est dédiée à Vigny, avril 1831, avec les vers caractéristiques :

Alfred, ce n'est pas toi qui voudrais, à ce prix,
T'asseoir à leurs côtés...
Tu n'attachas jamais de cocarde à ta Muse.

À S. DE BOIS-LE-COMTE.

1831

D'après la mention faite dans le *Journal* inédit.

À MONTALEMBERT.

Paris, 15 février 1831.

J'ai enfin un moment pour vous écrire, Monsieur, et vous parler du plaisir que m'ont fait vos deux articles. J'y ai trouvé un rare talent d'observation, un enthousiasme sage (chose rare aussi) et des tableaux artistement tracés. Celui de la résistance des prêtres irlandais dans votre article du 5 janvier est aussi vigoureux que la constance chrétienne de ces martyrs.

J'envie à l'Irlande à présent la liberté et la pauvreté de son clergé, l'élection de ses évêques et leur *chaumière épiscopale*, alliance de mots qui nous est inconnue, et aussi cette crainte de passer pour lâches en reculant devant les pratiques journalières de la religion. Ainsi l'honneur redouble en eux les forces de la Foi. On vous doit beaucoup remercier d'avoir aussi soigneusement examiné cette belle nation et je placerais volontiers vos lettres à la suite des lettres édifiantes. Il me tarde beaucoup que M. de Lamennais soit de retour. Je désire au moins autant que lui une

entrevue qui peut ne pas être sans résultats. Je crois à sa tolérance comme à son génie, monsieur, et je pense bien que nulle opinion exprimée avec franchise ne peut le blesser, ni l'éloigner d'un homme auquel il a témoigné quelque estime. Nous sommes dans un temps où un point doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur pays et servir l'humanité.

Soyez assez bon pour m'apprendre son retour. J'irai vous voir d'ici à peu de jours chez vous ou à *l'Avenir* et vous renouveler les témoignages de mon estime et de mon affection.

Alfred de Vigny.

Arch. Montalembert; Lecanuet donne la date de janvier pour un extrait de cette lettre, t. I, p. 147.

Par *l'Avenir,* fondé le 16 octobre 1830, Vigny est nettement au contact du groupe Lamennais-Montalembert : les articles de celui-ci sur le *Catholicisme en Irlande* (1er, 5, 18 janvier 1831) l'intéressent malgré des sympathies qui restent vives pour le saint-simonisme de Buchez.

Montalembert alla, le 23, remercier, chez lui, Vigny «toujours doux et langoureux». Il y rencontre entre autres «l'insolent et impie Alfred de Musset».

Lamennais, qui avait été à Paris à la mi-janvier et venait d'insérer dans *l'Avenir* un chapitre de *Notre-Dame de Paris*, était surtout retenu à Juilly à cette époque. Montalembert lui écrit sur ces entrefaites : «Alfred de Vigny m'a prié, l'autre jour, de le faire entrer dans *l'Avenir*, pour y faire de la littérature, avec Léon de Wailly et autres exilés du *Globe.*»

Paris, «élévation», avait été écrit le 21 janvier.

A Mme DE SOUZA.

1831.

Billets de politesse, réitérés vers ce moment.

À ALFRED DE BELMONT.

1831.

Billets ou lettres de relations mondaines.

À VICTOR HUGO.

25 mars 1831.

Je suis charmé, mon cher Victor, enchanté, ravi : je viens d'achever votre livre, je suis sur les marches de Notre-Dame, et je ne cesse de la regarder, encore tout ébloui de sa grande Architecture. Je vais relire votre œuvre surprenante et quand je l'aurai relue une seconde fois après la seconde, je vous dirai s'il s'y trouve un défaut. En attendant, je ne sais sur quelle beauté signaler mon admiration. Que vous êtes donc une bonne mère! Une mère intarissable en baisers, en caresses sur les petits souliers et les cheveux de son enfant, une mère tendre, inépuisable en mots adorables d'amour, dont le sein est toujours gonflé d'un lait pur et nourrissant, dont les bras savent bercer et *dorcloter!* (*sic*). C'est une chose ravissante

que de vous voir vous identifier ainsi avec *Paquette la Chantefleurie*, c'est à rendre heureux pendant plusieurs jours, malgré le temps où nous sommes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Godoy; J. Patin dans le *Figaro littéraire* du 29 décembre 1928. Adresse : *Monsieur Victor Hugo, rue Jean-Goujon, 6.*

Notre-Dame de Paris a paru le 17 mars.

Le 8 avril, Hugo répond à Vigny, en même temps qu'il lui fait compliment sur l'article «éblouissant» de *l'Avenir* : «Je ne vous parle pas de la lettre que vous m'avez écrite à propos de *Notre-Dame* : elle m'a comblé. C'est un titre de noblesse que je garderai à mes enfants. Allez, je vous aime et vous admire bien profondément!»

À MONTALEMBERT.

3 avril 1831.

Au nom de Dieu et de la Liberté, mon cher vicomte, laissez-moi choisir entre l'Alpha et l'Oméga. J'ai pris la dernière lettre de mon nom, l'Y, je demande qu'on me la laisse. Je n'ai de ma vie imprimé un mot sans le signer, je n'en renierai pas un seul, soyez-en sûr, mais je regarde cet Y comme une signature qui sera connue en deux jours et qui a seulement pour moi l'avantage que je vous ai dit de ne pas dire hautement à tout le public : c'est un ami qui juge un

ami. Je pourrai faire plus de bien aux ouvrages que j'aime, en laissant croire à plus d'impartialité. Beaucoup de vos lecteurs ignorent les noms des rédacteurs, sur ceux-là j'aurai rempli mon but. Tous les journalistes sauront que c'est moi qui ai fait les articles de l'Y et à leurs yeux j'en serai responsable, je m'y attends, j'en suis certain, je le désire même et sous ce rapport j'aurai rempli votre but, cela me semble tout accorder, ne le pensez-vous pas?

Quand aurai-je les épreuves de cette bagatelle?

Alfred DE VIGNY.

Arch. Montalembert; P. de Lallemand, *Montalembert et ses amis dans le romantisme*, p. 101; un fragment dans Lecanuet (I, 147).

Inséré dans *l'Avenir* du 6 avril, l'article de Vigny devait avoir un certain succès (voir plus loin). «Dieu et la Liberté» : c'était la devise même du journal.

À FONTANEY.

Réponse à une lettre écrite de Madrid le 20 février 1831 : «Mon cher Commandant, je n'ai pas oublié que vous m'avez permis de vous écrire et que vous avez promis aussi de me répondre.» Allusion aux mercredis du poète.

À AUGUSTE BRIZEUX.

30 mars 1831.

..La pièce est la plus sotte calomnie et la plus plate impiété du monde, mais admirablement jouée par notre seule tragédienne, qui se plaint de ne plus vous voir et qui devrait vous plaindre de ne plus la voir. Ce soir, j'ai vu venir dans sa loge madame Malibran, qu'elle adore comme vous savez. Cette bonne petite Italienne, qu'elle ne connaissait pas, est venue l'embrasser, tout émue d'admiration, et a trouvé chez madame Dorval son portrait placé comme dans une chapelle. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir ces deux talents de femme si près l'un de l'autre. Elles étaient comme deux enfants, interdites toutes deux et se regardant en se tenant les mains avec ravissement et toute la bonne foi et la naïveté des arts que vous aimez autant que moi-même à rencontrer. Quand madame Malibran a été partie, celle qui restait a pleuré; c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse et d'être belle. Je rentre chez moi, il est une heure après minuit, je vais écrire et avant j'ai voulu vous parler un peu. Il me semble que je raconte des histoires à un malade dans ses rideaux; j'espère que non cependant. Si cela est, écrivez-le-moi, que j'aille vite vous voir.

Ce que vous m'avez dit est vrai, juste et triste, mais c'est manquer de force que de ne pas fouler aux pieds la destinée même qui nous entraîne. J'ai passé par

toutes vos réflexions et j'ai trouvé un remède étrange à ce désespoir qui est inévitable; ce remède, c'est le mépris. La vie en vérité ne vaut pas qu'on réfléchisse sur elle sans fin comme nous faisons. Analyse-t-on l'absinthe que l'on boit? On avale vite et l'on s'endort après, voilà tout. Les parias de la société sont les poètes, les hommes d'âme et de cœur, les hommes supérieurs et honorables. Tous les pouvoirs les détestent, parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamnent avant la postérité. — Ils aiment la médiocrité qui se vend bon marché, ils la craignent parce qu'elle peut jeter sa boue; mais ils ne craignent pas ceux qui planent comme ceux qui pataugent. — Ha! quelle horreur que tout cela. *Desperatio!* Ecrivez-moi. Bonsoir, mon ami.

E. Sakellaridès, *Lettres*, p. 40.

L'Incendiaire, ou la Cure et l'Archevêché, mélodrame de B. Antier et A. B. B. de Comberousse, était joué à la Porte-Saint-Martin, avec Mme Dorval, depuis le 24 mars. Vigny va dire, dans *l'Avenir* du 9 avril, son mépris pour la pièce en même temps que son admiration pour l'actrice.

Brizeux avait, à s'intéresser à Mme Dorval, la raison particulière d'une commune origine bretonne : Lorient était leur berceau à tous deux.

Se préparant à publier *Marie*, Brizeux tarde à répondre (Dupuy, *Vigny*, II, p. 9) : «J'aurais dû vous remercier aussitôt de votre charmante lettre. Je ne serais pas longtemps malade d'âme ni de corps, s'il m'en arrivait souvent de pareilles... Il a fallu que cette pièce de *l'Incendiaire* fût bien abominable pour que je ne pusse pas voir Mme Dorval : on la dit déchirante. La charmante scène que vous m'avez peinte! Que c'est bien de Mme Malibran! Et

qu'elle s'adressait bien à Mme Dorval! Deux muses se donnent la main. Que ne lui donnez-vous votre drame ?»

Mme Malibran (1808-1836) est la célèbre cantatrice que chantera Musset. La scène entre les deux artistes est racontée par Dumas, *Mes Mémoires*, t. VI, p. 28.

PREMIÈRE «LETTRE PARISIENNE» AU JOURNAL *L'AVENIR*.

(MŒURS ET BEAUX-ARTS.)

Avril 1831.

Le caractère du moment actuel est la stupeur... Je vis un jour un dogue furieux briser son collier et s'élancer sur deux enfants tout effrayés, je les crus perdus, mais une fois libre il resta stupéfait, et après avoir tourné sur lui-même, il se coucha. Il ne savait plus que faire, n'ayant plus rien à briser. Sa chaîne lui manquait. La nation est toute pareille à ce terrible dogue, je veux dire pour ce moment où nous sommes, et je laisse aux autres à parler de l'avenir, ne voulant que constater les dispositions publiques à l'heure présente.

Ne croyez pas que cette révolution ait produit, comme beaucoup s'y attendaient, des haines ouvertes, des querelles violentes, des duels acharnés, des attaques d'homme à homme. Rien de cela. Ce n'est plus le temps des Montluc, des des Adrets et des d'Aubigné. Les salons, comme les cafés, renferment les paisibles ennemis de chaque classe. On s'observe, on s'attend. Quelquefois on se touche la main *comme ci-devant,* sans beaucoup de rancune.

Il y a eu quelques bals cet hiver (rares il est vrai), mais où régnait beaucoup d'indulgence, une sorte d'union apparente, même au faubourg Saint-Germain si décrié par les journalistes qui ne le connaissent pas. Il n'est point du tout *ce qu'un vain peuple pense.* A lire presque toutes les feuilles publiques, à voir nos ignobles caricatures, à entendre les parodies grotesques de la scène, vous croiriez ce faubourg un repaire de douairières édentées, agenouillées devant de vieux portraits de famille, ou furetant des parchemins poudreux. Il serait bien temps d'en finir avec ces billevesées. J'aurais honte d'en parler et de vous en écrire, si, tous les jours, je ne voyais dans presque tout Paris une sorte de conviction naïve, une foi toute sincère dans l'existence de ce monde décrépit et fabuleux qu'on a façonné à l'usage des petits enfants, des bonnes et des écoliers. Lorsque vous viendrez à Paris, vous verrez que ce faubourg a d'autres mœurs que celles auxquelles on s'efforce de faire croire la France et les étrangers. Union dans des familles nombreuses, charité et piété modestes, instruction rare, amour très éclairé des arts, politesse de manières égale pour tous et, en ce sens, très libérale, indépendance totale d'opinions et grande franchise, fierté et brusquerie même à les exprimer lorsqu'elles devaient déplaire au pouvoir actuellement déchu; voilà ce que j'y ai toujours vu. Tout cela est si vrai, si réel, si incontestable, que les *artistes*, dont le besoin éternel est de trouver qui les sente et les comprenne, avaient fini par se réfugier dans les salons

de ce faubourg que l'on croit si antique, parce qu'ils ne trouvaient que sécheresse d'accueil, que sécheresse d'âme et nullité de goût, que hauteur de parvenus dans quelques maisons de la Banque et du haut commerce. Croyez-moi, le faubourg Saint-Germain a ses jeunes gens, ses jeunes femmes, ses jeunes personnes et ses enfants. Il n'est frappé ni de vieillesse, ni de stérilité. Il a produit et produira des hommes très capables de rivaliser avec les avocats de la tribune, ses hommes ont tous servi le pays, la plupart aux armées, beaucoup sans avancement et sans faveurs, *quoi qu'on die,* et presque à leurs frais, à l'ancienne manière. C'est, en vérité, je crois, la faute des architectes si l'on a fait de ce quartier une nation dans la nation, une cité dans la ville; il ne mérite ni effroi, ni aversion, ni surtout exclusion. Ses richesses sont moins grandes qu'on ne veut avoir l'air de le croire, ses préjugés sont depuis longtemps éteints, chacun porte son nom sans y penser, sans en parler surtout, ce qui serait de bien mauvais goût, et ce qu'on ne manque jamais de mettre sur la scène, *portraits d'imagination,* il est vrai. Beaucoup d'hommes de ce faubourg sont d'anciens soldats d'Austerlitz et de la Moscowa, et passent les nuits au corps-de-garde national avec de braves et bons artisans leurs voisins, qui souvent les commandent, en sont strictement obéis et les trouvent dès longtemps façonnés à l'égalité par la discipline et surtout par l'éducation moderne. Je n'ai jamais pu trouver que dans quelques vieillards, et il y a seize ans de cela, de rares modèles des marquis

de l'œil-de-bœuf, type entièrement éteint et ridicule parmi ses propres enfants. A ces hommes a succédé une race qui ne le cède à aucune en vigueur, et en laquelle je vois peu de dispositions à fuir, à s'isoler et à rien dédaigner, le fusil surtout.

Ne croyez donc pas aux prétendues peintures de mœurs de nos vaudevilles et même de nos comédies; elles sont faites par des hommes en général fort jeunes, et qui ont beaucoup de souplesse à lier de petites actions par de petits nœuds et de petites cordes les plus fines possible, mais qui manquent d'observation des relations sociales, d'aptitude à les examiner, et aussi de goût à en chercher l'occasion. On sort de l'école, on sait son Molière et son Regnard; on charpente sa comédie; on a ses effets, ses entrées et ses sorties, son *crescendo*, son dénouement : c'est tout ce qu'il faut. A défaut de tuteurs et de *Mondors*, on prend courtisans et jésuites, chambellans séducteurs, solliciteurs à plat ventre. — Ce qu'ils disent? Eh! qui ne se le figure bien? Est-il besoin de les connaître, de les voir? Fi donc! cela se devine. — Qu'est-ce qu'un duc, par exemple? Voyons : cela ne peut être qu'un grand gaillard effronté, qui entre chez tout le monde, à toute heure et d'autorité, qu'on annonce : *le Duc*, qui boit *du champagne*, qui se fait porter les armes partout et naquit général. Les femmes qu'il va voir ne peuvent guère parler que de leurs quatorze quartiers et de leur amour pour les antichambres, où sans doute elles passent leur vie. Le maître de la maison doit haïr *son épouse;* ses filles, ou plutôt *ses demoi-*

selles, pour être poli, doivent dédaigner de danser avec un *vilain,* puisque c'était ainsi au treizième siècle. A l'œuvre! peignons cela; on rira bien. En effet on rit.

Il y a dans ces fausses peintures moins de méchanceté que d'ignorance de la vie du monde. C'est un des dangers de notre époque que cet éloignement des salons et même des réunions de famille, dans lequel vivent beaucoup de jeunes gens. Dix siècles de monarchie, à peine interrompue, nous avaient fait parvenir à ce degré de politesse que l'Europe enviait et cherchait à imiter. Cette politesse gêne, elle est à charge aujourd'hui à beaucoup d'hommes; s'astreindre à quelques formes de langage et de costume, écouter quelquefois, renoncer aux jurons, à la colère et à la pipe, c'est pesant. On s'éloigne, on ne voit plus que de bons compagnons et de joyeux convives; on fait de la rudesse, de la franchise, de la bonhomie à grands coups de poing sur l'épaule, entre le punch et l'écarté. Tout paraît bien fade auprès de cela; s'en tirer n'est pas facile; il est plus court de faire de ses habitudes une vertu; on se croit tout Romain; on se dit rude et sauvage de caractère; on prend la place publique pour un *Forum;* peu à peu on se sent poindre au cœur une petite haine pour le monde qu'on regrette et dont on ne veut plus être. Alors que fait-on? On veut le peindre *malicieusement,* on le fait *maladroitement :* ce monde rit; la seconde fois on calomnie : tout cela mène bien loin. — J'ai entendu quelques-uns de mes amis, fatigués autant que moi de voir s'accroître ce défaut à Paris, en venir à regretter l'élé-

gance des mœurs de la Régence; car le monde d'alors portait en tous lieux les mêmes formes, le même ton, les mêmes égards qui conduisent à l'union et à la bienveillance plus qu'on ne veut le croire, et il pourrait bien se faire que, dans leurs petites maisons et leurs petits soupers, nos pères eussent en ce temps certains sentiments d'honneur un peu trop oubliés à présent.

L'espèce dominante dans le Paris d'aujourd'hui, c'est l'écolier. Nous en avons de toutes sortes. Écoliers conspirateurs en plein vent; écoliers critiques qui jamais d'eux-mêmes ne produisirent; écoliers grands capitaines historico-tacticiens que prodigieusement embarrasserait un bataillon, voire même un peloton; écoliers-orateurs à vieilles phrases et idées; écoliers-dictateurs, élus au sortir du vaudeville après boire; enfin écoliers-ministres, iconoclastes et visiteurs domiciliaires. C'est une grande calamité; mais cela passera quand ils seront grands. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui sont noués.

Tout cela fatigue infiniment la saine partie de la France, qui a coutume de se laisser gouverner et de regarder les troupes d'hommes politiques qui viennent jouer au pouvoir comme des troupes d'acteurs ambulants. Or il y a pouvoir et pouvoir. On a pouvoir de la rue et pouvoir du cabinet. Tout le monde en veut un peu, et tout le monde en peut prendre, à son tour ou tout à la fois; c'est une fureur. O toute divine liqueur du pouvoir, qu'il faut que tu sois enivrante, à en juger par les lèvres que tu altères! Il n'y en a pas de si grossières qu'elles ne se pressent à ta

coupe, et toute souillée qu'elle est, des lèvres délicates y viennent.

> Je prends en grand'pitié ces hommes politiques!

a dit un poète. — Un poète, grand Dieu! en ce temps-ci! Ah! parlons des poètes, cela nous reposera. En voici deux sous ma main.

Oui, il a surgi deux poètes nouveaux de la révolution de Juillet, et, chose curieuse, tous deux satiriques. M. Barbier est venu le premier. Le poème de *la Curée* est son coup d'essai. Il a réussi; la justesse de la comparaison des intrigants actuels aux chiens de chasse, l'âpreté sauvage et jusqu'à l'impureté *rabelaisienne* de ses expressions populaires, la forme rude de l'*Iambe* d'André Chénier qu'il semble affectionner; tout cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir, qui va bien à notre temps. Il a depuis publié une seconde satire, *la Popularité,* qui a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généreux qui craignaient de voir un beau talent esclave de cette *sainte canaille* (selon son mot), qu'il avait louée, en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies.

L'autre est M. Antoni Deschamps. Le caractère de ses satires est tout différent. Ce ne sont plus des comparaisons largement développées comme celles de *la Meute,* du *Lion* et de *la Mer* de M. Barbier; ce sont des vers laconiques, sévères, nerveux; des mots d'un esprit infini, des images vivement jetées, mais

dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ; des traits mélancoliques tombés comme un soupir, et qui s'impriment dans la mémoire, tels que celui-ci :

> . . . . l'ambition,
> Cette épouse qu'on prend quand on n'a plus d'amante ;

ces maximes graves, bien placées, bien encadrées, naturellement amenées et qui ont leur prix sans le cadre, sans la chaîne, sans la place réservée; des mouvements de bile et de fiel, à la manière de Dante; car *Dante* est le premier fleuve où ce nouveau poète se soit trempé comme dans le Styx, en traduisant la *Divina Commedia.*

Grâces soient rendues mille fois aux hommes généreux qui nous parlent des arts et qui les cultivent et les adorent! Grâces à ces bienheureux sceptiques qui, dédaignant d'avoir foi aux nouvelles croyances politiques, n'appliquent leur intelligence et ne dépensent leur temps qu'à alimenter le feu sacré des Muses, le foyer des *Dieux lares!* Ennemis du *Forum*, comme l'est M. Antoni Deschamps, ils voient d'un coup-d'œil à quel but vise cet orateur verbeux et quel emploi politique est la péroraison de son discours; quelle égalité rêve ce joueur désespéré qui donne à tous la main, parce qu'il était prêt à la tendre; quelle liberté invente cet admirateur imberbe de Saint-Just et de Robespierre, qui laisse couler des paroles de sang d'une lèvre toute fraîche encore du lait maternel, et qui ferait en riant le sacrifice de

quelques millions de modérés, comme hier il faisait celui des mouches de son papier d'école.

Les artistes véritables voient au delà et au-dessus, et travaillent encore en silence. Attendons leurs œuvres. Puisse le Ciel veiller sur leur retraite et leur conserver le courage et la paix!

Une des meilleures preuves que l'on puisse donner du goût qui se conserve encore à Paris pour les beaux-arts, est l'accueil fait à Paganini.

Il était précédé d'une telle réputation, que tout autre en eût été écrasé. Il a été plus grand par sa présence que par son absence, chose qui n'arriva peut-être jamais à aucune célébrité du monde. Paganini, avec son violon, a fait plus de bruit que l'empereur Nicolas avec ses deux cents pièces de canon de gros calibre. Du reste, il faut l'avouer, il n'y avait que la musique qui pût ainsi lutter de face avec l'action palpitante, l'action terrible, l'action générale et gigantesque de nos événements. Et puis on avait préparé la venue de Paganini d'une façon toute parisienne; on lui avait fait ses petites terreurs, ses mystères, ses cachots, son inceste, son assassinat; car il nous faut toujours ici certain petit parfum de crime et de désespoir, pour être bien reçu dans le monde. Il est pâle, il est dévasté, décharné, il ne lui manque rien. Mais, mettez à part certaine dose de charlatanisme qui tient du bouffe et de l'escamoteur, il reste le plus prodigieux talent qui ait jamais été entendu. C'est le maître et le roi de l'instrument. Il est sans rivaux au dire de ceux qui auraient pu se croire tels une heure avant de

l'avoir entendu. Tout s'incline, et les maîtres de violon plus bas que tout le monde.

L'agitation est grande dans les théâtres. Quelques-uns tombent en ruines, d'autres s'élèvent, d'autres attendent la chute des plus grands pour se former sur leurs débris.

Je ne vous dirai qu'une chose du premier Théâtre-Français, c'est qu'il est le dernier. Il doit cela à ses dissensions intestines, il porte la peine de ses haines d'acteur à acteur, de sociétaire à sociétaire, des intrigues inouïes des comédiens contre les pièces même qu'ils jouaient et qui les alimentaient; *ils mordaient le sein de leur nourrice*, à présent ce sein n'a plus de lait. Depuis neuf mois, des hommes de beaucoup de talent (car ce théâtre en compte encore un grand nombre, qui possèdent un ensemble introuvable ailleurs) sont réduits à vivre de ressources étrangères à leur bel *art*, qu'ils ont trop oublié pour le *métier*, et qu'il était de leur devoir d'ennoblir. Mlle Mars est malade ou veut l'être, et semble avoir désespéré du salut de cette *république aristocratique;* elle se retire sous sa tente et l'armée se meurt.

Un théâtre ambitieux mérite que j'en parle longtemps, par son activité et sa double action. C'est la Porte Saint-Martin. — Là point de *medium*, haut ou bas, *high or low*. En deux heures vous passez de la haute tragédie, du premier drame à la plus ignoble pantalonnade de cabaret; aussi le public suit-il. Tel jour, le boulevard est encombré d'équipages; les heiduques et les laquais ouvrent à grand bruit les portières

et les portes, les loges se parfument et se parent d'une foule élégante, étincelante, qui passe du thé au théâtre et ira du théâtre au bal. La conversation est douce, à demi-voix; les saluts silencieux, l'attente patiente et intelligente; on se connaît, on se devine, on se montre ou l'on se cache à propos; on se parle à l'oreille, on médit en souriant, avec indulgence : c'est un salon. Le lendemain, la garde lutte à coups de crosse contre une armée de *faubouriens,* sans habits et sans chapeaux, qui inonde les escaliers, renverse les portes et s'y entasse en jurant; les hurlements et les sifflets anticipés jettent l'effroi au delà de la toile; les quolibets s'échangent du haut en bas, du *paradis* au parterre, *enfer* véritable; quelque casquette ignoble est jetée sur une jeune femme tout épouvantée; on la redemande aux quatrièmes, dixièmes galeries, je crois; on se querelle, on se bat; des bouchons de bière, des pommes, des oranges sont échangés : c'est une taverne, une caverne parfois.

La raison de cette disparate, la voici dans le nom des pièces. *Beaumarchais à Madrid.* — Quelle personne bien élevée et lettrée n'aimerait à voir souffrir, dépérir et mourir la douce Marie Beaumarchais venue à Paris du théâtre allemand de Goethe, cette charmante figure toute pâle, toute faible, toute tendre, toute amour et bonté; mourante, frappée au cœur et ne se plaignant pas, appelant son frère à tout propos, parce qu'il est son seul appui; cueillant des fleurs au jardin comme un enfant, lorsqu'elle se croit heureuse, déchirant ses habits

comme Magdeleine lorsqu'elle est abandonnée? C'est Mme Dorval, c'est la Tragédie. — *Trestaillons!* ah! quel forçat libéré n'ira vendre à moitié prix un couvert d'argent volé, pour voir comment je ne sais quel Duc (car le Duc est important) apporte du pavillon Marsan l'ordre à Trestaillons d'assassiner le maréchal Brune qu'il ne vit jamais? ou comment (en dernier lieu), comment une *incendiaire* est formée, façonnée au crime par un archevêque, chose toute simple et fréquente comme chacun sait; comment il lui fait jurer ce crime *dans la sacristie, sur le Christ!* jetant, lui archevêque tout musqué, de grands cris mélodramatiques et menaçants, le tout pour la mieux persuader; comment son amant philosophe se soucie peu de l'absolution qu'elle désire; comment un curé philosophe, abonné au *Constitutionnel*, forme une agréable opposition à ce scélérat d'archevêque, qui a une nièce en robe de velours, et qui prend du café après dîner : le monstre! comment un petit scélérat de séminariste est nommé curé, il est tout maigre et porte une robe toute noire, incontestables signes de jésuitisme; comment le bon curé confesse *l'incendiaire*, et veut absolument confesser l'archevêque qui se débat comme un diable en un bénitier; comment *l'incendiaire* est prise d'une sorte de *vertigo* qui la fait courir à la rivière où elle se jette la tête la première, et comme quoi l'archevêque en rit d'un rire méphistophélique au grand ravissement des ex-compagnons d'armes de Vidocq? L'impiété est telle, que j'en ai vu des protestants et des juifs scandalisés.

Pourquoi faut-il qu'une grande actrice et qu'un habile comédien soient condamnés à rendre digne d'admiration, dans le détail, ce qui dans l'ensemble est si digne de mépris, et vous condamnent à voir la pièce? — Bocage est d'une simplicité, d'une bonhomie, d'un bon ton extrêmement rares dans le rôle du curé; il a une amitié caressante et toute patriarcale pour ses paroissiens; il leur tape sur la joue, les mène éteindre le feu, bavarde avec eux, leur tire l'oreille, sait le nom de leur chat et de leurs chevaux de ferme; c'est un bon ministre d'Auguste Lafontaine. Madame Dorval fait une sorte de miracle, car elle met des paroles plates et totalement insignifiantes sur un ton si pathétique, si passionné, si chaleureux, que l'on se figure avoir compris et l'on pleure sur sa parole; on gémit à cause de sa pantomime, la scène de la confession en est un merveilleux exemple; l'auteur aurait écrit, au lieu du récit, l'histoire de Childebert ou la complainte de Fualdès, ou des *o* et des *a* seulement, que c'eût été même chose; on eût pleuré tout autant avec une telle actrice.

Faisons deux pas de plus sur le boulevard, et nous verrons l'Ambigu-Comique jouer *le Collier de la Reine*, de la reine Marie-Antoinette, la plus gracieuse et la plus parfaite des femmes; le collier de Boehmer et du cardinal de Rohan, le scandaleux collier qui n'orna jamais le col de la victime. Ici du moins les bienséances ont été gardées. Si la reine est grande et gauche, du moins est-elle vertueuse; si le roi est empesé et parle comme un perruquier endimanché,

du moins est-il honnête homme; si la pièce est médiocre, du moins il est certain que nul n'en sortira qu'avec un sentiment de vénération pour les personnages qu'elle ose singer. Cependant c'est une malheureuse spéculation que celle qui se fonde sur de pareils ouvrages. On les appelle *ouvrages de circonstances*, ce n'est certes pas flatter le temps présent. *Di meliora piis!* Lorsqu'on contemple ces costumes bleus et roses, de velours, de soie et de dentelles; quand l'on entend des acteurs se donner gaiement, toute la soirée, des noms de martyrs; quand on cherche des ressemblances et qu'on se demande où sont tombées ces têtes parfumées ce n'est pas une ritournelle qu'on attend, mais le roulement d'un tombereau.

Y

L'Avenir, 6 avril 1831.

On voit combien cette «lettre» différait d'un réel article de critique, combien aussi la fameuse «camaraderie littéraire» s'y donnait libre carrière. Sur la place occupée par le faubourg Saint-Germain dans la France moderne, voir l'*Introduction* de *Madame la Duchesse*, par H. de Viel-Castel (1838).

Paganini (1782-1840) poursuivait par des tournées retentissantes sa singulière carrière, commencée à Paris par son concert du 9 mars.

Le Théâtre-Français connaissait à nouveau une crise grave, et les recettes y étaient au plus bas. *Tartuffe* et *le Legs* arrivent, cette saison-là, à faire 75 francs de recettes. Par contre, le succès de Scribe, au Gymnase, ne se ralentit pas et, de nouveau, le boulevard abrite les actions historiques ou les pièces à thèse.

Beaumarchais à Madrid, drame en 3 actes de L. Halévy, avait été donné à la Porte-Saint-Martin le 5 mars, avec Bocage et

Mme Dorval dans les rôles principaux. *Le maréchal Brune et la revue de 1815*, 4 tableaux de Dupuits et Patin.

L'Incendiaire, ou la Cure et l'Archevêché, drame en 3 actes de Benjamin (Antier) et A. de Comberousse, donné à la Porte-Saint-Martin le 24 mars.

Le Collier de la Reine, comédie historique en 3 actes de Baudouin d'Aubigny, Poizols et L.-S., 24 mars 1831.

Le 8 avril, Hugo félicite son ami de ce qui est «presque une nouvelle face de votre magnifique talent».

À FONTANEY.

1831.

Fontaney à Marie Mennessier-Nodier, 4 avril 1831: «Émile [Deschamps] m'écrit, me parlant de lettres de lui et de Vigny adressées par eux à Jules [Mennessier] et que je n'ai point reçues... »

À BRIZEUX.

[Avant le 3 avril 1831.]

« Charmante lettre » dont le poète breton remercie Vigny le 4 avril (Dupuy, I, 9).

À Mme A. DE NARBONNE.

Avril 1831.

Avant le 26 avril 1831, où Vigny dîne chez elle avec Lamartine et sa femme, Montalembert, etc.

À AUGUSTIN SOULIÉ.

27 avril 1831.

Cat. N. Charavay, n° 430.

À MONTALEMBERT.

29 avril 1831.

Comment voulez-vous que je ne vous remercie pas, Monsieur, du mot aimable que vous avez laissé tomber de votre plume sur l'auteur de *Cinq-Mars*. Je le regarde comme une preuve de votre amitié et à ce titre seul j'accepte l'éloge que vous voulez bien me donner en passant. Je vous prie de vouloir bien vous charger aussi de mes remerciements pour la personne qui a parlé de l'*Élévation* et que je ne connais pas. Il faut me pardonner de n'avoir pas encore envoyé une deuxième *Lettre Parisienne*. J'en écrirai une bientôt à travers mille occupations et des commencements d'ouvrages que j'achève. Je suis loin de renoncer à occuper de temps à autre quelques colonnes de votre journal et j'ai bien des petites choses à dire au public entre les intervalles de mes compositions.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Arch. Montalembert; E. Sakellaridès dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1906.

Le 26 avril, Vigny s'était encore rencontré avec Montalembert chez Mme de Narbonne.

Dans un article de *l'Avenir* du 28 avril 1831, consacré à *Notre-Dame de Paris*, Montalembert avait uni les noms des deux écrivains en disant de Hugo : « Nous lui souhaitons la gloire de doter,

en commun avec l'auteur de *Cinq-Mars*, notre patrie de cette littérature si féconde et si attrayante. »

D'autre part, *Paris, élévation* de Vigny, avait été favorablement commenté dans *l'Avenir* du 15 avril, après avoir été jugé « admirable » par Montalembert.

À LA PRINCESSE DE CRAON.

Fin avril 1831 (?).

Réponse à un billet où elle lui dit son admiration pour *Paris*. (Dupuy, II, 279.)

À ANTONI DESCHAMPS.

Avril ou mai 1831 (?).

Réponse à la pièce de vers dédiée « à M. Alfred de Vigny », avril 1831 et contenant ce vers :

Tu n'attachas jamais de cocarde à ta Muse...

À AL. DUMAS.

Réponse à la lettre (citée par Dupuy, I, p. 273) qui sollicite les conseils de Vigny pour *Antony* et lui demande d'assister aux dernières répétitions.

On sait que, grâce à la présence vigilante du poète, la répétition générale fit supprimer, à l'acte II, quelques outrances athées dans la pièce de Dumas. Sur la première fameuse du 3 mai, cf. les *Mémoires* d'Alexandre Dumas.

À Mme DUCHAMBGE OU À Mme DE MERCAUX (?).

2 mai 1831.

J'ai reçu votre lettre jeudi, Madame, et le lendemain j'ai fait ces vers que vous vouliez avoir. Très heureux de penser que vous les rendez beaux en les chantant, ils en ont besoin je crois, car rien ne peut être digne du livre Saint qu'un chant sacré !

Ce psaume est depuis hier resté dans des mains qui sont sacrées aussi pour moi. — Réclamez-les, aimable amie, et ils iront à vous avec approbation et privilège de la Reine. Je ne les ai plus et je ne les sais plus.

Mille tendres amitiés.

Alfred de Vigny.

Cat. Andrieux. Inédite.

Il s'agit évidemment d'une musicienne, d'une cantatrice, amie de Mme Dorval. Celle-ci reste liée avec Mme Duchambge et sera jalouse de Mme Mercaux, femme du pianiste qui s'installe à Rouen en 1835.

À MARIE DORVAL.

3 (?) mai 1831.

La première représentation d'*Antony*, d'A. Dumas, à la Porte-Saint-Martin, a été une soirée décisive pour Mme Dorval, interprète du rôle principal de femme, Mme d'Hervey. D'abord destiné à Mlle Mars, il échut à Mme Dorval : de quoi Vigny félicitera l'auteur et le public dans une *Lettre sur le théâtre à propos d'Antony*

(voir plus loin) et aussi dans un message privé dont Mme Dorval le remercie en ces termes :

« Vous mettez mille fois plus de prix qu'il ne faut à ce que vous nommez mes créations, monsieur, ... et vous y trouvez, je crois, plus qu'on ne doit y voir...

« Pardonnez-moi, monsieur, si les répétitions d'*Antony* m'ont empêchée de vous répondre sur-le-champ; j'ai été très flattée de votre lettre et je mets votre suffrage au nombre des plus honorables que je puis recevoir.

« Agréez, monsieur, mes compliments empressés et les témoignages d'amitié que M. Merle me charge de vous transmettre. »

À GASPARD DE PONS.

Juin 1831 (?).

En réponse à son poème *le Succès*, dédié « à mon ami Alfred de Vigny » et daté du 31 mai (*Adieux poétiques*, II, 242) :

Poursuis, éblouis-nous de ta vive harmonie!
Les *élévations* vont bien à ton génie...

UNE LETTRE SUR LE THÉÂTRE
À PROPOS D'*ANTONY*.

Juin 1831.

C'est une heureuse chose qu'une chose nouvelle, dût-elle faire un peu de mal. Quand elle tombe au beau milieu d'une grande ville, on vous la prend, on vous la tourne et retourne en cent façons, on la regarde en tout sens, on en rit, on en pleure, on s'en réjouit, on s'en fâche, on l'accuse, on la défend, on la critique, on la loue. Que prouve tout ce tapage?

qu'il y a là une puissance réelle, une œuvre vivante, ayant, comme toute créature, ses qualités et ses défauts, mais vivante du moins, et c'est beaucoup, et c'est tout.

Il y a mille manières d'examiner une œuvre d'art, chacun a la sienne; toutes sont bonnes quand elles rendent une impression, toutes sont curieuses et profitables pour les auteurs quand elles sont de bonne foi. Si j'écrivais jamais pour le théâtre, je voudrais entendre tous les dialogues et tous les monologues de tous les groupes de la salle, pour voir dans quels miroirs se réfléchissent mes personnages, de quelles couleurs nouvelles ils se teignent, et quelle impression générale est restée établie dans l'esprit de la majorité.

L'impression produite par *Antony* sur le public a été l'émotion profonde que donne la vue d'une passion énergique et mutuelle; mais l'accusation presque générale d'immoralité est sortie de cette impression même.

Je crois possible de démontrer précisément le contraire, et je l'essaierai tout à l'heure. Je voudrais vous parler d'abord du premier coup-d'œil de la représentation.

La Porte-Saint-Martin est double comme la porte de l'enfer de Virgile. D'un côté, et c'est sans doute par la porte d'ivoire, entre la bonne compagnie; de l'autre, la porte de corne, entre la mauvaise. *Antony* a rouvert la porte d'ivoire, et le beau monde est entré. Les chapeaux bleus et roses, les ceintures moirées, les figures pâles et gracieuses ont remplacé les bonnets

ronds, les tabliers et les figures larges, rouges et luisantes, voilà les salons venus, cela sent bon.

On disait bien depuis quelque temps que ce théâtre se voulait décidément élever, on parlait d'un grand drame politique, d'une certaine maréchale de France; je ne sais trop ce que ce pouvait être, mais je ne suis pas fâché que le mélodrame ait fait sa rentrée dans le monde littéraire, en passant par un salon de 1831; c'était sa destinée, donc c'est heureux, si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Toujours est-il que le succès de ce drame est un des plus beaux qu'on puisse voir, et que chaque représentation ressemble à une fête donnée par vingt salons réunis, dont une partie occupe aussi la scène. Des discussions curieuses, et un peu semblables à ce que devaient être celles de la cour d'amour, s'engagent dans chaque loge, d'une loge à l'autre, d'un balcon à une loge, entre jeunes femmes et jeunes gens, entre inconnus parfois, et tout cela dans les entr'actes, car dans les actes, le moyen de parler? Madame Dorval est toujours là. — On entend, dis-je, dans toute la salle des conversations à demi-voix sur la grande question, la question chevaleresque, la question éternelle, celle du dévouement en amour, à laquelle restent, comme réponse, une ou deux belles et immortelles anecdotes par siècle, comme celles de Roméo, de Paul, de Werther, de Desgrieux, etc., etc. Chaque femme cherche en son cœur lequel de ces noms passionnés et malheureux elle doit donner pour modèle, elle jette son nom dans sa conversation d'entr'acte en

jouant avec son éventail; celui à qui elle parle commence par arranger ses cheveux et sa cravate, froncer les sourcils avec tristesse, mais non sans douceur, et puis il cite celui des noms qui lui sied le mieux, on s'anime, on prend parti pour son champion, et ce combat a cela de bon, que, de quelque côté que reste la victoire, elle tournera au plus grand bien de tous deux; que monsieur cède à madame, ou madame à monsieur, tous deux auront cédé à l'influence d'Antony. Oh! bel art de la scène, si tu corriges les mœurs, ce n'est pas en riant cette fois!

Non, on ne rit pas, on pleure peu, mais on souffre beaucoup en voyant ce drame. On éprouve cette nerveuse agitation des personnages qui crispe les mains et les pieds malgré qu'on en ait, comme si on voyait quelqu'un toujours prêt à tomber d'un toit. Cette jeune femme est comme menacée par un vautour qui tourne sur elle. L'épouvante saisit pour elle à la vue de ce jeune homme convulsif, qui porte en lui-même deux causes d'exaltation, son amour d'abord, puis cette rancune de bâtard qui lui fait bouillonner dans le cœur une éternelle rage contre la société. On pressent (et c'est habile à l'auteur), on pressent que cet homme, toujours en garde contre tous, qui a toujours l'épigramme à la bouche et le poignard à la main, suivra la première occasion de se donner une victime. Et qui choisira-t-il? Cette douce et gracieuse beauté qu'il a perdue en combinant froidement l'héroïsme, en calculant sur sa piété, en ensanglantant son salon

de soie pour qu'elle l'y garde, en volant ses faveurs sur la grande route comme un brigand... Ce serait horrible si ce n'était utile et moral. — Il ne m'est pas possible de croire que M. Dumas écrive un ouvrage pareil sans une pensée dominante et sans conclusion, comme on parle sans idée dans un bal. Non, je crois ce drame médité dans un but d'utilité morale et même religieuse. Je le comprends comme une satire de notre siècle et de notre année même, portant à l'aversion, à l'horreur même de l'athéisme, du matérialisme, de l'égoïsme, de la présomption, de la domination orgueilleuse de la force physique sur la faiblesse; tout cela personnifié artistement dans le rôle original d'Antony.

Cela dit, ce drame est un ouvrage très beau.

Et quelle idylle voulez-vous offrir, je vous prie, à une société blasée à qui suffisent à peine les scènes sanglantes du théâtre, qui se réjouit à la vue des bêtes féroces, et demandera bientôt des combats de gladiateurs pour voir couler le vrai sang? croyez-vous qu'un homme qui a dessiné Paula, Saint-Mégrin et son joli page n'eût pas été capable d'une pièce couleur de rose, et qu'il n'eût pas pu mettre en scène un amour moins scandaleux? Eh bien! s'il l'eût fait, on n'y serait pas allé en foule, soyez-en sûr, et tout ce que renferme l'ouvrage de mots spirituels, d'observations fines, de tableaux vrais sur la société du jour, tout se fût perdu, si le cadre n'eût été noir. Ce cadre sombre atttire les yeux de force, captive l'attention et attache aux détails qui sont l'essentiel. Je me

trompe fort, ou l'auteur a pensé à cela. C'est une mauvaise plaisanterie qui se renouvelle trop souvent ici, que de vouloir toujours chercher bien haut de coupables projets contre l'ordre social dans des œuvres d'art; je ne crois point que l'auteur ait eu le moins du monde l'intention que lui ont supposée quelques personnes de vouloir abolir parmi nous l'usage de se marier et établir celui de tuer les femmes dont le mari demeure sous le même toit; ce serait par trop noir, et M. Dumas n'en veut sûrement pas tant. S'il est vrai, du reste, qu'il ait formé cette grande entreprise, comme un journal l'assure, la suite le dévoilera. Pour moi, chétif, je me bornerai à vous parler des questions d'art que renferme ce brillant drame.

Il me paraît assez dans la manière de M. Dumas de créer d'abord un dénouement, et ensuite d'y suspendre la pièce entière. Le dernier mot une fois inventé, il veut que tout y aboutisse, il accroît, il gonfle les caractères s'il le faut, il resserre ou il étend les événements, et événements et caractères ont leur germe dans la dernière ligne ou le dernier vers. C'est une bonne manière pour l'état actuel de nos besoins d'émotions croissantes; donc elle est bonne pour le succès, et après tout, le succès n'est-il pas tout ce qu'il faut ? La France, tout oublieuse qu'on la croie, se souvient de toute réussite, et en conserve une mémoire proportionnelle égale au mérite de l'ouvrage, selon le temps de sa naissance; on sait encore gré à madame Deshoulières de ses moutons. Je connais des hommes d'esprit qui en récitent jusqu'à

dix vers, en vérité. Voltaire, en faisant moins de tragédies, eût fait mieux sans doute, mais il aima mieux avoir tous les ans un succès avec des orphelins chinois que de créer en dix ans un monument comme *Athalie;* fit-il mal ? fit-il bien? je ne sais. Il faut prendre un homme comme il est, et le juger selon ce qu'il veut faire; Voltaire connaissait admirablement les planches et le parterre; il savait ce que dure une œuvre de théâtre livrée au public et dévorée en deux mois; il voulait alimenter l'hydre toute sa vie, et lui jetait de la pâture souvent. Dans les jeunes auteurs qui veulent écrire pour la scène, il n'est pas surprenant que quelques-uns adoptent ce système et précipitent encore le nombre des représentations. L'exemple est séduisant, et je n'en sais pas à qui la comparaison puisse être injurieuse. Grâce aux habitudes des théâtres de jouer tous les jours le même ouvrage, il n'y a plus de *répertoire* possible. Un drame est affiché, on y court lundi, mardi, mercredi; il s'use de jour en jour jusqu'à la corde, puis tout est fini, on n'y pense plus, on dit : à un autre. *Les romantiques font toujours des préfaces,* dit-on dans *Antony;* j'en sais une où l'auteur écrivait ceci : « Faire jouer une tragédie n'est autre chose que préparer une soirée; après un certain nombre de soirs, la machine ayant toujours diminué de qualité, et la multitude de quantité, le mouvement cesse tout à coup dans la solitude. » C'était moins fou que l'on ne l'a pu croire. Jouissons donc du présent au théâtre, me suis-je dit; accrochons-nous y, comme aux branches d'arbre un enfant qui se noie;

allons où va tout le monde, et voyons. J'ai vu *Antony.*

Certes, je me garderai de vous envoyer une analyse pareille à celles que l'on fait d'habitude scène par scène, acte par acte. *Elle me résistait, je l'ai assassinée;* voilà tout le drame? oui, voilà tout, et il a fallu un bien grand talent pour tirer cinq actes d'une idée d'honneur conservé, d'un sentiment abstrait et tout moderne, qui n'eût fourni à tant d'autres qu'une esquisse pareille à celle du Gymnase. Rendons grâce aux auteurs qui savent développer, dans ce temps où tout se rétrécit, se fait à la hâte, se lit, se voit en courant. Les ébauches perdent les tableaux; remercions ceux qui peignent sur de grandes toiles, car on en serait venu à réduire le *Tartufe* et le *Misanthrope* chacun à un acte. On a dit qu'Antony parlait trop. Loin de trouver cela, je trouve qu'il ne parle pas assez, car toute la pièce est le développement de son caractère et de ses sentiments violents. J'aurais voulu plus que cinq actes pour le connaître davantage et me rendre compte plus longtemps et plus profondément de ces deux fureurs dont je vous ai parlé, et qui se partagent son cœur : fureur d'amour, un peu matérielle, je le crains, et fureur de bâtardise, un peu trop philosophique pour l'indulgente année 1831. J'aurais voulu tout un roman pour cela, et un roman d'analyse, tel que *Werther* ou *Adolphe.* S'il y a du mérite à avoir étendu l'action par le développement des caractères, il n'y en a pas moins à avoir su s'arrêter et contenir les caractères dans les bornes de l'action. C'est de quoi

on n'a pas assez loué M. Dumas; il est vrai qu'en général on loue le moins qu'on peut, ce n'est pas piquant.

Rien de pis, selon moi, que de juger sans se placer au point de vue de l'auteur. Une fois que l'on aura admis l'existence (et elle est très possible) d'un jeune homme profondément égoïste et vaniteux, qui aime une femme, non pour elle, non pour l'entourer de bonheur, de soins et d'hommages, pour la consoler des afflictions de famille et des froissements du monde; pour l'élever à ses propres yeux et aux yeux de tous, pour voiler ses fautes et dévoiler ses qualités, pour soutenir sa faiblesse et diriger sa marche; mais qui l'aime pour lui-même, pour lui seul, pour accomplir son déshonneur comme on gagne un pari, avec une rage de joueur; pour lui déclarer rudement qu'elle est sa propriété, pour la traîner à sa suite sous les lustres et les bougies, comme une victime ornée, pour lui faire fouler ses enfants aux pieds, pour anéantir son cœur de mère dans son sein, pour étouffer la prière sur sa bouche, et pour lui plonger un couteau dans la poitrine, comme Ali-Pacha égorge son esclave de peur qu'elle ne serre le vainqueur; une fois, dis-je, ce caractère admis, rien de plus moral que ce drame accusé d'immoralité, car il épouvante les femmes en leur montrant quelle déloyale et cruelle puissance elles peuvent donner sur elles à ces caractères faussement exaltés et passionnés froidement. Oui, n'en doutez pas, c'est la leçon qu'a voulu donner l'auteur, car il doit savoir que l'amour est la plus sublime expression de la bonté, ou n'est rien.

On a regardé le caractère d'Antony comme impossible, comme hors de nature; je pense au contraire qu'il est très commun et des plus communs. Le nombre est incalculable d'hommes blasés, durs et athées, qui rougissent de cet état de leur cœur, et qui, pour arracher des succès d'amour-propre à des êtres facilement intimidés et éblouis, s'inventent des malheurs mystérieux et le plus byroniens possible, leur parlent de religion, sans croire seulement à l'âme, et de dévouement en méditant l'éclat de leur perte, et à force de se monter la tête, de se faire un héroïsme philosophique et une métaphysique de damné, sont forcés pour soutenir leur rôle de jouer le dernier coup du vice, en jetant le crime dans la partie. Les garnisons regorgent d'exemples pareils : il était bon d'en faire une grande satire, l'auteur d'*Antony* vient de la donner avec un grand bonheur et une égale habileté; il ne peut pas avoir eu d'autre but, et c'est dans ce sens seulement qu'on doit et qu'on peut louer son œuvre. Antony est un type effrayant, et il est utile par cela même.

Le caractère de madame d'Hervey est tracé avec le plus rare talent, et ici je ne puis m'empêcher de me rappeler qu'il était destiné à mademoiselle Mars, et que sa création vient d'échoir à madame Dorval. Tel est l'art double du théâtre, que l'on ne peut séparer un rôle dans sa pensée de l'acteur qui l'a créé. Adèle d'Hervey apparaîtra toujours sous les traits de l'heureuse rivale de mademoiselle Mars, et il est impossible d'être plus complètement rendu que ne

l'est ce rôle charmant dans tous ses traits, toutes ses couleurs et toutes ses nuances. Madame d'Hervey est une femme mélancolique, douce et bonne, toute soumise à son mari, toute rangée à ses devoirs; très heureuse d'ailleurs, aimant bien sa petite fille et la toilette aussi, les robes roses, les jolis chapeaux et les bouquets; mais à travers cela, n'oubliant jamais qu'elle fut aimée de cet Antony : on sent que, s'il reparaît, elle est perdue; que, s'il la touche du regard seulement, elle tombera. Aussi fuit-elle, aussi s'échappe-t-elle comme un pauvre oiseau qu'aspire quelque reptile venimeux. Une fois atteinte, elle n'essaie pas un moment de se soustraire au pouvoir de son maître, et c'est un trait ravissant de son caractère, qu'elle lui pardonne tout, jusqu'aux affronts publics qu'il lui a causés; elle accepte tout de lui à la fois, le déshonneur, la ruine et la mort presque sans reproche, en s'écriant seulement : *Mais je suis perdue, moi!* Mot naïf que l'Adèle de la Porte-Saint-Martin dit avec un étonnement douloureux qui porte la terreur jusqu'au fond des âmes, parce qu'il révèle le rôle entier et le résume, parce qu'il montre qu'elle a été si profondément engourdie par trois mois d'enivrement et d'abandon, que c'est la première fois qu'elle se réveille de là, et se réveille au bord du précipice, et le mesure pour la première fois aussi; ce mot veut dire qu'elle n'y avait jamais pensé, qu'à peine se croyait-elle si coupable, qu'elle voudrait savoir de son Antony lui-même s'il pense que ce soit sans ressource et pour toujours, et s'il avait cru aussi que le danger fût si

grand. Il y a toutes ces idées et tous ces sentiments dans le seul cri de l'actrice et dans son attitude, car en apprenant le retour de son mari, ses jambes s'affaiblissent, elle tombe assise sur les bras d'un fauteuil, et croise les mains en regardant son séducteur en face, comme pour lui faire contempler sa victime dans tout son abaissement et toute sa destruction. On arrive à se figurer ce que mademoiselle Mars eût fait de ce rôle; elle l'eût pris autrement peut-être, et d'une manière plus conforme à toute sa personne; mais mieux, cela n'eût pas été possible, même à elle. Dans les premiers actes, il est probable qu'elle eût cherché de la légèreté, et cette coquetterie ingénue qui plaît tant en elle; mais je ne sais si cette manière et ces qualités mêmes n'eussent pas nui à l'ensemble du caractère, et n'eussent pas été en désaccord avec les derniers actes de ce grand rôle : quand le malheur serait venu tomber sur cette âme pleine de légèreté, de finesse spirituelle et mondaine, il aurait eu peine à y développer ces élans douloureux, ces larges épanchements de terreurs et d'angoisses auxquels est préparée l'âme mélancolique et tendre que fait pressentir chaque geste, chaque soupir pénétrant de madame Dorval.

Qui peut savoir cependant quels trésors imprévus aurait pu nous montrer le talent brillant qui se voile à présent à tous les yeux, qui pourrait décider entre ces deux femmes célèbres que l'on ne cesse de comparer? L'une était la première des comédiennes, et fut tragédienne quand elle le voulut; le contraire vient d'arri-

ver à l'autre, elle avait le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame; elle vient de montrer que le ton aisé et simple du monde, que les bonnes manières de la comédie lui étaient familières; elle a passé sans effort dans ce nouveau cercle avec le talent le plus souple qui soit au théâtre. Elle semblait une actrice anglaise venue de Covent-Garden ou de Drury-Lane avec toute la profondeur de rêveries, d'émotions de mistress Siddons, et elle vient d'ajouter à cette puissance tragique (la première au théâtre) celle que donne une observation fine de la société; c'est un talent complet, et dont l'avenir est bien vaste, heureusement pour Paris et pour l'art dramatique. Le rôle de madame d'Hervey m'a fourni une observation nouvelle sur ce talent de bien dire, si rarement compris; il ne consiste pas dans cette sorte de chant trop usité depuis de longues années, et qui n'est bien placé que dans les périodes larges et longues du vers alexandrin pompeux et antique. Dans les vers qui sont un chant eux-mêmes, et dont chaque syllabe est une note, l'acteur est bien contraint d'être chanteur malgré lui-même; mais dans les vers modernes et brisés, ou dans la prose, rien de plus monotone et de plus froid que ces tirades scandées, mesurées, balancées comme des *adagios* et des *allegros*. On essaie depuis quelque temps une autre manière à la scène, mais en changeant de route, les comédiens ont trouvé d'autres écueils. Quelques-uns à force de couper et de heurter leur débit, de prendre ce qu'on nomme *des temps* (qui

sont les soupirs et demi-soupirs de la musique), à force de chercher le naturel, l'abandon et la franchise, sont tombés dans la trivialité, la mauvaise grâce et la grossièreté. *Bien dire* n'est pas seulement non plus prononcer nettement et proprement, c'est choisir dans les mouvements naturels et vrais de son cœur ceux qui sont *beaux* suivant l'art, car s'ils ne l'étaient que suivant la nature seule et à tout hasard, ce ne serait pas assez. Ainsi, avant le rôle de madame d'Hervey, la même actrice avait montré dans *Charlotte Corday* (aujourd'hui parodiée aux Français), dans *l'Incendiaire* et dans *Marie Beaumarchais*, toute une science variée et profonde, qui consiste à se tenir toujours près de la nature et toujours dans l'art. C'est là le chemin de tout comédien véritable, il faut s'y tenir sans dévier, autrement on se perd ou dans la phrase ampoulée ou dans le mot trivial.

Revenons à la pièce, l'acte le plus brillant est le quatrième; je n'y verrais guère à reprendre, si je voulais reprendre. Ce salon actuel est peint; cette jolie petite femme légère et bonne qui plaint madame d'Hervey en se regardant dans la glace; qui parle de sa robe à son poète et de poésie aux autres, pour le faire briller; cet auteur spirituel qui jase de littérature dans le petit cercle féminin, ces jeunes gens désœuvrés qui se chauffent, tout cela est charmant. Il a été très habile à M. Dumas de jeter ainsi la critique de l'art dans l'art même, et de faire porter à Antony son bouclier. Personne ne pourrait le tremper plus solidement que lui-même.

Ce personnage d'Antony était d'une extrême difficulté pour l'acteur. Bocage a déjà reçu tant d'éloges dans ce rôle, que ce serait un lieu commun de les répéter.

J'ai vu le public jouer de son côté une scène charmante à la troisième représentation.

Des femmes très jeunes, très jolies et fort parées, que je ne connais pas et que devrait remercier l'auteur, étaient groupées dans une grande loge de l'avant-scène, leurs amies dans les loges voisines; après avoir écouté Adèle d'Hervey, en pâlissant, en frémissant, en se cachant les yeux, elles ont éprouvé pour elle une pitié si tendre, un intérêt si vif, qu'elles ont toutes arraché leurs bouquets et les lui ont jetés sur la scène, toutes penchées en dehors, en souriant et en pleurant, étendant les mains comme pour l'embrasser lorsqu'elle a reparu. C'était bien gracieux à voir, et cela me fit penser à l'injustice de lord Byron, lorsqu'il a fait dire au Giaour :

No gayer insects fluttering by
Ne'er droop the wing o'er those that die,
And lovelier things have mercy shown
To every failing but their own,
And every woe a tear can claim
Except an erring sister's shame.

« Non, les plus brillants papillons de l'air n'ont jamais abaissé leurs ailes sur ceux qui meurent; et les femmes les plus belles ont pitié de toute chute, excepté de celle de leurs pareilles. Tout malheur peut réclamer d'elles une larme, hormis la honte d'une sœur égarée. »

Il se fût repenti s'il eût vu comme moi ces belles

personnes étendre leur aile sur la sœur frappée à leurs pieds.

Y.....

La première d'*Antony* à la Porte-Saint-Martin avait eu lieu le 3 mai 1831.

Insérée dans l'« Album » de la *Revue des Deux Mondes*, juin 1831, p. 322, cette « lettre » voisine sous l'anonyme avec d'autres pages de Vigny, l'*Almeh*. Il l'avait d'abord destinée à *l'Avenir*, et l'on comprend que Montalembert ne l'ait guère trouvée conforme au plan de son journal.

La *Revue des Deux Mondes* avait fait suivre cette « Lettre sur le théâtre », en *post-scriptum*, de quarante lignes consacrées à la Comédie-Française. Une rectification instante, évidemment exigée par Vigny, fut insérée au numéro suivant, p. 545, sous ces mots :

« C'est par erreur que le *post-scriptum* de l'article intitulé : *Lettre sur le Théâtre à propos d'« Antony »* s'est glissé à la suite de cette lettre, signée Y. L'auteur de l'article nous prie de déclarer que, n'ayant assisté à aucune des pièces dont ce *post-scriptum* rend compte, il n'en peut avouer les questions. La responsabilité nous en reste tout entière. »

A ALFRED DE MUSSET.

mai 1831.

Réponse à la lettre par laquelle le jeune poète demandait à son ami et à Marie Dorval de s'intéresser à une jeune actrice, Aglaé Larché (Dupuy, I, 383).

A VICTOR HUGO.

24 juin 1831

Réponse à la lettre où l'ancien ami demande deux places dans une loge pour une dame et une stalle pour Sainte-Beuve, en vue de *la Maréchale d'Ancre* (Dupuy, I, 244).

———

À SA MÈRE.

[25 juin 1831.]

J'ai gagné ma petite bataille. Embrasse-moi, chère maman. Si tu m'as repris l'histoire de Louis XIII que je ne retrouve plus, renvoie-la moi, j'en ai besoin tout de suite.

Arch. Marc Sangnier; P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 126, qui donne la réponse :

«Oh oui, je t'embrasse, mon enfant; je suis aussi aise que j'ai été tourmentée d'inquiétudes toute la soirée; j'irais vous voir ce matin s'il ne faisait pas sans cesse de la pluie et du vent...»

À M[lle] GEORGES.

26 juin 1831.

Corr. hist. et arch., 1904, p. 103.

Félicitations sur la façon dont elle a interprété le rôle de la Maréchale d'Ancre. Surprenante transformation de son talent «dont j'ai eu le bonheur d'être la cause première. C'est un hasard dont je dois me féliciter et dont je ne conçois aucun orgueil, car tout le mérite en est à vous-même et mon admiration vous est bien acquise...»

À AL. DUMAS.

26 juin 1831.

Réponse présumée à la lettre enthousiaste du brave Dumas après la «vraie première» de *la Maréchale d'Ancre* «... Votre œuvre est

belle, mon cher Alfred... succès bien réel, bonheur bien grand pour moi...» Cf. l'éd. Dorchain du théâtre de Vigny (Paris, Garnier), p. 332.

A Mme DE SOUZA.

Fin juin 1831.

Appréciation élogieuse d'un manuscrit qu'elle a confié à Vigny. Ce jugement enchante l'auteur : «je le ferai lire à mon fils, qui est *tout mon public*». Elle fait lire à Charles de Flahaut *Cinq-Mars* et *la Maréchale d'Ancre*. «Voilà mon auteur! s'écrie-t-il. Qu'il fasse vite un Napoléon!» L'éditeur Gosselin est d'accord. «Vous parlerez des montagnes de la Corse, de l'École militaire, de la camaraderie de l'École militaire, de sa gloire, de ce trône du monde. Chaque chapitre aura une couleur différente, un intérêt nouveau. Enfin pensez-y, et vous vous relèverez cette nuit pour écrire.» (Dupuy, II, 282.)

À F. A. HAREL,

directeur de l'Odéon.

21 juillet 1831.

Je crains, Monsieur, que vous n'ayez un peu oublié M. Brot, auteur d'un drame de *Cinq-Mars* et sa lecture que je vous rappelle et que vous deviez lui adresser chez moi. Il demeure à Auteuil, rue de Boileau n° 24. On peut lui écrire là.

Je vous prie de vouloir bien faire distribuer ces vingt-trois exemplaires de *la Maréchale d'Ancre*, et me faire savoir si j'oublie quelqu'un.

Si vous avez par hasard une loge à me donner pour la première représentation de ce soir vous nous serez fort agréable et nous irons, nous autres Anglais.

Mille compliments.

A. DE V.

Catal. H. Saffroy, mai 1927. Inédite.

On verra, à la date du 1er avril 1833, Brot adresser à Vigny une lettre amicale et déférente qui sert de dédicace liminaire à son volume, *Entre onze heures et minuit. Un coin de salon* (Paris, 1833). « Faites-lui bon accueil, comme vous me l'avez fait jusqu'à ce jour... »

À SAINTE-BEUVE.

31 juillet 1831.

Il se passera bien du temps, mon cher ami, avant que j'oublie votre lettre sur *la Maréchale d'Ancre*, autant qu'il en faudra à tout lecteur de *Joseph Delorme* pour oublier ses beaux vers, toute une vie par exemple. Vous m'avez écrit du cœur et de la tête tout à la fois, et j'en ai été vivement touché. Vous n'avez pas jugé aussi sévèrement que moi cet essai que je vous envoie sous sa seconde forme. Prenez-le seulement pour ce qu'il vaut, et comme une marque de mon inviolable attachement.

Alfred DE VIGNY.

Voici des billets pour le jour qui vous plaira, vous n'aurez qu'à écrire le chiffre de la représentation que vous voudrez voir.

Coll. Lovenjoul D. 612; Sainte-Beuve.

La Maréchale d'Ancre avait été jouée le 25 juin, la brochure mise en vente le 23 juillet. Sainte-Beuve, qui avait été de ceux qui soutinrent la pièce à la première, vint la revoir après qu'elle eut été soumise à quelques remaniements. Une longue lettre du critique au poète, le 26 juin, avait mis le doigt sur les défauts de l'œuvre — quelque lenteur au second acte, un trop long monologue au cinquième — et affirmé les grandes qualités de pathétique, de « cœur », de « vrai drame » qu'il y trouvait. (L. Gillet. *Rev. de Paris*, 15 août 1906, p. 692).

À JUBERT DE GLÈZE.

Réponse (Dupuy, I, 16) à une lettre de félicitations qui suit *la Maréchale*. L'auteur est un ancien camarade de Vigny à l'externat Hix.

À AUGUSTE BRIZEUX.

Mardi 2 août 1831.

Hélas! par quel bout se prendre? Et que dire de soi-même? Comment se voir? Où y a-t-il une glace pour se mirer, si ce n'est l'œil d'un ami, d'un ancien ami? Parlez à Émile, parlez à Antoni, à Edmond de Beauvau, etc., ils vous diront ma simple vie, mon inutile vie. Bonne tout au plus à consoler la vieillesse de mon bon père et à lui fermer les yeux. C'était un spirituel vieillard, courbé par ses blessures de la guerre de Sept ans, n'ayant conservé de ses trois fils que moi,

de sa fortune que moi, de sa famille nombreuse que moi. Il avait sept frères, la Révolution les avait tués; son père était immensément riche en terres de Beauce, il avait presque tout perdu. — Il m'éleva à Paris. Le matin, le collège bien triste et bien froid qui m'instruisait peu et me faisait mal, par mille douleurs et mille afflictions; le soir, ma famille qui me consolait par une conversation d'autrefois; des vieillards élégants et bons; les histoires de Paris, Versailles et les provinces, les souvenirs de la cour de Louis XVI, et tout cela à travers la gloire, toujours maudite de l'Empire, mais toujours admirée par chacun. Des hommes d'un esprit étendu, vieux amis que j'ai encore à soigner, comme si mon père me les eût légués, des femmes toutes maternelles pour moi, me montraient ainsi par leur bon ton qu'il y avait de meilleures leçons à recevoir que celles du matin, et le soir me le faisait prendre en haine. — Cependant les bulletins de Wagram et d'Eylau se lisaient à haute voix à la pension, on me menait au tambour, mes amis étaient hussards et cuirassiers; cela monte la tête. — Je voulus quitter le collège. Je m'enfonçai dans les logarithmes et toutes les mathématiques pour entrer à l'Ecole Polytechnique; j'allais me jeter dans l'artillerie avant l'âge de la conscription. Vint 1814. Me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela !* me dis-je, après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela ?* — J'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt. De là ma tristesse, née avec moi, il est vrai, mais pas si profonde qu'à présent, et au fond assez douce et pleine de commisération pour

mes frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes.

Je me prends à m'amuser de vous écrire ceci. Quel égoïsme! je vais sortir et ce soir peut-être je continuerai.

2; à minuit.

Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites. L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité, me donna dès le premier jour une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut, à tous les ministères possibles, une opposition permanente, et ma distraction naturelle, et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Et cette bonne distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandement même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. — Avec une

indifférence cruelle, le gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis, et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus. — J'étais donc bien déplacé dans l'armée et je portais la petite bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie; j'avais *Eloa,* j'avais tous mes poèmes dans la tête. Ils marchaient avec moi par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa ma tête. — Depuis la guerre d'Espagne *Cinq-Mars* vivait dans ma tête; j'étais comme le Jésus de Manzoni : *se souvenant de l'avenir.* Et ce livre à venir, je n'avais pas le temps de l'écrire. — Marié, hors de l'armée, revenu à Paris (chère ville bien-aimée du Beauceron qu'on y apporta à deux ans) je me hâtai d'écrire mon roman. Il me donna plus de renom qu'*Eloa* qui me semble d'une nature plus rare autant que je puis me juger moi-même. — Je fis, depuis, ce que j'ai fait toujours, des *esquisses* qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de *rares tableaux.* Croiriez-vous que je les ai tellement accumulées que j'ai là, près de moi, une malle entière, pleine de plans, de romans, d'histoires, de tragédies, de livres de toute forme et de toute nature.

Alfred DE VIGNY.

Coll. G. Saint-René Taillandier; art. *Vigny* de la Biographie Michaud, p. 386. *A Monsieur, Monsieur Brizeux, rue Vaugirard*, 52.

La *Revue des Deux Mondes* songe à publier une étude d'ensemble sur Vigny, et Brizeux est chargé de ce travail. Il écrit à son ami le 31 juillet (Dupuy, *Vigny*, t. II, p. 12) : « Il s'agit de vous demander tous les fastes de votre vie. Enfant, écolier, militaire, on veut vous voir grandir et vivre jusqu'à *la Maréchale d'Ancre*. Votre Muse toujours à côté de vous comme un bel ange gardien. J'écrirai ces Annales poétiques. C'est au nom de la *Revue* que je vous fais cette impertinente requête à laquelle vous répondrez selon qu'il vous plaira. Cependant n'oubliez pas les détails familiers... » Ce fut d'ailleurs Gustave Planche qui, sans doute en raison du départ de Brizeux pour l'Italie, rédigea l'article.

Edmond de Beauvau, camarade de régiment de Vigny, restera en relations avec lui.

Au bas de cette lettre et comme la continuation des documents qu'il recueillait, Brizeux a écrit, sans doute après une entrevue avec Vigny, ces *addenda* au crayon et à l'encre :

Né à Loches en Touraine, où son grand-père mourut en prison.

Élevé aux Tronchets près d'Étampes. — Souvenirs de Chambord [au crayon : lisant l'histoire de France].

Six mois en pension chez M. Hix (rue de Matignon), pour condisciples Devéria (Achille), Hérold, Dittmer qui entre avec lui dans la Garde — et ces malheureux [Mathieu] (*sic*) et Serge Mourawiew.

A GUSTAVE PLANCHE.

Août 1831.

M. Buloz tient à ce que je vous dise ce que vous savez déjà, que *Cinq-Mars* fut écrit dans un congé que j'avais. Mon régiment était alors à Pau, d'où j'étais

venu à Paris. J'écrivis bien vite le roman qui traversait avec moi en diagonale toute la France et il me fallut une prolongation de congé pour corriger les épreuves.

E. Sakellaridès, p. 49.

Il s'agit de l'article biographique à préparer pour la jeune *Revue des Deux Mondes :* Planche, présenté à Buloz par Vigny, vient d'y entrer. C'est le 1er août 1832 que paraîtra son étude sur Vigny, ouvrant la série des *Littérateurs français.*

Peut-être faut-il voir, dans cette insistance si naturelle de la *Revue des Deux Mondes* à faire connaître un collaborateur de choix, la raison d'une boutade rancunière de V. Hugo : «La *Revue des Deux Mondes* a été fondée, il y a trente ans, un peu contre moi» (à N. Martin-Dupont, 20 mars 1862).

À MARIE DORVAL.

[Sur la page de titre du manuscrit de *la Maréchale d'Ancre.*]

Je n'ai que ce moyen de vous rendre ce Drame qui fut écrit pour vous, madame. Vous vouliez le jouer, mais vous n'êtes Reine à votre Théâtre que par le talent et ce n'est pas une Royauté toute-puissante que celle-là au temps où nous sommes.

Alfred de Vigny.

Le 15 août 1831.

Coll. de Mme de Béhague. Le sonnet connu (*Poèmes*, p. 352) accompagnait l'envoi.

À MARIE DORVAL.

[15 août 1831.]

Je vous envoie *la Maréchale d'Ancre* sous deux espèces, madame; c'est une pauvre défunte qui aurait dû revivre quelque temps sous votre figure, mais ce n'était pas écrit dans son jeu de cartes magiques. J'irai aujourd'hui dîner avec vous, selon votre gracieuse invitation, et vous suis mille fois dévoué.

Alfred de V.

Séché, *Vigny*, I, 62.

Pour dédommager Mme Dorval d'avoir dû céder à Mlle Georges le rôle de la Maréchale d'Ancre, l'auteur lui fait hommage de son drame sous deux formes : la brochure qui vient de paraître en librairie, et le manuscrit, accompagné de la dédicace citée plus haut. Une reliure discutable ne va pas tarder à enrober le manuscrit.

À ALFRED DE MUSSET.

Septembre 1831.

Réponse à une lettre, datée « mercredi soir » (Dupuy, I, 382).

À AUGUSTE BRIZEUX.

[Automne 1831 (?).]

...Eh! quand donc verrai-je Ingres dans son atelier? Je suis fatigué de moi à en mourir! Je pense et repense

aux formes pures de ce grand dessinateur. Allons donc chez lui ensemble, que je rêve une heure dans son atelier, sans parler surtout s'il se peut. Ne voulez-vous donc pas me faire ce plaisir? Je le mérite bien pourtant par l'amitié que j'ai pour vous... Répondez-moi un mot là-dessus, je vous en prie, c'est une *passion* pour moi, ce soir...

Coll. M. Paléologue; L. Séché, *Vigny*, I, 198.

Il semble qu'on doive placer ce fragment assez près de la lettre qui va suivre (24 septembre 1831). Brizeux, familier de l'atelier d'Ingres dès le temps où se préparait l'*Apothéose d'Homère*, a pu être sollicité par Vigny, particulièrement, d'y conduire son ami au moment où celui-ci se prépare à parler de ce tableau vers la fin de *Stello*.

À AUGUSTE BRIZEUX.

21 septembre 1831.

Je ne puis assez vous dire le plaisir et le bien que m'a fait votre *Marie*. Je l'ai gardée huit jours en ma compagnie avant de vous parler d'elle. C'est avec bonheur que je me mets à vous parler de vous, après vous avoir bien étudié et bien suivi pour vous bien connaître. — Contre ma coutume, j'ai commencé par la première page et fini par la dernière. Il le fallait avec un *Roman* et c'est ainsi, je crois, qu'on verra combien il y a de suite dans les anneaux rompus en apparence

de cette véritable *chaîne d'or.* — Votre conversation à Paris et votre retour aux champs Bretons dans le fond de votre pensée, votre parole et votre silence sont les deux éléments de ce livre charmant, je les reconnais, je les aime également. La parole philosophique résonne plus haut, la rêverie descend plus au fond du cœur, je ne sais pas choisir entre ma tête et mon cœur, vous avez pris les deux. Vos paysans sont beaux comme ceux de Théocrite et c'était difficile dans le moderne. Votre Marie est belle comme les vierges de Raphaël. Je la vois, brune, simple, ignorante, et je conçois ce souvenir constant en vous. Je me souviens d'elle toujours aussi, moi qui ne la connais pas, et je ne veux pas croire que *l'ennui du présent fasse toute la beauté* de ces jours que vous regrettez. Savez-vous qu'il n'y a pas de vers plus parfaitement écrits que les vôtres ? Ils ont surtout un caractère de précision, de clarté qui vous est particulier dans les abstractions les plus difficiles à exprimer en poésie, comme le poème à Ingres, les statuaires et la chaîne d'or et Jésus. Quelquefois vous vous laissez tomber du cœur des vers qui me touchent jusqu'au fond du mien :

Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil
. . . . .
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre. . .
. . . . .
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme ?

J'ai ravi Émile hier par des lectures de vos vers et il me le rendait en tournant la page. Je vous aime d'une

amitié plus vive encore depuis que ce livre m'a fait mieux lire dans votre bonté.

— Il y a au monde une de vos compatriotes que j'ai fait pleurer de vos pleurs, qui se nomme aussi Marie et qui me semble aussi digne d'adoration que d'admiration. Elle dit que vous êtes un excellent peintre de portrait, d'après un fragment mystérieux qui finit par *timide*. Je le suis alors pour ne rien dire de plus de tout ceci...

Oui : *c'est un type de grâce et de naïveté que* votre belle paysanne et je ne sais rien de plus charmant que cette rencontre au pays qui finit par ces deux vers si chastes et si touchants :

> L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère.
> L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

C'est là une *Beauté* simple et vraie, un tableau naïf et candide dont vous savent gré tous ce[ux] (*sic*) qui pense[nt] (*sic*) et tous ceux qui éprouvent l'émotion que donne la présence radieuse de la vérité choisie.

Est-il vrai que vous soyez si près de votre départ? — Ne vous verrai-je pas avant? Que je hais de voir partir dans ces temps où l'on devrait se serrer l'un contre l'autre. — M'écrirez-vous? à moi? des voyageurs écrivent peu et la réponse ne sait où les attraper sur la route. Je n'ai pu vous aller voir ce matin comme je le voulais, et c'est la crainte que vous ne vous en alliez qui me fait quitter mes manuscrits de cette nuit, pour vous dire une faible partie de tout ce que j'ai à vous dire sur le bien que je pense de votre bel

ouvrage. — J'ai un seul et grand regret c'est de n'y pas voir votre nom. — Je vous l'avais dit, le public ne se prend promptement qu'à un nom qui lui représente un homme auquel il s'attache. — Je vous demande de signer la seconde édition.

Votre ami,

Alfred de Vigny.

1h après-minuit, selon ma manière de dater.

Coll. G. Saint-René Taillandier. Inédite.

Brizeux avait publié *Marie* en septembre 1831, sans nom d'auteur et sous la date de 1832, avec le singulier sous-titre de *roman*. Dès le 15 décembre, Sainte-Beuve devait en faire dans la *Revue des Deux Mondes* un éloge délicat.

La critique amicale de Vigny, toute pénétrée du texte même de son ami, n'est pas inférieure aux voix qui, un peu partout, et de Chateaubriand à Nisard, saluèrent le «barde» breton.

Le départ que semble redouter Vigny est assez prochain sans être imminent : fin novembre, Brizeux et Barbier devaient se mettre en route pour l'Italie.

À SAINTE-BEUVE.

29 septembre 1831.

J'ai lu hier dans la *Revue de Paris* votre article sur l'abbé Prévôt. Il m'a plu singulièrement, et comme je ne sais quand je vous verrai je ne puis m'empêcher de vous le dire. Vous avez dit sur lui tout ce que nous

lui devons, nous, sa postérité, nous, ses amis, nous qui sympathisons avec ses erreurs décentes, ses désespoirs profonds et ses passions d'honnête homme. J'irai vous voir bientôt, cher ami, ceci est comme un serrement de main en passant.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Bordes de Fortage; *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1906, p. 39.

C'est dans la *Revue de Paris* du 25 septembre que Sainte-Beuve avait publié son étude sur *l'abbé Prévost* (*Portraits littéraires*, t. I, p. 264). (Vigny écrit *Prévôt.*)

À LA PRINCESSE DE CRAON.

Réponse à la lettre où elle lui demande de s'employer à faire passer à la *Revue de Paris* un roman de sa façon, sans doute *Thomas Morus* (Dupuy, II, 279).

À MARIE DORVAL.

LE LIVRE.

Il faut tenir un livre
Et de nos yeux le suivre
Ouvert sur nos genoux;
Il faut parler et rire
Ou qu'on m'entende lire
Et quand ma voix expire
Vous frémissez pour nous.

Votre porte est peu close
Et de son rideau rose
Le voile est si léger
Qu'on entend toute chose,
Un fauteuil qui se pose,
Un soupir, une pause,
Et je suis l'étranger;

Et je suis *la visite*,
Et si ma voix hésite
Dans l'éternel babil,
Si par mon imprudence
Quelqu'un en défiance
Entendait mon silence,
Il dirait : Que fait-il?

Puisqu'on nous environne,
Sur un ton monotone
Je vais toujours parler,
J'aurai l'air de poursuivre
Mais d'eux je me délivre.
Et c'est un autre livre
Que je vais dérouler.

C'est mon cœur, c'est mon âme,
C'est l'amour d'une femme
Dans un homme allumé;
Désir, délire, transe,
Ennui, rage, espérance,
Enfin... une démence
Qui vaut d'être enfermé.

Lisons, lisons, bel ange,
C'est un brûlant mélange
De baume et de poison
Qui dans mon sang fermente;
Tu trembles, belle amante,
Et ta pâleur augmente,
Lisons toujours! Lisons.

Sens-tu la terre émue?
Ta chambre qui remue?
Vois-tu pas l'ombre aux cieux?
Le jour fuit la nature,
Où donc est ta ceinture?
Va, poursuis ta lecture,
J'ai la nuit sur mes yeux.

Ah! tes cheveux frémissent
Et malgré toi s'unissent
Aux cheveux de mon front;
Ah! ta joue est brûlante
Sur ma lèvre tremblante;
Ah! de ma fièvre lente
Que l'incendie est prompt!

Ils sont là qui m'écoutent,
Qui soupçonnent, qui doutent.
Ils sont tous, ils sont là.
Mais vaine est la contrainte,
Ton cœur a mon empreinte,
Et malgré notre crainte
Je t'ai dit tout cela.

Alfred DE VIGNY.

Exemplaire d'épreuves pour le livre de Coupy, *Marie Dorval* (Paris, 1868), signalé par A. Lods, *Figaro littéraire* du 21 mars 1925.

Il semble qu'on puisse attribuer cette sorte de protestation, à la fois contrainte et véhémente, avec son passage du *tu* au *vous* et son développement aussi de l'épisode de Francesca et Paolo, qui «ne lurent pas plus avant ce jour-là», aux environs d'octobre 1831, quand les familiers de Mme Dorval et de son ménage sont assez hostiles à Vigny et à son attitude dans la maison.

Ce n'est point par ironie que Mme Dorval disait à Paul Foucher (*Les Coulisses du Passé*. Paris, 1873, p. 374) : «Je dois beaucoup à M. de Vigny; il m'a fait lire...»

À AUGUSTE BARBIER.

Décembre 1831 (?).

Réponse à la lettre d'adieu de ce poète, qui part pour l'Italie et envoie à son grand émule un exemplaire des *Iambes*.

À URBAIN CANEL.

17 décembre 1831.

Je ne reçois qu'aujourd'hui, monsieur, une épreuve du poème intitulé les *Amants de Montmorency* : j'y trouve *vingt-deux* fautes dont *quatorze* énormes et absurdes faisant des contresens, des vers faux et des fautes d'orthographe inexcusables et incompréhensibles. — Vous auriez évité cela, monsieur, si vous aviez tenu votre promesse de m'envoyer plus tôt les épreuves.

Mais puisqu'enfin les voici et que cela me prouve que cette feuille n'est pas tirée, ayez la bonté de la faire corriger, j'y mettrai le bon à tirer. — Il est impossible absolument que je signe les absurdités que les imprimeurs m'ont fait dire et croyez qu'elles seraient fort tristes à rencontrer dans votre recueil.

Recevez, monsieur, tous mes compliments.

Alfd DE VIGNY.

Bibl. nationale de Berlin. Inédite.

Monsieur, Monsieur Urbain Canel, rue du Bac, 104, Paris. Timbre du 18 décembre 1831.

Cette *Élévation* allait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier, «en attendant la fin de *Stello*» et faisait en même temps partie des *Annales romantiques* pour 1832.

À MARIE DORVAL.

L'HEURE OÙ TU PLEURES.

Une heure sonne dans la nuit,
La journée enfin s'est éteinte,
L'ombre calme efface l'empreinte
De ses clartés et de son bruit;
Tout ce théâtre, où l'on t'adore,
N'est plus qu'une salle sonore
Où ta voix retentit encore
Comme un faible écho qui s'enfuit.

La colonnade illuminée
Se perd dans l'ombre et nous paraît
Une sombre et noire forêt
Sortant d'une terre minée.
Nos pas ébranlent en passant
Le sourd plancher retentissant
Qui résiste à ton pied glissant
Comme une ville ruinée.

Et toi, tu rêves solitaire,
Toi, l'âme de ce corps désert,
O toi, la voix de ce concert
Qui ce soir enchantait la terre,
Tu viens de remonter aux cieux
Ainsi qu'un oiseau gracieux
Se tait, et dans son nid soyeux
Cherche la paix et le mystère.

Mais dans son nid le doux oiseau
Dort mollement sur sa couvée;
Et sur sa couche inachevée
S'arrondit comme en un berceau;
Il met sa tête sous sa plume,
Baigné des vapeurs de la brume
Qui monte à l'astre du ruisseau.

Et toi, tu penses et tu pleures...

Même origine, même incertitude de date que pour la pièce ci-dessus. Le 7 décembre 1831, Vigny, malade et couché, prie

Fontancy d'aller retrouver Mme Dorval. « Elle est malheureuse aussi, les nerfs la tourmentent, elle sent quand un nuage passe sur la maison... » (*Journal intime*, publié par R. Jasinski, p. 92.)

À HECTOR BERLIOZ.

[Fin janvier 1832 (?).]

Réponse à une lettre de Rome, 12 janvier 1832, traduisant « le magnétisme de souvenirs, de poésie, de lumière, d'air pur, d'horizon, de créations fantastiques » dont Berlioz est enivré devant le cap Misène au soleil couchant (Dupuy, II, 293).

À G. PAPION DU CHÂTEAU.

Timbre de la poste :
4 février 1832.

Je ne sais comment vous remercier de la bonté que vous avez eue de penser à moi, Monsieur. Parmi les chants généreux que vous avez publiés, j'ai lu souvent, et avec le même plaisir, ceux que vous intitulez l'*Amazone Polonaise* et le *Miserere des Russes*.

Je me félicite, Monsieur, d'avoir été mis en rapport avec vous. Si je ne sais pas juger, je sens du moins tout ce qu'il y a de mérite dans vos odes. Je vous prie d'agréer tous mes remerciements et ma haute considération.

Le Cte Alfred DE VIGNY.

Publiée à la suite de Papion du Château, *Esquisses poétiques*, Paris, 1833. L'enveloppe à la Bibliothèque municipale de Tours.

Garde du corps à la même époque que Vigny et ancien capitaine de cavalerie, G. Papion du Château avait publié le 14 janvier 1832 des *Messéniennes polonaises* pour lesquelles il pouvait donner, en supplément au recueil qui suivit, des lettres de Chateaubriand, Lamartine, Nodier, Berryer, etc., qui permettent de juger des sympathies polonaises de la France intellectuelle. Il est permis de croire, d'après un billet qu'adresse en 1832, à Papion du Château, son ami Gérard de Nerval, que Dumas et Hugo ne remercièrent pas de son hommage l'auteur des *Messéniennes polonaises*.

À FRANÇOIS BULOZ.

Lundi 13 [février 1832 (?)].

J'ai un regret [infini] de votre visite avec G. Planche à qui j'avais tant de compliments à faire. Vous êtes venus tous deux à une heure où je ne suis *très véritablement* jamais chez moi.

Comme je crois vous l'avoir dit, j'ai abandonné le premier sujet qui devenait un tableau trop grand pour votre cadre et formait déjà plus d'un volume in-8°, j'ai écrit pour la Revue une anecdote de trois feuilles d'impression environ. Elle est prête depuis huit jours et [si] je ne vous l'ai pas envoyée c'est qu'il y a huit jours nous n'avions déjà plus le temps de l'imprimer. Elle est à votre disposition à présent et dans deux jours je vous la porterai. Je ne vous demande point

de la faire imprimer en forme de volume, elle est trop courte. Je désire seulement que vous consentiez à ce que je sois libre de la faire réimprimer un mois après la Revue comme *Stello*. Je pense que vous ne vous refuserez pas à cet arrangement. Je suis au lit ce matin et furieux d'y être tenu par une nuit de fièvre et de rhume, je voulais vous aller voir et l'on me dit que G. Planche est venu encore ce matin, je le regrette bien vivement. J'espère vous voir demain si je puis sortir. — La personne que je voulais vous proposer est venue causer de la chronique de la quinzaine avec moi. Je vous en parlerai, je ne sais trop si ce projet vous ira.

Écrivez-moi si vous voulez que T. Johannot vous fasse une vignette sur bois pour le 1er mars. Je lui lirais l'histoire dans le cas où nous nous déciderions pour la gravure.

Si vous veniez pour quelque affaire à me communiquer, écrivez-le moi je vous prie et croyez à tout mon dévouement.

Alfd DE VIGNY.

Arch. M.-L. Pailleron. Inédite. Le 13 février 1832 est un lundi.

Planche vient de se signaler à des « compliments » par sa collaboration commençante à la *Revue des Deux Mondes : De la haine littéraire* (1831, IV, 514), réplique à la fameuse *Camaraderie littéraire* de Latouche; *Henry Fielding* (1832, I, 339) et surtout (1832, I, 519) un éloge de l'auteur de *La Maréchale*. Il semble que, pour Vigny, *les Scènes du Désert* soient abandonnées. Serait-ce le premier épisode de *Servitude* qu'offre déjà l'auteur à cette date ? Le *Chénier* de *Stello* est en tout cas aux mains du directeur et paraîtra le

1er avril. Il se pourrait aussi que la chronique de quinzaine, datée du 14 février, fût en fin de compte de Vigny (p. 522).

Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* ne devait pas tarder à trouver «bien solennelle» la manière dont Vigny proposait de se voir uniquement sur rendez-vous.

A ANTONI DESCHAMPS.

28 février 1832.

D'après le *Journal* inédit, sous cette date du 28 février :

«J'écris à Antoni Deschamps, pour le prier de faire taire ceux de mes amis qui reprochent aux ministres de ne pas m'envoyer la croix. Je désavoue toute démarche faite pour cela.

«Qu'il est difficile de s'empêcher d'être favorisé !»

D'après le *Journal*, Louis-Philippe et Thiers veulent donner la croix à Vigny : elle lui est envoyée sans qu'il la demande ou la désire. «Il a bien fait, aurait dit Thiers à Dittmer, il n'avait pas besoin de la demander.» «Je ne puis m'empêcher, continue Vigny, de me souvenir que, sous la Restauration, Ponthieux de la Rochefoucauld et un autre substituèrent un nom assez compromis au mien que l'on avait inscrit sur la liste. Je l'ai su par M. de Wailly.» La croix lui est envoyée le 2 mai.

A HORACE DE VIEL-CASTEL.

Mardi 13 mars 1832.

Mon cher Horatio, vous êtes un méchant homme de ne jamais venir le mercredi. J'irai vous le reprocher un vendredi soir. Si vous veniez demain vers 3 heures

par exemple, je vous dirais que madame de Vigny vous demande ses Poèmes, mais qu'elle désire surtout que vous les apportiez pour que nous puissions croire que vous êtes encore notre ami. Voici des gravures qui vous appartiennent et dont je vous remercie.

Que devient donc Musset? Demandez-lui s'il est vivant.

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Armand Lods. Inédite.

Horace de Viel-Castel (1797-1864), à qui son livre sur le Second Empire devait faire une certaine célébrité, n'avait encore donné que sa *Collection de costumes, armes et meubles* (1826). Il commençait à collaborer à des revues fantaisistes.

Y a-t-il à ce moment du froid avec Musset? Le 16 mars, la princesse Belgiojoso, qui a dîné chez Nodier et s'intéresse au jeune poète des *Contes d'Espagne,* mande à Maffei qu'on n'admire plus l'effort shakespearien de Vigny.

À FONTANEY.

10 mars 1832.

[Ils iront à la Porte-Saint-Martin admirer Mme Dorval. Puis :]

Je devrais faire mes efforts pour vous garder à Paris, mais vous voulez nous aller chercher des forêts vierges au Brésil et faire votre revue des deux mondes. Ce que vous faites est si bien que l'on doit le désirer.

Cat. Charavay, 145.

Cf. le *Journal* de Fontaney, publiée par R. Jasinski.

Amoureux d'une fille de Mme Dorval, mais désireux de faire son chemin dans la diplomatie, ce jeune romantique se fait attacher à l'ambassade de France en Espagne.

A LAMARTINE.

24 mars 1832.

Je vous prie, mon cher Lamartine, de recevoir en mon nom, avec votre grâce accoutumée, M. Prévost, jeune Genevois qui vous portera cette lettre et n'a pas voulu quitter la France sans vous voir. Vous le trouverez comme moi savant et modeste, c'est beaucoup au temps où nous sommes, c'est miraculeux à son âge après avoir passé à Paris où souffle plus que jamais un vent de vanité et d'incapacité.

Mme de Montcalm m'avait annoncé votre arrivée. Je vous regrette, mais je conçois bien que l'on ne se dérange pas pour venir signer d'un nom immortel la grandeur d'un nom périssable. Je bénirais les révolutions si elles ne faisaient d'autre mal que de rendre à la solitude les véritables et grands poètes, tels que vous, mon ami. Je suis sûr que chaque jour il tombe de votre front des méditations et des harmonies, comme de beaux fruits d'or. Je les savourerai avec délices comme les autres. Je vais vous envoyer bientôt un livre qui s'appellera *Stello*. Cela ne veut rien dire,

n'est-ce pas? Vous n'en penserez pas autant après l'avoir lu, j'espère. Vous me le direz.

Tout à vous mille fois.

Alfred de Vigny.

Arch. de Saint-Point; *Lettres à Lamartine*, 1818-1865, publiées par Valentine de Lamartine. Paris, 1892, p. 140. Complétée par Mlle Mariotte.

Le 26 février, Lamartine avait été vivement sollicité par Thiers de venir voter pour lui à l'Académie française afin de faire triompher le *juste milieu*.

Lamartine devait s'embarquer à Marseille, le 10 juillet, pour son voyage en Orient.

Amédée Prévost, né à Genève, disciple déterminé de Hegel, devait séjourner en 1833 à la Chesnaie auprès de Lamennais et publier dans la *Revue de Paris* (t. XLVI) un des premiers articles français sur l'auteur de la *Phénoménologie*.

À MARIE DORVAL.

Foule immense et vaine
Qui remue à peine
Et tient son haleine
Au son de ta voix.
Séduite à tes charmes,
Craignant tes alarmes,
Pleurant de tes larmes,
Emue à la fois.

Tu n'as pas tant d'âmes
D'hommes ni de femmes,
Ni tant d'yeux en flammes
Entre les piliers,
Tes lèvres frivoles
Ont moins de paroles
Ardentes et folles
Sortant par milliers;

Tu n'as pas aux portes
Autant de cohortes
Avec des mains fortes
Et en noirs chapeaux;
Tu n'as pas aux grilles
Tant de jeunes filles
Froissant leurs mantilles
Auprès des manteaux;

Tant de galeries
Peintes et fleuries,
Tant d'allégories
De Mars et d'Amours,
Tant d'or qui flamboie
Ou qui se déploie
Sur la loge en soie
Aux bras de velours;

Foule spectatrice,
Foule adoratrice
De la belle actrice
Aux yeux grands et bleus,

Ton parterre sombre
Comme un lac dans l'ombre,
N'a pas si grand nombre
De fronts onduleux :

Que ses lèvres pures
N'ont eu de morsures
Changeant en blessures
Mes baisers ardents,
Lorsqu'elle soupire
Et lorsque j'expire,
Baisant son sourire
Sur ses belles dents.

Alfred DE VIGNY.

Coll. A. Lods; *Figaro littéraire* du 21 mars 1925.

Est-ce la date du 17-18 janvier 1832 qu'il faut assigner à ces vers? Vigny, cette nuit-là, est à l'Odéon avec Fontaney et Paul Foucher, Mme Dorval a grand succès dans *Madame*, de Rougemont. Les admirateurs de l'actrice vont la voir dans sa loge, après la pièce, et les «piliers» des galeries extérieures, les «grilles» du Luxembourg encadrent une foule enthousiaste. Fontaney note dans son *Journal :* «Revenu à pied à minuit, avec de Vigny, par le clair de lune, causant art et poésie...»

Au début de 1832, Mme Dorval demande encore à Alexandre Dumas de lui promettre de l'aimer «comme m'aime M. de Vigny».

À J.-A. LE FLAGUAIS.

1832 (?).

Ce poète «neustrien» (1805-1861), ami de Trébutien et du groupe de Barbey d'Aurevilly, est à Paris en 1832. Il dédiera plu-

sieurs de ses œuvres à Lamartine, à Hugo, et à Vigny, « au poète illustre qui a puissamment contribué à la renaissance de la vraie poésie, à la création du roman historique et à la gloire de la scène française». *Œuvres complètes*, Paris, 1850-1860, t. III; cf. aussi t. II, p. 383, *Drame et Poésie*, « à Mme Dorval ». Provincial qui « poétise une grande partie de sa province », dit de lui É. Deschamps, Le Flaguais se servira de ce dernier comme intermédiaire pour l'offre de ses vers.

À MARIE DORVAL.

Février-mars 1832

Billets de rendez-vous.

Vigny note (*Journal* inédit, projets d'un roman *l'Actrice*, février 1832, avec un passage significatif du *il* au *je*) : « ... J'aimais à demeurer dans sa loge pour la toilette... « Ah! s'il est un Dieu, m'écriai-je, car j'avais le malheur d'en douter, qu'il te comble de bénédictions! » « Fais-moi un enfant! s'écriait-elle dans le délire. » Je voyais sans cesse devant moi les hommes qu'elle avait aimés, je les avais en horreur... Ce fut là mon supplice et ma punition...

« Je l'appelais *ma beauté*, elle me nommait *ma bonté*... »

Le problème du suicide préoccupe Vigny à cette date.

À LE BRETON.

Fin mars 1832 (?).

Je serais allé vous voir dix fois, mon ami, si je n'avais fait sur vos chers boulevards la plus forte et la plus absurde chute du monde en descendant de cabriolet. Saignée et lit, voilà les suites, assez en-

nuyeuses. — J'ai à vous dire que vous avez une voisine fort aimable dont j'ai visité l'appartement et qui m'a écrit à ce sujet la plus gracieuse lettre du monde. — Toute jolie qu'elle est cette lettre s'est perdue chez moi et avec elle le nom de la belle voisine que je vous supplie de mettre sur ma réponse en l'envoyant chez elle. Je voudrais que ce fût un bail de neuf ans près de vous; mais le cyclope, votre propriétaire, en empêche Mme de Vigny.

Mille tendres amitiés et mes respects à Madame Le Breton.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Arthur Meyer. Inédite.

Si la date, peu sûre, de 1832, est exacte, les «six semaines» de lit dont parlera Vigny le 4 mai auraient commencé avant l'attaque du choléra.

Le Breton est un lieutenant de la Garde nationale, porte-drapeau du 4e bataillon de la 1re légion en 1832 : V. Hugo occupe dans la même unité le poste de secrétaire adjoint; Vigny commande quelque temps ce bataillon.

À LA COMTESSE DE LA GRANGE.

[Avril 1832.]

Madame de Vigny est très gravement malade depuis huit jours et je ne puis la quitter. Je suis,

comme tout Paris je crois, au milieu des médecins et des gardes. — Elle est mieux aujourd'hui, mais sa faiblesse est extrême et il ne m'est pas possible de partir avec cette inquiétude dans l'âme. — Vous le concevrez mieux que personne et me pardonnerez mon absence, n'est-ce pas?

Tout-à-vous mille fois.

Alfred DE VIGNY.

Édouard va recevoir un ambassadeur qui lui portera un traité. Il me l'a dit l'autre jour. — C'était vendredi. — M. de Salvandy est-il venu vous raconter ses voyages?

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 148.

Le choléra, qui frappera Lydia et son mari, manifeste ses premières atteintes sur elle le 8 avril.

Narcisse-Achille, comte de Salvandy (1795-1856), «le clair de lune de Chateaubriand» pour quelques-uns de ses ouvrages, avait fait, même avant sa carrière diplomatique, divers voyages, en Espagne en particulier.

À Mme DE MONTCALM.

Avril 1832.

Réponse à une lettre — suivant de près le 1er avril 1832 et la publication d'*Une Histoire de la Terreur* dans la *Revue des Deux Mondes* (Dupuy, II, 280) : Mme de Montcalm parlait à Vigny de Mlle de Coigny, qui figure dans cet épisode de *Stello*. Elle-même devait être, à peu de temps de là, une des premières victimes du choléra.

À VICTOR HUGO.

1er avril 1832 (?).

Réponse à une recommandation en faveur de Bernard Chevalier, «jeune homme plein de goût et d'esprit...» (Dupuy, I, 244). Hugo terminait son billet ainsi : «Adieu, je ne vous vois plus, par l'excellente raison que les aveugles ne voient plus personne. Mais vous savez que je vous aime toujours...»

À ÉMILE DESCHAMPS.

Fin avril 1832, pour demander des nouvelles.

Réponse de Deschamps (H. Girard, p. 307), en pleine épidémie de choléra :

«...Votre lettre est arrivée comme il [Soumet] était là et aujourd'hui ou demain il sera chez vous et vous donnera de nos nouvelles et surtout nous en rapportera des vôtres et de celles de votre chère Lydia.»

AU GÉNÉRAL BUNBURY.

Avril-mai 1832.

Cet oncle de sa femme, ancien gouverneur de la Jamaïque, ayant perdu sa femme, atteinte à Paris du choléra, on peut supposer au moins une lettre de condoléances.

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

4 mai 1832.

La punition des déserteurs est d'entendre le canon de la bataille dans le lointain. Tout ce que nous avons souffert à Paris vous a dû faire plus de mal que si vous aviez partagé nos dangers. Le jour où votre lettre de paysages et de littérature m'est arrivée, j'étais au lit, comme j'y suis encore depuis six semaines, si affaibli par quinze jours de fièvre et de diète que je m'évanouissais la nuit en dormant. Ce mois d'avril si fatal m'a apporté, comme à tant d'autres, tous les chagrins à la fois. — Dans l'abattement complet où m'avaient jeté la maladie et les médecins, un matin, *le huit*, je ne l'oublierai pas, j'entends des cris affreux dans la chambre voisine. Eh! mon Dieu! c'était : Madame se meurt! Heureusement que nous avons empêché que le second cri ne fût poussé. Elle a été sauvée en vingt-quatre heures, mais, plus forte que moi, elle était plus violemment frappée par ce terrible Choléra qui proportionne ses coups à la force de la victime, qui choisit comme un être intelligent. Cela ressemblait chez Madame de Vigny à une apoplexie foudroyante, en moi à une fièvre lente. Je voulais me lever et je retombais sans connaissance; le médecin seul et ma mère, qui est admirable de force d'âme et de corps, pouvaient donner des ordres aux gens et nous ont sauvés tous deux. Trois jours après, le

général Bunbury, oncle de ma femme, vient la voir avec sa femme et sa fille en allant au bois de Boulogne. Le lendemain, on vient m'annoncer que sa femme, notre tante, a été frappée en rentrant et qu'elle est morte. J'allais répondre à une lettre de Madame de Montcalm, la dernière, je crois, qu'elle ait pu écrire; on m'apporte le journal où son nom était écrit, vous savez comment. Je crois, mon ami, que c'est une chose qui sauve, que l'inquiétude que l'on a pour les autres. Ne pas penser à soi est un préservatif. Veillant toujours, pensant, écrivant à travers tout, conservant dans la tête tout ce qui me restait de force, en usant pour prévoir, pour consoler, pour calmer, je n'ai guère senti mes propres douleurs, et, quand j'étais forcé de m'en apercevoir, en vérité je les trouvais bien faibles auprès de celles qui me causaient tant de tourments. — Je suis fort étonné d'en être revenu. Je n'en suis pas moins, comme tout le monde, condamné à mort, mais je ne comptais pas sur un sursis, cette fois. J'avais fait mon paquet, c'est la centième fois de ma vie, je crois, et je n'ai pas encore déballé tout-à-fait, car je souffre encore aujourd'hui. — Tous ceux que j'aime ont été malades ou désolés et j'en ai perdu quelques-uns, mais non les plus chers. — Vous n'êtes pas aussi heureux, vous!

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 12. Non signée, cette lettre est en réalité continuée et terminée par celle du 3 juin.

C'est le 27 mars 1832 que se répandit dans Paris le bruit qu'un

homme était mort du choléra rue Mazarine. Une sorte de panique ne tarda pas à régner dans Paris, bientôt justifiée par la publication de listes de décès. Les 2 et 3 avril, les chiffonniers firent une sinistre émeute à la suite de mesures prophylactiques dont souffrait la profession.

Les bruits soudains que signale Vigny, les atteintes dont souffrit sa maison, la mort de Mme de Montcalm qui venait de lui donner des nouvelles de Lamartine et de le renseigner sur Mlle de Coigny, «la jeune captive» : autant d'épreuves imprévues auxquelles il s'agit de faire face.

La Grange, alors à Baden-Baden après un voyage en Suisse, avait appris par une lettre de Mme Swetchine en date du 28 avril la mort de son beau-frère le comte de Caumont.

À MARIE DORVAL.

Lundi 7 [mai 1832 (?)].

Ici se placerait la fameuse lettre «pour lire au lit» dont nous avons la photographie sous les yeux; elle aurait passé aux mains d'un successeur de Vigny (J. Sandeau?) et fit partie de la vente du fonds Bégis en 1912. Passant des mains de M. Chéradame à celles d'Arthur Meyer, elle fut livrée aux flammes par les soins de ce dernier. Son caractère librement passionné la rend impubliable.

Parmi les commentateurs qui se sont ingéniés à donner un équivalent de ce fameux billet (et il faut mettre en première ligne Anatole France), retenons de G. Montorgueil le commentaire suivant :

«Il est seul; il songe à la tragédienne. Toutes ses pensées tendent vers elle, et c'est de ce trouble qu'il lui fait la peinture ardente qui fouette sa propre imagination jusqu'au paroxysme. Puis ce billet où il se donne, brûlant et plein de lui, vole vers l'adorée...»

À MARIE DORVAL.

24 mai 1832 (?).

Le 23 mai, l'actrice était à son tour frappée du choléra; Vigny, renseigné sur sa santé par Fontaney et d'autres amis communs, sera le 27 auprès d'elle. « Je les ai laissés seuls bien vite », dit Fontaney. Ce dernier avait publié, dans *l'Artiste* de mai 1832 (p. 177), un article sur Mme Dorval, que « le drame est venu chercher au boulevard » : dans le même volume, le portrait de Vigny par J. Gigoux voisinait avec celui de Mme Dorval par M. Noël.

À AUGUSTE BRIZEUX.

Fin mai 1832.

Réponse à la lettre, datée du 15 mai, expédiée de Venise le 16 (Dupuy, II, 17).

À PAULINE DUCHAMBGE.

29 mai 1832.

Avec des nouvelles de la santé de Mme Dorval, données par la dolente musicienne, aristocrate déchue et intime amie de Mme Dorval.

A J. B. B. VAN PRAËT.

30 mai 1832.

Monsieur Van Praët veut-il bien permettre que je lui recommande un littérateur distingué M. Lassailly

et que je le prie de vouloir bien lui prêter quelques ouvrages pour l'aider dans ses travaux. J'en serai très reconnaissant et je le prie d'agréer l'assurance de mon dévouement.

Alfred DE VIGNY.

Bibl. Nationale, Nouv. Acquis. françaises, n° 879, f° 253.

Le chevalier Van Praët (1754-1837) était, depuis de longues années, conservateur de la Bibliothèque du roi. Charles Lassailly, qui paraît ici pour la première fois comme un protégé de Vigny, est le malheureux rédacteur en chef du *Sylphe*, *d'Ariel*, l'auteur humoristique des *Roueries de Trialph* (1812-1843).

À GUSTAVE PLANCHE.

Début de juin 1832.

Réponse à la lettre par laquelle ce journaliste demandait des renseignements pour l'article biographique souhaité par la *Revue des Deux Mondes*; à la suite de la publication de *Stello* sans doute, comme le demandait Planche, «trois lignes précises» en réponse à chaque question posée (Dupuy, I, 347).

C'est en mai que, dans son *Journal*, Vigny consignait un début de Mémoires, en raison des «importunités des biographes, qui bon gré mal gré veulent savoir et imprimer ma vie...».

À EDOUARD DE LA GRANGE.

3 juin 1832.

C'est par paresse et pour ne pas recommencer *d'ennuyeux récits*, mon cher Edouard, que je continue,

en vous adressant *Stello*, ma lettre du 4 mai où je vous parlais de douleurs physiques qui sont déjà loin de ma maison. Il n'y reste que la tristesse de tout ce que nous avons vu. Le Choléra est parti. — On lui a jeté treize mille personnes; il me paraît assez satisfait. Il laisse les médecins aussi ignorants qu'il les a trouvés. Il part masqué comme il était arrivé! Comme il nous faut toujours un fléau, la guerre civile va le remplacer immédiatement.

Je n'écris plus et ne lis rien de ce qui se fait. Je ne vais point dans le monde et je prépare dans la solitude des ouvrages dont je m'amuse à jeter les esquisses et les ébauches sur le papier. — Une de ces nuits j'en saisirai une et j'en ferai un tableau.

Vous avez pu voir par *Honestus* comment on fait un habit d'Arlequin à une idée étrangère qu'on met ensuite dans ses œuvres complètes. L'auteur vous en devra bien un exemplaire. — J'ai donné, il y a déjà longtemps, votre petit Shakspeare à M. Buloz qui m'a dit vous avoir répondu là-dessus. Il ne l'imprime pas, dit-il, parce qu'on l'a déjà traduit dans un recueil.

Je n'ai point vu M. Heyne que vous m'annonciez. J'en ai du regret. Nous aurions parlé de vous. — Je l'aurais fait trouver avec un érudit Allemand pour lequel j'ai une très grande estime, qui désirait fort vous connaître et dont l'esprit est un des plus judicieux et des plus étendus que je connaisse. Je vous le nomme avant que vous ne le rencontriez chez moi, ce qui arrivera *si Dieu nous prête vie.* Il se nomme M. Gauthier.

J'ai à Bade, à ce que je vois, un public si ami que je dois me défier de son indulgence. André Chénier me vaut des haines de nos singes républicains; elles n'atteindront pas mon mépris pour eux. De mon côté, j'ai attiré des injures à son ombre, tant est grand leur amour pour M. de Robespierre, avocat en Parlement.

Parlez-moi un peu des chapitres de Métaphysique et de Philosophie. J'ai ajouté quelques pages que bien des lecteurs passeront mais que d'autres étudieront. Dites-moi si vous pensez comme moi sur la *Substitution des souffrances expiatoires*. Les trois histoires : l'Élégie de Gilbert, le Drame de Chatterton et le Roman d'André Chénier ne sont que des accessoires qu'au premier abord le public prendra pour le principal intérêt. C'est l'appât que je lui jette pour saisir sa fugitive attention.

Mettez-moi aux pieds de Madame de La Grange; remerciez-la de son souvenir et même de sa bonne petite colère et dites-lui que, si je ne m'y étais exposé, *Stello* ne serait pas au monde. Il lui dira la meilleure part de ce que j'eusse dit. Reste donc ma présence? Qu'est-ce que cela? — Je ne vois que moi qui aie perdu en perdant la sienne et tellement que, si j'avais prévu toutes vos absences, je n'aurais rien écrit : j'aurais vécu avec mes amis, cela eût mieux valu de toutes façons.

Tout à vous de cœur.

Permettez-moi de vous charger de ce mot pour M. d'Orglandes.

Alfred de Vigny.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 14.

Vigny ajoute pour l'envoi de *Stello* : «Je vous l'adresse à Bade. — Poste restante. — Il partira d'ici le 4 juin.»

C'est un peu plus tard, semble-t-il, que Vigny reçut la visite d'Henri Heine : d'après une note de son *Journal*, il ne fut guère séduit par le poète de Dusseldorf.

Une recrudescence marquée de sympathies révolutionnaires inquiète Vigny : Buchez, entre autres, a attaqué *Stello* et Chénier, défendu Robespierre et Saint-Just dans le *Journal des sciences morales et politiques* du 28 avril. La Grange avait, à Bade, fait goûter *Stello* à un jeune écrivain allemand, L. Robert (1778-1832), frère cadet de la fameuse Rachel Levin, lequel a songé à traduire ce livre en allemand (cf. F. Baldensperger, *Revue de littérature comp.*, 1926, p. 507). «Je lui avais fait lire *Stello*, dit La Grange; il fut saisi d'un tel enthousiasme pour le talent original et la verve créatrice de ce livre si profondément pensé et animé de couleurs si vives...»

Honestus, de J. Janin, paraît dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1832, p. 458. Il est probable qu'une traduction de Tieck, *Shakespeare et ses contemporains*, semblait à Buloz faire double emploi avec des articles français.

À AIMÉ MARTIN,

sergent-major de la Garde nationale,
24, rue du Faubourg-du-Roule, Paris.

18 juin 1832.

Je m'empresse de répondre au billet que je viens de recevoir pour la garde du 24 juin.

Les souffrances graves qui me firent admettre au traitement de réforme après treize ans de services, en

1827, étant capitaine au 55e régiment de ligne, souffrances qui sont enregistrées et détaillées aux bureaux du Ministère de la Guerre, se sont accrues nouvellement par suite de l'épidémie qui m'a frappé et retenu au lit pendant six semaines. Cet état de santé me rend absolument impossible tout service dans la garde Nationale.

Ce sont ces motifs trop puissants que j'ai déjà détaillés, il y a peu de temps, qui m'ont empêché de me rendre aux propositions qu'on a bien voulu me faire de me porter comme candidat pour reprendre les fonctions de Chef de Bataillon dans le 4e Bataillon que j'ai eu l'honneur de commander et dans lequel j'ai vu avec reconnaissance que j'avais laissé quelques souvenirs.

Veuillez bien, Monsieur, communiquer ma réponse à qui de droit et me faire savoir si elle aura paru suffisante. Dans le cas contraire, je m'empresserais de produire les certificats nécessaires. J'espère cependant que la mémoire des soins que je donnai à la formation si importante de la garde Nationale, soins dont le Roi même a bien voulu me remercier plusieurs fois, suffira pour faire ajouter foi à la gravité de mes excuses.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Alfred DE VIGNY.

Arch. départementales de la Seine; L. Séché, *Alfred de Vigny*, I, 358; M. Barroux, *Soixante Facsimilés de Documents de 1120 à 1871*, avec des notices. Paris, 1928, n° 49.

La démission de Vigny coïncide — L. Séché en fait la remarque — avec la prise d'armes de la duchesse de Berry en Vendée. Vigny ne figurera plus dans l'*Almanach royal* de 1832; celui de 1831 ne donne pas encore le détail des états-majors de la Garde nationale. Louis-Philippe avait félicité Vigny, au Champ-de-Mars, le 29 août 1830 et, le 7 novembre 1830, au Château.

À AUGUSTE BRIZEUX.

22 juillet 1832.

Vigny demande des nouvelles de la santé de son ami.

Réponse le 23 (Dupuy, II, 22) : «Sur votre demande, dont je suis bien touché, je vous envoie, mon cher docteur Noir, le bulletin de ma santé qui est sensiblement meilleure. Je suis vos ordonnances...»

À N. L. C. ABRAHAMS.

30 juillet 1832.

Je ne puis trop remercier M. Abrahams de son aimable attention, mais je dois le prier de remettre la partie à jeudi, car je suis forcé de rester à la campagne lundi et mardi. S'il veut bien et s'il peut prendre ce nouvel arrangement, il me fera le plus grand plaisir. Je le prie d'agréer mes regrets et l'assurance de ma haute considération.

Alfred de Vigny.

Adresse au dos : 71, rue de Richelieu à Paris.

Cat. Victor Desgranges; J. Patin dans le *Figaro* du 4 mai 1929.

N. L. C. Abrahams, littérateur et professeur danois, en relations avec Van Praët et P. Foucher, s'installait rue de Richelieu, à l'hôtel Valois. Il mentionne au long un premier séjour à Paris en 1827 dans *Meddelelser af mit Liv* (Kobenhavn, 1876, p. 413), et son séjour de 1832 est signalé dans le même ouvrage, p. 489.

À GUSTAVE PLANCHE.

4 août 1832.

[Remerciement pour son article biographique.]

J'en aime les critiques fines et justes : j'en attribue les éloges à votre amitié et je ne vois guère que M. le Dauphin qui ait à se plaindre de vous sérieusement. Cela vous affecte-t-il beaucoup ?

Cat. N. Charavay, 3 avril 1925, n° 161.

Planche avait consacré dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août (*Poètes et Romanciers de la France : II. Alfred de Vigny*) un article assez sympathique au poète qui l'avait fait entrer à la *Revue*. (*Portraits littéraires*. Paris, 1848.) «Le Dauphin» serait-il Hugo, qui avait été étudié le 1er août 1831 ?

On sait que cet article insistait plus que de raison sur la jeunesse «solitaire» de Vigny et y voyait une des causes de son originalité. Sainte-Beuve, au contraire, insistera sur la mondanité impliquée dans une pièce telle que *le Bal*.

À ALFRED DE MUSSET.

Avant le 5 août 1832.

Invitation à une soirée (chez des cousins de Vigny) pour laquelle le remerciera «l'autre Alfred».

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

Septembre 1832.

Mon ami, j'avais déjà prié M. Buloz de vous transmettre l'expression du plaisir que m'a fait votre gracieux souvenir de la *Revue*. J'ai pleuré avec vous ce jeune étranger,

jeune ami que je n'ai pas connu,

comme a dit un Poète qui fut le mien aussi. J'ai voyagé avec vous en Suisse, conduit par votre lettre. Il y a une chose qui doit consoler l'homme de sa petitesse en face de ces grands débris d'une gigantesque nature, c'est que son imagination soit assez puissante pour planer au-dessus de ces Pyramides lumineuses et les réduire en lignes géographiques en les déroulant et les mesurant sous ses pieds, comme il mesure et pèse les astres sur sa tête. Je m'imagine que lorsque Bonaparte se mettait à la fenêtre pour regarder les Alpes,

son regard devait voir l'Europe au delà, son Italie et son Égypte un peu plus loin, et les montagnes alors devaient lui sembler une petite barrière qui n'effleurerait pas le ventre de son cheval. — Je ne sais pourquoi j'ai toujours éprouvé une sorte d'indignation, pareille à la colère, en face de ces pierres ou ces eaux massives qui ont la prétention de nous effrayer et qui ne sont, après tout, que des choses stupides dominées par nous; j'ai montré le poing à la mer et aux montagnes et je ne les aime pas, parce qu'elles nous résistent. — Barbier et vous qui êtes en Suisse me paraissez beaucoup plus hauts que vos pics et vos pitons. Cherchez-le donc, mon cher Barbier, le Poète Lyrique et Satyrique de Paris. Cherchez-le à Genève et contez-lui tout le bonheur que m'ont donné ses *Iambes*.

Dites-moi donc un peu pourquoi tout le monde est à Genève? — Nous n'avons plus ombre de choléra, mais il est vrai que nous nous attristons beaucoup. Le caractère nationale (*sic*) devient de dix en dix ans plus sombre. La Restauration l'était plus que l'Empire et cette époque plus que la Restauration. L'odieuse familiarité Démocratique, que je combats par toutes les manières, envahit nos mœurs et achève de détruire ce qui leur restait d'élégance. Le *Bousingot* faiseur de république traîne sa figure d'estaminet dans les rues et sur les banquettes des théâtres; le Saint-Simonien barbu se promène en habit du moyen-âge, avec un lorgnon, une chaîne d'or au col et deux malles sur le dos, avec un crochet de porteur et un gros bâton à

la main. L'Ambition et la Cupidité agitent des enfants de quinze ans qui se trouvent...

(Lettre inachevée.)

Arch. de Luppé; *Lettres*, p. 17.

C'est dans un article nécrologique sur le jeune écrivain allemand F. L. Robert (*Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1832, p. 644) que La Grange avait glissé cet éloge de *Stello* — qu'il avait fait lire à cet étranger : «... le talent original et la verve créatrice de ce livre si profondément pensé et animé de couleurs si vives...»

Un renouveau de vulgarité à la Père Duchesne pouvait alarmer Vigny à juste titre (cf. P. Flottes, *la Pensée politique...*, p. 104).

Si Vigny raille le costume rituel des Saint-Simoniens — surtout s'adressant à un homme de son monde — ce n'est pas qu'il soit entièrement hostile aux rénovations promises; mais il appartient au «schisme» de Buchez.

À GUSTAVE PLANCHE.

Réponse à une lettre du 14 septembre 1832 : «Que faites-vous ?... Est-ce que vous boudez le théâtre, ou bien continuez-vous *Stello* ?» (Dupuy, I, 349.)

À Mme AMABLE TASTU.

Vendredi 26 octobre 1832.

C'est *tout de suite* aussi que je vous réponds, madame, ainsi que vous le voulez, mais il faudra me pardonner si cette exactitude est ma seule obéissance. Mes porte-

feuilles ne sont remplis que de choses si longues et si impossibles à démembrer que j'ai le regret de ne pouvoir vous en rien offrir. Des débris de romans qui ressemblent à des torses sans pieds et sans tête, des poèmes qui n'ont au contraire que la tête ou les pieds sans corps, voilà tout ce que je trouve sous ma main et il n'y a rien là qui soit digne de votre élégant projet.

Soyez donc assez bonne, madame, pour me pardonner en considérant que je suis dix fois plus *ours* que vous ne voulez le devenir, comme vous dites, et que, au lieu de chanter, je pousse des hurlements comme celui qu'on nomme *Stello*. Si l'absence de mon nom avait quelque chose que l'on pût redouter, vous ajouteriez deux de vos beaux vers et le vide serait rempli.

Croyez, madame, à mon respectueux attachement.

Alfred DE VIGNY.

P. Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916.

Mme Amable Tastu allait publier, chez l'éditeur Janet, rue Saint-Jacques, un recueil intitulé *Soirées littéraires de Paris* (1833). «Une alliance entre les arts de l'Angleterre et la littérature de France» était l'idée maîtresse de ce keepsake — auquel collaborent G. Sand, Ch. Nodier, Sainte-Beuve et Mme Tastu, mais point Vigny.

À FRANÇOIS BULOZ.

Après le 1er novembre 1832.

Une note anonyme de la *Revue des Deux Mondes* sur *Notre-Dame de Paris* (IV, 372), avec cet éloge absolu de V. Hugo, «drame,

roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain», émeut Vigny. Il croit pouvoir en appeler à Buloz, qui lui écrivait à propos de *Stello* : «Quand une Revue est arrivée à publier d'aussi belles choses, elle est la première du monde. C'est à vous que je dois tout cela...»

Vigny voulut rédiger une note de rectification : Sainte-Beuve se la réserva. «Dans le roman historique, dans le roman satirique, dans le poème, dans les genres divers où il s'est successivement appliqué, M. de Vigny a su être neuf et original, il ne l'a pas moins été dans le drame.» (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre, p. 491.) Les démarches du «gentilhomme» auprès de Buloz sont aigrement commentées (13 et 14 novembre) par Sainte-Beuve : «il est tué moralement pour moi». Et Hugo : «C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*».

Cf. Dupuy, I, 251.

À J. B. B. VAN PRAËT.

10 novembre 1832.

Monsieur Van Praët aura-t-il la bonté en recevant ce volume qui me restait, de vouloir bien me prêter la traduction en prose de *Benvenuto Cellini*? j'en serai bien reconnaissant.

Mille compliments empressés.

Alfred de Vigny.

Bibliothèque Nationale, Nouv. Acquis. françaises, 879, f° 254.

Vigny tient-il déjà à se documenter sur Benvenuto Cellini pour un livret d'opéra à fournir à H. Berlioz? Il passera bientôt la main, comme on sait, à Léon de Wailly.

À MARIE DORVAL.

Fin novembre 1832.

Lettres de jalousie, de reproches et de réconciliation.

Cf. le *Journal* : « L'Amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille, et, tout en gémissant, s'en repaît.

« Mais toi, Amour de l'âme, Amour passionné, tu ne peux rien pardonner. »

À FRANÇOIS BULOZ.

23 décembre 1832.

Vous êtes d'une fort aimable exactitude, Monsieur. Je vous remercie aussi de votre intention d'annoncer encore *Stello*. J'irai vous parler de la personne qui pourrait vous faire une sorte d'article, n'en faites pas l'élection jusque là s'il vous plaît.

Je crois qu'il ne serait pas convenable de dire au public le titre du livre (car ce sera un livre) que je vais vous donner tout à coup. Ce titre lui apprendrait trop vite l'histoire qu'il croirait savoir.

J'ai d'ailleurs à vous parler longuement de cette publication. Si la revue lui donne sa seconde forme d'in-8° je désire que ce soit quinze jours après votre publication. Nous en parlerons. Quand vous connaîtrez le sujet vous sentirez qu'il est important qu'il paraisse bientôt en forme de livre.

Je crois que vous ferez bien d'annoncer comme

devant paraître le 15 janvier ou 1er février un ouvrage historique que je ne destinais pas à voir encore le jour, mais qui par son sujet pareil aux derniers événements de la France est de nature à exciter quelque intérêt.

C'est encore une chose à arrêter avec vous et à votre bureau. Je vous le dis en cas que vous soyez pressé.

Mille compliments empressés.

Alfred DE VIGNY.

On ne peut pas dire trop de bien de la manière élégante, gracieuse et simple dont l'*Amant bourru* a été joué hier par la tragédienne de la Porte-Saint-Martin.

Ç'a été un grand succès.

Coll. Requien au musée Calvet d'Avignon, n° 10182; A. Desvoyes dans le *Bull. du Bibliophile et du Bibliothécaire*, 1911, p. 108.

Vigny songe à *Servitude*, avec tout ce qu'il y a, en effet, d'actualité dans sa manière de défendre l'honneur de l'officier de carrière.

L'*Amant bourru*, comédie de Monvel (1777), venait d'être l'objet d'une reprise.

À ANTONI DESCHAMPS.

[Décembre 1832.]

J'ai réfléchi à vos beaux vers. N'espérez pas, cher Antoni, que les hommes de parti les accueillent. Ils

ont un caractère évangélique dont ils ont peur comme les hiboux de la lumière de l'aube. Les journaux sont tous écrits par des hommes d'actions haineuses et ces instruments de médisance et de calomnie ne peuvent rendre un son aussi pur que celui de vos vers.

Attendez que la *Revue* leur donne place. Il me semble que, dans son intérêt, cela ne peut tarder.

J'ai donné votre *Dante*. Le jeune Poète en est touché jusqu'aux larmes.

Alf[d] DE VIGNY.

E. Sakellaridès, *Corr.*, p. 50.

Antoni Deschamps a envoyé à Vigny un poème, *Souvenir à la garde royale*, avec ce sous-titre : *Aux Suisses morts pour le serment.*

Vigny avait mis aux mains de Brizeux la traduction de la *Divine Comédie* par A. Deschamps : le 1er janvier 1833, la *Revue des Deux Mondes* donnait, du poète de *Marie*, une étude sur la *Poésie d'Antoni Deschamps;* puis, en février, mars et avril, diverses poésies de celui-ci, empruntées à ses impressions d'Italie.

AU DIRECTEUR DE LA *REVUE DES DEUX MONDES.*

[Décembre 1832.]

Monsieur,

J'apprends que plusieurs recueils de vers ont été imprimés cette année, et que leurs éditeurs m'ont fait l'honneur de se souvenir de quelques-uns de mes premiers ouvrages pour les réimprimer ainsi. Malgré

ce qu'il y a d'honorable dans ce souvenir, je vous prie de déclarer que tout *Keepsake*, Album, Almanach, etc., etc., qui a publié ou publiera prose ou vers signé de moi, l'a fait ou le fera sans ma participation.

Alfred DE VIGNY.

Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1833.

Suite de l'affaire ci-dessus entre Vigny et Buloz. Celui-ci, qui a inséré dans la *Revue* la note anonyme de Sainte-Beuve proclamant Hugo «grand écrivain, de qui *tout relevait*», à propos des *Feuilles d'Automne*, de la 8e édition de *Notre-Dame de Paris*, et de l'annonce du *Roi s'amuse*, prévoyait quelque humeur de la part de Vigny. Buloz écrivait à Hugo dès le 15 novembre, à l'heure où paraissait une mince rectification : «La première fois que j'aurai le plaisir de vous voir, je vous raconterai ma seconde entrevue avec M. de V... Je crois, à vrai dire, que je suis brouillé pour toujours avec lui....» Sainte-Beuve, le 13 novembre, avait raillé «les misères d'un gentilhomme de notre connaissance» dans une lettre à Hugo.

Dès le début de 1834, d'ailleurs, c'est entre Hugo et la *Revue* que se produira une rupture.

À ÉMILE DESCHAMPS.

Décembre 1832.

Réponse à la lettre (H. Girard, *ouvr. cité*, p. 52) où Deschamps disait à son ami : «Voici, cher Alfred, tout mon *Retour à Paris* par des demi-feuilles, de manière que les citations pourront en être coupées très facilement pour les joindre à votre annonce amicale, sans qu'il soit besoin de les recopier... J'ai joint à mon *poème* un petit avant-propos en prose où vous trouverez la matière et les éléments du commencement de votre article... Je n'y ai rien épargné, pas même les éloges...» Cf. Dupuy, t. I, p. 150.

À FRANÇOIS BULOZ.

Avant le 29 décembre 1832.

Vigny insiste pour qu'un compte rendu soit accordé, dans la *Revue des Deux Mondes*, au volume ci-dessus d'Émile Deschamps, *Retour à Paris*. Buloz répond, le 29 : « Je mettrai tout simplement une note... » Vigny réplique ; Buloz répond le 31.

À FRANÇOIS BULOZ.

[Début de 1833.]

Réponse à la lettre du 31 décembre 1832, où Buloz se plaint de l'insistance d'É. Deschamps à se servir de son ami.

Une brève note avait paru dans la *Revue* (t. I, p. 137 de l'année 1832). Vigny se tourne d'autre part du côté du *Mercure du XIXe siècle* et y insère une sorte de communiqué (t. XXXVI, p. 113), composé surtout de citations.

Cf. E. Dupuy, t. I, p. 152.

À MARIE DORVAL.

Janvier-février 1833 (?).

Une vive intimité, dont Vigny prend ombrage, lie en ce moment Mme Dorval et G. Sand (cf. le *Journal* de Fontaney, p. 173).

Vigny écrit (*Journal* inédit) le 21 février : « Mme Sand vient à minuit chez ses amies et veut passer la nuit. Bizarre conversation. Cette femme monstrueuse... trompe son amant pour lequel elle avait quitté son mari. » L'*Artiste* de 1833 (t. V, p. 33) donne un article de G. Sand sur *Mlle Mars et Mme Dorval*. Vigny a gardé (Dupuy, II, 350) la lettre frénétique de l'actrice : « Je cherche,

je veux trouver je ne sais quelle blessure, quelle balle qui vous aille au cœur pour vous rendre le tourment de cette soirée... »
Vigny a écrit en tête de cette lettre : « Pauvre Marie, jalouse de Mme Sand ! » Cette dernière s'explique sur Marie Dorval dans l'*Histoire de ma vie*, 5e partie, chap. IV.

À ROGER DE BEAUVOIR.

9 février 1833.

Vous êtes trop bon, Monsieur, de vous souvenir de moi au milieu des soins douloureux qui vous occupent. Je n'ai presque pas quitté non plus le nouvel ami que vous m'avez fait connaître, l'*Écolier de Cluny* que j'aime de tout mon cœur, surtout quand il est si frais, si blond, si *joliet,* comme vous dites et qu'il est le premier et tendre auteur de votre *Drame.* Vous avez donné la vie à la langue morte du *moyen-âge,* vous l'avez touché de la chaîne galvanique avec une habileté rare et une *soudaineté* qui n'appartient qu'à vous. — Je ne sais point faire la critique de ce qui me plaît tant ! N'en attendez donc aucune de ma part. Je vous en prie de nouveau, engagez *Octave,* si vous le voyez, à faire encore un livre, et, s'il a un moment à perdre, qu'il vienne parler de celui qu'il a fait, avec moi qui vous suis à tous deux très dévoué.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Gabalda. Inédite.

Réponse à un billet accompagnant l'*Écolier de Cluny, ou le Sophisme*, et regrettant la visite manquée de Vigny. Le romancier Roger de Ballu, *dit* Roger de Beauvoir (1809-1866), dandy voyageur, s'était fait recommander auprès de Vigny par Brizeux et Barbier, rencontrés en Italie.

Octave est, dans la *Préface*, l'ingénieux substitut de l'auteur «Comment Octave fit un roman.»

À ANTONI DESCHAMPS.

28 février 1833.

Journal inédit : «J'écris à Antoni Deschamps pour le prier de faire taire ceux de mes amis qui reprochent aux ministres de ne pas m'envoyer la croix. Je désavoue toute démarche faite pour cela...»

C'est le 2 mai que, sur l'initiative de Thiers, la Légion d'honneur fut conférée au poète.

AUX FONDATEURS DE *L'EUROPE LITTÉRAIRE*.

[Avant le 1er mars 1833.]

Messieurs, je vous remercie d'avoir pensé à moi dès que vous avez conçu le projet de créer *l'Europe littéraire*.

Si *Stello* n'a pas été un livre inutile, on a dû y voir un effort pour relever la dignité des lettres et de l'homme qui se consacre à elles.

Je regarde votre noble entreprise comme devant y contribuer puissamment.

Je ne me contenterai pas de faire des vœux pour votre réussite, et autant que mes travaux me le permettront, je m'associerai aux vôtres.

Alfred DE VIGNY.

Premier supplément au prospectus-spécimen de *l'Europe littéraire.*

Sur *l'Europe littéraire,* cf. T. Palfrey, *Un essai de périodique cosmopolite* (1833-1834). Paris, 1927.

AU DOCTEUR SALMADE.

[Après le 6 mars 1833.]

Mme de Vigny mère est frappée d'apoplexie. Son fils joint au Dr Magistel qui la soigne «M. Salmade, médecin expérimenté et âgé» qui demeure alors 8, rue Royale.

À AUGUSTE BRIZEUX.

[Après le 10 mars 1833.]

Réponse à des félicitations du 9 mars, pour *Laurette ou le Cachet rouge* (Dupuy, II, 25).

«C'est l'art dans la vérité et la vérité dans l'art.»

À ÉDOUARD DE LA GRANGE.

Jeudi [14 mars 1833].

Mon cher Édouard, j'irai vous voir aujourd'hui à quatre heures.

Demain, je ne serai pas libre. Nous conviendrons

d'un jour qui me sera très favorable, puisque j'entendrai de si bonnes choses. Je me réveille pour vous répondre, et je crois que je suis capable de me rendormir tout-à-l'heure, car il n'y a pas longtemps que je suis au lit.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

Archives de Luppé; Albert de Luppé dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, 1926, p. 255.

Mme de Vigny mère est encore en danger, et, d'ailleurs, ne se remettra pas complètement de cette alerte.

À LA COMTESSE ÉDOUARD DE LA GRANGE.

16 mars 1833.

J'étais bien loin d'avoir oublié votre projet de réunion, Madame, et j'espère bien pouvoir m'y rendre demain, si j'ai le bonheur de trouver un peu plus léger le fardeau d'inquiétudes qui m'accable depuis quelque temps. Je crains pour ma mère et je vais chez elle savoir si je pourrai vous aller porter de nouvelles assurances d'une bien sincère et respectueuse amitié.

Alfred de Vigny.

Arch. de Luppé, et *Lettres*, p. 20.

Le 6 mars, la mère du poète avait eu tout le côté droit paralysé, une seconde attaque alarme Vigny, qui écrira dans son journal,

le 18 : « nuit d'angoisse », et le 19 : « le cerveau est dégagé. Sa vie sauvée » après une saignée.

Mme de Vigny mère habite encore faubourg Saint-Honoré, 68.

À MARIE DORVAL.

[Jeudi 28 mars 1833.]

C'est à cette lettre que Mme Dorval répond de Reims le 31 : «... il faut que les lettres soient mises à la poste avant midi ; les tiennes arrivent toujours un jour plus tard. Cette dernière de jeudi, je ne la reçois que ce matin ! »

À MARY BUNBURY.

[31 mars 1833 (?).]

Pour la féliciter de ses fiançailles, dont la nouvelle parvient à Vigny et aux siens ce jour-là. (Cf. *Journal*). Il s'agit de la fille aînée — Alicia-Mary Delphina — de sir Hugh : elle est toute jeune à cette date.

À MARIE DORVAL.

31 mars 1833 (?).

Réponse probable à une lettre de Reims, 30 mars 1833, où Mme Dorval demande à Vigny de lui écrire avant son retour. « Si demain ta lettre n'est pas à la poste avant midi, ce n'est plus la peine de m'écrire... »

À AL. DUMAS.

Avant le 6 avril 1833.

Vigny s'excuse sur la santé de sa mère de n'avoir pu se rendre à une convocation de Dumas. Réponse de celui-ci (Dupuy, I, 278) le 6 avril : « ...je regrette bien ma lettre : elle n'était point écrite pour aller vous trouver au chevet du lit de votre mère. »

À ALPHONSE BROT.

Aux alentours d'avril 1833.

Entre onze heures et minuit, de cet auteur de futurs romans, était dédié «à M. le Comte Alfred de Vigny», comme un lien d'amitié. «Vous avez écrit *Cinq-Mars*, les *Poèmes antiques*, la *Maréchale d'Ancre* et *Stello*, moi je n'ai presque écrit encore que ce volume. Faites-lui bon accueil, comme vous me l'avez fait jusqu'à ce jour...»

Vigny avait recommandé Brot à l'Odéon en juillet 1831.

À DITTMER.

Avril-mai 1833.

Dittmer, ancien frère d'armes de Vigny (1795-1846), homme de lettres et haut fonctionnaire, s'entremet, sur les instances de Vigny, pour faire allouer à Brizeux un appui pécuniaire de 1.200 francs par an.

À AUGUSTE BRIZEUX.

Mai 1833.

Réponse aux remerciements du poète breton pour l'affaire ci-dessus. «Votre affaire (car vous en avez fait la vôtre) me semble en bon chemin...», a écrit Brizeux (Dupuy, II, 27).

À SAINTE-BEUVE.

29 mai 1833.

Madame Dorval me charge de vous offrir une stalle pour demain; faites-moi savoir, mon ami, si

vous pouvez venir, afin que votre place ne soit pas perdue; je souhaite bien que votre présence ne le soit pas pour moi.

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Spœlberch de Lovenjoul, D 612.

L'«unique représentation» de *Quitte pour la peur*, à l'Opéra, est fixée au 30. Voir plus bas la lettre élogieuse du critique. Après le 15 mai, Sainte-Beuve avait écrit : «... *Eloa* captive et souffre-douleurs de Mme Dorval» (Michaud, *Pages de critique et d'histoire littéraire.* Paris, 1910, p. 194).

À DIVERS INTIMES.

Mai 1833.

Cf. le *Figaro* du jeudi 30 mai 1833 : «C'est aujourd'hui jeudi qu'a lieu à l'Opéra la représentation au bénéfice de Mme Dorval. Depuis longtemps aucune solennité dramatique n'avait excité un pareil intérêt. Toute la bonne compagnie de Paris semble avoir décidé de s'y donner rendez-vous.»

À SAINTE-BEUVE.

[1er juin 1833 (?).]

Réponse à la lettre louangeuse écrite le 31 mai par le critique, au lendemain de la représentation de *Quitte pour la peur* à l'Opéra, et qui ne s'adresse pas moins à Mme Dorval qu'au poète :

«Mon cher ami, je vous remercie sincèrement du plaisir que m'a fait votre joli proverbe. Votre duchesse est bien charmante, ingénue, coquette et amoureuse, embarrassante et hardie philosophe dans son ingénuité. Le duc est parfait aussi... La moralité de la pièce est plus grave qu'il ne semble au premier abord; c'est

cette société affadie, prête à être égorgée pour être rajeunie comme Eson, c'est l'échafaud de Chénier après mademoiselle de Coulanges. Vous avez admirablement saisi et nuancé ces lointains. Veuillez complimenter de ma part la duchesse, si belle sous sa poudre et si naturellement à l'aise dans ce rôle gracieux. Je vous eusse cherché hier, si j'avais su où vous atteindre. Tout à vous d'amitié.

«SAINTE-BEUVE.»

La presse fut en général sévère pour l'«erreur d'un homme de talent».

À MARIE DORVAL.

Juin 1833.

De Bourg, où elle est le 5 juin, l'actrice écrit à cette date : «Je n'ai pas de lettre de toi depuis trois jours! »

À JEAN-HECTOR DE LA CROIX.

5 juin 1833.

Je pense, mon cher cousin, que vous avez été instruit de la maladie de ma mère, elle a été très grave et son rétablissement nous a coûté des peines infinies, à ma femme et à moi. Enfin nous avons eu le bonheur de la voir entièrement sur pied et pouvant même marcher et sortir en voiture; mais son état de faiblesse est si grand que tout cela ne peut se faire encore qu'avec des soutiens qui ne la quittent jamais. Elle est tout à fait incapable de s'occuper et de lire, de long-

temps encore elle ne recouvrera la faculté de s'occuper de ses affaires, et je suis seul chargé de les faire depuis le mois de mars.

Le Maine-Giraud et son abandon m'occupent beaucoup. Je voudrais qu'il convînt à quelqu'un de le louer entièrement et de se charger de l'exploiter. Je pense qu'un fermier (général dans la terre et la cultivant entièrement) serait bien préférable à des métayers que l'on ne peut surveiller de si loin, et je voudrais que vous eussiez la bonté de voir si dans le pays quelqu'un se présenterait ou serait disposé à se présenter pour remplir ces fonctions. — Je ne puis m'y rendre parce que ma mère et ma femme sont malades en même temps et qu'il me faut veiller seul à toute ma maison; mais je compte sur l'amitié que vous m'avez témoignée et sur nos liens de parenté, pour recevoir de vous tous les renseignements qui me deviennent utiles. Il y avait entre ma mère et vous une petite affaire sur les détails de laquelle je vous prie de vouloir bien me mettre au fait. Je ne sais si M. Tillard n'y entrait pas pour quelque chose.

J'espère, mon cher cousin, que vous êtes plus heureux que moi dans votre famille et que rien ne vous menace d'autant de douleurs que je viens d'en éprouver. Je le désire bien vivement et j'aurais un grand bonheur à l'apprendre bientôt de vous-même. Agréez l'assurance de mon profond attachement.

Alfred de Vigny.

Rue des Écuries d'Artois, 3. Paris.

Veuillez, je vous prie, faire agréer mes hommages respectueux à Madame votre belle-fille et à toute votre famille qui tient à la mienne par tant de liens.

Arch. de La Croix; *Revue latine*, 1908; *Bull. de la Société archéologique de la Charente*, 1925, p. 9 (p. p. de Morel).

Jean-Hector de La Croix était cousin par alliance de la mère du poète et résidait à Flaville.

Louis de La Croix, second fils de Jean-Hector, avait épousé, le 22 août 1831, Anaïs des Roches de Chassay.

Cf. Pierre du Chambon, *La « forteresse » charentaise d'A. de Vigny*. Ruffec, 1931.

AU CAPITAINE DE LA COUDRÉE.

16 juin 1833.

Rien ne pouvait m'être plus agréable que ce souvenir de vous, mon ami, et j'en ai été vivement touché. Vous avez une ancienne et véritable connaissance de mon caractère et vous savez quelle insouciance j'avais des honneurs que les gouvernements de tous les temps ont toujours si étrangement distribués. Plusieurs fois des ministres m'ont fait dire que la croix me serait donnée si je voulais, comme la Loi le prescrit, en signer la demande. Je m'y refusai toujours. Cette fois on m'envoie sans que je m'y attende, cette décoration à laquelle depuis longtemps je ne pensais

plus. Il me semble que c'est une dette de la Restauration que la Révolution acquitte. — Depuis Henri IV la politique des Bourbons fut toujours de ne pas s'occuper des familles acquises et compromises à leur cause par des services anciens et de nombreux martyres. Aussi étais-je compté par eux au nombre de ceux qui ne pouvaient leur nuire, ils avaient raison, je l'ai prouvé jusqu'à la fin. — Dans ma solitude que j'aime, on s'est souvenu de moi. J'ai l'orgueil de croire que le gouvernement accomplit une volonté de l'opinion publique. Votre lettre, une des plus précieuses que j'aie reçues, me confirme dans cette pensée et m'est bien douce à recevoir, comme preuve de votre amitié que ma paresse n'a point lassée. Cela s'appelle paresse, mais ce n'était, je vous assure, que cette sorte de découragement qui prend à l'aspect d'un chagrin profond que l'on est incapable de consoler. La perte irréparable que vous aviez faite n'a pas de consolation autre que le temps qui, heureusement pour notre misérable nature, affaiblit la douleur avec le souvenir, et devant de pareilles peines je ne sais de convenable que le silence.

Votre écriture m'a fait bien plaisir à voir, je me suis rappelé nos longues promenades, nos conversations à Bordeaux où vous êtes, combien de fois nous nous sommes consolés ainsi de l'ennui du Régiment, qui nous suivait à pied de Strasbourg à Pau. Je voudrais savoir quelle est à présent votre position et quelle est votre vie. Me le direz-vous? — Vous me ferez du bien si vous m'apprenez que vous êtes heureux. — Savez-

vous ce que sont devenues les deux sœurs chez qui je demeurais? Voulez-vous m'écrire quelque chose de Bordeaux? Cette ville, l'avions-nous bien jugée? — Je ne la crus jamais aussi monarchiste que l'on *voulait* le croire. Est-elle heureuse ou non de la Révolution?

J'ai cru perdre mon excellente mère il y a deux mois, mais nous l'avons sauvée d'une grave maladie, d'une apoplexie violente. Ma femme se souvient toujours de vous avec amitié et me charge de vous le dire. Elle est toujours aussi bien portante que parfaitement bonne et heureuse. Sa famille est à Londres.

Adieu, mon ami, croyez à ma sincère et vieille amitié.

Alfred de Vigny.

L. de Bordes de Fortage, *Lettres inédites d'Alfred de Vigny*. Bordeaux, 1913, p. 38.

Vigny avait reçu le 2 mai la croix de la Légion d'honneur.

Dans le courant de mars 1833, M[me] de Vigny mère avait été frappée de deux attaques d'apoplexie.

À GOSSELIN.

L'Amateur d'Autographes, 1904, p. 143, note 1.

Vigny lui demande «deux ou trois exemplaires de *Cinq-Mars*, in-8°, sur le plus beau papier; il les attend depuis longtemps et les a promis à quelques personnes».

C'est après le 15 juin 1833, date de la mise en vente de la 5[e] édition de *Cinq-Mars*, que Vigny peut alerter ainsi son éditeur.

À ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

Après le 22 juin 1833.

Cette date est celle de la mise en vente des *Nouvelles Légendes françaises*, envoyées à Vigny en hommage.

À MARIE DORVAL.

Mercredi 3 juillet (1833).

... Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière et, après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours dans mes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée.

Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant; je te confie à la garde de *ton amour, de ton bonneur et de ta bonté!* N'oublie jamais cela.

Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé plus que je ne puis le

dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé, et c'est pour moi seul que cela est douloureux.

A ce soir, réponds-moi un mot de bonjour, attends-moi chez toi.

Coll. A. Bégis; L. Séché, II, 149.

Mme Dorval habite alors au 44 de la rue Saint-Lazare.

À MARIE DORVAL.

Jeudi 4 juillet (1833).
(En rentrant de chez toi, à une heure.)

Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô ma chère ange! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles! Mais quoi? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois? Songe que si tu veux me faire mourir de chagrin, tu n'as pas d'autre chemin...

Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle!...

Ah! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi! de ne t'avoir pas assez servie dans ton théâtre! Tu sais ma vie, le pouvais-je? Tu vas voir à présent, si tu

me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi...

Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi.

Vendredi matin. — Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trouver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange, c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle!

Coll. A. Bégis; L. Séché, II, 150.

Par tous les moyens en son pouvoir, Vigny travaillait à donner à la jalouse artiste ce qui pouvait sembler la suprême consécration : si, le 21 avril 1834, elle fait à la Comédie-Française ses débuts dans *Une liaison* de Mazières et Empis, c'est au poète qu'elle le doit. Il multiplie de son mieux, dans la presse, les « communiqués » portant aux nues la « reine du drame », faite pour révéler un théâtre nouveau aux habitués des Français.

Louise est la seconde fille de Mme Dorval, âgée alors de quatorze ou quinze ans, terriblement précoce d'après A. Fontaney, qui la trouve en rivalité avec l'aînée, « sa » Gabrielle.

À BRINDEAU,

actionnaire de la *Revue de Paris.*

Samedi 6 juillet 1833.

Monsieur,

Je suis très sensible à vos témoignages de regrets, et à l'explication si loyale, si spirituelle, et si polie de M. Rousset. Je regrette infiniment l'ennui que cela doit lui avoir causé, mais veuillez bien lui dire qu'il n'en doit accuser que la Presse.

C'est cette *commère* seule, comme il l'appelle, qui m'a appris faussement, ainsi qu'à tous les abonnés de la *Gazette des Tribunaux* et du *Messager* (du 3 juillet) *que la marchandise de M. de V... était hors de prix; c'était ce que M. Buloz faisait dire par son défenseur.* Je pensais bien qu'il était difficile que ces expressions eussent été celles d'un homme distingué comme l'est M. Rousset, et que cette plainte fût venue d'une personne aussi véridique que M. Buloz. Je suis bien aise de recevoir de M. Rousset une assurance positive de ce mensonge public, qui devait m'être d'autant plus sensible, que j'ai refusé, pour être utile à M. Buloz, plusieurs autres journaux, rivaux de la *Revue*, et plus opulents qu'elle. Mais l'opulence ne fut jamais une séduction pour moi et je les ai peu regrettés.

A présent, Monsieur, je crois que pour que rien ne puisse nuire à l'opinion qu'on doit avoir de l'accord

du Directeur et des auteurs de la *Revue,* il serait bon que M. Rousset écrivît, au Rédacteur de l'un de ces journaux, quelque chose qui ressemblât à ceci :

« Il est faux que j'aie déclaré au nom de M. Buloz rien de pareil à ce que vous me faites dire dans votre numéro du 3 juillet sur les manuscrits de M. de Vigny et leur prix excessif. Jamais je n'ai rien entendu dire à personne ni rien dit moi-même qui pût justifier les paroles que vous me prêtez, et qui seraient d'une révoltante injustice. »

Voyez vous-même, et jugez ce qui sera le plus convenable, je ne conserverai de cette bagatelle qu'un vif regret de la contrariété qu'elle cause à M. Rousset. Veuillez le lui témoigner, Monsieur, et agréer l'assurance de ma haute considération.

Du reste, Monsieur, je suis si parfaitement satisfait de la lettre de M. Rousset que je le serai aussi de tout ce qu'il fera, soit que cette rectification se trouve dans *le Messager,* ou la *Gazette des Tribunaux,* soit que vous la réserviez pour la *Revue* du 15 juillet.

Alfred DE VIGNY.

Cat. Charavay du 17 février 1902; M.-L. Pailleron, *François Buloz et ses amis : la Vie littéraire sous Louis-Philippe.* Paris, 1919, p. 30, complété par un dernier alinéa.

La *Gazette des Tribunaux* du 3 juillet 1833 avait écrit ceci : «La *Revue des Deux Mondes* a fait citer aujourd'hui *le Petit Courrier des Dames* à la barre du Tribunal de police correctionnelle sous la prévention de contrefaçon. Il s'agissait de quatre articles insérés dans

les numéros de la *Revue des Deux Mondes* des 1[er] mars et 15 novembre 1831, et 15 février 1833, et reproduits en partie dans les feuilles du *Petit Courrier des Dames*. Ces articles dont au reste la *Revue des Deux Mondes* paraît avoir acquis assez chèrement la propriété sont une nouvelle de J. Janin, *l'Échelle de soie; les Bouquets*, de lord Feeling; *Laurette ou le Cachet rouge* de M. le comte Alfred de Vigny, et enfin un compte rendu de la tragédie de *Beatrice Cenci* [d'A. de Custine] ».

Suit le résumé des débats : la demande de Buloz, réclamant 2.000 francs de dommages-intérêts, est jugée exorbitante et ramenée à 100 francs (plus 160 francs d'amende). La propriété « assez chèrement » achetée est la seule allusion expresse dont puisse se plaindre Vigny. M[e] Rousset (19, rue de Cléry) est avocat à la Cour royale.

La rectification souhaitée par Vigny a-t-elle paru dans la *Gazette des Tribunaux?* Pas dans un des numéros les plus rapprochés de ces dates.

À JEAN-HECTOR DE LA CROIX.

Jeudi 11 juillet 1833.

J'attendais, pour répondre à votre lettre, que j'eusse reçu moi-même une réponse à des conditions que j'avais faites sur quelques propositions qui me venaient de notre département. Mais comme elles tardent je ne veux pas, mon cher cousin, que cela me tienne plus longtemps en silence avec vous. Je ne puis entrer à présent dans aucuns arrangements de vente, mais je désirerais affermer et j'accepte de grand cœur la proposition que vous voulez bien me faire d'en parler à MM. Cabutiau et Tilliard. Je pense entièrement

comme vous sur l'inconvénient d'affermer à un homme qui serait trop proche voisin. Et je crois que les propositions indirectes qui m'ont été faites depuis votre lettre tendaient à me donner quelqu'un de ce genre.

Je crois pouvoir affermer *douze cents fr.*, les impôts payés : pensant que l'argent que ma mère a dépensé depuis plus de quatre ans a bien augmenté de *cent fr.* la valeur de la terre. Cependant si je me trompe, je me rangerai à vos avis et vos observations me seront précieuses.

J'espère pouvoir me rendre au Maine-Giraud avant la fin de la belle saison et j'y serais allé déjà si la santé de ma mère n'exigeait ma présence continuelle auprès d'elle. Nous avons à craindre des rechutes très menaçantes et de la nature la plus grave et la plus affligeante.

S'il se présentait un acquéreur qui pût élever ses offres jusqu'à la somme de 35.000 fr., je pense qu'il se trouverait d'accord avec les derniers calculs de ma mère et l'estimation rigoureuse qu'elle faisait de son bien; mais les *trente* mille dont vous me parliez me semblent une appréciation trop inférieure.

Veuillez donc, mon cousin, borner les soins que vous nous offrez avec tant de bonté, à chercher un fermier. Je désire que son bail ait une courte durée, afin de ne pas porter empêchement à la vente dans le cas où une occasion avantageuse se présenterait.

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre jeune famille nous ont fait le plus grand plaisir. Je

vois que vous recevez autant de bonheur de madame votre belle-fille que ma mère en a dû à la sienne, et moi qui en connais le prix, je vous en félicite de toute mon âme. Malgré les épreuves auxquelles est souvent livré le clergé, je vois avec plaisir la place qu'occupe à Angoulême M. l'abbé de Flaville et j'espère que votre plus jeune fils pourra bientôt recevoir de son frère la bénédiction nuptiale. Je vis une fois un père (M. de Bombelles, l'évêque) la donner à un de ses fils.

Veuillez, mon cousin, leur rappeler à tous l'attachement d'un parent qui sera toujours bien dévoué à vous et aux vôtres.

Alfred de Vigny.

Arch. de La Croix; *Revue latine*, 1908; De Morel dans le *Bull. de la Soc. archéologique de la Charente*, 1925, p. 12.

Le projet d'aliénation n'aboutit pas.

L'abbé de Flaville est Joseph de La Croix, fils aîné de Jean-Hector et de Marie-Jeanne de Guillaumeau de Flaville (1802-1876) qui fut chanoine de la cathédrale et directeur du Grand Séminaire d'Angoulême. Le troisième fils de Jean-Hector, Charles, devait épouser le 19 août 1833 Mme Honorine Barreira de Villamont. Le marquis de Bombelles (1744-1831), ancien ambassadeur à Venise, entré dans les ordres après la mort de sa femme, était premier aumônier de la duchesse de Berry en 1816, évêque d'Amiens en 1817.

À MARIE DORVAL.

23 et 24 août 1833.

Mme Dorval, de Rouen, répond le 25, après beaucoup d'angoisse à propos du silence de Vigny : « Que tes deux lettres de

ce matin m'ont donc rendue heureuse!...» Cependant elle avait écrit le 21 : «... j'ai bien vu pendant tout le voyage à Versailles que tu étais bien préoccupé de ta mère».

À MARIE DORVAL.

26 août 1833.

Elle lui répond le 27, de Rouen : «Mon ange, te voilà donc encore bien malheureux? Mon Dieu que je te plains, et comment veux-tu que te sachant si occupé de ta mère, j'aille te parler de théâtre?... Je ne suis pas riche de tes lettres ici non plus; mais enfin puisque tu ne le peux pas!... Tu ne me dis pas de revenir, ne veux-tu plus de moi?»

À MARIE DORVAL.

Jeudi [29 août 1833].

J'aime bien ta bonne petite lettre écrite au moment d'aller jouer, mon cher ange, mais en vérité j'aime bien aussi mes petits Rouennais qui ont un sens exquis; ce sont presque des Athéniens à mes yeux, à présent. Ils ont mieux compris que la masse toujours renouvelée des Parisiens, qu'un homme illustre, qu'une femme inspirée, ont un caractère unique important à ne pas altérer. La France a un grand bon sens en cela. Jamais elle n'a voulu adopter Chateaubriand comme poète. Lamartine serait toujours poète, dût-il faire cent volumes de prose. Tu seras toujours tragédienne, quand tu jouerais cent comédies aussi par-

faitement que tu joues *Jeanne Vaubernier* et *la Jeune Femme en colère.* Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pied et des coups de poing.

C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne, ne pense plus qu'à cela.

Qui peut le plus peut le moins. Tu as pris d'en haut la comédie comme Talma avait pris *l'École des Vieillards*, mais il n'en faut pas rester là, et à ta place, je ne créerais jamais de rôle comique. Tu vois quel trône tu as dans la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant.

. . . .

Travaille à ne pas travailler ta belle nature pour la changer et reste dans le tendre repos d'âme de ton amie, Madame Duchambge... Tes deux ennemies sont la gaieté bruyante et la colère.

[Venaient des questions sur ses soirées rouennaises.]

Tu vas lire ces questions-là et tu m'écriras, debout, sur la cheminée, sans répondre à aucune.

Songe que je suis seul, que je t'aime, que je souffre encore de mes douleurs de tête, que j'ai bien des afflictions toujours et que tu es *ma chère Marie.* Non, tu ne l'es plus, car tu ne m'écris pas, tu te plains toujours et c'est moi qui suis seul à plaindre. Tu vis au milieu

des fêtes, et moi-même dans une sorte d'hôpital. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. Je n'aurai pas un mot aujourd'hui.

Coll. A. Bégis; L. Séché, II, 157.

Réponse à une lettre du 27 août, « mardi au moment d'aller jouer ». Mme Dorval y disait aussi : « D'ailleurs tu sauras tout quand je t'aurai dit que c'est ici une adoration pour moi; que dans les *Enfants d'Édouard* j'ai eu le plus grand *succès* (on ne se doutait pas du rôle). Seulement, ils ne veulent pas que je les fasse rire après. Je suis obligée de commencer par la pièce gaie; ils veulent rester dans l'émotion du drame. Je suis pour eux un être imaginaire, idéal. Ils me veulent passionnée toujours; ils disent que Talma ne serait pas venu leur jouer une farce après les avoir fait frémir; que Lamartine et A. de Vigny ne font pas de chansons, etc... »

A cette lettre-ci, la pauvre artiste répond, toujours de Rouen, le 30 : « Oh ! pardonne-moi, mon cher ange. Si je t'ai fâché pardonne-moi, mais je t'ai cru si occupé de ta mère. Je l'ai crue mourante : tes lettres (que je ne reçois pas tous les jours) et si courtes !... si préoccupées !... Je sens que tu n'es plus à moi; pardonne-moi tout cela. Comme ta lettre a un air sévère ! Tu dis « mon ange » une fois seulement !... Je t'écrirai demain puisque tu es tranquille sur ta mère, je t'écrirai bien longuement. »

Mme Dorval devait d'abord rentrer à Paris le jeudi 5 septembre, mais ce retour sera retardé.

À MARIE DORVAL.

31 août, 1er septembre 1833.

Vigny laisse voir quelque jalousie, à propos du voyage de Merle à Rouen; Mme Dorval répond le 3 : « J'ai toutes tes lettres,

cher Alfred... tu sais bien que mon mari ne sait jouir de rien; il n'a pas été me voir jouer Clotilde, il n'est pas là quand on m'applaudit, et qu'on me redemande; sa chambre est loin de la mienne... ne sois pas jaloux, mon ami... A jeudi, mon seul bonheur, ma seule gloire. »

À MARIE DORVAL.

2 et 3 septembre 1833.

Mme Dorval répond le 4 : « Que tes lettres, les dernières, me font du bien! Je les relis toujours. Que tu me rends donc heureuse de m'aimer et de me le dire surtout! Quand tu n'en parles pas, j'ai peur tout de suite... Tu me demandes ma vie avec mon mari? Elle est bien simple... »

11 heures. « Voilà ta lettre, ta bonne grande lettre tendre pour moi, charmante à m'en faire pleurer de joie... Je suis bien heureuse de savoir que ta mère ne t'inquiète plus... »

À MARIE DORVAL.

4 septembre 1833.

Mme Dorval répond encore de Rouen, trois jours avant son retour : «... Je te plains de tes douleurs qui *n'empêchent rien;* mais je n'en suis pas inquiète... Que je te remercie de tes lettres, de celle d'hier! Comme elles sont charmantes! tu ne peux pas me tromper : je sens quand il y a quelque chose que tu me caches; j'en suis toute troublée... Les lettres que tu oublies, toi, mais que j'ai là sous les yeux, je les relis toujours : elles sont si adorables, si remplies d'un amour dévoué! Tu m'écris comme tu me parles depuis *quatre ans!* » Et plus loin : «... Tes lettres de Rouen ne sont pas passionnées comme les autres. Tu as été moins occupé de *moi;* tu laisses du papier blanc, c'est bien mal!.. Tes lettres ressemblent à de l'amitié sans amour. Celle d'aujourd'hui... »

À MARIE DORVAL.

5 septembre 1833.

Mme Dorval répond, dans une avant-dernière lettre de Rouen : « Que tu es donc gentil ! J'ai le cœur tout rempli d'amour, les yeux sont mouillés de larmes de joie, quand je lis tes lettres. Oh ! si tu pouvais savoir le bonheur que tu me donnes avec tes lettres !... »

Suivent des explications, parfois confuses, sur les personnes rencontrées pendant ce séjour de Rouen. Ad. D[umas] a publié dans la *Revue de Rouen*, 1833, p. 223, une *Lettre* sur le drame et Mme Dorval.

À MARIE DORVAL.

6 septembre 1833.

Mme Dorval répond encore le dimanche 8, la veille du retour : « J'ai tes deux petites lettres qui me sont arrivées ce matin comme deux petites sœurs, deux petites chattes caressantes... »

À PHILIPPE-J.-B. BUCHEZ (?).

12 septembre 1833, jeudi.

Plus je réfléchis à votre projet, monsieur, et plus les premières raisons de convenance que je vous ai exposées reprennent de force à mes yeux. Mon premier coup d'œil a été juste, mais le penchant que j'ai à céder aux entraînements de l'amitié et le désir de vous être agréable nous feraient faire à tous deux une in-

conséquence véritable si vous laissiez mon nom, *même littérairement*, sur votre prospectus. Croyez-moi, malheureusement l'esprit public ne sépare jamais entièrement le Poète de l'homme et l'homme est classé malgré lui par le hasard. Ce fut pour cela que je ne promis jamais ma coopération qu'à deux journaux non politiques, la *Revue des Deux Mondes* et *l'Europe littéraire*. — J'ai la conviction que je vous gênerais et que des ouvrages que je publierai un jour différeraient assez de votre doctrine politique pour vous forcer de me renier.

Aidez-moi donc à résister au plaisir que j'aurais à vous être utile. Pardonnez-moi une bonne foi dont aucun homme au monde ne me saura gré, et qui ne peut jamais que me nuire par les sacrifices qu'elle exige. Cependant j'y et persévère la preuve en est cette résolution qui coûte beaucoup à mon amitié pour vous. Gardez-moi, je vous prie, la vôtre telle que je l'ai toujours trouvée, et croyez que je suis bien touché de la nouvelle marque d'estime que vous voulez bien me donner.

Alfred de Vigny.

Je n'ai pas oublié ma promesse de parler à M. Sainte-Beuve que je n'ai pu voir aujourd'hui. Je m'en acquitterai ponctuellement. Il a le bonheur de n'être pas lié par les mêmes antécédents que moi.

Coll. J. Claretie; cat. N. Charavay de la vente n° 302; P. Bonnefon, dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916.

Il s'agit probablement de Buchez (1796-1865) et de *l'Européen*, fondé en 1831, interrompu en 1832 et repris en 1835.

Ce saint-simonien dissident avait été en relations avec Vigny dès 1821, mais l'article consacré à *Stello* par son *Journal des Sciences morales et politiques*, le 28 avril 1832, avait fait des réserves sur les vues de l'auteur au sujet de Robespierre : d'où sans doute quelque hauteur de la part du poète, qui, le 20 août 1830, avait beaucoup mieux accueilli un projet analogue.

À FRANÇOIS BULOZ (?).

Samedi 14 [septembre 1833 (?)].

Si vous voulez bien passer chez moi lundi matin, monsieur, j'aurai à vous donner une feuille d'impression pour votre prochain numéro et je vous la veux lire avant.

Mille compliments.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Émile Henriot. Inédite.

La *Revue* devait donner le 1er septembre, p. 119, une page et demie de Chronique sur les «Théâtres des Départements» qui est un éloge de Mme Dorval.

À HECTOR BERLIOZ.

Réponse à la lettre du 18 septembre où le compositeur demandait au poète de le recevoir, lui et sa fiancée, miss Smithson : c'est le 24 septembre que Vigny reçut leur visite. (Dupuy, II, 298.)

A H. DE LATOUCHE (?).

Après le 26 octobre 1833

Cette date est celle de la publication d'une *Notice sur Chénier* rappelant les conditions où avait été tentée l'édition de 1819. «C'est surtout aux poètes que s'adressait mon espoir...»

À MARIE DORVAL.

Novembre 1833 (?).

Lettres d'amertume et de reproches.

C'est à Rouen que l'actrice apprit la nouvelle de son engagement rue de Richelieu : le 18 novembre 1833, A. Dumas concluait un traité avec Jouslin de la Salle, directeur de la Comédie-Française, pour des représentations d'*Antony* avec Mme Dorval. Par contre, le *Journal des Gens du Monde*, décembre 1833, annonçait que «Mme Dorval, actrice si intelligente et si passionnée, jouera pour ses débuts au Français le rôle tragique de Desdemona dans l'*Othello*, traduction de Shakespeare». Et cette feuille ajoutait :

« Nous espérons que M. Alfred de Vigny, dont l'expression ne déborde jamais la pensée, et dont à cause de cela le talent consciencieux nous semble posséder d'importantes qualités dramatiques, donnera bientôt la pièce nouvelle en cinq actes et en vers (sic), qu'il crée en ce moment. »

Dès les premiers jours de 1834, Mme Dorval était aux Français.

Est-ce le moment aussi où Vigny écrit : «Quand on se prend d'amour pour une femme, avant de s'engager on devrait se dire : « Comment est-elle entourée ? » Tout le mal de l'avenir est là. »

À ÉMILE PÉHANT.

20 décembre 1833.

Il me paraît impossible, monsieur, que votre roman des *Deux jeunes filles* n'ait pas dans le monde le succès qu'il mérite; vous êtes poète, je n'en veux pour preuve que votre élégie : *Une plainte*. Ce qu'elle a d'émotion triste et profonde n'y est pas affaibli par la forme que vous avez choisie sévère et que vous avez conservée telle jusqu'au bout. Tout ce qu'il me sera possible de faire pour qu'on vous rende bientôt justice, je le ferai, et j'espère que l'heure ne tardera pas longtemps à venir pour vous faire prendre votre rang; votre talent très réel m'en donne l'assurance.

J'ai malheureusement à dévorer moi-même une part du calice que vous croyez avoir épuisé. J'irai vous voir pour vous donner un peu de courage, quoique le mien me suffise à peine à présent.

Croyez à tout le dévouement que je vous ai promis et que je ne cesserai de vous prouver.

Alfred DE VIGNY.

L. Séché, *Vigny*, I, 240.

Le roman *Deux jeunes filles* n'a pas été retrouvé par L. Séché, qui lui suppose les qualités auxquelles rendait hommage Vigny, peu suspect de flagornerie gratuite. La reconnaissance de Péhant devait prendre une forme assez vive : à la suite de l'article de

G. Planche sur Vigny dans la *Revue des Deux Mondes*, son jeune protégé aurait, dit Sainte-Beuve, « quasi demandé Buloz en duel ».

À ÉMILE PÉHANT.

Dimanche 22 décembre 1833.

J'ai le bonheur de pouvoir offrir à M. Péhant un emploi qui n'aura rien que d'honorable et qui l'occupera sous peu. C'est une ressource momentanée; je le prie de vouloir bien en venir causer avec moi demain lundi, entre onze heures et midi; et qu'il pense surtout que je ne l'oublie pas un moment.

Alfred DE VIGNY.

L. Séché, *Vigny*, I, p. 243.

Si l'on songe que le malheureux Péhant pouvait intituler *La Faim* un de ses sonnets, on admettra la satisfaction de Vigny écrivant dans son *Journal* en 1835 : « Émile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé*. » Il fut ensuite mis au collège de Tarascon, où il eut en 1837 Roumanille pour élève.

À HECTOR BERLIOZ.

23 décembre 1833 (?).

Le dimanche 22 décembre, Vigny assiste au concert du Conservatoire où son ami triomphe dans la *Symphonie fantastique*. (Cf.

Berlioz à sa sœur dans Boschot, *Berlioz*, t. II, p. 115.) C'est à sa femme Henriette que vont les félicitations verbales; une lettre au maître a dû suivre.

À MARIE DORVAL.

Décembre 1833

N'est-ce pas que tu vas être bien douce quand tu reviendras? Ne t'effraies-tu pas en songeant à tant de soirées que tu as perdues dans les humeurs noires et capricieuses? Hélas! que ne donnerais-je pas pour en avoir? L'autre jour, quand j'allais voir Volnys aux Français, je sentis une frayeur véritable d'être là sans te voir, et je fus obligé de sortir de ma loge à ce moment : Je ne peux plus retourner aux Français.

Que fais-tu ce soir? Qui sait si tu n'es pas en conversation avec quelque nouvel amoureux? Prends garde! Je le saurai, prends garde! Non, ce n'est pas vrai, je le sais bien, va!

... Une maîtresse! une maîtresse! Quel mot charmant on a fait là! Ne vas-tu pas m'apporter la mienne, dis-moi?

Coll. A. Bégis; L. Séché, II, 160.

L'actrice Volnys, c'est-à-dire Léontine Fay (1811-1876), avait remporté de grands succès aux Français, où elle avait été appelée en même temps que son mari. Elle se rendit en Russie en 1834.

À MARIE DORVAL.

Janvier 1834 (?)

Lettres de jalousie. Cf. dans le *Journal* inédit, un projet de drame, *l'Amour*. « Un homme désespéré d'aimer, conduit à toutes les bassesses par une femme... » (18 janvier).

L'actrice est de retour à Paris ; mais Vigny doit cette fois s'inquiéter de rivaux sur place.

À FRANÇOIS BULOZ (?).

23 mars 1834

Avec le manuscrit de la *Veillée de Vincennes*, qu'il donne ce jour-là à la *Revue des Deux Mondes* et qui paraîtra le 1er avril avec une note faisant prévoir « la publication de la 2e *Consultation du Docteur Noir*, qui ne tardera pas à être livrée à notre impatience ».

À AUGUSTE BRIZEUX.

Avril-mai 1834 (?).

Le barde breton, chargé de professer à l'Athénée de Marseille, avait dans son enseignement marqué la place de Vigny. Son plan, du 24 février, examine « en cinquième lieu » le genre du *Poëme*. « J'ai placé fort haut De Vigny et Sainte-Beuve », dit-il à Barbier.

À SAINTE-BEUVE.

11 mai 1834

Vigny lui fait compliment de « son bel article sur La Mennais » et lui rappelle celui qu'il a promis de faire sur le peintre Ziégler. C'est chez cet ami (1804-1856) que Vigny avait rencontré Auguste Barbier, dès 1828.

Cat. Charavay de 1885 : Autographes composant le cabinet de feu Antoine de Latour.

La *Revue des Deux Mondes* avait publié le 1er mai un article de Sainte-Beuve sur les *Paroles d'un Croyant.*

La chronique de la *Revue* donna le 15 mai une page élogieuse sur les illustrations d'*Eloa* par Ziégler. «Je n'avais pas oublié, mon cher ami, écrivait Sainte-Beuve le 12 mai, la page sur M. Ziégler, elle est faite et à l'imprimerie...» C'est le 1er mai que Victor Hugo avait rompu avec Sainte-Beuve par un billet désolé : d'où, peut-être, un retour de sympathie du critique pour Vigny.

Cf. *Le Livre d'Or de Sainte-Beuve,* Paris, 1904, p. 397.

AU PRINCE E. P. MESTSCHERSKI.

A partir de 1834 et durant trois années, ce jeune intellectuel russe, « patriote ardent et poète délicat», rendait compte au ministre Ouvarow du mouvement des idées en France.

Cf. A. Mazon dans *Feuilles d'Histoire,* 1914, t. XII, n° 7. D'après les renseignements qu'a pu recueillir M. Mazon, les papiers de Mestscherski ont été détruits, en Russie, depuis la Révolution.

À HECTOR BERLIOZ.

Mai 1834.

Réponse à une invitation. Berlioz vient de terminer *Harold* et réunit ses plus fidèles amis.

Vigny est ce mois-là, avec Liszt et Chopin, l'hôte de Berlioz à Montmartre, rue Saint-Denis, n° 10. «De Vigny viendra-t-il? avait écrit Berlioz à Liszt. Il a quelque chose de doux et d'affectueux dans l'esprit qui me charme toujours...»

À FRANÇOIS BULOZ.

Juin 1834.

C'est au dos de cette lettre que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* a noté des confidences toutes fraîches de Musset (M.-L. Pailleron, *François Buloz et ses amis*, p. 415).

À E. BOULAY-PATY.

Après le 14 juin 1834.

Remerciements pour *Élie Mariaker* envoyé par l'auteur le 14 juin. Plus tard, Vigny remerciera le poète bas-breton par un sonnet.

À H. DE TRIQUETI.

Avant le 14 juin 1834.

C'est la date où cet artiste (1802-1874) fournit à Vigny des données historiques pour *Daphné*. Sculpteur et décorateur, c'est à lui qu'est due en partie la décoration intérieure de la Madeleine; il mourra en Angleterre, où son talent s'emploie.

À VICTOR HERBIN,

rédacteur en chef de la *Revue du Théâtre*.

Fin juin 1834 (?).

Monsieur,

Je ne veux pas attendre plus longtemps pour répondre à votre lettre, et vous remercier du prix que vous mettez à mon suffrage.

Je prends le plus grand intérêt à votre entreprise, et je l'aiderai de tout mon pouvoir.

Le théâtre n'a jamais eu, je crois, aussi grand besoin de défense. Les auteurs s'éloignent et semblent refuser de placer leurs créations sur un piédestal exposé à tous les vents.

L'indifférence du public pour la scène s'accroîtrait chaque jour, si l'on ne s'unissait pour la protéger contre les attaques obstinées et innombrables.

Vous pouvez compter sur moi, et je vous remercie de n'en avoir pas douté.

Comte Alfred DE VIGNY.

Art et Progrès, Revue du Théâtre, t. I, p. 55. La lettre de Vigny, par suite de l'ordre alphabétique, est la dernière d'une série d'adhésions. Cette revue est, dès ses premiers numéros, plutôt sympathique à Mme Dorval et consacrera à *Chatterton* des articles favorables.

À MARIE DORVAL.

Été 1834.

De nouveau, l'artiste donne des représentations en province, en particulier à Bordeaux et à Nancy.

À AUGUSTE BRIZEUX.

[Fin juin 1834 (?).]

Réponse à une lettre de Brizeux datée de Florence, 12 juin 1834. (Dupuy, II, 30.)

À SAINTE-BEUVE.

Été 1834.

Réponse à un billet, «vendredi à 3 heures», où le critique, indisposé, rappelle l'intention où il était d'aller voir le poete.

À JEAN HECTOR DE LA CROIX.

20 juillet 1834. Paris.

Vous aviez raison, mon cher cousin, de penser que la santé de ma mère me retenait à Paris. Depuis un an, elle a eu cinq attaques semblables à la première qui avait failli me l'enlever. Elle ne peut plus reprendre ses facultés et quoique sa santé soit matériellement bonne aujourd'hui, je ne puis la quitter d'un seul jour. Dans cette situation qui m'empêche d'aller veiller aux affaires du Maine-Giraud, puis-je espérer, mon cousin, que vous ou l'un de messieurs vos fils, pourriez me remplacer en cela et recevoir ma procuration pour affermer au terme de trois ans? — Je m'en rapporterai à vous sur tous les points et je serai heureux que vous vouliez bien vous en acquitter.

Depuis longtemps, Bernard est le véritable maître de la terre. Je veux le croire honnête homme, mais je ne sais si je dois le croire entendu à la gestion d'un bien comme celui-là, au point de ne pas craindre qu'il dépérisse entre ses mains. — Je n'ai point vu M. *Desprès* (des Poitevins). Quant aux acquisiteurs,

je ne les attends pas. Mon intention est de conserver cette propriété et de la louer toute entière avec la réserve, sauf à conserver libres les appartements du château pour moi. — Je louerais pour trois ans comme je vous l'ai dit et le fermier se chargerait de payer les impositions.

Je crains bien, mon cousin, d'abuser de votre bonté et de cet attachement héréditaire que vous avez bien voulu me témoigner. Mais il n'y a que vous dans notre Angoumois qui me soyez uni par ces liens de parenté si respectés dans nos vieilles familles et j'use en toute confiance de ce droit que l'on a d'importuner ses parents.

Sans les chagrins continuels que me donne la santé de ma pauvre mère j'aurais dit que j'étais heureux; mais je n'en ai plus le droit. Elle me fait beaucoup souffrir quoique ne souffrant pas elle-même.

Vos enfants vont bientôt vous entourer des leurs et votre jeune abbé les bénira tous. Vous êtes un heureux père, mais il n'y a pas de bonheur que votre honorable caractère ne mérite de la Providence.

Croyez, mon cousin, à tous mes sentiments affectueux auxquels se joint ma chère Lydia.

C[te] Alfred DE VIGNY.

Arch. de La Croix. Inédite, communiquée par M. de Morel.

M[me] de Vigny mère avait écrit à son cousin le 3 octobre [1832 ?] : «Jamais je n'aurai d'argent à envoyer au Maine-Giraud et je ne me sens pas le courage d'y rester jusqu'à ce que mort s'ensuive ; elle arriverait trop tôt pour moi, or tout ce tracas dégoûtant me

mettrait dans l'état de cette pauvre Mme de Piernes. Il me faut autre chose que la vie animale. Je sais bien qu'avec l'intelligence de ma bonne Angélique, je l'aurais en abondance; mais je n'aurais ni mes enfants, ni mes amis, et après moi mes enfants seraient encore plus embarrassés de cette propriété que je ne le suis. Leur santé à tous deux comme leurs goûts ne leur permettent pas même d'essayer d'habiter ce triste séjour. J'ai toujours plaint ma pauvre sœur d'y être clouée...»

À HECTOR BERLIOZ.

Cf. Berlioz à H. Ferrand, de Montmartre, 31 août 1834 (*Lettres intimes*, p. 152). «...Brizeux, de Wailly, Antony Deschamps et Alfred de Vigny que je vois le plus habituellement. Hugo, je le vois rarement, il *trône* trop...»

C'est le moment où Vigny collabore à la réfection du livre de *Benvenuto Cellini*, refusé à l'Opéra-Comique.

À DE LENNOX.

Été 1834 (?)

Il s'agit d'un aéronaute anglais, peut-être le lord sportif de ce nom, qui prépare une ascension pour l'automne. D'après le *National* du 12 septembre, Vigny — qui a toujours été curieux de ces expériences — est «commissaire pour cette solennité», en même temps que son ami R. de Beauvoir et qu'A. Dumas.

AU COMITÉ DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Juillet-août 1834

Cf. *France littéraire*, t. XIV, p. 367, août 1834: «M. A. de Vigny a lu en petit comité un drame écrit pour Mme Dorval». Il s'agit de *Chatterton*, et l'auteur tient expressément à son interprète principale.

À SAINTE-BEUVE.

Octobre 1834.

Réponse au billet où le critique, «à la campagne pour une quinzaine», annonce son intention de l'aller voir à son retour.

À FRANÇOIS BULOZ.

Vendredi 9 novembre 1834.

Je vous croyais bien souffrant. Vous voilà sorti. Tant mieux. Si vous voulez insérer ces deux mots dans la *Revue de Paris* de dimanche prochain, vous me ferez un sensible plaisir. En ceci, vous l'avouerez, il y a longtemps que cela ne vous est arrivé. J'y compte beaucoup cette fois.

Mille compliments.

A. DE VIGNY.

Arch. M.-L. Pailleron. Inédite.

Papier à en-tête de la *Revue des Deux Mondes*.

À MARIE DORVAL (?)

Septembre-octobre 1834.

De retour à Paris, il est probable que Mme Dorval devient vers cette époque «Dalila», l'amante traîtresse qui permet à des

railleurs de tourner en dérision l'homme qui s'est confié à elle : le renom de Vigny en souffre.

G. Planche, le 30 septembre, reproche à Mme Dorval de faire lire à des tiers les lettres qu'il lui écrit de son côté.

À HIPPOLYTE MONPOU.

Janvier 1835.

Préparation du concert donné le 20 par Monpou (cf. p. 191) rue Laffite, avec une scène d'*Othello* (5e acte) en même temps que du Hugo et du Musset.

À HENRY REEVE.

Avant le 13 janvier 1835 (?).

Pour un rendez-vous à donner : la première visite de cet Anglais distingué est du 13 janvier, le matin, grâce à l'entremise d'Amédée Prévost. «Je le considérais depuis longtemps, dit le visiteur, comme l'écrivain le plus délicat, le plus séduisant de la nouvelle école et tel, je l'ai trouvé dans la conversation.»

À GUSTAVE PLANCHE.

Janvier 1835 (?)

Invitation à une lecture de *Chatterton* chez Vigny.

Cf. Dupuy, I, 352.

À JOANNY.

2e moitié de janvier 1835.

Réponse à une lettre du 17 janvier, où cet acteur, chargé du rôle du quaker dans *Chatterton*, écrit à l'auteur : «Que l'on répète sans moi, que l'on s'occupe des décorations et des costumes, et

Chatterton pourra encore être joué avant la fin du mois... Jeudi prochain 22 courant, je reprends les répétitions pour ne plus les quitter.»

Catal. Privat, n° 168 de janvier 1930.

À HENRY REEVE.

11 février 1835.

Vous serez à côté de vos amis, monsieur, M. Barbier et M. de Wailly.

Mille compliments.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Seymour de Ricci.

Le lendemain, Reeve allait assister à la première de *Chatterton*, «qui a été un triomphe». Il conseille à sa femme de lire *Stello* et restera toujours dévoué à Vigny.

À SAINTE-BEUVE.

Avant le 12 février 1835.

Avec l'envoi d'un coupon de fauteuil pour *Chatterton* : le critique, d'ailleurs, n'assiste qu'à la troisième représentation.

À HECTOR BERLIOZ.

Février 1835.

Avec l'envoi d'un coupon de loge pour la première de *Chatterton*. Réponse : «J'irai seul applaudir *Chatterton* avec la chaleur d'affection et d'enthousiasme que je ressens...» (Dupuy, II, 305).

A JOUSLIN DE LASALLE.

Nombreux billets relatifs au service d'auteur pour *Chatterton*.

A FRANÇOIS BULOZ.

14 février 1835.

Je veux réparer l'oubli du Directeur près de Madame Sand. Ayez la bonté de lui offrir cette loge de ma part et de la remercier, en l'y conduisant, de l'intérêt qu'elle prend à ce drame.

Mille amitiés.

Alfred de Vigny.

Voici deux stalles pour M. Bonnaire.

Arch. Spœlberch de Lovenjoul; *Débats* du 26 octobre 1904.

G. Sand écrira à Mme Dorval : « La pièce est extrêmement belle, touchante, exquise de sentiment. J'en suis sortie en larmes... Il n'y a que de nobles cœurs et des esprits d'une grande élévation qui puissent produire de telles choses ».

A FRANÇOIS BULOZ.

18 février 1835.

Je n'ai nulle colère, monsieur, et je vous réponds dans un calme parfait.

Je prévoyais tout ce qui est arrivé, seulement j'ai voulu laisser aller tout le monde jusqu'au bout, afin de juger les amitiés par les faits, dans une occasion décisive pour moi.

Il est très vrai que je vous ai dit de laisser faire celui qui voudrait me juger. Mais je n'ai jamais désiré que ce fût l'un plus que l'autre. C'était à vous de choisir, vous l'aviez fait depuis longtemps. Si l'on eût suivi mes désirs, que j'ai exprimés à M. Bonnaire, on n'eût fait aucun article sur *Chatterton*, comme on n'en a fait aucun sur *Stello*.

Il est décent qu'un journal ne vante pas ceux qui signent ses feuilles, mais il est incompréhensible qu'il les attaque.

Vous n'avez rien combattu dans votre note; elle ne fait que confirmer votre article.

Voilà pour le passé.

J'attendrai l'avenir, comme je l'ai dit à M. Bonnaire, pour savoir ce que je dois penser de la résolution que vous dites avoir prise.

Mille compliments empressés.

Alfred DE VIGNY.

Arch. M.-L. Pailleron; *François Buloz et ses amis*, p. 34.

Vigny est mécontent de l'article de Planche sur *Chatterton* (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1835), malgré une note élogieuse du directeur F. Buloz insérée dans le même numéro. D'ailleurs il y avait plus d'un an que Vigny n'avait rien signé dans la *Revue*.

Voir la lettre d'explication de G. Planche dans Dupuy, I, 354.

La *Revue* du 1er mars devait signaler le succès persistant de la pièce, « plus grand que n'eussent permis de l'augurer les jugements de la critique ».

À PITRE-CHEVALIER.

1835 (?)

A propos de son prochain mariage avec Mlle Decan de Chatouville : Vigny devait y assister.

Il s'agit de Pierre-Michel-François Chevalier, *dit* Pitre-Chevalier (1812-1863), enfant de Paimbœuf qui a marqué dans le journalisme et la littérature.

À HIPPOLYTE LUCAS.

20 février [1835].

Monsieur, je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Emile Roulland. Quoi ! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas ! ai-je crié dans le désert ? En fera-t-on encore de nouveaux ? Venez me répondre, monsieur, vous à qui sont si bien connus les secrets du *Cœur et du Monde*.

H. Lucas, *Portraits et Souvenirs*. Paris, 1890. Appendice, p. 241. *Annales romantiques*, 1905, t. II, p. 340.

Émile Roulland, jeune poète breton, se suicida dans une chambre de la rue Saint-André.

Le Cœur et le Monde, esquisses par Hippolyte Lucas. Paris. Moutardier, 1834, in-12.

À SAINTE-BEUVE.

Après le 20 février 1835.

Réponse à la lettre où le critique disait : « J'étais seul dans un coin de l'orchestre, sans voisins, et tout entier au développement de ce caractère et de cette douleur. Bien des fois durant cette soirée, madame Dorval et vous avez obscurci mes yeux de larmes. Pourquoi faut-il qu'en vous félicitant, en vous remerciant là-dessus, j'aie involontairement dans l'esprit, comme vous l'avez sans doute, la pensée de ce qui vous a été désagréable à la *Revue*... »

À AUGUSTE BRIZEUX.

21 février 1835.

Où étiez-vous, mon ami, où étiez-vous? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous ? Mon premier mot à Barbier a été : *Si Brizeux était ici !* Je leur avais fait la surprise de ce drame : personne n'en avait rien entendu.

La Comédie-Française répandait partout le bruit que cette pièce tomberait. Il m'a fallu beaucoup de force pour former et encourager les acteurs. J'avais contre moi le théâtre et le public prévenu par des ennemis implacables. Quelques amis anciens en furent si effrayés qu'ils n'osèrent pas assister à ma bataille

qu'ils croyaient perdue d'avance. Ils sont revenus le lendemain de la victoire, mais cela m'a fait de la peine. J'ai eu le bonheur de conserver au milieu de tout cela assez de calme et de force pour en répandre autour de moi. J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande, puisque désormais je puis avoir confiance entière dans l'attention d'un public dont on avait trop douté. Je sentais, presque seul, qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, pour l'*action toute morale*. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. Puisse l'idée de *Stello*, que la voix des acteurs vient de prêcher plus fortement, toucher enfin les plus endurcis des hommes!... Sans Kitty Bell, celle qui la joue avec un admirable génie était perdue au théâtre et succombait sous les caballes; c'est là un vrai bonheur pour moi.

Alfred de Vigny.

Paléologue, *Vigny*, p. 52.

Le 12 février 1835, le soir de la première de *Chatterton*, Brizeux était à Lorient, d'où il avait écrit à son ami la lettre charmante du 12 juin 1834. Préparant une réédition de *Marie*, parcourant à pied sa chère province, il ne devait rentrer à Paris qu'en 1836.

A GUSTAVE PLANCHE (?).

Fin février 1835.

Réponse à la lettre du 24 février (Dupuy, I, 354).

À ALPHONSE ESQUIROS.

Fin février 1835 (?).

Réponse à l'envoi, le 24 février, d'un recueil de vers, *les Hirondelles*, avec une lettre d'excuses pour l'indiscrétion dont l'auteur se sent coupable. « Vous êtes seul coupable, vous qui vous montrez si dévoué, si compatissant, si favorable aux jeunes artistes... »

Dupuy (II, 180).

À ÉMILE PÉHANT.

Fin février 1835 (?).

Remerciements pour le sonnet à Mme Dorval, publié dans la *Revue des Théâtres.*

À LÉON DE WAILLY.

1er mars 1835.

Offre de places pour le jour où il lui plaira de revoir jouer *Chatterton.*

Catal. Privat, n° 168, janvier 1930.

À SAINTE-BEUVE.

Mars 1835.

Remerciements pour la note par laquelle, dans le numéro du 1er mars de la *Revue des Deux Mondes*, le critique rendait hommage aux mérites de *Chatterton.*

À UN AMI DE ROUEN.

4 mars 1835.

J'ai été bien touché de votre souvenir et de votre empressement, monsieur. J'attendais pour y répondre que *Chatterton* fût imprimé. Il va l'être. Je vous l'enverrai. Il me sera bien difficile, impossible peut-être, d'assister aux répétitions. Mais je vous enverrai les notes qu'il vous semblera nécessaire de me demander. Vous n'aurez qu'à m'en écrire quelques mots. Je sais votre goût et combien vous êtes véritablement artiste.

Ayez soin, si vous êtes appelé aux répétitions, que la mise en scène soit simple et poétique.

Que l'ensemble de la pièce présente, comme je l'ai fait faire aux Français, une sorte de tableau Flamand.

Que la chambre de Chatterton soit pauvre sans délabrement. Les costumes austères et élégants à la fois ; sévères dans l'intérieur de la famille, brillants pour les jeunes Lords et le Lord-maire.

J'aurais trop à dire si je vous parlais des caractères de chaque personnage. Tout dépend de la distribution des rôles. C'est au directeur à la faire. — Je vous dirai seulement que le rôle du Quaker est aussi important que ceux de Chatterton et de Kitty Bell.

Rien n'approche plus de la perfection que la manière dont a été jouée la pièce à Paris. Écrivez-

moi ce que vous penserez de la représentation de Rouen. Sans des liens qu'il m'est impossible d'étendre j'irais à Rouen, mais je ne le puis en ce moment.

Je n'ai point oublié cette bonne ville et le temps où je vous y ai vu, mes souvenirs ne seront pas sans tristesse, mais ils sont doux pour moi sous plusieurs rapports. Votre amitié y tient une grande place.

Mille compliments affectueux.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Gabalda; F. Baldensperger dans le *Correspondant* du 10 juin 1926.

Joué le 12 février, *Chatterton* est mis en vente à la date du 4 avril 1835. Une relation que Vigny s'était faite à Rouen quand il y tenait garnison s'offre peut-être obligeamment à être le mandataire officieux du poète. C'est dès la mi-avril 1835 que la pièce devait être portée au Grand-Théâtre de Rouen, sans grand succès d'ailleurs.

À UN ÉDITEUR.

7 mars 1835.

Je m'empresse de vous dire, Monsieur, avec beaucoup de regret, que j'ai traité pour le drame de *Chatterton* avec un éditeur qui, s'étant offert longtemps avant vous et avec des conditions supérieures, ne pouvait être refusé.

Je vous remercie de l'empressement que vous

m'avez témoigné et je vous prie d'être bien assuré que je vous en saurai toujours très bon gré si, comme je le désire, nos relations se renouvellent.

Agréez l'assurance de ma considération.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Bordes de Fortage; Académie de Bordeaux, 1906, p. 40.

Sans doute l'éditeur en question est-il Sparman, recommandé à Vigny par son ami J. de Rességuier, qui lui écrivait «mercredi matin» : «Il regarderait comme une gloire et comme une fortune d'être votre éditeur. Je vous le recommande et vous le signale pour sa probité, son activité et sa sûreté.» (Cat. Jeanjean à Carcassonne, n° 2, hors série.)

À UN AUTRE ÉDITEUR.

18 mars 1835.

Certainement, Monsieur, je suis fort à votre disposition et je ferai demander une loge pour vous samedi à la 19e représentation de *Chatterton*. — Je voudrais vous voir un de ces matins pour parler des souvenirs que je vais achever dans peu de jours quand *Chatterton* sera imprimé.

Mille compliments.

Alfred DE VIGNY.

A midi vous me trouverez toujours.

Cat. V. Degrange.

Chatterton allait être mis en vente le 4 avril.

À JOUSLIN DE LASALLE (?).

27 mars 1835.

Vous m'avez parfaitement oublié, mais ceux à qui je promets des billets ne les oublient pas. Je vous demande donc pour eux, monsieur, d'abord :

2 Ses de balcon,

2 de 1res galeries

et une petite loge de quatre personnes aux premières de la galerie.

Mille amitiés.

Alfred DE VIGNY.

Coll. P. Durand; J. Patin dans le *Figaro* du 7 décembre 1929.

À FRANÇOIS BULOZ.

28 mars 1835.

... Je suis bien fâché d'apprendre votre indisposition, qui j'espère ne sera pas longue. La première fois que je pourrai passer les ponts, j'irai m'entretenir avec vous...

Arch. M.-L. Pailleron; *François Buloz...*, p. 38.

À ALFRED HÉDOUIN.

30 mars 1835.

Né à Boulogne et y habitant, avant de devenir fonctionnaire à Paris, Hédouin avait chanté les louanges de l'actrice en tournée.

Le 31 mars, Merle — le mari de Mme Dorval — offre à ce critique un exemplaire de *Chatterton* de la part du poète, et Mme Dorval, à la suite, le remercie de ses vers.

À AUGUSTE CAVÉ.

2 avril 1835.

Jamais je n'ai donné une adresse avec plus d'empressement et de plaisir et jamais M. Cavé n'a fait un meilleur emploi des fonds du ministère, jamais aussi plus à propos. M. Émile Péhant demeure rue de Beaune, n° 38.

Il faut se hâter d'accomplir cette bonne action, qui est en même temps une justice rendue. J'en remercie Monsieur Cavé de toute mon âme.

Alfred de Vigny.

P. Bonnefon, *Mercure de France* du 1er juillet 1916, p. 58.

Émile Péhant devait, peu après la démarche de Vigny, être nommé par Villemain professeur de rhétorique à Vienne (Isère), sur de nouvelles sollicitations du poète.

Auguste Cavé était alors chargé de la direction des Théâtres et des Arts au Ministère de l'Intérieur.

À SAINTE-BEUVE.

Après le 1er avril 1835.

Réponse à la lettre par laquelle le critique lui disait : « Je n'avais pas reçu *Chatterton*, mon cher ami : mais je l'ai voulu lire aussitôt, et en méditer la préface, . . . Je l'irai prendre à mon premier jour de congé et causer de ces intéressantes questions que votre parole sait si délicatement orner. Tout à vous d'amitié. »

Cat. de la vente Piat, 14-19 février 1898 ; G. Michaut, *Sainte-Beuve après les Lundis*. Paris, 1903, p. 632. La brochure a été mise en vente à ce moment ; une note élogieuse, dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 136, du 1er avril signale en particulier la préface.

À MARIE DORVAL.

9 avril 1835.

Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses méchamment calculées que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat.

Ne crois pas que j'aie jamais attendu autre chose de toi. Je ne me suis jamais trompé sur ce que tu entretiens dans ton cœur de mauvais sentiments et de calculs égoïstes. Tout est dévouement en moi, toutes les heures de mes jours et de mes nuits souvent se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heu-

reuse, et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me referas pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

Je savais bien l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis, et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'offensaient; j'étais sérieusement malade et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais encore en te voyant et je ne parlais pas même de mes travaux et de mes douleurs de peur de m'en faire un mérite. — C'était là sans doute de l'égoïsme?

Que faisais-je donc pour moi? était-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres? C'était pour toi, tu l'as oublié. — A présent on ne te le cache plus, directeur, auteurs, tous le disent que tu étais perdue sans moi. Sans moi, tu te serais retirée sans une grande création. — L. Weimar me dit l'autre jour : *cela est beau de voir que ce soit vous qui l'ayez sauvée.* Dix autres, cent autres le disent et toi, tu n'es pas contente de me montrer une ingratitude entière, tu l'étales devant l'homme qui doit le plus me détester, tu en fais une basse flatterie pour lui, sans doute pour lui dire après : *Vous voyez ce que je lui ai dit.* — Cela est indigne, indigne de toi, de moi, de

toute femme qui a un cœur. Mais toi, tu écrases le mien tous les jours dans ta poitrine, tu t'étudies à me blesser et tu exiges ensuite que j'aie l'air heureux auprès de toi. Je ne puis pas jouer ce rôle. Je souffre trop de sentir que tu n'as avec moi que des mouvements de colère, de mauvaise humeur sans motif et je les redoute en t'abordant. Si quelqu'un présente sous un mauvais jour mes paroles ou mes actions, c'est toi, tu agis vis-à-vis de moi comme une habile ennemie attentive à faire ressortir tous les torts de son adversaire. Hier au soir, tu t'appliquais à m'en donner de nouveaux. Je ne sais plus ce que tu es, ce que tu fais, ce que tu as, ce que tu veux. — Ma tête se perd à chercher le fond de tes pensées. Jamais je ne comprendrai que la bouche ne se ferme pas malgré soi lorsqu'on est prête à offenser son amant. Quand on en vient à ne pas sentir cela, c'est qu'on ne sent plus d'amour.

Il n'y a pas de femme qui ne s'attache à cacher aux étrangers les petits moments de nuages que tous les amours ont avec eux. Et toi, tu affectes de ne montrer que ce côté de notre attachement, de notre union toujours tourmentée que tu cherches à flétrir à mes yeux par tous les moyens imaginables.

Si tu ôtes ainsi à ta présence [*ici une déchirure oblique, puis, au feuillet suivant*] :

— Ah ! je t'en prie, ne va pas plus loin !

Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté. Je les sens toujours en moi veillant sur toi, mais en vérité je com-

mence à ne plus savoir comment les employer, tant tu me repousses et tant je suis las de cette lutte continuelle.

Réponds-moi par écrit ce soir, je n'aurai pas le temps de t'entendre ni toi celui de parler.

Coll. A. Bégis; L. Séché, II, 161; avec quelques différences, mais plus complètement, A. Dorchain dans les *Remarques et Notes* de son édition du *Théâtre* de Vigny, t. II, p. 347, d'après la minute aux mains d'une dame anonyme.

Vigny s'est en effet entremis de divers côtés pour affermir la carrière de Mme Dorval, principalement aux Français.

C'est vers 1835 qu'un amoureux, timide mais persistant, de Mme Dorval, l'artiste romantique Célestin Nanteuil, lui écrit: «Je savais que depuis longtemps déjà vous aimiez un homme qui était placé dans une position à étaler assez d'ombre autour de lui pour que moi, chétif, je ne puisse être aperçu de vous.» (Champfleury, *le Drame amoureux de C. Nanteuil* dans *Nouv. Études sur l'art et la litt. rom.*) Loève-Veimars (1801-1854) est un israélite d'origine allemande qui a laissé un nombre considérable de traductions et de critiques.

À UN AUTEUR DRAMATIQUE.

Samedi 11 avril 1835.

Si vous voulez venir me voir lundi matin entre onze heures et une heure, Monsieur, j'espère être assez heureux pour vous donner de bons conseils.

J'ai lu avec attention votre Drame et je désire beau-

coup vous en parler et connaître votre personne, votre position et vos projets. Croyez que vous trouverez en moi un ami.

Alfred DE VIGNY.

Coll. Armand Lods. Inédite.

À ANTONI DESCHAMPS.

18 avril 1835.

Mon bon Antoni, c'est un bonheur pour moi que l'arrivée au monde de votre beau livre. Il m'a d'abord rempli les yeux de larmes parce que, dans vos belles élégies, j'ai retrouvé ma vie à côté de la vôtre, mon père près de votre père, et moi-même près de vos amis, et surtout parce que j'ai lu dans votre cœur aussi clairement que dans nos intimes conversations. J'ai souffert d'abord et gémi avec vous et j'ai admiré la beauté de vos sentiments, autant au moins que la beauté de vos vers; je l'admirais et je m'attristais avec vous, mais quand je me suis reculé de ce grand tableau de votre âme et quand je l'ai considéré avec des yeux plus sereins et moins troublés, je me suis senti heureux comme d'une seconde naissance qui vous aurait été donnée.

Croyez-moi, mon ami, vous voilà guéri. La Poésie qui vous avait perdu vous a sauvé. Vous conserverez

toute la vie sur le front la trace du tonnerre, mais ce ne sera qu'une cicatrice, et votre âme est restée intacte sous ce front blessé. Qui mieux que vous a jamais senti et plus purement exprimé la sainteté de l'amitié et la tendresse de ses souvenirs; la grandeur de la résignation dans la plus cruelle des maladies; le regret des plus innocentes fautes et la chaste adoration des arts planant au-dessus de votre vie inoffensive? Le Bien l'a emporté en vous, cher ami, jouissez de ce triomphe. Vous voyez à présent *l'arbre de vos pensées*, nous en goûterons sans cesse les fruits, et il n'y a pas d'homme au monde qui les savoure avec plus de bonheur que moi, parce qu'il me semble que, grandi sous vos larmes et les nôtres, c'est un arbre sacré que celui-là.

Alfred DE VIGNY.

Cat. Lemasle; L. Séché, *Correspondance*, t. I, p. 77.

Le volume d'A. Deschamps intitulé *Dernières Paroles*, poésies, parut le 18 avril 1835, anonyme, chez l'éditeur Ebrard : ces vers si personnels semblaient libérer le poète de l'obsession mentale qui, au contraire, se ressaisira de lui.

L'état mental d'A. Deschamps fera de lui un client intermittent de la maison de santé du Dr Blanche à Montmartre (cf. E. de Crauzat, *la Maison du Dr Blanche* (1796-1852) dans la *Chronique médicale* des 15 août et 1er septembre 1908, avec, p. 553, un billet d'A. Deschamps à Vigny, lui recommandant une pétition à remettre au ministre).

À AUGUSTIN SOULIÉ.

24 avril 1835.

On m'a apporté hier un numéro d'un journal que je n'aurais jamais lu sans ce soin officieux. — Je ne puis croire que cet article soit de M. Janin comme on me l'a dit et comme on a voulu me le persuader. Je me refuse même à penser qu'il ait su que l'on jugerait avec cette déloyauté ce qu'il me vantait la veille plus que ne le mérite mon essai ! Faites-moi le plaisir de vous en informer, mon ami, afin que je sache s'il m'est possible de me trouver dans la même chambre que lui.

Je compte sur votre réponse pour demain et vous la demande en ancien ami.

Alfred DE VIGNY.

Timbre de la poste : 24 avril 1835, le 5 peu lisible.

P. Bonnefon, *Merc. de France* du 1er juillet 1916, p. 59.

Sous les initiales de Jules Janin, les *Débats* du 6 avril, naguère assez favorables à *Chatterton* et constatant le succès, étaient revenus à la charge contre une des thèses de Vigny — celle du public indifférent à la vraie poésie : «Quel est le grand poète qui ne soit pas à sa place aujourd'hui !» protestait Janin.

A UNE DAME.

27 juin 1835.

Je n'ai reçu que ce matin à midi la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, madame, et vous voyez qu'il m'est difficile de vous envoyer des billets pour le spectacle d'hier, mais si vous avez encore cette bonne pensée d'aller voir *Chatterton* la semaine prochaine, vous verrez annoncer par les affiches de la veille la 39e représentation, vous aurez la bonté de m'écrire *la veille* un seul mot qui m'annonce que vous voulez aller aux Français le lendemain et je m'empresserai de vous envoyer les billets que vous désirez. Je pense que M. votre fils va bientôt vous revenir. Ayez la bonté de lui parler de moi dans vos lettres comme d'un homme qui ne cesse de le regretter et de parler de lui.

Mille compliments empressés.

Comte Alfred de Vigny.

Bibl. municipale de Rouen; A. Desvoyes dans l'*Intermédiaire*, 1909, col. 662.

C'est en effet aux environs de la quarantième représentation (en additionnant aux soirées des Français celles de l'Odéon) qu'en était alors le grand succès de *Chatterton*.

À M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*.

[30 août 1835.]

MONSIEUR,

Le public, qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre-Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social; c'est ma conviction;* mais que, *pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.*

Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande au législateur, pour le poète, le TEMPS et le PAIN.

Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

Agréez l'assurance de ma haute considération.

Cte Alfred DE VIGNY.

Revue des Deux Mondes, 1er septembre 1835, Chronique, p. 625.

Le périodique de Buloz fait suivre cette lettre des observations suivantes : «Cette juste réclamation nous remet en mémoire l'énorme quantité de lieux communs, qui se débitent...»

C'est le 29 août que Charlemagne, député, avait attaqué, à la

Chambre, la pièce de Vigny. C'est en juillet, d'autre part, que les Variétés avaient donné *les Marsistes et les Dorvalistes*, vaudeville de Dumersan.

À MARIE DORVAL.

Été 1835

L'actrice est en tournée à Nantes et dans l'ouest de la France.

À ÉMILE PÉHANT.

Mercredi, 16 septembre 1835.

Mon Dieu! ne vous plaignez point, je vous en prie. Vous êtes heureux de ne pas être à Paris, et il me semble que vous devez goûter une paix qui nous est inconnue, placé comme vous voilà au milieu de ces innocentes figures d'enfants qui écoutent et qui croient.

Pourquoi ces mouvements de découragement? Ne vous laissez point abattre, à présent qu'il vous faut, au contraire, réunir toutes vos forces pour le travail. Qu'avez-vous besoin que ma conversation vous encourage? N'avez-vous pas vos instruments autour de vous? les livres. — N'est-il pas heureux pour vous que votre devoir se trouve concilié avec vos goûts? — Le silence que vous commandez à ceux que vous enseignez, est favorable à vos propres études.

C'est une chose qui me semble d'un prix inesti-

mable, que de vivre ainsi dans l'air dont se nourrit la pensée. Vous le sentiriez vivement si vous étiez auprès de moi pendant que je vous écris cette lettre. J'ai reçu vingt coups dans la tête, depuis le commencement, parce que l'on me questionne, on entre, on sort, on vient me voir, tout s'agite dans des choses autres que la poésie, et j'écris au milieu de tout cela! Mais je vous assure que je ne prends pas ma plume sans vous envier. Que de fois je vais écrire hors de chez moi !

Vous vous souvenez de ce livre dont je vous parlais : *Servitude et Grandeur militaires.* Je viens de l'achever. Je n'ai pu me mettre à l'écrire que depuis le 20 juillet, depuis que *Chatterton* se joue en province. Depuis ce jour jusqu'au 3 août, j'ai fait le troisième livre. Je vais vous l'envoyer.

On ne trouve plus un exemplaire de mes poèmes à Paris; sans cela vous l'auriez déjà.

Fortifiez-vous par le recueillement, ne prenez pas d'habitude qui vous en détourne; je vous en prie, au nom de vos amis. Il est si heureux que vous soyez délivré de vos liens passés, qui vous pesaient tant! Si vous saviez que d'infortunes je vois de près en ce moment, et combien je jouis intérieurement de vous voir affranchi de celles qui vous menaçaient!

Faites de beaux vers comme ceux que vous avez faits. Ne vous endormez pas ainsi. Songez que c'est un engagement que d'avoir publié un premier recueil aussi élevé que l'est le vôtre, et qui a pris une place très bonne dans l'opinion. Lisez! lisez! Connaissez

tout ce qui a été fait de beau, pour faire autrement et aussi bien. Profitez de ce que vous êtes seul pour donner à vos idées le temps d'éclore et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté. Vous avez le temps qu'il vous faut pour nourrir votre âme du *pain sacré* que vous distribuez à vos disciples; l'enseignement a des reflets admirables pour celui même qui le donne. Votre force doit être doublée par l'exercice même de ce travail.

Je ne vous en ai pas voulu de votre silence. Je ne connais rien de pis que d'écrire une lettre aux personnes même qu'on aime le mieux et je sens parfaitement le plaisir que l'on a de remettre au lendemain cette imparfaite conversation, qui n'est qu'un monologue sans réponse.

Avez-vous fait votre discours de cérémonie? A-t-on applaudi votre manifeste? Vous ferez bien de semer des idées saines et des doctrines nouvelles de l'art à chaque solennelle occasion. Tout y est mystère encore pour le public, et je sais bien que l'idéale figure que l'on se fait de l'auteur reste plus avant dans la pensée des masses, que l'idée même qu'il a voulu consacrer. Que voulez-vous? il faut se résigner à ces hasardeux événements, lorsqu'on agit sur l'inconstant public. On ne jette pas la lumière également sur un globe si inégal. Quelques sommets s'illuminent et les vallées restent dans une demi-lueur, les gouffres dans l'ombre.

Vous ne m'avez pas dit à quels traits vous avez reconnu ce qu'il y avait de mort dans le christia-

nisme des Chartreux. C'était là ce que j'aurais voulu savoir; je ne me figure pas ces moines d'à présent. Parlez-m'en donc un peu.

Ce matin même, Antoni, MM. Chevalier, Chaudesaigues et nos autres amis me demandaient de vos nouvelles et me chargeaient de mille tendresses pour vous. J'ai prêté vos *Sonnets* à Brizeux, qui les aime et espère en voir de nouveaux bientôt. Tous sont heureux de vous savoir établi, posé, reposé du moins, et à l'abri de ces chagrins qui nous retombaient sur le cœur. Ne vous y exposez plus, je vous en prie, par aucun coup de tête, ou de cœur plutôt. Ne croyez point à la faiblesse de votre nature : cette croyance-là est un prétexte que se donne la paresse naturelle que nous avons tous apportée au monde; je n'ai cessé de combattre la mienne, et je me donne encore de bonnes raisons pour ne rien faire. N'en cherchez pas, et surtout qu'aucune ne vous empêche de me répondre, car je suis tout à vous.

Alfred de Vigny.

P.-S. — Le marbre de Pichat m'a fait bien plaisir.

Émile Péhant, *Jeanne La Flamme*, I. Paris, 1872. *Introduction*, p. 4.

Breton comme la grande artiste, ce poète (1813-1876) avait dédié à Mme Dorval le 22 février 1835 un sonnet enthousiaste.

Péhant, nommé professeur de rhétorique au collège de Vienne, grâce à l'intervention de Vigny, ne se plaisait pas dans ce poste provincial.

Pitre-Chevalier (1812-1836) et Chaudesaigues (1814-1847)

sont des familiers des mercredis de Vigny. Ce dernier est en particulier l'auteur d'une plaquette de vers, *Le bord de la Coupe*, volume à tirage limité imprimé en 1835.

À HECTOR BERLIOZ.

Avant le 1er octobre 1835.

C'est à cette date que Vigny semble emporter de chez son ami le livret de *Benvenuto Cellini*.

À ÉMILE SOUVESTRE (?).

10 octobre 1835.

Mon Dieu! Monsieur, que j'ai lu votre lettre avec intérêt! Ne craignez jamais de mettre à l'épreuve mon amitié pour vous. Je ferai pour cet article sur la Bretagne toutes les démarches que vous voudrez et je le donnerai moi-même au Directeur, apportez-le moi.

Vous avez donc aussi une bien grande horreur de la Province? Vous êtes tous ainsi, mais vous êtes bien plus excusable que les autres. Depuis que je vous ai vu, chez vous, je comprends tout votre chagrin et je ferai tout ce qui sera en moi pour empêcher votre départ, mais que ne venez-vous samedi ou dimanche à midi en causer avec moi?

Ne comptez pas sur les journaux. Bien des jeunes gens se perdent à cette espérance, mais nous parlerons d'autre chose.

Ne m'écrivez pas, venez le matin, car j'ai à peine le temps de répondre que je vous suis tout dévoué.

Alfred de Vigny.

Coll. Paul Chaponnière; F. Baldensperger dans le *Correspondant* du 10 juin 1926.

Émile Souvestre (1806-1854), connu par ses ouvrages relatifs à la Bretagne en particulier, occupait à ce moment la chaire de rhétorique au collège de Mulhouse : il devait revenir à Paris en 1836. La publication des *Derniers Bretons* (4 vol., 1835-1837) se poursuivait alors, ainsi que divers articles dans la *Revue des Deux Mondes.*

À FRANÇOIS BULOZ.

14 octobre 1835.

J'espérais vous voir ce soir pour vous donner quelques détails sur ce qui vous occupe. J'irai chez vous demain matin et j'enverrai l'exemplaire à qui vous voulez, avec plaisir.

Je n'ai pu joindre Sainte-Beuve et je crains que les détails qu'il voudra peut-être donner sur moi ne soient pas exacts. Mais j'ai toute confiance dans sa mesure et sa délicatesse de touche. En général moins on parle de ma vie et plus cela me plaît.

Avez-vous envoyé un exemplaire à monsieur A. Joly ?

Je suis bien content de toutes les bonnes nouvelles que vous m'annoncez. J'aurai quelques changements à faire pour la seconde édition. Des bagatelles, mais nécessaires. Il faut nous y prendre à temps.

Mille compliments.

Alfred de Vigny.

Arch. M.-L. Pailleron; L. Gillet, *Sainte-Beuve et Alfred de Vigny*. Paris, 1929, p. 98.

La Canne de jonc avait paru dans la *Revue* du 1er octobre, avec l'annonce de *Servitude*, p. 65.

Le dimanche 11 octobre, Vigny avait tenté inutilement de joindre Sainte-Beuve, qui s'excuse le 12 octobre : « Mille remerciements, mon cher ami, pour votre visite d'hier; j'étais dans mon logement d'études à m'occuper de vous en ce moment. » Suivent des questions biographiques, mais qui viennent un peu tard. Cela permettra à Sainte-Beuve de dire (*Portr. contemp.*, II, p. 80) : « Je me gardai bien d'aller consulter de Vigny ni de l'interroger sur ses antécédents. »

Anténor Joly, qui devait diriger le théâtre de la Renaissance, rédigeait le *Vert-Vert*.

À SAINTE-BEUVE.

14 octobre 1835.

Billet insistant pour que le critique se laisse renseigner sur les détails biographiques demandés, avant de faire paraître son article de la *Revue* : le 11, Vigny avait manqué Sainte-Beuve, qu'il tenait à documenter; le 12, Sainte-Beuve avait rappelé sur quels points il tenait à s'assurer d'une parfaite exactitude.

À SAINTE-BEUVE.

15 octobre 1835.

Dans quel temps et par quelle plume a jamais été écrit un examen plus beau et plus habile que le vôtre, mon ami, et comment puis-je vous en remercier? D'abord mon cœur a été pris par l'attendrissement que m'ont donné les souvenirs de ces premières et fraternelles réunions que vous avez rappelées et dont parlent les beaux vers de notre Antoni. La mort en a déjà effacé trois noms. J'ai revu ensuite ces autres soirées où vous veniez, chez moi, écouter et applaudir *les Orientales* avec mes amis et quelques femmes de ma famille; vous y disiez alors, avec tant de grâce et de douceur :

> Fraternité des arts! union fortunée,
> Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
> Charmera le vieillard.

Hélas! nous sommes encore bien loin de la vieillesse, mon ami, et déjà s'est rompue par quelques anneaux cette autre chaîne amicale. Moi du moins je n'en ai brisé aucun et je plains ceux qui se sont séparés.

Pour vous, mon bon ami, vous savez prouver à tous que les changements des esprits et des cœurs n'altèrent en rien l'impartialité de vos jugements et la grâce savante, la finesse éloquente dont vous les entourez, l'abondante poésie que vous semez sur eux, tout leur

assure une durée qui serait effrayante s'ils n'étaient si indulgents. Vous l'avez été beaucoup pour moi; en vérité le peu que j'ai fait ne méritait pas cela, et le peu que je suis le mérite moins encore. Les actions de ma vie sont, à mon grand regret, si obscures et ses pages sont si blanches, que des notes de votre main en doivent faire ressortir le néant. Mais vous les avez écrites avec une mesure parfaite et dont je vous rends grâce mille fois. Les petites erreurs de lieux ou de dates que j'aurais pu vous éviter si je vous avais vu ne valent pas qu'on s'y arrête. Nous en causerons un de ces jours.

Quant à mes travaux, ils sont toujours rompus par les agitations inconnues de ma vie. Les éloges que vous donnez à leur constance me rendent honteux, vous me faites mesurer tout ce que je pourrais faire, et vous accroissez mes regrets quand je pense au peu de temps qui m'a été laissé pour faire ce que vous louez. J'écris à la hâte chaque jour des plans que je n'aurai jamais le temps d'exécuter et je suis emporté, par mille choses, hors de moi.

Ce que je dis là, du reste, vous le savez, vous le sentez, n'est-ce pas ? et vous m'en grondez, mais secrètement, mais pour moi seul qui vois votre pensée à travers le nuage doré. — L'ingénieux langage de votre critique a cela d'excellent qu'il éclaire parfaitement aux yeux du public la route que suit le hasardeux navigateur que vous contemplez, et que du même rayon vous faites voir au voyageur, lui seul, les écueils que vous devinez sur sa route. Ainsi, de toutes

les constellations que j'ai suivies, c'est la *Lyre* que vous préférez, et vous avez bien vos raisons; *Joseph de Lorme* nous les a apprises. Mais quoi ! le grand écrivain de *Volupté* ne pourrait-il obtenir grâce pour la Prose près du Poète pur des *Consolations ?* Ne pouvons-nous aller de l'une à l'autre des Muses ? N'y a-t-il pas idées de Prose et idées de Poésie ? Pour moi, je le pense, mais je garde pour un futur *Cénacle,* afin de me faire pardonner mes gros livres, des *Élévations* que je vous prierai d'y venir entendre, dans l'espoir de renouveler nos échanges de vers et au milieu des anciens amis Poètes qui nous sont restés et des meilleurs parmi les nouveaux que la Muse nous a donnés.

Il n'y en aura pas un, je vous le dis, que je ne surpasse en amitié et en admiration pour vous.

Alfred de Vigny.

Coll. Spœlberch de Lovenjoul, D 2052; *Débats* du 24 octobre 1904. Publié d'après le manuscrit par L. Gillet, *Sainte-Beuve et Alfred de Vigny*. Paris, 1929, p. 101.

La *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre avait publié sur Vigny la longue étude de Sainte-Beuve (*Portr. Contemp.*, II). C'était, après des années d'éloignement, une reprise d'amitié — du moins en apparence. En réalité, cet article, qui du moins réparait d'anciens oublis, avait le tort aux yeux de Vigny de ne pas faire bonne mesure à son œuvre de romancier; sa réponse, faisant allusion à «de petites erreurs de lieux et de dates», ne devait pas non plus satisfaire le critique. Le *Journal* consigne des réflexions désenchantées qui devaient, trente ans plus tard, irriter Sainte-Beuve après leur publication.

À MARIE DORVAL.

Mercredi 16 [octobre 1835].

J'apprends par le *Vert-Vert* que tu es à Douai, pourquoi n'ai-je pas de lettres?

Je ne t'écrirai plus à Bruxelles que je ne sache où tu es!... Que tes zigzags sont difficiles à suivre! Tu ne me reconnaîtras plus en revenant.

Sais-tu bien de quelle couleur sont mes yeux?

Coll. A. Bégis; L. Séché, II, 164.

L'actrice avait donné à Douai quatre représentations, du 4 au 11 octobre.

À FRANÇOIS BULOZ.

Paris, 19 octobre 1835.

Je suis venu remplir en quelque sorte un devoir en vous disant que j'ai appris que M. Souvestre, auteur d'un excellent article sur la Bretagne, est dans le plus pressant besoin et n'ose pas le dire par délicatesse.

Arch. M.-L. Pailleron.

Papier à en-tête de la *Revue des Deux Mondes*. Il semble s'agir d'une démarche relative à la lettre du 10 octobre.

AU CAPITAINE DE LA COUDRÉE.

21 octobre 1835.

En publiant ce nouveau livre, je dois vous dire combien je suis touché de ce qu'une des premières voix qui s'élèvent pour lui témoigner quelque sympathie soit la vôtre, mon cher Lacoudrée! Vous ne vous trompez point, mon cœur est avec vous et au milieu de mes anciens compagnons d'armes; notre vie, tout austère qu'elle était, est chère encore à mon souvenir par sa sévérité même. Je n'oublie rien de mes quatorze années de services et vous êtes un de ces bons et graves capitaines de l'Empire dont les récits et les souffrances furent pour moi des sources de nobles modèles. Vous étiez un de ces vétérans de la gloire des armées que j'adorais et ne devais jamais conquérir; un de ceux de la race des géants qui venait vieillir au milieu de l'armée naissante. Les anciens officiers avec lesquels j'ai servi neuf ans dans la garde, et surtout les vieux capitaines, m'ont révélé le sens, la nature, la beauté sévère et véritable des armées modernes et tout ce qui peut rester de pur au milieu d'elles; je n'ai rien oublié de leurs récits et je crois que dans les trois romans qui composent ce volume que je vous envoie, il n'y a pas un trait qui n'ait eu son modèle vivant. Dites-moi, mon vieil ami, si dans le commandant du premier Épisode (*Laurette*) vous ne

retrouvez pas la démarche, la coupe de coco de quelque brave de notre ancien 55e de ligne? Autrefois j'avais vu en effet, sur la route de Béthune que je fis comme je l'ai dit, un autre officier marchant avec une charrette pareille. Tout est roman et invention dans ces trois histoires, mais imaginé d'après des vérités observées et recueillies ou devinées peut-être assez juste. Votre esprit sain et vrai en a été frappé, votre cœur en a été touché. J'en suis bien satisfait et vous remercie de me l'avoir écrit. — Si vous causez de ce livre avec quelque *ancien* de l'Empire, tel que notre bon capitaine *Pétaubert*, si vous retrouvez *Cassius* ou *Dreptin*, dites-moi quelle impression leur aura pu faire cette lecture et surtout leurs critiques plus que leurs éloges; car elles seront justes assurément dans tout ce qui peint les époques et les hommes et les mœurs qu'ils ont connus.

Dites-moi surtout vos observations de toute nature. Croyez-vous que j'aie oublié nos soirées passées à parler de la tactique Romaine devant les gravures de la colonne Trajane et nos promenades sur les bords du Rhin et à Pau? Je n'ai point oublié non plus votre bonne amitié et j'aurais voulu vous donner des preuves de la mienne, mais je n'en ai trouvé malheureusement aucune occasion. J'ai lu votre lettre entre ma femme et ma mère. Lydia se souvient bien de vous et de votre amitié pour moi lors de notre mariage. Elle est toute française à présent et bonne comme elle le fut toujours, ma pauvre mère éprouve fort cette bonté, car à la suite d'une grave maladie elle est restée dans un état

pareil à l'enfance, mais enfin elle vit et nos soins lui rendent la vieillesse plus tolérable.

Lydia me charge de vous demander si vous ne viendrez jamais à Paris et vous remercie de votre souvenir.

Ai-je encore des amis à Bordeaux ? Ne rencontrez-vous pas Édouard Delprat, jeune avocat ? — Avez-vous vu *Chatterton* quand on l'a donné ? L'avez-vous lu ? Répondez-moi surtout cela si vous avez le temps et que je sache si ce livre vous arrive. C'est une faible marque de la sincère amitié de votre ancien compagnon d'armes.

Alfred DE VIGNY.

L. de Bordes de Fortage, *Lettres inédites d'Alfred de Vigny*. Bordeaux, 1913, p. 40.

C'est un exemplaire de la première édition de *Servitude et Grandeur militaires* que Vigny envoyait à «son ancien compagnon d'armes». Cf. notre édition, p. 255 et suivantes, pour les détails réels de ce livre.

Chatterton avait été donné à Bordeaux, dès le 13 juin 1835, avec un demi-succès; Mme Alexis jouait Kitty Bell.

À SAINTE-BEUVE.

3 novembre 1835.

Comment se voit-on si peu quand on s'estime et que l'on s'aime beaucoup ? Voilà ce qui me révolte.

Aussi soyez sûr que je serai chez vous samedi prochain, 7 novembre 1835, à *quatre heures*, si cela ne vous est pas trop désagréable, mon ami.

Vous voyez que je m'y prends de loin. Mais sans cela on se poursuit toujours inutilement. Faites-moi savoir par un mot si vous préférez un autre jour; si vous ne répondez pas, j'irai causer une heure avec vous ce jour-là.

Mille amitiés bien tendres.

Alfred de Vigny.

Coll. Spœlberch de Lovenjoul, D 2052; *Portraits contemporains*, t. II, p. 89.

Sainte-Beuve fait à Vigny un grief de ces lignes tout amicales. D'ailleurs, le 7 novembre, il dinait en tête-à-tête avec Vigny et causait confidentiellement avec lui (*Journal* inédit).

À FRANÇOIS BULOZ.

25 novembre 1835.

Depuis quelques jours on me parle tant d'œuvres complètes que je voudrais bien qu'il vous fût possible de venir demain ou vendredi à midi, ou de m'écrire tout de suite vos propositions, plus tard je ne pourrais pas m'en occuper je le crois.

Faites-moi donc savoir demain par un mot si le *Voyage* est écrit par M. B...

Je ne doute pas de cela malgré ce que vous en dites.

Mille amitiés, Monsieur,

et mille compliments.

Alfred de Vigny.

Arch. M.-L. Pailleron. Inédite.

La *Revue* avait donné, le 1er octobre, en même temps que *la Canne de jonc*, un *Voyage en Norvège*, auquel a peut-être trait la question de Vigny : l'auteur en était La Boulaye.

À DAVID D'ANGERS.

26 novembre 1835.

Je ne puis me rappeler, mon ami, si l'on vous a porté ou non de ma part un exemplaire de *Chatterton*. Dites-le moi et, si vous ne l'avez pas chez vous, sachez bien que vous l'avez chez moi.

Votre nom a été écrit le premier sur ma liste, comme il l'est toujours dans mon cœur parmi les meilleurs de mes amis.

Alfred de Vigny.

Coll. A. Juncker.

Un nouveau tirage de la première édition de *Chatterton* avait paru chez H. Souverain.

À CH.-B. CHAUDES-AIGUES.

[Novembre 1835 (?)]

Accusé de réception du recueil de vers intitulé *le Bord de la Coupe*, où l'inspiration de *Chatterton* se faisait remarquer.

Critique et poète, Chaudes-Aigues (1799-1857) sera parmi les familiers des mercredis de Vigny.

À FRANÇOIS BULOZ.

28 novembre 1835.

Pour être toujours franc, je dois vous dire, Monsieur, que je regarderais comme tout à fait désobligeant pour moi, et comme *prémédité*, avec une obstination sans motif, l'*oubli* de l'article que vous n'avez qu'à vouloir pour qu'il soit fait et imprimé. Que je n'éprouve pas, je vous prie, la vive contrariété de le voir encore remis. Demain à quatre heures j'irai le lire chez vous; je vous en prie, pensez-y.

Mille compliments empressés.

Alfred de Vigny.

Biblioteca civica de Turin; L.-G. Pélissier dans *Mélanges Chabaneau*, Erlangen, 1907, p. 794. Pas de suscription.

Le 1[er] décembre, en fin de numéro, un bout de Chronique signalait les succès de Marie Dorval dans le Midi.

À SAINTE-BEUVE.

Samedi, 26 décembre 1835.

Non, mon ami, je n'ai traité avec personne et j'ai tout éloigné jusqu'ici. Je verrai donc avec plaisir M. Renduel, *mardi* prochain (à midi), si vous avez la bonté de le lui faire dire. J'allais vous écrire pour vous demander quelles places vous pourraient être agréables dans le cas où la rentrée de Kitty Bell au Théâtre-Français aurait la puissance de vous tirer de vos douces habitudes. Vous voyez que nous avons pensé l'un à l'autre ensemble comme les amis du *Monomotapa*. Si ma pensée vous agrée, répondez-moi un mot et recevez mes remercîments de la vôtre avec toutes mes amitiés.

Alfred DE VIGNY.

L. Séché, *Correspondance*, t. I, p. 85.

M[me] Dorval, revenue d'une tournée en province, allait rentrer aux Français le 1[er] janvier.

Sainte-Beuve répond (L. Gillet, *ouvr. cité*, p. 117) : « ... je vous dis merci, et que, si l'un des jours de l'autre semaine... vous voulez me faire participer à ce retour émouvant, je m'estimerai heureux d'y applaudir. — Vous avez dû voir Renduel. — Mille remerciements et amitiés bien vives et souhaits même comme jadis ».

À LA COMTESSE D'AGOULT.

Arch. D. Ollivier.

C'est en 1835 que reprennent les relations épistolaires de Vigny avec M[me] d'Agoult, qui va devenir Daniel Stern en littérature.

TABLE DES MATIÈRES.

1820.

1821.

1822.

1823.

1824.

1824. (Suite.)

1825.

1826.

1826. (Suite.)

1827.

1828.

1829.

1829. (Suite.)

1829. (Suite.)

1830.

1830 (Suite)

1831.

1831. (Suite.)

1832.

1832. (Suite.)

1833.

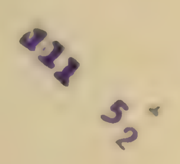
1833. (Suite.)

1834.

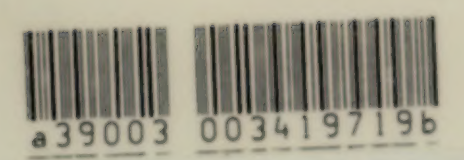
1835.

1835. (Suite.)

1835. (Suite.)






a39003 003419719b